

U d'/of OTTAWA
39003001910800


ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX
O.M.I.

OEUVRES

DE GRENADE.

On trouve chez les mêmes Libraires

La Guide des pécheurs, composée en espagnol par le R. P. Louis de Grenade, traduite de nouveau en français par Girard.

IMPRIM. DE PERISSE FILS,
Imprimeur du Roi, à Lyon.

Ce

CATÉCHISME,

OU

INTRODUCTION AU SYMBOLE DE LA FOI.

Où il est traité des Moyens par lesquels les créatures peuvent s'élever à Dieu qui les a créées ; — de l'Excellence de la Religion chrétienne ; — du Mystère de la Rédemption et de la certitude de la venue de Jésus-Christ.

COMPOSÉ EN ESPAGNOL

PAR LE R. P. LOUIS DE GRENADE,

DE L'ORDRE DE SAINT DOMINIQUE.

Traduit de nouveau en français par M. Girard, conseiller du roi en ses conseils.

TOME PREMIER.



A LYON,
CHEZ PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE MERCIÈRE, N.° 33.
1825.



NOTICE

SUR LE PÈRE GRENADE.

Louis de Grenade naquit à Grenade, en Espagne, l'an 1505, de parens pauvres et d'une condition obscure, mais remplis de la crainte de Dieu. Le marquis de Mondejar suppléa généreusement à la pauvreté de la famille pour l'éducation d'un jeune homme qui, dès l'âge le plus tendre, annonçoit les plus heureuses dispositions. Il reçut l'habit de saint Dominique le 15 juin 1524 dans le couvent de Grenade, fondé depuis peu par le roi Ferdinand d'Arragon. Le nouveau religieux, âgé alors de 19 ans, ouvrit son cœur à la sagesse, et consacra tous ses momens à la prière ou à l'étude de la religion.

Ses progrès dans la vertu, pendant l'année de probation, furent sensibles : aussi reçut-on ses vœux avec encore plus de joie qu'on ne lui avoit donné l'habit. L'esprit de Dieu l'avoit préparé à ce sacrifice, et l'innocence de la victime lui mérita de nouvelles faveurs du ciel, qui le firent aller de vertu en vertu. Ami du silence, et toujours occupé, il parloit peu, réfléchissoit beaucoup, et profitoit de tout pour son avancement. Les qualités de son cœur le faisoient aimer; celles de son esprit ne le faisoient pas moins estimer. Mais quelque avantage qu'il eût sur ses condisciples, il ne parut jamais s'apercevoir de ce qui lui faisoit honneur.

Lorsqu'il eut achevé son cours de philosophie, ses supérieurs l'envoyèrent à Valladolid pour y étudier la théologie dans le collége de saint Grégoire. Les historiens de la nation remarquent que, depuis la fondation de ce collége, on avoit soin de n'y faire entrer que des sujets distingués d'avance par leurs talens et leurs vertus.

Grenade répondit parfaitement aux désirs de ses supérieurs; il surpassa même leurs espérances. Les leçons de théologie qu'il prenoit tous les jours n'occupèrent qu'une partie de ses momens; il y lut et médita attentivement, dit le père Touron, les meilleurs auteurs classiques, et se prépara ainsi à enrichir ses discours et ses écrits religieux de ce que l'antiquité avoit de plus judicieux et de plus parfait.

De retour à Grenade en 1534, l'obéissance le fit entrer dans l'exercice du saint ministère, dont il remplit les fonctions pendant plus de cinquante ans. Les connoissances qu'il avoit acquises, jointes à sa haute piété, en firent bientôt un prédicateur excellent, dont Dieu se servit pour opérer une multitude de conversions. Après avoir passé dix ans à évangéliser ses compatriotes, il alla porter la parole de Dieu à Cordoue, où les mêmes succès l'attendoient. Le couvent de la *Scala cœli*, situé à deux petites lieues de cette ville, avoit été abandonné depuis peu sous prétexte de l'insalubrité de l'air; Grenade entreprit de le rétablir, et il y réussit. Comme ce lieu retiré lui plaisoit, il y fixa quelque temps sa demeure, et partageant son temps entre le ministère de la prédication dans la ville, et le recueillement de la méditation dans son couvent, il y vécut en solitaire et en apôtre. Ce fut dans cette sainte solitude qu'il composa son traité de l'*Oraison*, un des livres les plus propres à être médités

utilement par les personnes qui pratiquent les voies de la piété intérieure.

Il abandonna sa retraite vers l'an 1552, pour se rendre à Badajoz, ville située sur la frontière du Portugal. Il y gouverna une communauté de religieux qui l'avoient élu pour leur prieur, et y fit bâtir un nouveau monastère, sans que ces différentes occupations lui fissent jamais négliger ni ses pratiques ordinaires de piété, ni le ministère de la prédication, ni la continuation de ses ouvrages. Ce fut pendant son séjour à Badajoz, qu'il publia sa *Guide des pécheurs*, ouvrage qui ne contribua pas peu à étendre au loin sa réputation.

Dom Henri, cardinal, infant de Portugal, archevêque d'Evora, jaloux de posséder dans son diocèse un homme d'une si haute vertu, s'adressa d'abord au général de l'ordre de Saint-Dominique, et lui demanda comme une grâce de vouloir ordonner au père Louis de Grenade de venir le trouver à Evora, et de s'y arrêter quelque temps. Cette démarche eut tout l'effet désiré. Grenade se rendit auprès du cardinal, qui remit à ses lumières la conduite de sa conscience et de son diocèse. Deux ans après, c'est-à-dire en 1557, il fut élu provincial du Portugal, par le vœu des nationaux eux-mêmes. Lui seul s'opposa tant qu'il put à son élection; il se vit enfin obligé de céder aux prières de ses frères et à celles de la cour de Portugal. Son zèle éclairé, sage, prudent, et les beaux exemples de vertu qu'il donna, firent aimer son gouvernement, et procurèrent à cette province tous les avantages qu'on pouvoit se promettre de son administration.

La reine Catherine, régente du Portugal, appela Louis de Grenade à Lisbonne, et le choisit pour son directeur et son conseiller; mais elle ne put jamais le faire

consentir à accepter aucune dignité ecclésiastique. Sa constance se manifesta particulièrement dans le refus qu'il fit du siége de Brague, le plus considérable du Portugal, qui étoit devenu vacant en 1558. Après avoir inutilement employé les sollicitations les plus pressantes, la reine le pria de lui indiquer au moins le sujet qu'il croyoit le plus capable de bien remplir cette dignité. Alors Grenade proposa son émule en zèle et en science, dom Barthelemi des martyrs.

Cet endroit de la vie de Grenade, dit le père Touron, nous le dépeint au naturel. On y découvre le vrai caractère d'esprit et de cœur, la modestie et le discernement de ce saint homme; sa modestie dans le refus constant qu'il fit d'une éminente dignité, et son discernement dans le choix qui procura à l'église de Brague un des plus grands et des plus saints prélats qui aient jamais rempli ce siége.

Lorsque Louis de Grenade eut fini sa charge de provincial l'an 1561, il se retira, selon les désirs de la reine, dans le couvent royal de Saint-Dominique de Lisbonne. Cette princesse continua à se servir de ses conseils et de son ministère, comme il continuoit lui-même avec un nouveau fruit ses prédications et ses écrits. On ne pouvoit rien ajouter à l'estime que toute la famille royale faisoit de ce grand homme, de ses lumières et de ses héroïques vertus. Après la mort de la reine Catherine, le roi son petit-fils, et les infans de Portugal conservèrent toujours pour lui la même confiance et la même vénération.

Ce fut pendant le long séjour qu'il fit à Lisbonne, qu'il publia son *Introduction au symbole de la foi*, ou Catéchisme fort étendu, divisé en plusieurs traités, ainsi qu'un abrégé de ce Catéchisme pour apprendre la

véritable manière de proposer la doctrine chétienne aux nouveaux fidèles. Il publia encore dans la même ville son Mémorial de la vie chrétienne, et ses Additions ; divers traités de la prière, de l'amour de Dieu, et des principaux mystères de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; un autre traité touchant les mœurs et les devoirs des évêques ; un ouvrage des plus remarquables intitulé Rhétorique de l'Eglise ou Eloquence des prédicateurs ; un grand nombre de Discours sur toutes sortes de sujets de piété : enfin ce savant et infatigable auteur enrichit l'Eglise d'un grand nombre d'écrits dogmatiques, moraux et historiques, dans lesquels en expliquant toutes les vérités de la religion, les règles des mœurs et les devoirs du christianisme, il instruit, éclaire, touche le lecteur, et conduit une âme depuis le commencement de sa conversion jusqu'à la plus haute perfection de la vie évangélique.

Au reste, les ouvrages que Grenade publioit tous les jours à Lisbonne, ne lui attiroient pas seulement l'estime et l'amour de la cour et des peuples du Portugal ; on les lisoit dès lors dans presque tous les royaumes du monde chrétien. Partout on en retiroit des fruits abondans, et partout on donnoit à l'auteur les éloges que méritoient sa piété, sa rare érudition, et l'ardeur de son zèle à gagner des âmes à Jésus-Christ. Le souverain pontife Grégoire XIII l'honora de ses lettres apostoliques pour le féliciter et l'encourager à continuer toujours un travail si précieux à l'Eglise. *Nous nous réjouissons*, lui dit-il dans son bref du 21 juillet 1582, *des heureux succès que vous retirez de votre travail ; car toutes les âmes que vous avez ramenées au joug de la religion, soit par vos sermons, soit par vos écrits, sont autant d'enfans que vous avez engendrés*

à Jésus-Christ; vous leur avez fait un plus grand bien que si, étant déjà morts ou aveugles, vous leur aviez obtenu de Dieu la vie ou la vue corporelle.

A ce témoignage si flatteur du souverain Pontife, nous ajouterons les paroles de saint François de Sales, dans sa lettre du 3 juin 1603, à un évêque de ses amis : « Ayez Grenade tout entier, et que ce soit votre second » bréviaire. Le cardinal Borromée n'avoit point d'autre » théologie pour prêcher que celle-là, et néanmoins il » prêchoit très-bien ; mais ce n'est pas là son principal » usage ; c'est qu'il dressera votre esprit à l'amour de » la vraie dévotion, et à tous les exercices spirituels qui » vous sont nécessaires. Je vous conseille de le lire tout » entier ; mais pour le lire fructueusement, il ne faut » pas le parcourir à la hâte ; il faut le peser, le méditer » et l'appliquer à l'âme avec beaucoup de considération » et de prières à Dieu. Il faut le lire avec révérence et » dévotion, comme un livre qui contient les plus uti- » les inspirations que l'homme puisse recevoir d'en » haut, et par là réformer toutes les puissances de l'â- » me, etc. »

Le pape Sixte V, appréciant aussi-bien que son prédécesseur les mérites de Grenade, voulut l'aggréger au collége des cardinaux ; mais ce saint homme, toujours semblable à lui-même, refusa cet honneur en disant avec un ancien patriarche : *Je mourrai dans le petit nid que je me suis fait.*

Ces sentimens de modestie et d'humilité parurent toujours les mêmes dans Grenade ; il ne les démentit jamais. Mais ce qui est digne d'admiration, c'est qu'avec le plus fort attrait pour la solitude, qu'il appeloit la gardienne et la dépositaire de l'innocence, on le vit toujours prêt à servir le prochain dans le ministère pu-

blic. Les douceurs de la contemplation ne l'empêchoient pas de se réserver un temps pour étudier, écrire ou dicter : avec cela, il prêchoit souvent, entendoit les confessions, visitoit les malades, et ne se refusoit jamais aux besoins de ceux qui venoient le consulter. On eût dit que tous ses momens étoient consacrés au service des fidèles. En travaillant ainsi au salut des âmes, il avançoit toujours dans la voie de la perfection qu'il enseignoit aux autres. Il aimoit à chanter avec ses frères les louanges du Seigneur. Après l'office de matines, il ne se remettoit jamais au lit; mais dans le silence de la nuit il s'entretenoit avec Dieu, et demeuroit dans l'église jusqu'au lever du soleil.

Louis de Grenade passa ainsi sa vie jusqu'à sa quatre-vingt-quatrième année, sans que ni un âge si avancé, ni ses grandes occupations le portassent à se relâcher en quelque chose de la rigueur de sa règle. Pendant l'Avent de 1588, ayant voulu jeûner avec la même exactitude que s'il eût été dans la vigueur de la jeunesse, il fut attaqué d'une fièvre qui ne le quitta plus qu'à la mort. Il vit arriver son dernier moment avec les sentimens ordinaires aux saints; sentimens d'humilité, de contrition, de confiance et de désir d'entrer bientôt dans la joie du Seigneur. Il acheva de se purifier par la réception des sacremens; et en récitant avec la communauté les prières de l'Église, il mourut de la mort des saints le 31 décembre 1588, à neuf heures du soir.

La vie de Louis de Grenade avoit toujours été très-édifiante. Sa mort augmenta sa réputation de sainteté. Toutes les bouches s'ouvrirent pour publier ses louanges; et on les publie encore dans tous les pays où ses ouvrages sont connus. Il les mérite, puisqu'il rassembloit en lui et dans un degré éminent toutes les vertus

qui ſont l'homme chrétien, l'homme religieux, le grand homme et le parfait orateur. Nous pouvons dire de Grenade (et c'est faire son éloge en trois mots) ce qu'on a dit d'un illustre Romain, que pendant tout le cours de sa vie on ne vit rien en lui que de louable, actions, discours et sentimens.

PRÉFACE.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Il n'y a personne qui ne soit persuadé, que la connoissance de Dieu est le principe et le fondement de notre félicité. Cette connoissance, qui est la vraie et la propre théologie des chrétiens, est aussi la reine et la maîtresse de toutes les sciences; car s'il est vrai, comme dit Aristote, que cette science est la plus haute, qui traite des matières les plus excellentes, qu'y a-t-il de plus haut et de plus excellent que Dieu? C'est cette science que Dieu même loue et exalte si fort, lorsqu'il dit par la bouche de Jérémie : « Que le sage ne se glorifie point en sa sagesse, » ni le riche en ses richesses, ni le fort en sa » force; mais que celui qui voudra se glorifier, » se glorifie seulement en la connoissance qu'il » aura de moi. » (1) Cette connoissance est donc, comme nous venons de dire, la plus haute science, la plus divine, la plus utile, la plus agréable et la plus nécessaire de toutes celles que les hommes peuvent apprendre. Les bienheureux ont cette connoissance dans le ciel, par la claire

(1) Hier. 9.

vision de l'essence divine ; mais comme nous ne sommes pas capables de posséder ce bien durant cette vie, il nous faut avoir recours à la contemplation des œuvres de Dieu, lesquelles, comme autant d'effets de sa bonté et de sa sagesse, nous donnent quelque connoissance de la source d'où elles procèdent. Entre ces œuvres, les unes sont de la nature, les autres de la grâce. Celles de la nature sont les œuvres de la création, qui servent pour l'entretien de nos corps ; mais celles de la grâce regardent la sanctification de nos âmes, et elles sont en grand nombre ; mais la principale et le véritable fondement de toutes les autres, c'est l'œuvre de notre rédemption. Il semble que ces deux grands et importans ouvrages de notre Dieu, sont comme deux grands livres qu'il expose à nos yeux, afin de les lire et de les étudier durant toute notre vie, et d'arriver par leur moyen à la connoissance de la grandeur et de la beauté de ses perfections, qui paroissent toutes avec éclat dans ces deux grands ouvrages, comme dans un miroir très-pur et très-fidèle, et avec cela elles nous fournissent encore un très-ample et très-agréable sujet de méditation, qui est la plus parfaite et la plus solide nourriture des âmes.

Ces deux ouvrages si remarquables, sont les

principaux fondemens des articles de notre foi; car le premier nous enseigne la première partie de notre Symbole touchant la personne du Père, par ces paroles : Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre; et le second nous instruit de la seconde partie du même Symbole, qui regarde la personne du Fils, et qui comprend les articles concernant son humanité sacrée; de sorte que l'explication de ces deux œuvres principales nous donne la connoissance de la plus grande partie des articles de notre foi, en quoi nous voyons, que de même que les corps célestes se meuvent et roulent sur les deux pôles du monde, aussi tous les mystères et les articles de notre foi sont fondés sur ces deux principaux, dont nous venons de parler. Tellement que les chrétiens qui en ont une parfaite connoissance, sont suffisamment instruits des mystères de notre sainte foi; et c'est là l'objet et la fin de cette introduction.

Or, parce que le premier fondement de notre foi, est celui que saint Paul propose lorsqu'il dit (*Heb.* 11) : « Que celui qui veut s'approcher » de Dieu, doit premièrement croire qu'il y a » un Dieu, qui récompense tous ceux qui le » cherchent; » nous traitons dans la première partie de cet ouvrage, de Dieu notre souverain Seigneur et maître, de sa divine providence, de

ses grandeurs et de ses perfections, autant qu'elles se peuvent connoître par ses créatures; nous y exposons les principales raisons qui ont fait juger aux philosophes païens qu'il y avoit un Dieu, qu'ils ont appelé premier moteur, premier principe, première vérité, souverain bien et première cause, de laquelle dépendent toutes les autres, sans qu'elle dépende d'aucune, parce qu'il n'y a rien au-dessus d'elle.

Entre toutes ces raisons, une de celles qui s'accommodent le mieux à la capacité du peuple, est ce bel ordre qui est dans le monde, c'est-à-dire, le mouvement si certain et si réglé des cieux, d'où procède la diversité des saisons de l'année et la production des choses nécessaires à la conservation des créatures; puisque chaque année, qui est l'espace d'une révolution du soleil, nous voyons une nouvelle génération d'animaux, de poissons et d'oiseaux, aussi-bien qu'une nouvelle provision de vivres pour nous et pour eux. Nous découvrons aussi la même vérité par les facultés que notre Créateur a données à tous les animaux pour chercher leur nourriture, pour se défendre de leurs ennemis, pour se guérir de leurs maladies et pour élever et nourrir leurs petits, et c'est en quoi paroît bien manifestement la providence divine, laquelle a si parfaitement et par tant de

différens moyens pourvu aux besoins de toutes créatures, pour viles et petites qu'elles soient, qu'il n'y en a aucune qui n'ait reçu tout ce qui lui est nécessaire pour sa conservation. De là vient que la brebis et tous les autres animaux, par un instinct naturel, connoissent les herbes qui leur sont salutaires et celles qui leur peuvent nuire, se nourrissant des unes et s'abstenant des autres; par ce même instinct, les grues se voulant reposer la nuit durant leurs voyages, posent leur sentinelle qui veille avec une pierre entre ses ongles, pour s'empêcher de dormir; et lorsqu'elle a fait son office, elle en éveille une autre pour la mettre en sa place et faire la même fonction. Que dirai-je encore des propriétés des fourmis, de la subtilité et délicatesse des toiles d'araignées, de la république des mouches à miel, et de l'industrie des vers à soie, desquels on tire tous les plus riches ornemens?

§ 1.

Les philosophes, après avoir considéré toutes ces propriétés et plusieurs autres semblables, qu'ils remarquoient dans les créatures, ont fait un raisonnement, par lequel ils ont prouvé que dans ce monde il y avoit un très-sage gouverneur, qui prenoit le soin de sa conduite; car nous voyons, disoient-ils, que les bêtes font

tout ce qui est nécessaire pour leur conservation, comme si elles avoient l'usage de la raison, quoique nous sachions fort bien qu'elles en sont privées; il faut donc avouer qu'il y a une raison universelle, et une souveraine sagesse, qui a formé tous ces animaux avec des inclinations telles, que sans avoir la raison, ils font néanmoins toutes les choses qui leur sont utiles, aussi à propos que s'ils en étoient pourvus; car par exemple, si les hirondelles avoient de la raison, pourroient-elles faire leurs nids avec plus d'adresse qu'elles ne les font? de quelle autre manière pourroient-elles élever leurs petits? comment pourroient-elles mieux partager entr'elles les soins de leur éducation?

Nous avons pris pour guides en ce dessein deux grands saints, qui ont traité avec un grand soin et une éloquence toute particulière de cette même matière, qui sont saint Basile et saint Ambroise; lesquels ont composé d'excellens traités de l'œuvre des six jours, dans l'espace desquels Dieu créa toutes choses. Ils ne se sont pas contentés d'en parler en philosophes qui n'ont pour but que de nous donner la connoissance des choses; ils l'ont traitée en vrais théologiens, nous faisant voir l'infinie sagesse de l'ouvrier qui a produit de si beaux ouvrages; sa toute-puissance, qui d'une seule parole les

a mis en leur dernière perfection, sa bonté et sa providence incompréhensible, qui a pourvu si abondamment à toutes les choses qu'il avoit créées depuis les plus petites jusqu'aux plus grandes, qu'il n'y en a aucune qui n'ait de quoi subvenir à ses nécessités. Cette connoissance n'est pas moins utile pour nous faire admirer et révérer une si haute majesté, pour nous enflammer d'amour pour une si grande bonté, et nous humilier avec crainte et avec respect devant une puissance si relevée et une si profonde sagesse, que pour nous donner une confiance toute entière en une si parfaite providence; parce que Dieu qui ne manque à aucune des créatures, pour petites qu'elles soient, ne manquera point certainement à celle pour l'usage et le service de laquelle il a créé toutes les autres. Voilà quel est le fruit et la doctrine que nous pouvons apprendre par la lecture de ce livre des créatures; et c'est de cette manière que les saints y ont lu, comme nous verrons par la suite de ce discours.

Mais l'objet et la fin principale, à laquelle se terminent tous les préceptes de cette première partie, c'est de nous faire connoître, par la vue des grandeurs du Créateur, les obligations infinies que nous avons d'aimer, de servir et d'honorer un si grand maître, tant à cause de ce

qu'il est en lui-même, qu'à cause du soin paternel qu'il prend de notre conduite. Car tout de même que les grandeurs et les bienfaits de Dieu surpassent infiniment toutes les grandeurs et les bienfaits des hommes; aussi les obligations qui nous engagent à l'aimer et à le servir, surpassent infiniment toutes celles qui nous peuvent engager envers les hommes.

Toutefois, comme dans le monde il y a eu diverses sortes de cultes par lesquels les hommes prétendoient d'honorer la divinité, dont la plus grande partie étoit superstitieuse, et remplie d'erreurs et de tromperies; nous soutenons que depuis la loi de la nature et la loi écrite, qui sont maintenant abolies, il n'y a point d'autre légitime et parfaite religion, dans laquelle Dieu soit véritablement servi et honoré, que la seule religion catholique, et pour témoignage de cette vérité, nous emploîrons la doctrine contenue dans la seconde partie de cet ouvrage; de sorte qu'ayant prouvé par la première, qu'il doit y avoir dans le monde une véritable religion pour honorer et révérer cette majesté suprême, toute la seconde sera employée à faire voir que cette véritable et parfaite religion est celle dont nous faisons profession, et qu'il n'y en a point d'autre. Nous ne prétendons point en tirer les preuves par des raisons de

philosophie, ni par des subtilités d'argumens; mais seulement en faisant voir l'excellence de notre religion, et que tous les avantages qu'on peut désirer dans une parfaite religion, se rencontrent dans la nôtre au plus haut degré de perfection; de sorte que nous ne lui cherchons point d'ornemens empruntés, ni hors d'elle-même; nous nous contentons de la faire voir dans sa beauté et dans sa pureté naturelle; car c'est par là qu'elle gagne bien plutôt les cœurs, et qu'elle excite tous les hommes à l'aimer, à l'estimer, et à la croire toute pure, certaine et infaillible.

§ 2.

Mais parce que l'œuvre de la rédemption est beaucoup plus grande que celle de la création, et qu'on l'appelle par excellence l'œuvre de Dieu, à cause qu'elle est la plus digne de sa bonté et de son amour, et qu'elle contient en elle-même un océan de grandeurs et de merveilles, nous en parlerons dans la troisième et quatrième partie de cet ouvrage, quoique d'une manière différente; parce que dans la troisième, présupposant la foi, et procédant par les lumières de la raison, nous traitons de ce mystère, et faisons voir qu'encore que notre Seigneur pût racheter le monde par beaucoup d'autres moyens,

il n'y en avoit néanmoins aucun qui fût plus proportionné et plus convenable, soit à la gloire de sa miséricorde et de sa justice, soit au remède et à la guérison de nos misères. Pour prouver ceci, nous faisons le dénombrement de vingt bienfaits et grâces singulières que le monde a reçus par la vertu de la très-sainte incarnation et passion de notre Sauveur Jésus-Christ, que nous appelons les fruits de l'arbre sacré de la croix. Nous mettons ensuite cinq dialogues d'un docteur et d'un disciple, contenant les principales questions que la prudence humaine peut faire touchant ce divin mystère, avec la réponse à ces questions; c'est ce que contient la troisième partie.

Et dans la quatrième, procédant par les lumières de la foi et par l'autorité des Ecritures, nous prouvons clairement que notre Sauveur Jésus-Christ est le vrai Messie promis dans la loi, et répondons dans onze autres dialogues entre un docteur et un catéchumène, à tous les points où se sont égarés ceux qui ne l'ont pas voulu reconnoître. Je me suis beaucoup plus étendu en cette partie que dans les autres, afin d'instruire ceux qui passent tous les jours de la loi ancienne à la grâce de l'Evangile; car notre Sauveur, comme écrit saint Jérôme dans l'épitaphe de Népotien, destina pour son service par le titre

triomphant de la croix, qui étoit écrit en lettres grecques, latines et hébraïques, les trois nations à qui ces trois langues étoient propres. C'est donc pour l'instruction de ceux que Dieu appelle de l'une de ces trois nations à la connoissance de la sainte foi et de son Evangile, que nous avons fait cette quatrième partie, qui leur servira d'une espèce de catéchisme; car nous avons appris qu'à Rome et à Venise, il y a des colléges expressément établis pour ce sujet; et dans cette ville de Lisbonne, nous voyons arriver de la Barbarie plusieurs de ces gens-là, qui embrassent notre religion avec beaucoup de piété, et qui continuent de rendre tous les jours des témoignages très-sincères de leur conversion, par une vertueuse et louable conduite. J'espère donc avec la grâce de Dieu, que mon travail ne sera pas inutile à ces personnes, non plus qu'à ceux qui en feront lecture avec un esprit humble et docile; pour les autres plus endurcis et plus obstinés, il y a d'autres livres de très-savans auteurs qui ont traité à fond de cette matière. Mais je ne doute point que ceux qui sont déjà éclairés de quelques rayons de la foi, et qui ont quelque impression des vérités chrétiennes, ne ressentent de très-sensibles consolations, lorsqu'ils verront par ce discours combien les fondemens de notre foi sont fermes et

solides ; et qu'ensuite ils ne rendent gloire et ne bénissent le Père des lumières, de ce qu'il a voulu éclairer leurs entendemens par ces hautes et sublimes connoissances.

J'ai ajouté à ces quatre parties, un abrégé des principales matières contenues dans chacune ; car étant fort amples et fort étendues, il étoit nécessaire de faire cette petite récapitulation, pour mieux graver dans la mémoire ce qui étoit traité plus au long dans le corps de l'ouvrage.

§ 3.

Il y en aura peut-être qui trouveront que je me suis trop étendu dans ces traités, mais je l'ai fait à dessein, parce que je ne me suis pas seulement contenté d'instruire l'entendement, en expliquant les mystères et les articles de notre foi (qui est la fin principale des catéchismes) ; je me suis aussi proposé d'exciter la volonté à l'amour et à la crainte de Dieu, et à l'observation de ses commandemens, ce qui doit être l'objet de toute notre connoissance ; car sans cela non-seulement elle nous seroit inutile, mais au contraire elle nous apporteroit beaucoup de préjudice, puisque notre Sauveur nous assure, que le serviteur qui sachant la volonté de son maître ne l'exécute pas, sera puni avec plus de rigueur et de sévérité.

Le principal fruit qu'on pourra recueillir de cet ouvrage, c'est que les chrétiens y apprendront les plus importans mystères de notre foi; de sorte qu'ils en connoîtront la beauté, la dignité et l'excellence, et que leurs âmes en recevront une nourriture très-douce et très-solide, par une agréable méditation de tant de vérités les plus hautes, les plus nobles et les plus relevées qu'on puisse acquérir par les sciences humaines. Par ce moyen leurs âmes se confirmeront de telle sorte en la foi, que si elles joignent à cette étude l'assiduité d'une humble et dévote oraison, elles viendront par une voie toute extraordinaire comme à toucher sensiblement la vérité des mystères dont elles auront été persuadées. Puis donc que dans ce malheureux temps, par un juste jugement de Dieu, et pour la punition des péchés du monde, une si grande partie des chrétiens s'est séparée de la sincérité de la foi catholique, nous ne pouvions traiter de matière plus importante ni plus nécessaire, que celle qui peut éclaircir les mystères de notre foi, et fortifier les fidèles, afin que le pernicieux exemple de tant de malheureux qui s'en sont retirés, ne scandalise point les foibles. J'espère au contraire que les vrais chrétiens, au lieu de se laisser corrompre par ces mauvais exemples, seront touchés de compassion de la

perte des autres, et qu'ils rendront grâces à Notre-Seigneur de ce qu'ils ne sont pas de ce nombre. Car comme en temps de guerre les armes sont plus nécessaires que durant la paix, et que nous avons besoin de remèdes lorsque nous sommes malades; aussi dans ce temps que notre ennemi a mêlé tant de zizanie parmi la bonne semence de la foi, il faut aller mieux armés, c'est-à-dire, mieux instruits des vérités de notre religion.

Ceux qui s'appliqueront avec humilité et dévotion à l'étude et à la pratique de cette sainte doctrine, ressentiront, comme dit l'Apôtre, la paix et les consolations intérieures que la vertu d'une foi vive produit dans les âmes. Car encore que cette doctrine soit très-utile à tous les hommes en général, elle le sera néanmoins beaucoup davantage à ceux-là qui éprouvant de fortes tentations contre la foi, en souffrent en eux-mêmes de grandes peines et de grands remords en leur conscience.

J'ai eu soin de mêler dans mes discours, quelques vies des saints, qui venoient le plus à mon sujet, et j'ai choisi celles qui étoient les plus belles et les plus authentiques; parce que les histoires étant toujours fort agréables à lire, j'ai été bien aise de récréer l'esprit et d'adoucir l'ennui de mes lecteurs, en leur présentant des

viandes si délicieuses, afin qu'ils s'attachassent avec plus de courage et d'assiduité à cette lecture, laissant à part les autres fabuleuses et dommageables.

Je prie aussi mon lecteur de ne se pas ennuyer s'il trouve qu'en quelques endroits de cet ouvrage j'ai souvent répété les mêmes matières; je l'ai fait, parce qu'il y en a quatre principales, si nobles, si riches et si excellentes, que quelque chose qu'on en puisse dire, on ne sauroit jamais les épuiser : savoir, le mystère de la rédemption, la conversion des hommes, la constance invincible des martyrs, et l'admirable sainteté des confesseurs et des religieux. Si j'avois traité tout ensemble ce que j'ai à dire sur chacune de ces grandes matières, j'aurois craint que cette longueur au lieu d'apporter quelque utilité, ne causât plutôt du dégoût aux esprits qui aiment naturellement la diversité. C'est pourquoi j'ai cru qu'il étoit plus à propos de les traiter en divers lieux, selon qu'elles viendroient à mon sujet, ajoutant en un endroit ce qui aura été omis dans l'autre, ou en expliquant plus au long ce qui n'aura été dit en un autre qu'en peu de mots.

Je suis obligé encore de donner avis au lecteur, que quelquefois en alléguant les autorités de l'Ecriture, j'y ai ajouté quelques mots pour les faire mieux entendre, lorsque j'ai cru que

sans cela ils pourroient demeurer obscurs ou défectueux; mais je n'ai pas usé de cette liberté en ce qui regarde les prophètes, qui parlent de la venue et des œuvres de Jésus-Christ. Je crois que j'ai suffisamment informé le lecteur du dessein de cet ouvrage.

LE CATÉCHISME DE GRENADE.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'utilité que l'on peut tirer de la considération des œuvres de la nature ; et que les saints ont joint cette considération avec celle des œuvres de la grâce.

Tous les plus grands hommes des siècles passés, qui méprisant le soin des biens de la terre, ont employé leur vie et leurs études à la contemplation des choses divines et humaines, n'ont point eu d'objet où leurs esprits se soient si fort attachés, qu'à la recherche du souverain bien de l'homme, qui est sa dernière fin ; étant persuadés que sans cette connoissance, on ne sauroit bien conduire ni bien régler le cours de la vie, puisque la règle des moyens se doit tirer de la fin. Et bien qu'en ce seul point il se soit rencontré une grande diversité d'opinions, néanmoins à la fin les plus

grands philosophes sont demeurés d'accord, que ce souverain bien consistoit en l'exercice et en l'usage de la plus excellente opération de l'homme, qui est la connoissance et la contemplation de Dieu. Je dis en l'exercice, parce qu'ainsi qu'une hirondelle (comme dit Aristote) ne fait pas le printemps; aussi une seule des considérations qui se font sur ce sujet-là, ne rend pas l'homme bien heureux.

C'est donc à cela que se sont occupés quelques-uns des plus renommés philosophes de l'antiquité. Et l'on dit de même que Sénèque s'éloigna principalement de Rome, pour vaquer avec plus de loisir et de repos à cette contemplation. Et parce qu'en ceci les infidèles sont de même sentiment que les chrétiens, j'ai cru qu'il étoit à propos de faire voir ici de quelle manière ce grand philosophe s'occupoit en cet exercice; afin de jeter de la confusion dans l'âme de plusieurs chrétiens, qui semblent n'avoir point d'yeux pour voir les merveilles que Dieu a faites en ce monde, ne représentant jamais à leur esprit ce que ce philosophe avoit toujours empreint dans le sien. Il écrit donc à un de ses amis, traitant de cette matière : que le sage ne peut rien faire de mieux, que d'élever son cœur à la considération des choses divines. Et dans une autre épître, il écrit au même : qu'en vain l'homme est né, si ce n'est pour s'occuper continuellement à cette étude. « Car pourquoi, disoit-il, me réjouirai-je d'être venu » au monde? Est-ce pour avoir le plaisir de boire et » de manger? pour bien traiter ce corps mortel et » périssable, qui ne se peut soutenir qu'en le rem-

» plissant de viandes? Est-ce pour vivre sujet à mille » infirmités, et pour être continuellement agité de la » crainte de la mort, pour laquelle il semble que je sois » né? Si l'on me privoit de ce bien inestimable, je ne » prise point tant la vie, que je voulusse suer, ni tra- » vailler pour elle. O que l'homme est vil et abject, » s'il ne s'élève au-dessus des choses humaines! Lors- » que nous combattons contre nos passions, nous ne » faisons pas grand'chose. Quand même nous serions » victorieux en ce combat, ce n'est néanmoins qu'a- » voir surmonté quelques monstres. Tu t'es délivré » de quelques vices; tu n'es point trompeur; tu n'es » point flatteur; tu n'es point possédé de l'avarice, » qui se refuse à elle-même le bien qu'elle ravit aux » autres : l'ambition, qui pour obtenir les dignités où » elle aspire, se porte aux actions les plus injustes, ne » te travaille point; avec tout cela que penses-tu avoir » gagné? A la vérité tu t'es délivré de plusieurs maux, » mais non pas encore de toi-même. Or la vertu que » nous cherchons ne s'arrête pas là; c'est une chose » plus relevée et plus magnifique; la félicité de l'hom- » me ne consiste pas à être exempt de vices; il est vrai » que cela sert pour disposer nos esprits à la connois- » sance des choses célestes, et pour les rendre dignes » de la compagnie de Dieu : mais elle n'atteint sa der- » nière perfection, que lorsqu'ayant mis tous les vices » sous les pieds, nous nous élevons en haut, et péné- » trons dans les secrets de la nature. C'est alors que » l'homme peut, et doit véritablement se réjouir, lors- » qu'élevé par-dessus les astres, il peut se moquer des

» superbes édifices des riches ; qu'il peut mépriser
» toute la terre, et tout l'or qui a été tiré de ses en-
» trailles, et de celui qui s'y réserve encore pour sa-
» tisfaire à l'avarice de la postérité. Notre esprit ne
» sauroit mépriser ni les riches galeries, ni les plan-
» chers et les lambris d'ivoire, ni les jardins et les fo-
» rêts suspendus en l'air, ni les belles eaux que les
» grands font venir avec tant d'artifice dans leurs
» maisons, s'il n'a couru de la pensée par tout le mon-
» de, et si du haut il n'a bien connu la petitesse de la
» terre, dont même la plus grande partie est couverte
» d'eaux. Mais lorsqu'il est parvenu à ce point-là,
» n'a-t-il pas sujet de dire en soi-même : est-ce là le
» point pour le partage duquel les hommes emploient
» le feu et le sang? O que les bornes dans lesquelles
» sont enfermés les mortels, sont dignes de mépris !
» ce n'est qu'un petit point, où vous naviguez, où
» vous combattez, où vous formez des royaumes et
» des provinces : mais c'est en haut que sont les grands
» espaces, et où les esprits logent facilement; non pas
» tous à la vérité. mais seulement ceux qui déchargés
» de la pesanteur de leur corps, et nettoyés de leurs
» impuretés, contens de peu, et soulagés du fardeau
» de la terre, s'élèvent dans le ciel. Quand l'esprit a
» atteint ce degré d'élévation, il se réjouit véritable-
» ment, se voyant délivré des prisons de son corps, et
» retourné à son premier principe et à sa vraie patrie.
» C'est de là qu'il tire un des plus grands argumens de
» la divinité, voyant que les choses divines le conten-
» tent, et qu'il s'y occupe, et s'y attache, non comme

» à des choses étrangères, mais comme à des choses » qui lui sont propres. Il contemple alors en assurance » le lever et le coucher des étoiles, le concert et la » proportion qu'elles gardent en leurs mouvemens, et » il examine chaque chose selon la raison, pour en » trouver la véritable cause. Et de fait pourquoi ne » s'occuperoit-il pas à cette étude, puisqu'il sait que » tout est fait pour lui? Il peut bien après cela se mo- » quer justement de la petitesse du monde, voyant » qu'en fort peu de jours, un navire qui aura bon vent » peut aller de l'extrémité d'Espagne à celle des In- » des, au lieu qu'une étoile, quelque vite et légère » qu'elle soit, ne sauroit accomplir dans l'espace de » trente ans le cours de cette région céleste. Il ap- » prend alors ce que long-temps auparavant il avoit » si ardemment désiré, qui est le vrai Dieu. Qu'est-ce » que Dieu? l'âme, et la raison de l'univers. Qu'est-ce » que Dieu? tout ce que nous voyons; parce qu'en » toutes choses nous voyons sa sagesse et son con- » cours; et par ce moyen nous reconnoissons sa gran- » deur, qui est si vaste, qu'il ne se peut rien conce- » voir qui en approche. Que s'il est lui seul toutes » choses, c'est lui aussi qui maintient seul tous ces » grands ouvrages, tant dedans que dehors. Quelle » différence mettons-nous donc entre la nature di- » vine et la nôtre? Entre les différences qui sont infi- » nies, il y a celle-ci, que la meilleure partie de notre » nature est esprit; au lieu qu'en lui tout est esprit, » tout raison et tout entendement : ce qui nous peut » faire voir clairement l'erreur et l'aveuglement de cer-

» tains ignorans, qui sans être touchés de l'excellence
» de ce grand ouvrage du monde, auquel il n'y a rien
» de semblable, ni en beauté, ni en ordre, ni en du-
» rée, ni en proportion, ne laissent pas de dire qu'il
» a été fait par hasard, sans considérer qu'eux-mê-
» mes reconnoissent qu'ils ont une âme, laquelle con-
» duit leurs affaires, et souvent celles des autres. Et
» ils ne voudront pas reconnoître la même chose en
» cet univers, où tout est conduit d'un si bel ordre! »
Voilà en substance le raisonnement de Sénèque, lequel aussi, dans le livre qu'il a écrit de la vie bienheureuse, dit « que la nature ne nous a pas faits seulement
» pour agir, mais aussi pour contempler : et c'est pour
» cette raison, dit-il, qu'elle a imprimé dans nos âmes
» un désir de savoir les choses secrètes. Et c'est pour
» cela même que tant d'hommes voyagent par mer et
» par terre, dans les régions les plus éloignées. La na-
» ture, dit-il encore, nous a donné un esprit curieux;
» et comme elle connoissoit la beauté et la perfection
» de ses ouvrages, elle a voulu aussi que nous en fus-
» sions les admirateurs : croyant perdre le fruit de son
» travail, si tant de belles choses, faites avec tant d'art
» et d'industrie, si bien réglées et si bien conduites,
» n'avoient été produites que pour demeurer cachées
» et inconnues. Or, afin que tu saches qu'elle ne veut
» pas être regardée légèrement, mais qu'elle veut être
» contemplée à fond, considère un peu le lieu où elle
» nous a mis. C'est dans le milieu du monde, pour
» avoir la vue de tous côtés, afin de voir les étoiles
» lorsqu'elles se lèvent, ou qu'elles se couchent. Elle

» a placé notre tête au lieu le plus élevé de notre » corps, sur un cou flexible, afin qu'il se pût facilement tourner où il voudroit. Des douze signes, par » lesquels le soleil fait son cours ordinaire, elle nous » en a découvert six de jour, et les autres six de nuit, » afin que par le plaisir des choses visibles, nous fus- » sions attirés au désir de connoître les invisibles, pas- » sant par ce moyen, des choses claires aux obscu- » res, et nous découvrant de la sorte une chose plus » ancienne que le monde, de laquelle tous ces astres » ont été produits. C'est par là que nous pénétrons » jusque dans le ciel, et que perçant au travers des » obstacles qui le séparent de nous, nous ne nous » contentons pas de connoître ce que nous savons, » mais nous voulons atteindre ce que nous ne savons » pas. » L'homme sage sachant donc qu'il est né pour cette fin, ne croit point avoir trop de temps pour vaquer à cette étude : il juge au contraire, que quelque bon ménager qu'il en puisse être, et quoiqu'il n'en laisse pas perdre les moindres momens par sa négligence, il se trouve néanmoins fort foible pour arriver à des choses si hautes, la vie humaine étant trop mortelle pour s'élever à la connoissance des choses immortelles.

Le même philosophe, dans une lettre écrite à ce même ami, lui fait assez clairement voir combien il a raison de s'occuper à la considération des effets de la nature pour venir à la connoissance de son auteur, lorsqu'il lui dit : « Sera-t-il possible que je ne m'étu- » die pas à savoir quels sont les principes dont les choses

» ont été tirées? qui est celui qui les a faites? qui est
» l'ouvrier du monde? par quels moyens une si grande
» masse a été mise en un si bel ordre? qui a ramassé
» tant de choses éparses? qui en a assemblé tans de
» confuses? qui a donné de si belles formes à celles
» qui étoient si désagréables? Ne saurai-je point d'où
» procède cette grande lumière que nous voyons cha-
» que jour? si c'est feu, ou quelqu'autre lumière plus
» éclatante que le feu? Ne rechercherai-je point l'é-
» claircissement de toutes ces vérités cachées? N'au-
» rai-je point la curiosité d'apprendre comment je
» suis venu au monde? où je dois aller lorsque j'en sor-
» tirai? et quel sera le lieu destiné pour recevoir mon
» âme lorsqu'elle sera délivrée de la servitude de mon
» corps? Voudrois-tu bien que je ne m'élevasse jamais
» vers le ciel, mais que j'eusse au contraire toujours
» la face tournée vers la terre comme les bêtes? Je
» suis certainement plus grand, et je suis né pour de
» plus grandes choses, que pour vivre esclave de mon
» corps. »

Par tant de raisonnemens de ce grand philosophe, nous sommes instruits que par la connoissance des créatures notre entendement se peut élever à celle du Créateur; comme par la connoissance des effets, nous sommes conduits à la connoissance des causes d'où ils procèdent. Et ce monde visible étant un effet et un ouvrage des mains de Dieu, il nous donne la connoissance de son auteur; c'est-à-dire, qu'il nous fait remarquer la grandeur de celui qui fait de si grandes choses, la beauté de celui qui les a faites si belles, la

toute-puissance de celui qui les a tirées du néant, la sagesse de celui qui les a si bien réglées, la bonté et la libéralité de celui qui les a pourvues avec tant de magnificence de tout ce qui leur étoit nécessaire, et enfin la providence de celui qui les conduit dans un si bel ordre. Voilà en effet le livre dans lequel tous les grands philosophes faisoient leurs études; et dans cette étude, et en la contemplation de ces choses si sublimes et si divines ils constituoient toute la félicité de l'homme.

§ 1.

Mais les chrétiens, outre ces œuvres de la nature, sont encore éclairés par celles de la grâce, qui sont beaucoup plus relevées, et nous donnent une connoissance beaucoup plus parfaite de ce qu'il y a de plus glorieux en Dieu, qui est sa bonté et sa miséricorde. Toutefois, bien que celles de la grâce soient plus excellentes, (comme ayant une fin plus relevée, qui est la sanctification et déification de l'homme), celles de la nature étant les filles d'un même père, et les effets de la même cause, ne laissent pas de nous donner aussi connoissance du principe d'où elles procèdent. Ceci nous est clairement enseigné dans les quatre derniers chapitres du livre de Job : dans lesquels Dieu parlant à ce saint homme, lui fait connoître sa toute-puissance, sa sagesse et sa providence, lui exposant les merveilles qu'il a faites en ce monde visible. Il commence par les plus excellentes parties de l'univers, telles que sont le ciel, la terre et la mer, et lui en représente la grandeur. Il descend ensuite aux autres

moins relevées, telles que sont les pluies, les neiges, les éclairs, les vents et les tonnerres, qui s'engendrent en la moyenne région de l'air : et de là s'abaissant encore davantage, il traite des animaux de la terre, des oiseaux qui habitent dans l'air, et des grands monstres, et des poissons contenus dans les eaux. Par toutes ces grandes choses, dans lesquelles la sagesse et la toute-puissance divine paroissent avec éclat, Dieu se fait connoître à ce saint homme, lui enseignant à philosopher dans ce grand livre des créatures, chacune desquelles en son espèce nous exprime la gloire de l'ouvrier qui les a créées.

C'est en ce beau livre que le grand saint Antoine dit qu'il faisoit son étude : car étant un jour interrogé par un philosophe de son temps, quel livre il avoit accoutumé de lire, le Saint lui répondit que tout ce monde étoit son livre. C'étoit aussi au même livre que le divin Psalmiste étudioit, repaissant et nourrissant son esprit de la considération et contemplation des œuvres de la nature et de celles de la grâce. Aussi voyons-nous qu'au psaume qui commence, *Les cieux chantent la gloire de Dieu* (*Psal.* 18), la moitié du psaume contient le récit des œuvres de la nature, et l'autre moitié de celles de la grâce, qui sont la pureté et la beauté de la loi de Dieu. Au psaume 135 il nous exhorte à louer Dieu, qui par son esprit a créé les cieux, et assis la terre sur les eaux, ayant formé deux grands flambeaux pour l'éclairer, le soleil le jour, et la lune la nuit : et au psaume 146 ne nous recommande-t-il pas de louer Dieu, parce qu'il a

couvert le ciel de nuées, lesquelles il fait tomber en pluie sur la terre, produisant par ce moyen sur les montagnes les pâturages si nécessaires pour le service de l'homme? Dans le psaume suivant il nous commande encore de le louer et glorifier, pour le pain qu'il nous donne en abondance, pour les neiges qu'il nous envoie d'en haut, et pour les grêles, les glaces, et les pluies qu'il en fait découler? De sorte qu'en tous ces psaumes nous voyons qu'il joint les œuvres de la nature à celles de la grâce, et que pour les unes et les autres il donne des louanges à celui qui en est l'auteur. Mais dans le psaume 103 il suit la beauté, la fabrique, et le bel ordre qu'il y a dans toutes les choses créées au ciel, en la terre et en la mer; et pour tous ces grands ouvrages il rend gloire et louange à Dieu qui les a faits. Il dit au commencement, que Dieu est revêtu de beauté et de gloire, pour nous faire connoître que toutes les créatures annoncent la grandeur de sa beauté, et qu'elle mérite d'être louée par toutes leurs bouches. Mais à la fin ravi de tant de merveilles, il s'écrie: *O Seigneur! que toutes vos œuvres sont excellentes! elles sont toutes faites avec une parfaite sagesse, et toute la terre est remplie de vos richesses.* Cette admiration des œuvres de Dieu est toujours accompagnée d'une extrême joie, qui nous est exprimée dans un autre psaume, où le saint Prophète dit: *Seigneur, vous avez réjoui mon âme par les belles choses que vous avez faites; aussi je me réjouirai par la considération des œuvres de vos mains.* (*Psal.* 91). L'homme est rempli de cette joie spirituelle, lorsqu'il considère la

beauté des créatures, non pas pour s'arrêter à elles, mais pour monter par elles, comme par des degrés, à la connoissance de la beauté, de la bonté et de l'amour de Dieu, qui a créé tant de choses si grandes et si parfaites, non-seulement pour l'usage et pour le service des hommes, mais pour leur contentement et leur plaisir : car comme un riche vêtement paroît avec beaucoup plus d'éclat sur un beau corps, que si on le voyoit à part, et sans être vêtu; aussi les créatures paroissent beaucoup plus belles, ajustées et appliquées sur la fin pour laquelle elles ont été faites, qui est seulement afin que l'on voie et que l'on contemple Dieu en elles : et comme le vêtement a été fait pour faire plus considérer le corps, nous devons croire aussi que la créature n'a été faite que pour faire admirer en elle le créateur. C'est pour cette raison que les personnes spirituelles contemplent avec plus de fruit que les autres toutes ces choses créées, comme le ciel, la terre, le soleil, la lune, les étoiles, les campagnes, les ruisseaux, les fontaines, les fleurs, les plantes, et les autres choses semblables.

§ 2.

Quoiqu'Aristote ne fût pas un homme spirituel, il ne laissa pas néanmoins de bien goûter le plaisir de cette sorte de philosophie, montant par les degrés de la créature, à la contemplation de la sagesse et de la beauté du créateur. D'où vient que dans son livre de la morale il a réconnu que la joie que l'on éprouve dans la considération des œuvres de la sagesse, est

inexprimable; ce qui est en effet le fruit de cette contemplation. C'est pourquoi je ne puis assez m'étonner de ce que Pline et plusieurs autres qui se sont plu si fort à sa lecture, n'ont tiré pour tout fruit de tant de merveilles contenues en ces livres, que la seule satisfaction de l'appétit naturel, que tous les hommes ont de savoir des choses extraordinaires et merveilleuses. Il leur étoit facile de s'élever par cette lecture à la connoissance de cette infinie sagesse, et de la bonté de l'ouvrier de tant de merveilles : de quoi ils n'eussent pas retiré seulement beaucoup d'utilité, mais aussi beaucoup de plaisir, qui est ce que les hommes cherchent avec plus de passion. L'Apôtre parlant de ce genre de philosophes, dit *qu'ayant connu Dieu par les œuvres de la nature, ils ne l'ont pas néanmoins honoré comme Dieu* (*Rom.* 1); parce que demeurant satisfaits de la simple connoissance de l'artifice des choses qu'ils voyoient, ils ne se sont pas souciés de passer plus avant pour connoître et honorer celui qui les avoit faites.

Que le chrétien se serve donc des créatures, comme d'un miroir pour y contempler la gloire de leur auteur, puisqu'elles ont été faites pour cela seul, comme nous avons dit. C'est pourquoi, lorsque vous lirez en ce livre ou en d'autres tant de sortes de propriétés, dont le Créateur a pourvu tous les animaux, ou pour se conserver, ou pour se guérir, ou pour se défendre, ou pour élever leurs petits, ne vous arrêtez pas à cela seul; au contraire montez par là à la connoissance de l'ouvrier, et descendez à celle de vous-même. L'Apôtre

nous enseigne cela en peu de paroles, quand il dit : *Pensez-vous que Dieu se soucie des bœufs ?* (1 *Cor.* 9.) Ce n'est pas que ce grand Apôtre ne connût fort bien les propriétés que Dieu avoit données à cet animal, comme à tous les autres, pour les choses qui regardent sa conservation ; mais étant instruit comme il étoit, par le Saint-Esprit, il savoit que Dieu ne s'arrêtoit pas là, mais que son principal dessein avoit été pour l'homme, pour le service duquel tous les animaux ont été faits. Par là il lui vouloit montrer l'excès de sa bonté, laquelle pourvoit si abondamment toutes ses créatures de ce qui est nécessaire pour leur conservation ; les richesses de sa sagesse, qui a inventé tant de propriétés admirables pour ce même effet ; la grandeur de sa toute-puissance, laquelle par sa seule parole a donné la perfection à toutes les choses, que par sa bonté elle avoit inventées ; y ajoutant sa très-parfaite providence qui comprend en soi ces trois divines perfections. Mais pour quelle fin pensons-nous que toutes ces choses aient été faites, sinon afin que les hommes venant à les bien considérer, aimassent cette bonté infinie, admirassent cette suprême sagesse, et obéissent avec respect et soumission à cette toute-puissance, mettant l'espérance du remède de toutes leurs nécessités en cette très-parfaite providence ? C'est à quoi elle-même nous exhorte, lorsqu'elle nous propose l'exemple des oiseaux, lesquels bien qu'ils ne sèment, ni ne recueillent, sont toutefois nourris par son Père éternel. (*Matth.* 6.)

Il semble même que plus les choses sont viles et mé-

prisées, plus elles nous convainquent efficacement que nous devons être remplis de confiance : car en effet celui qui voudra bien considérer toutes les propriétés que le Créateur a mises dans une petite fourmi pour se nourrir, (de quoi nous parlerons ci-après plus au long,) comment n'enflammera-t-il point son espérance, et ne dira-t-il point de tout son cœur : Seigneur si vous avez donné tant de propriétés à ce petit animal pour sa conservation, quoiqu'il soit inutile au monde, ne servant même qu'à dérober ou à corrompre les travaux du laboureur; quel soin prendrez-vous de l'homme qui est votre image, que vous avez fait capable de votre gloire, que vous avez racheté par le sang précieux de votre Fils, s'il ne se rend point lui-même indigne de votre protection? Je ne crois point qu'il y ait de cœur si abattu qui ne se relève par cet exemple, qui est le seul but où tendent tous ces merveilleux effets de la providence du Créateur, lequel n'a pour fin en toutes ces œuvres, que sa gloire et le profit des hommes.

C'étoit de cette manière que les saints considéroient les œuvres de Dieu; parce qu'ayant des yeux pour savoir discerner les merveilles qui y étoient contenues, ils étoient capables aussi de le trouver en elles, de l'y louer, et de l'y reconnoître. Et c'est en ce sens que saint Augustin explique le verset du psaume 62, où le Prophète dit : *Je tournai de toutes parts, regardant les œuvres de Dieu, et je lui offris en son tabernacle un sacrifice de louange*, comme ce saint l'interprète; sur quoi il dit ces belles paroles : Si tu veux parcourir

en esprit tout ce grand monde, et contempler les œuvres de Dieu, tu trouveras que toutes, dans le merveilleux artifice dont elles sont composées, te disent: c'est Dieu qui nous a faites. « Tout ce qui te plaira dans » l'ouvrage, te dira les louanges de l'ouvrier, si tu re- » gardes les cieux; tu connoîtras combien est grand » cet ouvrage de Dieu, si tu regardes la terre et toute » cette diversité de semences qui la couvrent, cette » variété de plantes, cette multitude d'animaux. Jette » les yeux sur tout ce qu'il y a depuis le ciel jusqu'à » la terre, et tu verras que toutes choses prêchent et » annoncent leur créateur; parce que toutes les espè- » ces des créatures sont autant de voix qui publient » ses louanges. Mais qui pourra bien expliquer toutes » les merveilles qu'elles comprennent? Qui pourra » dignement célébrer l'artifice du ciel, de la terre, » de la mer, et de tout ce qui y est contenu, quoique » toutes soient des choses visibles? Qui pourra louer » dignement les anges, les trônes, les dominations, » les principautés et les puissances? Quelle bouche » pourra dignement parler de ce qui vit dans nous- » mêmes, de ce qui fait mouvoir les membres de notre » corps, qui connoît tant de choses par les sens, qui » se souvient de tant d'autres par la mémoire, qui en » découvre tant d'autres par l'entendement? Que si » la voix des hommes est si basse et si foible pour » louer les créatures, combien le sera-t-elle davan- » tage pour louer leur créateur? Et que reste-t-il à » faire après cela, sinon de nous élever au-dessus » des créatures, et les paroles nous ayant manqué, d'offrir

» d'offrir dans le saint temple des sacrifices de louan-
» ges ? »

Par ces paroles de saint Augustin, et par tout ce que nous avons dit ci-dessus, nous pouvons connoître le grand profit que nous retirons de la considération des choses créées, soit pour la satisfaction de nos esprits, ou pour le respect et pour l'amour que nous en devons rendre au créateur. Aussi plusieurs saints se sont fort attachés à cette sorte de contemplation; mais entre les autres, saint Ambroise et saint Basile, très-grands prélats, très-saints, très-doctes et très-éloquens, se sont signalés en cette étude. Car tous deux également épris de la beauté et de la sagesse de Dieu, qui paroissoient avec éclat dans les créatures, ont écrit l'Exameron, c'est-à-dire l'ouvrage des six jours, dans l'espace desquels Dieu créa toutes choses. Ils ont commencé par les cieux, et ont descendu et se sont attachés à toutes les choses créées, sans omettre les plus petites, dans lesquelles ils ont fait voir le merveilleux artifice de la sagesse infinie qui les a formées, aussi-bien que la bonté et la providence incomparables qui les maintiennent et les gouvernent. Après eux, Théodoret, auteur grec, qui ne leur cède ni en doctrine ni en éloquence, a touché la même matière dans les discours qu'il a faits de la divine providence, desquels j'ai tiré les morceaux les plus délicats, que je présente dans ce banquet spirituel au pieux lecteur; et afin qu'il y assiste avec plus de dévotion, j'ai voulu le préparer par la méditation suivante.

CHAPITRE II.

Dévote méditation, par laquelle on verra qu'encore que Dieu soit incompréhensible, on peut néanmoins connoître quelque chose de sa grandeur par la considération des ouvrages de ses mains, qui sont ses créatures.

O Dieu très-haut et très-clément, Roi des rois, et Seigneur des seigneurs ! ô sagesse éternelle du Père, qui reposant sur les séraphins, pénétrez par la clarté de votre vue jusqu'aux abîmes les plus profonds, sans qu'il y ait rien de si secret qui ne soit découvert à vos yeux ! vous Seigneur, si sage, si grand et si bon ! vous qui avez tant d'amour pour tout ce que vous avez créé, mais beaucoup plus pour l'homme que vous avez racheté, et que vous avez fait maître et seigneur de toutes choses ! abaissez, grand Dieu, vos yeux favorables pour voir ma misère, et ouvrez vos divines oreilles pour ouïr les cris d'un très-méchant et très-vil pécheur.

Mon Seigneur et mon Dieu, mon âme ne désire rien avec tant de passion que de vous aimer, n'y ayant rien qui vous soit plus justement dû, ni qui me soit plus nécessaire que cet amour. Vous m'avez créé afin que je vous aimasse : vous avez en cela seul constitué toute ma félicité; vous m'avez commandé de vous aimer; vous m'avez enseigné que c'étoit en cela que

consistoit le mérite, l'honneur, la vertu, le repos, la paix, la liberté, la félicité, et enfin tous les biens, parce que cet amour est un abrégé, dans lequel est compris tout ce qu'il y a de bien sur la terre, et la meilleure partie de ce que nous espérons au ciel. Vous m'avez aussi enseigné, mon Sauveur, que je ne pouvois vous aimer sans vous connoître. Nous aimons naturellement la beauté et la bonté; nous aimons nos pères et nos bienfaiteurs; nous aimons nos amis, et ceux qui nous ressemblent; enfin la bonté et la perfection sont les vrais objets de notre amour : mais la connoissance y est nécessaire, parce que c'est par elle que s'engendre l'amour. Qui me donnera donc, mon Dieu, la grâce de vous pouvoir connoître? Qui me fera bien comprendre que c'est en vous seul que consistent toutes les raisons et les causes du vrai amour? Car, en effet, qu'y a-t-il de meilleur que vous? qu'y a-t-il de plus beau? qu'y a-t-il de plus parfait, qui peut être père à plus juste titre? qui nous peut être plus véritable ami, ou plus libéral bienfaiteur? enfin, qui est-ce qui est l'époux de nos âmes, le port où nos désirs aspirent, le centre de nos cœurs, la dernière fin de notre vie, et notre entière et parfaite félicité, si ce n'est vous, mon Dieu?

Que ferai-je donc pour arriver à cette connoissance? comment vous connoîtrai-je, ne vous pouvant voir? et comment vous pourrai-je regarder avec mes foibles yeux, vous qui êtes une lumière inaccessible? Vous êtes très-relevé, mon Seigneur, et celui qui doit vous atteindre doit s'élever bien haut. Qui me

donnera donc des ailes comme à la colombe, pour voler jusqu'à vous? Mais que fera celui qui ne peut vivre sans vous aimer, ni vous aimer sans vous connoître, vu qu'il est si difficile de vous connoître? Toute notre connoissance s'acquiert par nos sens, qui sont les portes par où les images des choses passent dans nos âmes, d'où se forme la connoissance. Et vous, Seigneur, qui êtes infini, comment pourrez-vous passer par des portes si étroites, ou comment pourrai-je former en moi-même des images qui me représentent une chose si pure et si imperceptible? comment donc vous connoîtrai-je? O substance très-haute! ô essence très-noble! ô majesté incompréhensible! qui vous connoîtra? Toutes les choses créées ont leurs natures et leurs propriétés bornées et limitées, parce que vous les avez toutes formées, en nombre, poids et mesure; vous leur avez prescrit leurs bornes et les limites de leurs opérations. Le feu est à la vérité très-puissant pour échauffer, le soleil pour éclairer, et leur vertu a beaucoup d'étendue; néanmoins ces créatures ont leurs bornes, et reconnoissent des limites qu'elles ne sauroient passer; et c'est pour cela que notre esprit les peut comprendre, étant renfermées chacune dans la mesure de leur pouvoir. Mais vous, Seigneur, étant infini, il n'y a point de circonférence qui vous puisse contenir, ni d'entendement qui puisse atteindre les derniers confins de votre substance, parce qu'il n'y en a point qui vous limitent. Vous êtes au-dessus de tous les genres, de toutes les espèces et de toutes les natures créées; et comme vous ne recon-

noissez point de supérieur, vous n'avez point aussi d'empire terminé. Un homme mortel peut à la vérité faire le tour de ce monde, que vous avez créé si grand et si vaste, par l'océan qui l'environne, parce que, pour grand qu'il soit, il est néanmoins fini et limité. Mais vous, grand océan, qui pourra faire votre circuit? Vous êtes éternel en durée, infini en vertu, et souverain en puissance; votre être n'a point commencé avec le temps, ni ne finira point avec le monde; vous avez été avant le temps, vous commandez dans le monde et hors du monde, et faites entendre votre voix aux choses qui ne sont pas, comme à celles qui sont.

Etant si grand, mon Dieu, qui vous pourra connoître? qui sera celui qui osera prétendre de savoir la hauteur de votre nature, ne pouvant comprendre la bassesse de la sienne? Il n'y a point eu jusqu'ici de philosophe qui ait pu comprendre l'essence de notre âme, quoique nous vivions par elle, et que nous fassions à chaque moment expérience de sa vertu et de ses mouvemens, parce qu'elle est faite à votre image. Puisque notre ignorance est si grande, comment pourra-t-elle pénétrer jusques à votre suprême et incompréhensible substance?

Mais, mon Sauveur, quoique mon entreprise soit si haute, je ne dois pas toutefois, ni ne puis en laisser la poursuite, parce que je ne veux ni ne puis vivre sans cette connoissance, qui est le principe de l'amour que je vous dois : je sais bien que mes yeux sont trop foibles pour vous connoître; mais j'espère que la grâce

suppléera aux défauts de la nature. Il n'y a point d'autre science que de vous savoir, mon Dieu; il n'y a point d'autre repos qu'en vous, point d'autre plaisir que de contempler votre beauté.

Quoique ce que nous connoîtrons de vous soit peu de chose, néanmoins il vaut mieux connoître peu de choses très-hautes, même avec obscurité, que d'en connoître beaucoup de basses avec clarté et certitude. Si nous ne vous connoissons pas tout entier, nous connoîtrons ce que nous pourrons, et nous vous aimerons par la foi par-dessus ce que nous connoîtrons; et avec cela seul notre âme demeurera satisfaite, comme le passereau qui se contente du peu d'eau qu'il puise avec le bec, quoiqu'il ne puisse pas épuiser la fontaine toute entière.

Mais, Seigneur, combien serons-nous plus satisfaits, si votre grâce vient au secours de notre foiblesse ! Dès que nous commencerons tant soit peu à vous aimer, pour ce peu d'amour, vous nous en donnerez un plus grand, avec une plus grande connoissance de votre gloire. Vous nous l'avez ainsi promis par votre Evangéliste, lorsque vous nous avez dit : *Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera, et moi aussi, et je me découvrirai à lui* (Joan. 14); c'est-à-dire, je lui donnerai une plus parfaite connoissance, afin que son amour soit plus parfait.

Nous recevons en ceci un grand secours, par la sainte foi catholique et par les saintes Ecritures, dans lesquelles vous avez voulu vous faire connoître à nous, et nous révéler les merveilles de votre grandeur, afin

que cette haute connoissance excitât en notre volonté un véritable amour et un profond respect pour votre saint nom. Le même secours nous vient aussi de la part de toutes les créatures, qui nous exhortent à votre amour, nous enseignant les raisons que nous avons de vous aimer; car dans la perfection de leur être reluit votre beauté, et dans l'usage que nous en faisons, l'amour que vous avez pour nous; et ainsi de toutes parts elles nous excitent à vous aimer, soit par ce que vous êtes en vous-même, soit par ce que vous êtes envers nous. Et en effet, grand Dieu, qu'est-ce que tout ce monde visible, qu'un miroir que vous avez mis devant nos yeux, afin que nous y contemplassions votre beauté? étant certains que comme dans le ciel vous serez un miroir dans lequel nous verrons les créatures, ainsi dans cet exil où nous sommes, elles nous servent de miroir pour vous voir et vous connoître. Qu'est-ce donc que ce monde visible, sinon un grand et merveilleux livre, que vous avez écrit et mis devant les yeux de toutes les nations du monde, autant des Grecs que des barbares, autant des savans que des ignorans, afin qu'ils y étudiassent et qu'ils y pussent apprendre qui vous êtes? Et à ce compte que seront toutes les créatures si belles et si parfaites, sinon quelques lettres enluminées, qui font voir l'excellence et la sagesse de leur auteur? Que seront toutes les créatures, sinon des panégyristes de celui qui les a faites, des témoins de sa noblesse, des miroirs de sa beauté, des évangélistes de sa gloire, des aiguillons pour exciter notre paresse, des attraits pour enflammer notre

amour, et enfin autant de juges pour condamner notre ingratitude ? Mais, Seigneur, parce que vos perfections étoient infinies, et qu'une seule créature n'étoit pas capable de les représenter entièrement, il a été nécessaire d'en créer plusieurs, afin que chacune séparément nous en fît voir quelque chose. De cette sorte les belles racontent votre beauté; les fortes, votre force; les grandes, votre grandeur; les délicates, votre sagesse; les éclatantes, votre clarté; les douces, votre suavité; et celles dans lesquelles l'ordre et la conduite paroissent le plus, votre admirable providence. O Seigneur, pour lequel tant de fidèles témoins rendent témoignage, qui êtes cautionné et qui êtes approuvé par le concours universel de toutes les créatures ! qui est-ce, Seigneur, qui ne s'assurera pas en vous après tant de répondans ? qui n'ajoutera pas foi à tant de témoins ? qui ne sera pas ravi du merveilleux concert de tant de douces voix, qui, par une si grande diversité de tons, nous annoncent la grandeur de votre gloire ?

En vérité, mon Dieu, celui qui n'entend pas toutes ces voix, doit être bien sourd; celui qui ne voit pas tant de merveilleuses splendeurs, est bien aveugle; celui qui après avoir vu tant de belles choses ne vous loue pas, est bien muet; et bien fou celui qui, après tant de preuves et de témoignages de toutes les créatures, ne connoît pas la noblesse de son Créateur. Il semble, Seigneur, que nous sommes remplis de tous ces défauts, puisqu'après tant de certitudes de votre grandeur, nous ne pouvons vous connoître. Quelle

feuille d'arbre, quelle fleur, quel ver, quelque petit qu'il soit, si nous en voulions considérer l'artifice, ne nous feroit pas voir de grandes merveilles ? Quelle créature y a-t-il en ce monde, pour vile qu'elle soit, qui ne soit digne d'admiration ? Comment donc environnés de tant de merveilles, ne vous connoissons-nous point ? comment ne vous louons-nous point ? comment n'avons-nous point le cœur attentif pour connoître l'ouvrier par ses œuvres, les yeux éclairés pour voir sa perfection dans ses ouvrages, et les oreilles ouvertes pour ouïr ce qu'il nous dit par leurs voix ? La splendeur de vos créatures frappe nos yeux, leur beauté et l'excellence de leur être ravit nos entendemens; et nous serons si aveugles et si stupides, que nous ne monterons pas un degré plus haut, pour voir l'ouvrier de cette beauté et le dispensateur de ces richesses !

Nous sommes en effet comme des enfans auxquels si l'on présente quelque livre qui ait des caractères dorés et enluminés, ils sont bien aises de les regarder et de s'en jouer, sans se mettre en peine de les lire, ni de comprendre ce qu'ils signifient. Aussi nous, plus enfans que les enfans, ayant devant les yeux le grand livre de tout cet univers que vous nous avez exposé, afin que par les créatures qu'il contient, comme par des caractères vivans, nous lussions et connussions l'excellence du Créateur de ces beaux ouvrages, et de l'amour qu'il a pour nous : sans prendre garde à ce que le maître nous a voulu signifier par là, nous nous arrêtons simplement au plaisir que nous cause la vue de ces beautés. O que nous sommes de vrais cor-

rupteurs des œuvres de Dieu ! des enfans, et moins qu'enfans en nos sentimens ! des prévaricateurs de tous ses desseins et de ses conseils ! « Il y a, dit saint » Augustin, de certaines gens qui se plaisent, Sei- » gneur, à voir vos merveilles, sans se soucier de pé- » nétrer dans la connoissance des choses qu'elles si- » gnifient, qui est la connoissance de leur Créa- » teur. »

Ne permettez point, Seigneur très-clément, que je tombe dans une si noire ingratitude, ni dans un si grand aveuglement; au contraire, par votre infinie bonté donnez la lumière à mes yeux, afin qu'ils vous voient; ouvrez ma bouche, afin qu'elle chante vos louanges; éveillez mon cœur, afin qu'il vous con- noisse dans toutes les créatures, afin qu'il vous aime, qu'il vous adore, et qu'il vous rende les grâces qui vous sont dues, pour éviter le reproche d'ingrat et de méconnoissant. Car il est écrit au livre de la Sa- gesse (*Sap.* 5), qu'au jour du jugement toutes les créatures de l'univers s'élèveront contre ceux qui n'au- ront pas eu de reconnoissance, étant bien juste que les mêmes créatures qui ont été faites pour notre ser- vice, soient employées pour notre châtiment, puis- que nous n'avons pas voulu connoître Dieu par elles, ni recevoir les avertissemens qu'elles nous donnoient. Vous, Seigneur, qui êtes la voie, la vérité et la vie, guidez-moi dans le chemin où je suis par votre pro- vidence, enseignez mon entendement par votre véri- té, et donnez la vie à mon âme par votre amour. O que c'est une grande chose que de savoir, par les créa-

tures, s'élever au Créateur, de bien connoître les œuvres d'un si grand maître, de bien comprendre l'artifice avec lequel elles sont faites, et de bien concevoir par elles-mêmes le dessein et la sagesse de leur auteur ! Mais celui qui n'est pas capable de connoître l'art d'un petit crayon, dessiné par la main de quelque excellent maître, comment pourra-t-il remarquer l'artifice merveilleux de ce grand tableau, qui nous représente tout le monde visible?

Quand nous venons à considérer les merveilles de ce grand ouvrage, il nous arrive ce qui arrive d'ordinaire à ces pauvres villageois qui sont entrés nouvellement dans quelque grande ville, ou dans quelque grand palais composé de plusieurs appartemens; surpris de la beauté de l'édifice, ils s'amusent à le considérer, sans se souvenir de la porte par où ils sont entrés; de sorte que se perdant au milieu de l'édifice, ils ne savent ni par où aller, ni par où sortir, si quelqu'un ne vient à leur secours, qui les remette dans le bon chemin. Et que sont, Seigneur, toutes les plus grandes villes et tous les plus grands palais, que de petits nids d'oiseaux en comparaison de cette royale maison que vous avez bâtie? Et si dans un si petit lieu une créature raisonnable a pu s'égarer, que fera-t-elle dans un palais qui contient une si grande quantité et une si grande variété de belles choses? Comment pourra nager dans ce grand océan de merveilles, celui qui est noyé dans un si petit ruisseau? Guidez-moi donc, Seigneur, en cette journée; conduisez ce villageois par la main, et montrez-lui avec le doigt de votre

Esprit les merveilles et les mystères de vos œuvres, afin que par elles et en elles il reconnoisse et adore votre sagesse, votre puissance, votre beauté, votre bonté et votre providence, et que pour toutes ces qualités admirables il vous bénisse, il vous loue et vous glorifie à jamais.

CHAPITRE III.

Sur quels fondemens les philosophes ont établi la connoissance de Dieu par les lumières naturelles.

La première chose qui nous est proposée à croire entre les articles de notre foi, c'est qu'il y a un Dieu: cela veut dire qu'en cet univers il y a un prince, un premier moteur, une première vérité et bonté, et une première cause de laquelle dépendent toutes les autres causes, sans qu'elle dépende d'aucune. C'est le fondement de notre foi, et ce que nous devons premièrement croire; ce qui a fait dire à l'Apôtre, (Hebr. 13.) que celui qui veut s'approcher de Dieu, doit croire qu'en ce monde il y a un Dieu: et cette vérité est si manifeste par la seule lumière naturelle, que c'est par elle que plusieurs philosophes anciens sont parvenus à cette connoissance, et en ont tiré des démonstrations, comme tous nos sages d'aujourd'hui en tirent les mêmes conséquences, reconnoissant par les effets qu'ils voient dans le monde la première cause d'où ils procèdent, qui est Dieu. Pour cette raison,

saint Thomas a dit que les doctes ne mettent pas cet article, à cause de son évidence, au nombre de ceux qui sont purement de la foi, cette évidence ne compatissant pas avec l'obscurité qui est attachée à cette vertu; au lieu que les simples n'étant pas capables de cette raison, et croyant cette vérité, parce que Dieu l'a révélée, et que l'Eglise nous ordonne de la croire, en font un pur article de foi.

Mais il faut voir et examiner sur quels fondemens les anciens philosophes se sont élevés à la connoissance de cette vérité, et cela pourra beaucoup servir pour nous faire embrasser avec plus de joie et de confiance les témoignages de notre foi. Parce que quand la foi se joint avec la raison, et la raison avec la foi, l'une et l'autre se débattant, pour ainsi dire, à qui nous persuadera le mieux, il se forme alors dans notre âme une très-noble et excellente connoissance de Dieu, ferme, certaine, et évidente : la foi nous obligeant de croire par sa fermeté, et la raison nous éclairant par sa lumière. Car la foi, à la vérité, nous enseigne un Dieu; mais couvert du voile de sa grandeur; au lieu que la raison par son évidence lève quelque partie de ce voile, afin de nous faire voir sa beauté. La foi nous apprend ce que nous devons croire, et la raison fait que nous le croyons avec plaisir. Ces deux flambeaux joints ensemble dissipent tous les nuages, calment les consciences, mettent les esprits en repos, ôtent les doutes, aplanissent les voies, et font que nous embrassons avec douceur ces souveraines vérités. Or, pour les mieux concevoir, nous avons deux docteurs qui nous les en-

seignent : l'un est l'Ecriture sainte; l'autre, les créatures; lesquels unissant ensemble leurs lumières, nous donnent un grand secours pour parvenir à la connoissance de notre créateur. C'est pourquoi nous toucherons ici quelques-uns des motifs et des fondemens sur lesquels les philosophes ont établi cette vérité : je dis quelques-uns, me contentant de parler seulement des plus clairs et de ceux qui conviennent mieux à la capacité du peuple : laissant les plus subtils aux écoles des théologiens.

Il semblera peut-être à quelques-uns que je pouvois bien me passer de traiter cette matière dans un livre destiné particulièrement à des chrétiens qui en font un article de foi, cela est étonnant, je l'avoue. Néanmoins ayant vu et voyant tous les jours tant de personnes si hors d'elles-mêmes, et si désespérées, que bien que leur entendement les force d'avouer qu'il y a un Dieu, elles ne laissent pas de le nier par leurs actions, ne faisant pas moins de mal en le croyant, que si elles n'en avoient aucune connoissance; voyant aussi que ceux qui ont la lumière de la foi, l'ont enveloppée de beaucoup de ténèbres, j'ai cru que ce seroit faire beaucoup pour les uns et pour les autres, que de leur prouver par raison, qu'il y a un Dieu, et que cela leur feroit prendre garde de plus près à leurs actions. Mais outre cet avantage, il s'en peut encore tirer un autre notable, et qui est commun pour les uns et pour les autres; savoir, que les mêmes choses qui nous prouvent la divinité, nous font connoître aussi plusieurs de ses perfections, et principalement sa sagesse, sa

toute-puissance, sa bonté et sa providence, par laquelle il régit et gouverne toutes choses.

Entre tous ces fondemens, celui qui tient le premier lieu et qui est le plus palpable, se prend du bel ordre qu'il y a en toutes choses, y ayant en ce monde divers degrés de perfection dans toutes les créatures. Dans cet ordre nous mettons au plus bas lieu les quatre élémens (1), qui sont des corps simples, lesquels ne possèdent que deux qualités. Au second, nous mettons les mixtes imparfaits; savoir les neiges, les pluies, les grêles, les vents, les gelées et les autres choses semblables, qui ont un peu plus de composition. Au troisième rang, sont les mixtes parfaits, comme les perles, les pierres et les métaux, où nous trouvons la parfaite composition des quatre élémens. Au quatrième, nous mettons les choses qui indépendamment de cette composition, ont la vie, la croissance et la diminution, comme les arbres et toutes les plantes. Au cinquième, sont les animaux imparfaits, lesquels outre la vie, ont le sentiment, quoiqu'ils ne se puissent pas mouvoir : comme les huîtres et autres coquilles. Au sixième rang, sont les animaux parfaits, qui outre le

(1) Le père Grenade a raisonné dans l'hypothèse qui étoit admise de son temps, qu'il y avoit seulement quatre substances simples (l'eau, l'air, la terre et le feu) dont tous les corps étoient composés. Les découvertes des chimistes modernes ont appris que ces quatre élémens prétendus n'étoient pas tous des substances simples, et aujourd'hui on ne peut plus dire qu'il n'y a que quatre élémens; mais toujours est-il vrai, quelqu'en soit le nombre, qu'il y a des élémens, et le raisonnement du père Grenade subsiste dans toute sa force.

sentiment, ont aussi le mouvement : comme les poissons, les oiseaux, et les autres. Au septième, nous mettons l'homme, qui par-dessus toutes les qualités que nous avons marquées, possède la raison et l'intelligence, par laquelle il est distingué d'avec tous les autres animaux; et par-dessus lui, nous mettons l'ange pourvu d'une intelligence plus haute, comme étant une substance spirituelle, séparée de toute matière. Mais entre les anges mêmes il y a de l'ordre et de la proportion; car les uns sont d'une nature plus noble et plus parfaite que les autres : et suivant l'opinion de saint Thomas, fort approchante de celle d'Aristote, il n'y a point deux anges d'égale perfection, quoique leur multitude soit innombrable, étant tous essentiellement plus parfaits l'un que l'autre. Montant ainsi par ordre et par degrés, il faut nécessairement, ou que nous demeurions d'accord d'un progrès à l'infini, (ce qui est naturellement impossible,) ou que nous nous arrêtions à une chose qui soit plus parfaite que toutes les autres, et qui n'ait rien de plus parfait qu'elle. Or, celle qui est au-dessus de toutes les autres, c'est ce que nous appelons Dieu, ou première vérité, première cause, premier moteur, et auteur de toutes choses; lequel ne peut avoir été créé par aucun créateur ou auteur, parce que celui-là seroit plus parfait, le créateur étant plus parfait que sa créature, et l'ouvrier que son ouvrage. D'où il s'ensuit que celui qui est tel, doit être éternel et sans commencement, ne pouvant avoir été fait ni créé par un autre; et voilà le pre-

mier

mier fondement de cette vérité, qui se prend de l'ordre des créatures:

Le second se prend du mouvement des choses ; et pour le bien établir nous disons que toutes les choses qui se meuvent corporellement, ont en soi, ou hors de soi, quelque vertu ou quelque puissance qui les meut; ce que nous apercevons clairement, soit dans l'homme ou dans les autres animaux, dans lesquels nous voyons que le corps est mu, mais que c'est l'âme qui le fait mouvoir : et la vérité de ceci paroît, en ce qu'aussitôt que l'âme se sépare, le corps demeure privé du mouvement. Mais laissons à part les mouvemens de la terre, et montons au mouvement du plus haut des cieux. (1) C'est lui qui meut tous les autres cieux inférieurs, et qui cause tous les autres mouvemens que nous avons ici-bas sur la terre. Son mouvement se fait avec tant de vitesse, que dans le cours d'un seul jour naturel il fait tout le tour du monde. Or, ce ciel, selon les fondemens que nous avons établis, doit avoir un moteur qui le fasse mouvoir. Je demande si ce moteur en son être, et en la faculté qu'il a de causer ce

(1) Quoique les dernières découvertes qu'on a faites en physique se trouvent en contradiction avec ce que dit ici le père Grenade sur le mouvement du ciel, nous avons jugé à propos de ne rien changer au texte, parce que, quelque hypothèse qu'on admette, la conséquence déduite par l'auteur reste toujours la même : c'est-à-dire, qu'en attribuant au mouvement de la terre les différens aspects sous lesquels le ciel se présente à nous, il n'est pas moins nécessaire d'admettre l'existence d'un premier moteur, qu'en imaginant le mouvement du ciel autour de la terre. Cette observation doit servir pour tous les endroits de cet ouvrage où le même système se trouveroit exprimé.

mouvement, dépend d'un autre, ou non; s'il n'a pas de dépendance, et qu'il ait de soi-même son être et sa puissance, ce sera ce que nous appellerons Dieu: parce que Dieu n'est autre chose, que ce qui étant au-dessus de tout, ne dépend ni en son être, ni en sa puissance, d'autres que de soi-même. Que si vous me dites qu'il a un supérieur de qui il dépend, quant à l'être et à la puissance qu'il a de mouvoir, je vous ferai la même demande de ce supérieur, que de celui que vous venez de faire son inférieur; et procédant ainsi de question en question, il faudra que nous venions à un progrès infini (ce que nous avons déjà reconnu impossible), ou que nous nous arrêtions à un premier moteur de qui tous les autres moteurs dépendent, et à une première cause de laquelle toutes les autres procèdent; et ce sera aussi ce que nous appellerons Dieu. Voilà la seconde démonstration par laquelle les philosophes ont prouvé qu'il y avoit un premier moteur qui ne dépendoit que de soi-même. Ceux qui peuvent pénétrer dans la force de cette démonstration, n'en font pas un article de foi, comme j'ai déjà dit, à cause de son évidence; aussi ne l'appellerons-nous pas pour eux article de foi, mais une disposition à la foi, comme le même saint docteur la qualifie.

Les philosophes ont eu encore d'autres fondemens sur lesquels ils ont affermi leur opinion. Cicéron est l'un de ceux-là, et entre plusieurs raisons qu'il propose, il s'appuye principalement sur ce que le monde étant composé d'un si grand nombre de différentes

nations, il n'y en a point néanmoins de si barbare ni de si brutale, qui n'avoue et ne reconnoisse une divinité, et qui ne lui rende quelque sorte de vénération, sans néanmoins avoir connoissance du vrai Dieu. Et la cause en est, (outre l'ordre et la beauté qu'il y a dans le monde, qui témoignent assez qu'il y a un Dieu qui le gouverne,) que comme le créateur de toutes choses a imprimé dans le cœur de tous les hommes une certaine inclination naturelle, qui les porte à aimer et à honorer leurs pères, il leur a aussi imprimé une pareille inclination, qui les porte à honorer et révérer un Dieu, comme père universel de toutes choses, protecteur et gouverneur de tout ce qu'il y a dans le monde. C'est de là que procède cette sorte de culte et de religion, quoique fausse, qui se voit parmi toutes les nations de la terre, tellement gravée dans le cœur des hommes, qu'ils combattent les uns contre les autres pour ce sujet, sans y être poussés par aucun autre. Ceci arrive tous les jours entre les Maures et les Chrétiens; parce que chacun d'eux croyant que sa religion est la vraie, et que c'est par elle seule que Dieu est véritablement servi et non par les autres, il leur semble qu'ils sont obligés de soutenir la querelle de leur Dieu, et de faire la guerre à ceux qui ne l'honorent pas comme ils croient qu'il doit être honoré: tant le respect qui est dû à la divinité est imprimé dans le cœur des hommes. Ce qu'il y a encore de plus merveilleux en ceci, c'est de voir chaque jour plusieurs personnes de diverses sectes, qui abandonnent femmes, enfans, biens et honneurs, pour s'attacher à

notre religion : comme il est arrivé depuis peu à un homme qui ayant long-temps auparavant renié son baptême, est rentré dans le sein de l'Eglise, abandonnant tout ce qu'il avoit de plus cher parmi les barbares, pour embrasser la foi. Par là nous voyons combien puissamment le Créateur a enraciné dans nos âmes l'amour pour la religion, puisqu'à cause d'elle il nous donne tant de mépris pour les choses qui nous sont les plus chères. Cela même arriva au temps d'Esdras, aux enfans d'Israël, qui se trouvèrent mariés avec des femmes étrangères, lorsqu'ils sortirent de la captivité de Babylone; ils les quittèrent avec les enfans qu'ils avoient eus d'elles, pour ne pas violer la loi de Dieu, qui défendoit de semblables mariages.

Nous tirons encore une autre preuve de cette vérité, de la même inclination naturelle dont nous venons de parler ; c'est lorsque nous voyant exposés à quelque grand et extraordinaire péril, nous recourons naturellement et sans aucun discours ni raisonnement à Dieu, élevant notre cœur vers lui pour lui demander secours. Or, comme ce mouvement est si prompt et si soudain, qu'il prévient tout discours de la raison; il s'ensuit qu'il procède comme les autres, de la nature même de l'homme, laquelle étant créée par les mains de Dieu, et Dieu ne faisant rien d'inutile, ni sans dessein, il s'ensuit non-seulement qu'il y a un Dieu, mais aussi qu'il est infiniment parfait; ce recours que nous avons à lui étant une espèce d'aveu et de témoignage naturel, par lequel nous confessons que ce divin gouverneur voit et pourvoit à tout, et qu'il est présent en tous lieux. Par

là nous reconnoissons sa providence, sa bonté, sa miséricorde, l'amour qu'il a pour les hommes, et le soin qu'il prend de les secourir, lorsqu'il les a créés, ayant imprimé cette inclination naturelle qui les porte à recourir à lui comme à leur véritable père, s'ils se trouvent pressés de quelque calamité.

§ 1.

Le cinquième motif qui a porté les hommes à reconnoitre la divinité, a été la fabrique, l'ordre, le concert, la beauté, la grandeur de ce monde, et des principales parties qui le composent : comme sont les cieux, les étoiles, les planètes, la terre, l'eau, l'air, le feu, les vents, les pluies, les neiges, les rivières, les fontaines, les plantes et tout ce que l'univers contient. Cette considération, et deux autres dont nous allons parler bientôt, sont amplement traitées par Cicéron, très-éloquent orateur et très-savant philosophe, sous le nom d'un autre philosophe stoïcien. Et puisque nous traitons en philosophes cette matière, il me semble qu'il n'est pas hors de propos, pour le soulagement de ceux qui n'ont pas l'intelligence du latin, d'expliquer en notre langue, ce que le stoïcien rapporte sous les belles paroles de ce grand orateur. Mais le lecteur sera averti que lorsqu'au lieu de Dieu, il trouvera les Dieux, il faut se souvenir que ce sont les façons de parler des philosophes païens, et qu'en cela celui-ci ne se trompe pas moins, que lorsqu'il dit, qu'à la vérité les dieux ont soin des choses grandes, mais qu'ils négligent les petites. Car c'est une doctrine tout-à-fait

contraire à celle que nous a enseignée le grand Maître qui nous a été envoyé du ciel, lequel nous a appris que le moindre petit oiseau ne tombe pas dans les lacs du chasseur sans la providence du Père céleste : voici donc ce que nous dit le philosophe (1).

« On ne sauroit rien trouver dans l'économie et » conduite du monde, que l'on puisse blâmer avec rai- » son. Et si quelqu'un vouloit changer quelque chose » de ce qui a été fait, ou il le feroit plus mal, ou il » ne le feroit point du tout. Que si toutes les parties » du monde sont faites de telle sorte, qu'elles ne sau- » roient être ni meilleures pour l'usage, ni plus agréa- » bles à la vue, jugeons, je vous prie, s'il est probable » qu'elles aient été faites par hasard, ou qu'elles se » puissent maintenir si long-temps en un même état » sans l'aide de la providence. Que si nous avouons » que les ouvrages de la nature sont plus parfaits que » ceux de l'art, et si toutefois nous confessons que » ceux de l'art se font par la raison, pourrons-nous » dire que ceux de la nature soient faits sans raison ? » Car qui est-ce qui osera dire, voyant un beau ta- » bleau, qu'il ait été fait sans art ? qui voyant de loin » un navire se mouvoir sur les eaux, ne reconnoîtra » pas que ce mouvement se fait par art et par raison ? » qui voyant une horloge marquer toutes les heures » au temps préfix, n'avouera pas la même chose ? Et » cependant l'on osera dire que le monde, qui est l'o- » rigine de tous les arts, qui a produit tous ceux qui » les exercent, et qui contient et embrasse toutes » choses, soit privé d'art et de raison !

(1) Cic. liv. 2. De la nature des dieux.

» Mais levons les yeux plus haut, et contemplons les » choses les plus relevées. Nous verrons que les flammes d'une infinité d'étoiles éclatent dans le ciel, et » que le soleil qui illumine et environne toutes choses, est plusieurs fois plus grand que toute la terre, » aussi-bien que les étoiles qui sont d'une grandeur » immense; néanmoins tous ces grands feux ne font » aucun mal à la terre, ni aux choses qu'elle produit; » au contraire ils lui sont si profitables, étant disposés comme ils sont, que s'ils changeoient tant soit » peu de situation ils embraseroient tout le monde. » Et un peu plus bas le même auteur ajoute : « Aristote a fort bien dit, que s'il pouvoit y avoir des » hommes qui eussent leur habitation sous la terre, » dans des palais ornés des plus belles peintures, et » enrichis des plus beaux ameublemens qui se voient » dans les maisons de ceux que nous estimons puissans et heureux; que ces mêmes gens n'ayant jamais » rien vu de ce qui est sur la terre, mais seulement » ouï parler d'une divinité; et qu'après cela on vînt » à leur ouvrir leurs cachots pour les en faire sortir, » ils n'auroient sans doute pas sitôt vu le ciel, la terre, la mer, la grandeur des nues, la violence des » vents, ils n'auroient pas sitôt été éclairés du soleil, » pour contempler sa grandeur, sa beauté et ses effets » admirables, ils n'auroient pas sitôt aperçu comme » sa lumière éclairant le ciel, nous donne le jour, et » comme la nuit étant venue, le même ciel est tout semé des belles lumières dont il brille; ils n'auroient » pas sitôt remarqué cette inégalité de la lune dans

« son croissant et son décours, ils n'auroient pas si-
» tôt observé le lever des étoiles si bien reglées en
» leur ordre, et si constantes en leurs mouvemens :
» qu'ils confesseroient que tout ce que la renommée
» leur avoit rapporté dans leurs cachots, est très-vé-
» ritable, et qu'assurément il faut qu'en ce monde il
» y ait une divinité suprême de laquelle toutes cho-
» ses dépendent : voilà ce que dit Aristote.

» Mais pour nous (dit le même Cicéron) imaginons-
» nous des ténèbres aussi épaisses qu'on dit qu'il y en
» eut jadis par les grands incendies du mont Etna,
» qui obscurcirent durant quelques jours toutes les
» régions voisines. Imaginons-nous que durant deux
» jours seulement, les hommes à cause de l'obscurité
» n'eussent pu s'entrevoir; il leur sembleroit sans
» doute au troisième jour, le soleil venant à dissiper
» les ténèbres, qu'ils seroient ressuscités de nouveau.
» Que si la même chose pouvoit arriver à des person-
» nes qui eussent toujours vécu dans l'obscurité, lors-
» qu'elles viendroient à découvrir la lumière, combien
» pensons-nous que la figure du ciel leur sembleroit
» belle ! Mais la coutume de voir cet objet, qui est tous
» les jours exposé à nos yeux, nous empêche d'admi-
» rer cette beauté, et de rechercher les raisons de ce
» que nous voyons d'ordinaire, comme si la nouveauté
» des choses nous devoit plutôt porter à la recherche
» de leurs causes, que leur dignité et leur grandeur.
» Car en effet, qui tiendra pour sage et raisonnable,
» celui qui voyant les mouvemens du ciel, le bel or-
» dre des étoiles si ferme et si constant, la liaison et

» la convenance qu'il y a entre toutes choses; osera
» dire que tout cela a été fait sans prudence ni raison?
» Et qui pourra croire que ce que tous les entende-
» mens ne peuvent comprendre, ait été fait sans des-
» sein ni intelligence. N'est-il pas vrai que lorsque
» nous voyons tourner une sphère artificielle, ou une
» horloge, ou quelques autres ouvrages de cette natu-
» re, nous n'oserions assurer qu'il n'y ait aucun art ni
» industrie dans ces mouvemens? Et lorsque nous ver-
» rons mouvoir les cieux avec cette grande impétuo-
» sité qui les agite, laquelle pour rapide qu'elle soit,
» ne laisse pas d'avoir son cours certain et réglé, pour
» le bonheur et pour la conservation de toutes cho-
» ses; nous ne voudrons pas reconnoître et avouer
» que tout cela se fait non-seulement par raison, mais
» encore par une raison excellente et divine!

» Mais laissant à part la subtilité des argumens, ve-
» nons un peu à examiner la beauté des choses que
» nous avouons que la providence divine a formées.
» Et premièrement considérons la terre, solide, ronde
» et pressée en soi-même de toutes parts par son pro-
» pre poids; placée au milieu du monde, revêtue de
» fleurs, d'herbes, d'arbres, de fruits, dont la multi-
» tude incroyable est diversifiée par tant de variété,
» que l'on ne se lasse jamais de la contempler. Ajou-
» tons à cela la glace des fontaines, le cristal des riviè-
» res, l'émail des rivages, la profondeur des vallées,
» les voûtes des cavernes, les pointes des rochers, le
» penchant des coteaux, la hauteur des montagnes et
» la vaste étendue des plaines. Ajoutons-y encore les

» veines cachées de l'or et de l'argent, et cette infinie
» diversité de précieux marbres qu'elle contient. Que
» dirons-nous de cette grande multitude que nous y
» voyons de bêtes privées et farouches, du vol des oi-
» seaux et de leurs chants, des pâturages des trou-
» peaux, et de la vie des animaux qui se retirent dans
» les forêts? Mais que dirons-nous des hommes, qui
» logés au milieu de la terre, comme pour la culti-
» ver, ne souffrent pas que les bêtes sauvages l'occu-
» pent, ni que l'épaisseur des arbres incultes la cou-
» vre? et c'est par leur soin et leur industrie que les
» champs, les îles et les fleuves se voient revêtus avec
» tant d'éclat de maisons et de villes.

» Certainement si nous pouvions contempler tout
» cela d'un seul regard de nos yeux, comme nous le
» voyons par la lumière de l'esprit, nous ne saurions,
» voyant toute la terre ensemble, douter d'une divine
» providence. Mais combien est grande la beauté de la
» mer? que dire de sa vue entière, de la multitude et
» la diversité de ses îles? combien ses bords sont-ils
» agréables? combien grande la diversité des poissons
» qu'elle nourrit, dont les uns font leur demeure au
» fond de ses eaux, les autres nagent, et se promè-
» nent sur la surface; les autres enfermés dans leurs
» coquilles, s'attachent aux rochers? Et cette même
» mer serre si étroitement la terre par ses rivages,
» qu'il semble qu'elles ne composent toutes deux qu'un
» même corps.

» L'air vient après, l'élément le plus voisin de la
» mer, qui se partage entre la nuit et le jour, et quel-

» quefois se subtilisant, s'élève, d'autres fois en s'é-
» paississant, se change en nuées, et recueillant les
» vapeurs, enrichit la terre par les pluies, ou cause
» les vents par son agitation. C'est lui qui fait la di-
» versité des saisons, qui soutient le vol des oiseaux,
» et lui enfin qui, étant respiré par les animaux, les
» nourrit et leur conserve la vie.

» Il nous reste à parler du ciel, qui est le dernier
» lieu du monde et le plus éloigné de notre demeu-
» re, qui renferme et embrasse toutes choses, et sert
» de bornes à l'univers. C'est dans sa vaste étendue
» que les étoiles de nature de feu font leur cours si ré-
» glé, qu'elles causent de l'admiration à tous ceux qui
» les contemplent. Mais entre toutes les planètes qui
» l'embellissent, le soleil roulant autour de la terre
» par son lever et son coucher, nous cause le jour et
» la nuit; puis s'approchant de nous en un temps, et
» s'éloignant en l'autre, fait deux mouvemens contrai-
» res; et dans cet intervalle, nous voyons la terre
» aussi affligée par son absence, qu'elle semble se ré-
» jouir par son retour. Que dirons-nous de la lune,
» laquelle, disent les mathématiciens, est plus grande
» que la moitié de la terre, et qui faisant la même
» route que le soleil, et tantôt s'unissant avec lui,
» puis s'en retirant, communique à la terre, sous di-
» verses formes, la lumière qu'elle reçoit de lui. Elle
» s'éclipse aussi quelquefois par l'interposition de l'om-
» bre de la terre, et quelquefois elle éclipse le soleil
» même, quand elle s'oppose entre lui et nous. Les
» planètes font par les mêmes espaces le tour de la

» terre, et ont leur lever et leur coucher semblable,
» se hâtant par fois dans leurs mouvemens, d'autres
» fois retardant, et d'autres fois s'arrêtant tout-à-fait;
» ce qui ne cause pas moins d'admiration que de beau-
» té. Ensuite viennent les étoiles fixes, dont la multi-
» tude est innombrable, qui se distinguent par de cer-
» taines figures connues, desquelles elles ont pris leur
» nom : comme le chariot, la poussinière et autres
» semblables, qui sont les guides de ceux qui voya-
» gent par mer. » Tout ce que je viens de dire est de Cicéron, lequel, par les argumens qu'il tire de la composition de l'univers, de sa beauté, de l'utilité que toutes les parties de ce monde inférieur en retirent, aussi-bien que de l'ordre et de la constance invariable des mouvemens du ciel, prouve que de si grandes choses, si belles et si bien réglées, ne peuvent avoir été produites par hasard; mais qu'elles ont été faites par un auteur très-sage, et qu'elles sont maintenues par un maître très-puissant.

Un peu plus bas, traitant du soin que prend la providence divine de pourvoir à toutes les nécessités humaines, il prouve qu'outre le secours général qu'elle donne au monde universel, elle a encore produit en divers lieux diverses choses pour l'usage et la conservation de notre vie. « Ainsi voyons-nous, dit-il, que
» le Nil en Egypte, durant les plus grandes chaleurs
» de l'été, par ses débordemens arrose et couvre tou-
» tes les terres, puis il se retire laissant les campa-
» gnes engraissées et préparées pour recevoir la se-
» mence. L'Euphrate n'en fait pas moins dans la Mé-

» sopotamie, de laquelle tous les ans il renouvelle les
» campagnes, et les rend tout autres qu'elles n'étoient
» avant son débordement. Le fleuve Indus, qui est le
» plus grand de tous les fleuves, n'engraisse pas seu-
» lement les champs, mais il les laisse couverts de
» semence, traînant avec soi grande quantité de grains
» semblables au froment. Je pourrois raconter plu-
» sieurs autres choses mémorables qui arrivent en di-
» vers lieux et diverses terres qui produisent, les unes
» de certaines sortes de fruits, les autres d'autres es-
» pèces. Mais combien grande est la bonté et la libé-
» ralité de la nature, d'avoir produit tant de choses si
» diverses et si agréables pour notre nourriture, non-
» seulement en une saison, mais en tous les temps de
» l'année, afin que la nouveauté et l'abondance des
» vivres nous fournît sans cesse de nouveaux plaisirs !
» Que dirons-nous des vents salutaires et convenables
» à toutes les saisons, qu'elle a soin de nous envoyer
» non-seulement pour le soulagement de l'homme,
» mais aussi des troupeaux et de toutes les choses qui
» sont sur la terre, afin que par leur souffle les ar-
» dentes chaleurs soient tempérées, et que les voya-
» ges se fassent avec plus de règle et de diligence sur
» la terre?

» Si nous disons beaucoup de choses, nous en lais-
» sons encore beaucoup à dire; car qui est-ce qui
» pourroit dignement raconter les grandes commodi-
» tés que nous retirons par les rivières et par le flux
» et reflux de la mer? Qui pourroit exprimer celles que
» nous apportent les montagnes revêtues d'herbes et

» de forêts? Qui pourroit assez admirer les salines, » que cette providence a produites dans des lieux fort » éloignés de la mer? la multitude des médicamens » dont la terre est remplie, et ce nombre infini d'arts » et d'inventions si nécessaires pour la nourriture et » l'entretien de l'homme? Ajoutez à cela cette vicis- » situde des jours et des nuits qui conserve les ani- » maux, nous marquant par là le temps du repos » aussi-bien que celui du travail; de sorte que de quel- » que côté que nous tournions les yeux, nous trou- » vons des preuves certaines que ce monde est con- » duit et gouverné par une sagesse et une providence » divine, laquelle le régit d'une manière merveilleuse » et incompréhensible pour la conservation et le sa- » lut de toutes les choses qui y sont contenues. » Ceci est encore de Cicéron, sous la personne d'un philosophe stoïcien, lequel parloit si pertinemment de toutes les choses du monde, repaissant et réjouissant son âme par la contemplation des effets admirables de la nature, qu'il y a de quoi faire rougir de honte plusieurs chrétiens du peu de temps et d'attention qu'ils emploient à la considération de ces merveilles.

§ 2.

Mais entre toutes les autres merveilles, celle qui est infiniment à considérer, c'est la manière dont toutes choses conviennent ensemble; car, comme une musique composée de diverses voix, elles s'accordent entre elles pour le service de l'homme, pour lequel elles ont étécréées, sans qu'il y en ait aucune qui s'exempte

de ce service, et qui ne lui apporte, par une espèce de tribut, quelque commodité temporelle ou spirituelle. En ceci nous devons considérer que toutes les choses s'aident les unes les autres en ce ministère, comme autant de serviteurs d'un même seigneur, lesquels étant employés à divers offices, s'occupent chacun en la fonction à laquelle il est destiné pour le service de son maître. De là se forme cette belle harmonie qui est dans le monde, composée de la diversité des choses, lesquelles néanmoins se réduisent à l'unité dont nous venons de parler, qui est le service de l'homme. Prenons pour premier exemple de cette vérité l'homme même, qui est, selon l'opinion d'Aristote, comme la fin pour laquelle la divine providence a destiné toutes les choses qui sont en ce bas monde. Celui-ci en premier lieu a la faculté de se servir de plusieurs animaux pour se nourrir de leurs chairs, pour se vêtir de leurs peaux et de leurs toisons, pour labourer la terre, pour traîner et charger des fardeaux, et soulager par ce moyen le travail des hommes : les animaux ont besoin d'herbes et de pâturages pour se nourrir; ceux-ci, des pluies qui arrosent la terre pour les faire croître. Les pluies s'engendrent des vapeurs que le soleil attire, tant de la terre que de la mer; et les vapeurs ont besoin des vents pour les apporter de la mer à la terre; les vents se forment des exhalaisons de la terre, à quoi les influences du ciel sont nécessaires, aussi-bien que la chaleur du soleil pour les attirer et les élever en haut. Le ciel a aussi besoin de l'intelligence qui le fait mouvoir, et celle-ci de la première

cause qui est Dieu, afin qu'il la maintienne en la fonction de ce grand office. Nous pourrions tirer un pareil exemple de toutes les choses créées, et montrer qu'elles s'entr'aident et se servent les unes les autres, se réduisant enfin toutes au service de l'homme pour lequel elles ont été créées.

Tout ceci nous donne grand sujet d'admirer la sagesse divine, qui a su régler de telle sorte les causes de toutes les choses qui sont au monde, que les unes ont besoin de l'aide et du ministère des autres, et qu'il n'y en a aucune qui puisse toute seule suffire à tout. Et cela sans doute pour ôter aux hommes les sujets de tomber dans l'idolâtrie, voyant que les plus excellentes d'entre les créatures ont besoin du secours et du ministère des autres. Par exemple, nous voyons qu'entre toutes les choses créées, le soleil contribue le plus à leur production, puisque c'est lui qui donne la lumière à tous les astres, et avec la lumière, l'efficace pour leurs influences. Cette même planète par son mouvement propre, qui tantôt l'approche, et tantôt l'éloigne de nous, cause la diversité des quatre saisons de l'année nécessaires pour la production des choses. Mais nous voyons que pour nous donner les jours et les nuits, qui ne sont pas moins nécessaires que le reste pour ce bon effet, la même planète a besoin du mouvement du premier ciel, lequel, dans l'espace d'un jour naturel, est cause qu'elle fait le tour du monde; ce qui nous donne le jour et la nuit. Il en est ainsi des autres astres et planètes, lesquels, selon les divers aspects qu'ils ont entre eux et avec le soleil, causent

les

les divers effets qui arrivent ici-bas en la terre : tels que sont les pluies, le beau temps, les vents, le froid, le chaud et le reste. Cette chaîne, ou si nous l'osons ainsi appeler, ce concert si bien réglé des créatures, qui font comme un accord de diverses voix, convainquirent autrefois Averroès, et l'obligèrent de croire qu'il n'y avoit qu'un seul Dieu, parce qu'il seroit impossible de conduire à une même fin et dans un si bel ordre des choses si diverses, s'il n'y avoit un supérieur et un dispensateur qui les rangeât dans cette unité et dans cet accord; que si au contraire il y avoit pluralité de dieux, ils seroient par conséquent de divers sentimens, et n'étant point sujets les uns aux autres, il seroit impossible que cette unité fût gardée, parce que chacun tireroit de son côté, et les uns feroient empêchement aux autres; de sorte que le monde, comme un navire également agité par des vents contraires, demeureroit sans mouvement.

Sénèque a très-élégamment décrit cette belle figure du monde à une grande dame romaine, par ces paroles : « Imaginez-vous, dit-il, que voici le temps » que vous êtes venue dans le monde, et que je vous » représente la condition du lieu où vous êtes entrée. » Considérez donc que vous arrivez dans une grande » cité, qui contient en soi toutes choses, et qu'elles » sont toutes gouvernées par des lois éternelles. Vous » y verrez un nombre infini de beaux astres, et un en- » tr'autres, qui est le soleil, lequel éclaire tout par » sa lumière, et qui par son mouvement ordinaire par- » tage également l'espace des jours et des nuits, et

» divise en des portions fort justes les quatre saisons
» de l'année. Vous y verrez comme la lune reçoit de
» son frère le soleil, la lumière dont elle nous éclai-
» re, quelquefois plus grande, et quelquefois plus
» petite, selon la disposition qui se rencontre en leurs
» aspects. On la voit par fois toute couverte, puis
» la face toute pleine de clarté et toute découverte,
» se changeant continuellement par son croissant et
» son décours, et toujours avec quelque différence de
» ce qu'elle étoit le jour précédent. Vous y verrez cinq
» autres étoiles qui vont par des routes du tout con-
» traires au cours ordinaire du ciel, du mouvement
» desquelles procèdent les changemens qui arrivent
» dans toutes les choses corporelles, selon que leur
» aspect leur est contraire ou favorable. Vous y ad-
» mirerez les nuages obscurs chargés des pluies qui
» tombent du ciel, les tonnerres, les éclairs, et les
» foudres épouvantables dont la chute fait trembler
» tout le monde. Lorsque vos yeux auront été bien sa-
» tisfaits par la contemplation des choses d'en haut,
» il faudra que vous les abaissiez vers la terre, pour
» y en voir d'autres qui vous causeront une nouvelle
» admiration; car vous y verrez les vastes étendues
» des campagnes, les montagnes s'élevant en haut
» avec leurs sommets couverts de neiges, la chute des
» rivières qui, naissant de quelque féconde source,
» prennent leurs cours de l'orient à l'occident. Vous
» y verrez les bocages, agités doucement des vents,
» sur le haut des collines, et entendrez résonner dans
» les forêts les chants agréables de toutes sortes d'oi-

» seaux. Vous verrez l'assiette et la disposition de plu-
» sieurs villes, et les nations entières séparées entre
» elles, ou par de hautes montagnes, ou par de pro-
» fondes vallées, ou par des rivières, ou des lacs, ou
» des marais. Vous verrez des fruits que l'art et l'in-
» dustrie des hommes a cultivés, et d'autres plantes
» qui sans culture n'ont pas laissé de produire leurs
» fruits. Vous verrez les ruisseaux prendre doucement
» leur cours au milieu des vertes prairies, et les seins
» et golfes de la mer servir de ports assurés aux vais-
» seaux battus des ondes. Vous verrez un si grand
» nombre d'îles répandues sur cette vaste mer, qu'elles
» semblent faire la distribution des mers entre elles-
» mêmes. Mais que dirai-je de ce beau brillant des per-
» les, de l'or qui se trouve parmi le sable de quelques
» rivières de l'océan qui s'étend impérieusement sur ses
» rives, et qui par ses trois grands bras sépare la de-
» meure de toutes les nations. Vous verrez des poissons
» qu'il contient d'une grandeur admirable; vous en
» verrez de si pesans, qu'ils ne sauroient se remuer
» sans aide, et d'autres plus légers qu'une galère bien
» équipée : il s'en trouvera encore d'autres qui, se
» mettant à la suite des navires, leur lancent une si
» grande quantité d'eau, qu'ils ne causent pas moins
» de crainte, que de péril à ceux qui naviguent. Vous
» verrez des navires aller à la découverte des terres
» inconnues, et vous verrez enfin qu'il n'y a rien qui
» puisse arrêter ni borner la témérité des hommes. »
Tout ceci est tiré de Sénèque.

§ 3.

La variété et la beauté des choses de ce monde étant si grande, qui sera si stupide que de dire qu'elles ont été faites par hasard, et qu'elles n'ont pas eu un ouvrier très-sage et très-puissant ? Qui oseroit dire, voyant un grand et beau tableau, enrichi de mille belles figures, et de couleurs sans nombre, qu'il a été fait fortuitement, et qu'une éponge abreuvée de plusieurs couleurs, tombée inopinément sur une toile, a fait cet ouvrage ? Se peut-il voir un tableau plus beau, plus grand et plus agréable à la vue, que ce monde ? Peut-on voir des couleurs, ou plus vives, ou plus gaies, que celles des prés et des arbres au printemps ? Sauroit-on s'imaginer des figures plus délicates que celles des fleurs, des roses, et des oiseaux ? Y a-t-il rien de plus resplendissant, ni de plus diversifié, que le ciel avec ses étoiles ? Et qui sera donc l'aveugle qui osera dire que toutes ces merveilles ont été faites par hasard ?

Si en voyageant tu venois à passer par une forêt, où tu fisses rencontre de quelque maison de plaisance d'un grand prince ; que tu la trouvasses fort bien bâtie, divisée en tous les appartemens et tous les offices nécessaires pour le service du prince, remplie de meubles et de toutes les autres commodités, les tables dressées, les flambeaux allumés, les vergers, les fontaines et les citernes bien entretenus, les chambres et les logemens préparés pour tous les serviteurs ; et que ravi en admiration de tout ce bel ordre, tu de-

mandasses à quelqu'un comment cela a été fait; s'il te répondoit qu'une portion d'une montagne voisine étant tombée, les éclats de pierres se sont si justement et si à propos arrangés d'eux-mêmes, que sans l'aide d'aucun ouvrier tout ce beau palais a été mis en cet état; que dirois-tu? ne serois-tu pas étonné d'une si grande folie? Or sans doute la nôtre est beaucoup plus grande, si venant à considérer attentivement la beauté de ce grand palais du monde, l'artifice dont il est composé, et toutes les choses dont il est si largement pourvu, voyant le roulement continuel des cieux si bien mesuré, et les cieux mêmes enrichis de tant de beaux astres; voyant une table couverte d'une si grande diversité de vivres, comme est la terre avec ses animaux, ses fruits et tous les autres alimens qu'elle contient; voyant tant de vergers, tant de fontaines et de canaux; de si beaux tapis verts, comme sont ceux qui sont étendus sur les montagnes, sur les vallons, et sur les prairies; voyant les grands flambeaux qui luisent de jour et de nuit au milieu du ciel, pour éclairer notre demeure en ce bas monde; voyant les masses d'or et d'argent, et les pierres précieuses qui naissent dans le sein de la terre, les divers appartemens ajoutés et proportionnés pour la demeure de chacun des habitans de ce palais; les uns dans les eaux, pour ceux qui savent nager, les autres dans l'air, pour ceux qui savent voler, les autres sur la terre, pour ceux que la pesanteur empêche de s'élever; considérant par-dessus tout la belle conduite de toute cette maison et grande famille, et le bel ordre qui y est établi; comme les an-

ges qui sont des créatures plus excellentes meuvent les cieux ; les cieux, les élémens ; comme des élémens se forment les corps composés, et enfin comme toutes choses sont destinées au service du prince de cette maison, qui est l'homme : nous serions, dis je, beaucoup plus fous, si voyant tout cela, et une infinité d'autres choses que nous ne saurions comprendre par nos raisonnemens, nous venions néanmoins à croire que tout cela fut fait par hasard, et que nous n'y admirassions pas plutôt la providence infinie d'un très-sage et très-puissant auteur.

S'il est vrai que cette beauté, et cette grandeur du monde, et la diversité des choses qu'il contient, réduites sous cette unité dont nous avons parlé, a porté non-seulement les philosophes, mais aussi toutes les nations, à croire que des choses si grandes, si belles et si bien réglées, n'avoient point été faites par hasard; au contraire qu'il falloit tenir pour constant, qu'elles avoient un très-sage et très-puissant auteur, qui par sa toute-puissance les avoit créées, et qui les gouvernoit par sa sagesse infinie; pourquoi ne nous écrierons-nous point avec David : *Les cieux annoncent la gloire de Dieu, et le ciel rempli d'étoiles raconte l'ouvrage de ses mains* (*Psal.* 18) ? Comme s'il disoit, la beauté du ciel orné de tant de lumières, l'ordre admirable des étoiles, et la diversité de leurs cours et de leurs mouvemens, chantent la gloire de Dieu, et font que toutes les nations lui donnent des louanges; qu'elles admirent sa grandeur, et le reconnoissent pour le maître et le souverain auteur de tou-

tes choses. Nous pouvons tirer la même conséquence du bel ordre des jours et des nuits, de leurs accroissemens et diminutions, si bien proportionnées pour l'usage de notre vie, de la constance invariable qu'ils observent en leurs changemens, et juger fort bien que des choses qui vont dans un si bel ordre, ne sont point des ouvrages de la fortune, ou du hasard; mais qu'il y a dans le monde une puissance qui préside, laquelle dès le commencement les ayant créées, les conserve par une souveraine providence. Il est vrai que ces ouvrages admirables ne parlent pas, et ne rendent pas leurs témoignages par des voix humaines; (aussi ne pourroient-elles pas être entendues par tout le monde,) mais leur parole et leur témoignage est l'ordre constant et immuable qu'il y a en leur conduite, leur beauté, l'art et l'adresse avec laquelle elles ont été si parfaitement accomplies, et c'est un langage qui est entendu par toute la terre, et qui invite les hommes au culte et à l'adoration de leur auteur.

§ 4.

Il y a pour connoître cette vérité, un autre argument qui n'est pas moins solide que le précédent; c'est la composition du petit monde (qui est l'homme) laquelle ne nous enseigne pas moins qu'il y a un Dieu qui en est l'auteur, que celle du grand. Or la sagesse de ce grand ouvrier paroît avec tant d'éclat dans ce bel ouvrage, que saint Augustin a pu dire avec beaucoup de vérité, qu'entre toutes les merveilles que Dieu

a faites pour l'amour de l'homme, la plus grande est l'homme même; entendant par l'homme les deux parties qui le composent, savoir, l'âme et le corps : mais laissant à part pour cette heure ce qui regarde l'âme, je dis que dans la seule composition du corps, il y a tant de choses merveilleuses, que Galien, et plusieurs autres docteurs n'ont pu les bien exprimer en plusieurs livres qu'ils en ont écrits; et chacune de ces merveilles considérée à part (à plus forte raison étant toutes jointes ensemble) témoigne évidemment la sagesse infinie de celui qui a composé un si parfait ouvrage. Car nous ne saurions trouver dans le monde, ni une maison royale, ni une république si bien réglée, qui ait autant d'officiers et de ministres, que le corps humain a de membres et de parties pour sa conduite et sa conservation. Les unes servent à le couvrir, comme la peau, la chair et la graisse; les autres servent à cuire le manger, comme l'estomac et les menus boyaux; les autres font le sang, comme le foie; les autres le portent par tous les membres, comme les veines; les autres forment les esprits vitaux, comme le cœur; d'autres les répandent par tout le corps, comme les artères; d'autres forment les esprits animaux, comme le cerveau; d'autres communiquent cette vertu par toutes les parties, comme les nerfs; d'autres servent au mouvement de notre volonté, comme les jointures. Il y en a qui sont destinées à recevoir les superfluités du corps, comme le fiel, les reins, la vessie, les boyaux et le reste; l'air qui réjouit, et rafraîchit les sens et le cœur, passe par d'au-

tres, qui sont les narines, le gosier, les poumons et l'âpre artère ; d'autres servent aux sens extérieurs, savoir les oreilles pour ouïr, les yeux pour voir, la langue et le palais pour goûter, les poumons et le gosier pour parler : d'autres encore servent de fondement pour soutenir le corps, sur lesquelles toutes les autres parties sont appuyées, et en tirent leur force, comme les os et les tendons. Mais ce qui augmente cette merveille, c'est de voir qu'une si grande diversité de choses différentes, en figures, propriétés, offices, dureté et mollesse, soient faites et formées d'une matière si simple et si vile, comme est celle dont se forme le corps humain : car qui est-ce qui d'une semblable matière pouvoit former et produire une si grande multitude de choses en figures et qualités, si ce n'étoit ce très-grand, très-puissant et très-sage ouvrier? Il est donc manifeste que la variété et multitude de toutes ces parties, la figure et les divers offices qu'elles exercent pour le service du corps humain, nous prouvent qu'il n'a pas été fait par hasard, mais par une souveraine providence de celui qui l'a formé.

Cicéron poursuit très-élégamment cette matière au livre que nous avons ci-devant allégué (*Lib.* 2. *de natur. deor.*) lorsque considérant toutes les parties, et tous les membres, et les sens intérieurs et extérieurs du corps humain, il fait voir que chacune de ces parties fait si parfaitement l'office auquel elle a été destinée pour la conservation de notre vie, c'est-à-dire pour le maintien de notre corps, et pour l'usage et la fonction des sens, qu'il n'y a point d'entende-

ment humain qui puisse découvrir dans une si grande multitude et une si grande variété de parties, aucune chose qui excède ou qui manque, même qui ne soit si juste et si propre pour arriver à cette fin, qu'on ne pouvoit y parvenir par aucune autre voie. Et par là il conclut que cet ouvrage procède infailliblement d'une souveraine sagesse et providence, qui ne peut faillir en aucune chose, ni errer en sa conduite. Mais comme cette proposition est très-profonde et très-utile, et qu'elle mérite d'être traitée plus au long, nous la retoucherons plus amplement en son propre lieu.

§ 5.

Outre toutes les raisons que nous venons de donner, il y en a une autre qui n'est pas moins puissante pour la preuve de cette vérité; et elle est d'ailleurs si palpable et si facile, qu'il n'y a point d'entendement si grossier qui ne la puisse comprendre. Nous la tirons des instincts qu'ont tous les animaux de l'air, de la terre et de la mer, pour rechercher toutes les choses qui regardent leur conservation, leur défense, leur guérison dans leurs maladies, et la nourriture de leurs petits. En tout cela ils ne font rien moins que s'ils avoient un parfait usage de la raison : autant craignent-ils la mort, autant apportent-ils de soin pour se dégager des périls; aussi-bien savent-ils chercher ce qui leur est nécessaire, aussi adroitement savent-ils bâtir leurs nids, et élever leurs petits, comme le sauroient faire des hommes raisonnables. Ils passent bien encore plus avant, car entre mille sortes d'her-

bes que les champs produisent d'une même couleur, ils discerneront celle qui est bonne à manger, d'avec celle qui ne l'est pas ; celle qui est salutaire, d'avec celle qui est venimeuse ; et de celle-ci, quelque faim qu'ils aient, on ne les verra jamais manger. La brebis craint le loup qu'elle n'a jamais vu, et ne craint pas le mâtin qui lui ressemble si fort. La poule n'a point de peur du paon, qui est si grand, et tremble sous la seule ombre du milan, qui est beaucoup plus petit. Les poulets redoutent le chat et non le chien, quoique plus grand, et cela avant que d'avoir fait expérience du mal qu'ils peuvent recevoir des choses qui leur sont contraires.

Le même Cicéron se sert de cette considération pour prouver la providence et la sagesse merveilleuse du souverain ouvrier qui gouverne toutes choses, et fait voir que toutes les choses vivantes sont très-parfaitement accomplies et pourvues de toutes les conditions nécessaires pour leur conservation. J'en veux rapporter ici quelques-unes, réservant les autres pour être insérées en leur propre lieu. Il commence par les plantes, et dit en premier lieu : « Que les arbres qui » ont été produits de la terre, sont faits de telle sorte, » qu'ils peuvent facilement soutenir le fardeau de leurs » branches qui sont élevées; que par leurs racines » profondément poussées en terre, ils peuvent tirer » le suc nécessaire pour leur nourriture ; et par le » moyen de leur écorce dont ils sont couverts et re- » vêtus, ils se peuvent facilement défendre des ri- » gueurs du froid et de la chaleur. Les vignes ont leurs

» rameaux qui sont comme leurs mains, et leur ser-
» vent à embrasser les arbres, pour s'élever en haut
» comme sur les épaules de quelques-uns; mais on
» voit aussi qu'elles ont de l'aversion pour d'autres qui
» leur sont contraires, si bien qu'elles les évitent et
» s'en éloignent comme de choses contagieuses, et ne
» les touchent en aucune sorte.

» Mais que dirons-nous de cette grande diversité
» d'animaux, qui sont tous pourvus de ce qui leur est
» nécessaire pour se maintenir? Les uns sont couverts
» de cuir, les autres de poil, les autres hérissés d'é-
» pines; il y en a qui sont garnis de plumes, les au-
» tres d'écailles; les uns sont armés de cornes, les au-
» tres n'ont point d'autres armes que la légèreté de
» leurs pieds, qui leur sert de défense; et tous ont été
» abondamment pourvus par la nature, des pâturages
» et des alimens convenables, chacun en leur espèce.
» Mais pourrois-je bien exprimer ici l'industrie qu'elle
» leur a donnée pour chercher ces alimens, et pour
» les convertir en leur nourriture? Pourrois-je bien
» représenter combien elle a été ingénieuse à dresser la
» figure des membres qui sont nécessaires pour cet effet?
» car toutes les facultés intérieures de leurs corps sont
» tellement formées et disposées en leurs places, que,
» comme il n'y en a aucune qui soit superflue, il n'y
» en a aucune aussi qui ne soit nécessaire. C'est la
» même nature qui a donné à toutes les bêtes l'appé-
» tit et le sentiment, afin que par la force de l'un elles
» fussent incitées à la recherche des choses nécessai-
» res pour leur nourriture; et par l'autre à faire la

» différence de celles qui leur étoient salutaires ou
» nuisibles. Nous voyons les unes qui en cheminant
» cherchent leur vie, les autres en rampant par ter-
» re, les autres en volant, les autres en nageant;
» quelques-unes prennent leur pâture avec la bouche
» et les dents, les autres la mettent en pièces avec les
» ongles; il y en a qui la reçoivent avec un bec cro-
» chu, d'autres la sucent, d'autres la prennent avec
» la main, d'autres la dévorent toute entière, et d'au-
» tres la mâchent avec les dents: mais toutes ont un
» lieu certain et destiné, où naturellement dans le
» besoin elles vont chercher leur refuge. Par exem-
» ple, dès que les poussins de la cane sont éclos, ils
» n'ont pas sitôt vu le jour, que d'eux-mêmes, sans
» guide ni conduite, ils s'en vont droit à l'eau, re-
» connoissant que c'est leur lieu naturel, tant l'incli-
» nation que la nature a donnée à toutes les créatures
» pour leur conservation est grande et puissante!

» Je pourrois alléguer plusieurs autres choses à ce
» propos, qui sont toutes fort connues, comme le soin
» avec lequel les animaux observent tout ce qui leur
» est propre; comme en paissant ils regardent de tous
» côtés s'il n'y a point quelque péril qui les menace,
» comme dans leurs parcs ils savent choisir leurs re-
» paires, et comme ils sont adroits à se défendre con-
» tre les violences de leurs ennemis. Les uns se ser-
» vent pour cela de cornes, comme les taureaux; les
» autres de dents, comme les sangliers; les uns mor-
» dent, comme les lions; les autres fuient, d'autres
» se cachent; il y en a même qui exhalent une puan-

» teur si grande, qu'ils se font quitter par ceux qui les » poursuivent. » Cicéron raconte toutes ces propriétés des animaux, lesquels, bien que privés de raison, font néanmoins aussi à propos tout ce qui importe à leur conservation, que si en effet ils avoient du jugement.

De cela les philosophes tirent leurs conclusions et disent : tous les animaux brutes sont privés de raison (car c'est par là seulement qu'ils sont différens des hommes, et les hommes d'eux), et néanmoins ils ne laissent pas de faire toutes les choses qui importent à leur conservation aussi parfaitement et aussi à propos que si la raison les gouvernoit. Il faut donc nécessairement avouer qu'il y a une raison universelle et une parfaite sagesse qui les assiste avec tant de soin, et qui les conduit et les gouverne avec tant de vigilance, qu'ils font en cela les mêmes choses que s'ils se conduisoient par la raison, parce que lorsque le Créateur les a formés, et qu'il leur a donné l'être et la vie, il est certain qu'il a dû leur donner tout ce qui étoit nécessaire pour les maintenir, autrement ç'eût été en vain qu'il les eût créés. Si nous voyions un enfant de trois ans qui parlât avec la même éloquence que pourroit faire un grand orateur, nous dirions aussitôt : ce n'est pas cet enfant qui parle, mais quelqu'autre qui parle par sa bouche, son âge n'étant pas capable d'une prudence, ni d'une éloquence si grande que celle qui paroît en lui. Et nous qui voyons que toutes les créatures irraisonnables font toutes leurs opérations selon la raison (au moins tout ce qui regarde la conserva-

tion de leur être), n'avouerons-nous pas qu'il faut nécessairement qu'il y ait cette raison et cette sagesse universelle qui, sans leur donner la raison, leur donne des instincts et des inclinations naturelles qui leur font faire les mêmes choses que les hommes font par la raison? C'est ce que les philosophes ont aperçu, et ce qui leur a fait dire que les opérations de la nature sont des opérations d'une intelligence qui ne peut errer, qui est la même chose que s'ils disoient, que ce sont des opérations d'une suprême sagesse, qui fait toutes ses œuvres dans une si grande perfection, qu'on ne sauroit y remarquer le moindre défaut. Cette seule considération des créatures fut assez puissante pour faire dire à saint Augustin, qu'il douteroit plutôt s'il avoit une âme dans son corps, que de douter qu'il y eût un Dieu dans le monde, tant étoit puissant le témoignage que toutes les créatures lui rendoient de cette première vérité.

Ces trois dernières considérations que nous avons seulement touchées, ont besoin d'un plus grand éclaircissement : ce n'est pas que ce que nous en avons dit ne pût suffire, si nous n'avions dessein de ne faire de ceci qu'une briève introduction ; mais puisque notre pensée est de donner matière, (comme nous l'avons promis), aux personnes vertueuses et dévotes, d'entrer en une très-agréable contemplation des merveilles que Dieu a opérées en ses créatures, nous en parlerons un peu plus amplement ; et en imitant ces deux saints docteurs que nous avons allégués, saint Ambroise et saint Basile, nous expliquerons les œuvres

des six jours, dans l'espace desquels Dieu Notre-Seigneur créa toutes choses, afin que par là nous élevions nos cœurs à la connoissance de la bonté, sagesse, toute-puissance et providence de celui qui les a créées pour servir d'aliment à nos corps, et d'exercice et d'admiration à nos esprits. Ce fut aussi pour cela que l'observation du jour du sabbat fut autrefois ordonnée, (qui fut le jour auquel l'Ecriture dit que Dieu se reposa après l'œuvre de la création,) afin que les hommes employassent le même jour à la contemplation des œuvres que Dieu avoit faites durant les six premiers, et qu'ils lui en rendissent des actions de grâces, puisque toutes étoient ses purs bienfaits et les dons de sa libéralité.

Nous traiterons donc suivant cet ordre, premièrement du monde en général et de ses principales parties, qui sont les cieux et les élémens; nous descendrons après au traité particulier des corps qui ont vie, comme sont les plantes et les animaux; et enfin nous viendrons à parler de l'homme, qui fut l'ouvrage du sixième et dernier jour : et afin que le lecteur chrétien tire plus d'utilité de cette doctrine, connoissant mieux le but où elle vise, il saura que mon intention n'est pas seulement de prouver qu'il y a un Dieu, créateur et seigneur absolu de toutes choses, comme je l'ai avancé au commencement de ce livre; mais beaucoup plus de lui faire remarquer la divine providence, dont les effets paroissent visiblement dans toutes les créatures.

Pour mieux connoître ceci, il faut savoir qu'entre

toutes ses perfections, il y en a trois plus admirables, qui sont la bonté, la sagesse et la toute-puissance, lesquelles sont *les trois doigts avec lesquels* Isaïe dit que *Dieu soutient toute la grandeur de la terre.* (*Isa.* 40.) La bonté, l'une de ces trois perfections qui en Dieu ne sont en effet qu'une même chose, est celle qui fait le bien à ses créatures; la sagesse ordonne comment ce bien-là se doit faire, et la toute-puissance exécute ce que la bonté veut, et ce que la sagesse ordonne; et enfin ces trois choses sont embrassées par la providence, laquelle, par un soin pieux et paternel, et avec une industrie admirable, pourvoit à toutes les nécessités des créatures.

Mon intention est donc de faire voir que dans toutes les parties de ce monde, autant dans les plus grandes que dans les plus petites, jusques au moucheron et à la fourmi, ces quatre perfections divines paroissent avec éclat, ainsi que plusieurs autres qui les accompagnent. Mais pour juger combien peut être grand le fruit de cette contemplation, voici quelques raisons qui nous le peuvent en quelque sorte faire comprendre. David appelle bienheureux ceux qui considèrent avec attention les paroles de Dieu (*Psal.* 118); ceux donc qui apportent le même soin à la contemplation de ses œuvres, ne doivent pas l'être moins; ce qui ne s'entend pas seulement de celles de la grâce, mais aussi de celles de la nature, puisque toutes coulent d'une même source. Et si la sagesse incréée promet la vie éternelle à ceux qui donneront quelque éclair-

cissement pour la faire connoître, qu'avons-nous à faire de mieux en cette vie, que de montrer l'adresse de cette souveraine sagesse, qui reluit dans toutes les choses créées? C'est une grande partie de la faculté de l'éloquence, que de savoir découvrir l'art duquel use un grand orateur en ses discours; et saint Augustin n'est pas peu estimé d'avoir pu faire cette remarque dans quelques endroits des œuvres de saint Paul: combien à plus forte raison sera utile l'étude et la recherche que nous ferons de l'artifice admirable dont la sagesse divine a usé en la fabrique et conduite de toutes les choses créées! Et si l'on a écrit que la reine de Saba étoit presque hors d'elle-même, considérant la sagesse de Salomon et les grandes actions qu'elle lui avoit vu faire, combien plus justement sera ravie d'admiration l'âme dévote, considérant l'industrie admirable de cette sagesse incompréhensible, si elle peut tant soit peu entrer dans la connoissance de l'art et de l'adresse dont elle s'est servie pour faire ses ouvrages! Voilà ce qu'avec l'aide de Dieu je prétends faire en ce livre. Mais si vous désirez savoir quel est le but que je me propose, c'est afin que nos esprits connoissant dans toutes les choses créées ces quatre perfections divines, ils soient excités à l'amour d'une si grande bonté, à la crainte et à l'obéissance envers une majesté si auguste, à l'espérance en une si paternelle providence, et à l'admiration d'une si grande sagesse et d'un si admirable pouvoir, qui paroît dans toutes ses œuvres. Voilà quel est l'objet de toute cette doctrine, et à quoi le pieux lecteur doit viser; afin qu'il

puisse par ce moyen acquérir toutes les vertus que je lui ai proposées, en quoi consiste tout notre bien. Ayant posé ce fondement, je commencerai à traiter des principales parties du monde.

CHAPITRE IV.

Considération du grand monde et ses principales parties.

Commençant par l'explication de la première de ces trois parties, qui est le grand monde; ce que nous avons premièrement à considérer et à poser pour fondement de ce que nous avons à traiter, c'est que lorsque ce magnifique et souverain Seigneur détermina de créer l'homme dans ce monde, aû temps qu'il lui plut, afin que connoissant, aimant et embrassant les lois de son Créateur, il méritât de parvenir à la félicité de l'autre vie, il détermina aussi de pourvoir àsa subsistance et à tout ce qui lui étoit nécessaire pour sa conservation. Il créa donc pour cet effet ce monde visible avec toutes les choses qu'il contient; aussi voyons-nous qu'elles servent toutes à l'usage et aux nécessités de la vie humaine, et comme dans une boutique il doit y avoir deux choses; savoir, la matière pour faire l'ouvrage, et l'ouvrier pour la mettre en œuvre, et pour introduire la forme dans la matière; ainsi dans la grande boutique de ce monde, le Créateur qui l'avoit formé pourvut à ces deux choses, et y mit la matière pour

faire les choses, et des ouvriers pour la mettre en œuvre. La matière avec laquelle toutes les choses se font, sont les quatre élémens, la terre, l'eau, l'air et le feu : les ouvriers qui de cette matière font les choses, sont les cieux, avec les planètes et les étoiles. Car encore que Dieu soit la première cause qui donne mouvement à toutes les autres, néanmoins ces grands corps, avec les intelligences qui les meuvent, sont les principaux instrumens dont il se sert pour la conduite de ce monde inférieur. Aussi voyons-nous qu'il a une telle dépendance du mouvement des cieux, que tous les philosophes demeurent d'accord que si ce mouvement venoit à cesser, tout autre mouvement cesseroit aussi; de telle sorte que le feu même ne seroit pas capable de brûler de l'étoupe qui le toucheroit. Car comme la première roue d'une horloge venant à s'arrêter, toutes les autres s'arrêtent aussitôt; de même le mouvement des cieux, duquel tous les autres mouvemens dépendent, venant à manquer, tous les autres mouvemens manqueroient à l'heure même.

Et parce que ces grands corps célestes sont les premiers instrumens du premier moteur, qui est Dieu, et qu'ils exercent dans le monde l'office si relevé, d'être les causes efficientes de toutes les choses corporelles, le Créateur leur a donné aussi de grands avantages et de grandes prééminences sur tous les autres corps, les ayant en premier lieu faits incorruptibles et impassibles, bien qu'ils soient dans un mouvement continuel et situés auprès de la sphère du feu. De sorte

qu'après tant de milliers d'années qu'il y a qu'ils ont été créés, ils subsistent toujours aussi entiers et aussi beaux qu'ils étoient le premier jour qu'ils furent faits, sans que le temps, destructeur de toutes choses, leur ait causé la moindre altération.

Il leur a donné aussi pour un second avantage la lumière, non-seulement pour l'ornement du monde, (puisque sans elle toutes choses seroient ici-bas tristes et obscures, et ensevelies dans l'horreur des ténèbres), mais aussi pour l'usage de la vie humaine. Car, comme dit le Psalmiste (*Psal.* 135), *il a créé le soleil pour éclairer de jour, et la lune de nuit.* Mais parce qu'elle s'absente quelquefois de notre hémisphère, il a créé les étoiles pour tenir sa place, afin que le monde ne fût jamais sans lumière. Il a encore attribué aux cieux une si grande et si égale constance en leurs mouvemens, que depuis leur création ils ne se sont pas dérangés un seul moment de ce bel ordre, dans lequel ils furent disposés dès le commencement; le soleil se lève toujours à son heure, il fait toujours par son mouvement les quatre saisons de l'année; et la même chose se fait par les autres planètes et par les étoiles. Ce qui fait que ceux qui ont la connoissance de ces mouvemens, prédisent avec certitude les éclipses du soleil et de la lune, plusieurs années avant qu'elles arrivent, tant il y a d'ordre et de sûreté en ces mouvemens. Cela doit servir d'exemple pour tous ceux qui dans l'Eglise ou dans la république chrétienne exercent l'office des cieux et des planètes, c'est-à-dire, qui sont préposés au gouvernement et à la conduite des autres, d'être

bien réglés et bien constans en leur vie et dans la fonction qu'ils exercent, afin que ceux qui sont sous leur conduite ne se précipitent point dans des désordres, comme ils feroient sans doute s'ils en voyoient dans la vie de ceux qui les doivent guider. Car si la lumière qui doit éclairer les ténèbres des autres vient à s'obscurcir, quelles seront les ténèbres mêmes? Et si un aveugle conduit un autre aveugle, que doit-on attendre des deux, que leur chute commune?

Ajoutons, pour un autre avantage, la grandeur de ces corps célestes, qui est telle que l'on ne sauroit y penser sans admiration; elle seroit même incroyable, si nous ne savions que rien n'est impossible à celui qui les a créés. La légèreté avec laquelle ils se meuvent n'est pas moins admirable, et peut-être l'est-elle davantage; mais nous en parlerons ci-après plus au long, lorsque nous traiterons des grandeurs et des merveilles de Dieu. Qui pourroit dignement exprimer la beauté du ciel, qui est encore l'une de ses prééminences? Qui a-t-il de comparable à la beauté d'une nuit bien calme au printemps, où l'on voit la lune en son plein, si claire et si resplendissante, qu'elle obscurcit la clarté de toutes les étoiles? Combien ceux qui marchent durant les nuits d'été sont-ils plus agréablement éclairés par ce grand flambeau que par les rayons même du soleil, quoique sa clarté soit plus vive! Mais lorsqu'elle s'absente de nous, se peut-il rien voir de plus beau, ni qui manifeste davantage la beauté et la toute-puissance du Créateur, que le ciel semé d'une multitude infinie de très-claires étoiles, dont quelques-

unes sont fort grandes, d'autres plus petites, quelques-unes de moyenne grandeur, mais dont personne ne sait le nombre que celui-là seul qui les a créées? Le spectacle de tant de beautés, parce qu'il est ordinaire et que nous le voyons tous, ne nous semble pas si admirable, et nous ne sommes pas touchés comme nous le devrions être de ces merveilles, pour en donner les louanges à cette savante et puissante main qui a su embellir d'une si admirable diversité de figures cette vaste voûte du ciel.

Si un enfant né dans un cachot et nourri dans son obscurité jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, sans voir jamais autre chose que ce qui seroit enclos dans ces tristes murailles, venoit après à sortir de là, d'abord qu'il seroit dehors, voyant le ciel, dans une nuit calme et serène, tout semé d'étoiles, il seroit ravi en admiration de tant de beautés et d'un si grand nombre d'astres brillans de toutes parts, et s'il avoit tant soit peu d'esprit, il diroit sans doute : Qui est-ce qui a pu émailler le ciel de tant de pierres précieuses, et d'un si grand nombre de diamans si vifs et si éclatans? Qui a pu créer un si grand nombre de flambeaux pour illuminer le monde? Qui a su peindre une prairie, et y semer une si prodigieuse quantité de fleurs, si ce n'est quelque très puissant et très-parfait ouvrier? Un philosophe païen, surpris d'un si bel ouvrage, dit autrefois, que pour bien philosopher il ne falloit que regarder le ciel, comme s'il avoit voulu dire, que par la grande variété et l'excellente beauté des choses que nous y verrions, nous ne saurions nous empêcher de

connoître que c'est par une sagesse et une puissance infinie qu'elles ont été faites. Mais le Prophète savoit encore mieux philosopher en cette matière lorsqu'il disoit : *Je verrai vos cieux, ô Seigneur, qui sont l'ouvrage de vos mains, la lune et les étoiles que vous avez faites* (*Psal.* 8).

Que si la beauté des étoiles est admirable, la vertu qu'elles ont de verser leurs influences ici-bas, et de produire toutes les choses qui sont au monde, n'est pas moindre : c'est ce que fait principalement le soleil; car nous voyons qu'à mesure qu'il s'éloigne de nous, ce qui arrive en automne, tous les arbres et les plantes perdent avec la feuille leur fraîcheur et leur beauté, et deviennent stériles, nus et comme morts. Mais lorsqu'après avoir fait son tour, il se rapproche de nous, les champs aussitôt prennent une nouvelle face; les arbres se revêtent de fleurs et de feuilles, les oiseaux qui jusque là étoient demeurés muets, recommencent leurs concerts, et les vignes et les rosiers découvrent leurs bourgeons, s'apprêtant à mettre bientôt au jour les beautés qui ont demeuré si longtemps cachées dans leur sein. Enfin les choses de ce monde dépendent tellement des influences du ciel, que pour peu qu'il y ait d'obstacle (comme il en arrive au temps des éclipses du soleil et de la lune), nous sentons aussitôt des altérations et des changemens dans les corps humains, et beaucoup plus dans ceux qui sont plus foibles et plus infirmes.

CHAPITRE V.

Du soleil, de ses effets et de sa beauté.

AYANT parlé du ciel en général, il faut ensuite parler en particulier des planètes et des étoiles qui y sont contenues, et premièrement de la plus noble qui est le soleil. En lui seul il y a tant de grandeur et tant de merveilles à considérer, qu'Anaxagoras, grand philosophe, étant autrefois interrogé pourquoi il pensoit être venu au monde, il répondit que ce n'étoit que pour voir le soleil; lui semblant que cette seule cause étoit assez légitime pour cela, puisqu'il y avoit de quoi contempler la grandeur de Dieu dans le seul ouvrage de cette excellente créature, et dans les merveilles qu'il faisoit par elle dans ce monde. Néanmoins ce philosophe n'adoroit ni ne tenoit le soleil pour une divinité, comme faisoient une infinité de nations; au contraire, il soutenoit que ce n'étoit qu'une grande pierre, ou un autre corps matériel enflammé et resplendissant, et pour cela il fut condamné par les Athéniens, qui l'eussent puni de mort, si son ami Perles ne lui eût sauvé la vie. Mais quoique cet astre soit si admirable, toutefois personne n'admire les vertus et les propriétés que Dieu lui a communiquées; parce que voyant le cours ordinaire des choses qui vont un même train, quelque grandes qu'elles soient, la coutume empêche que nous ne les admirions. « Nous faisons tout

» le contraire, ainsi que dit fort bien Sénèque, dès
» qu'il y arrive une nouveauté quoique très-petite;
» car alors tout le monde tourne les yeux vers le ciel,
» et contemple curieusement ce qu'il n'a pas accou-
» tumé de voir. Il n'y a presque personne qui regarde
» le soleil, sinon lorsqu'il s'éclipse, ni qui considère
» la lune, que lorsque l'ombre de la terre l'obscurcit.
» Et néanmoins de combien le soleil est-il plus admi-
» rable, quand par la splendeur de sa lumière il obs-
» curcit toutes les étoiles! Et qui ne doit point être sur-
» pris de ce qu'étant plusieurs fois plus grand que la
» terre, la violence de sa chaleur ne la réduit point
» en cendre? au contraire, il tempère tellement son
» ardeur par ses divers changemens, qu'il semble se
» régler selon nos besoins. Il n'y a personne qui ad-
» mire ces choses, lorsqu'elles vont leur train ordinai-
» re; mais pour peu qu'elles s'en détournent, chacun
» y court comme à une merveille, et s'enquiert de ce
» que cela peut présager: tant il est plus naturel et
» plus ordinaire aux hommes d'admirer les choses
» nouvelles et extraordinaires, que les grandes. Voilà
» ce que dit Sénèque; mais saint Augustin trouve que
» les gens sages sont bien plutôt touchés d'admiration
» des grandes choses, que de celles qui sont nouvel-
» les et non accoutumées, parce que leurs yeux sont
» assez bons pour juger de la grandeur et de la di-
» gnité des choses en elles-mêmes, et pour les esti-
» mer selon qu'elles sont. »

Pour revenir à mon sujet, je dis qu'entre les qualités et les influences de cette planète, la principale

et plus générale est de communiquer sa lumière et sa clarté à toutes les autres planètes et aux étoiles qui sont répandues dans le ciel; et comme il est constant que les unes et les autres font tous leurs effets en ce monde par le moyen de la lumière, par laquelle elles descendent en quelque sorte ici-bas, et que cette lumière leur vient du soleil, il s'ensuit qu'après Dieu il est la première cause de toutes ces générations, corruptions, altérations et changemens qui arrivent en ce monde inférieur. C'est aussi pour cela que nous disons qu'il concourt à la génération de l'homme, et que le soleil et l'homme engendrent l'homme, dont il s'est fait un axiome. Mais il n'engendre pas seulement les choses, c'est lui-même encore qui par la chaleur qu'il leur communique, les fait croître et élever en haut; et c'est par son moyen que nous voyons naître toutes les herbes et croître les moissons au mois de mai, qui est le temps que sa chaleur commence à devenir plus forte.

C'est lui même qui attire en haut les plus subtiles vapeurs de la mer; et lorsqu'elles se sont élevées à la moyenne région de l'air, qui est extrêmement froide, elles se changent en eaux pour arroser la terre, et produisent ainsi les fruits et les pâturages, pour servir d'aliment non-seulement aux hommes, mais aussi à tous les autres animaux; de sorte que nous pouvons dire que c'est lui qui nous donne le pain, le vin, les chairs, les laines, les fruits et généralement presque tout ce qui est nécessaire pour l'usage de la vie; car, en effet, c'est l'eau qui nous donne tout cela, et c'est le soleil qui nous donne l'eau.

C'est lui encore qui par ses mouvemens divers nous marque les temps, qui sont les jours et les nuits, les mois et les années; parce que lorsqu'il paroît sur notre hémisphère, il fait le jour, et lorsqu'il se couche et qu'il se retire de nos yeux, il fait la nuit : en courant par chacun des douze signes du ciel, il marque les mois (s'arrêtant l'espace de trente jours en chaque signe); mais lorsqu'il fait le tour entier du monde, par ces douze signes, il marque les années, parce qu'un de ces tours est la mesure précise de l'an.

C'est lui aussi qui en s'approchant ou se détournant de nous, est cause de la diversité des quatre saisons, savoir, de l'hiver, du printemps, de l'été et de l'automne, ordonnées par la providence divine, et par le ministère de cette grande planète, autant pour le maintien et pour la santé de nos corps, que pour la production de tous les fruits de la terre. Pour ce qui regarde la santé, il faut savoir que comme nos corps sont composés des quatre élémens, ils participent aussi de leurs quatre qualités, qui sont le froid, le chaud, le sec et l'humide, auxquelles se rapportent les quatre humeurs qui se rencontrent dans nos corps; car le flegme a rapport au froid; le sang, à l'humide; la colère, au chaud; et la mélancolie, au sec. Or, comme ce sage et souverain modérateur voyoit que la santé de nos corps consistoit en la proportion et au tempérament de ces quatre humeurs, et que nos maladies procédoient de leur désordre, lorsque les unes prenoient de l'avantage sur les autres, il a tellement réglé ces quatre saisons, que chacune de ces quatre humeurs a eu ses trois mois

affectés en l'année, afin de pouvoir se rétablir et se remettre. De cette sorte le flegme a eu ses trois mois d'hiver, qui sont froids comme lui; le sang, ses trois mois de printemps, qui lui ressemblent en température; l'été a été donné en partage à la colère, qui l'imite par sa chaleur; et enfin la mélancolie a eu l'automne, qui est conforme à sa sécheresse. Ainsi nous voyons qu'en chacune de ces quatre saisons il y a une de ces quatre humeurs qui règne et qui prédomine, laquelle tenant en égale balance les saisons et les forces, elles se maintiennent en paix, sans que les unes soient envieuses des autres (leurs temps étant si justement compassés); et ainsi il n'y en a aucune qui prétende de prendre avantage sur l'autre ni de la détruire, voyant que leurs forces sont pareilles, et le temps égal pour se réparer et se rétablir.

Ce changement de saisons ne sert pas moins admirablement pour le second effet que nous avons indiqué, qui est la production des fruits et des herbages de la terre, avec lesquels ces mêmes corps se doivent nourrir; car nous voyons qu'en automne on achève de cueillir les fruits que l'été a mûris par sa chaleur, et que par le secours des premières pluies qui arrivent d'ordinaire en ce temps-là, le laboureur commence à rompre les terres pour y semer les grains; et afin que les grains semés jettent de profondes racines dans la même terre et s'élèvent sur de bons fondemens, les froids de l'hiver surviennent fort à propos, parce que les plantes, pour éviter la froideur de l'air, se retirent au dedans, et ainsi emploient toute leur force à

jeter de plus fortes racines, afin qu'après elles croissent d'autant plus sûrement qu'elles seront plus avant dans la terre. Après cela le printemps succède afin qu'elles croissent; car c'est lui qui par le moyen de sa chaleur les fait monter et s'élever en haut, afin que les ardeurs de l'été survenant, elles parviennent à une maturité parfaite, desséchant par la force de sa chaleur tout le froid et toute l'humidité qu'elles avoient auparavant.

Son cours d'une année étant fini, la provision de vivres tant pour les hommes que pour les animaux qui le doivent servir, se trouve faite : de sorte que comme un grand prince qui auroit beaucoup de serviteurs dans sa maison feroit chaque année une certaine quantité de provisions pour leur nourriture, ainsi ce grand Seigneur dont la maison et la famille est composée de tout ce qui est dans l'étendue de ce monde, par la révolution qui se fait du soleil dans l'espace d'une année, et par la différence de ces quatre saisons, pourvoit à toutes les nécessités tant du vivre que des autres choses, en faveur de sa grande et nombreuse famille pour un an; et cela étant fait, il commande aussitôt au soleil de retourner sur ses mêmes pas, afin de faire la même provision pour l'année suivante.

Mais parce que les hommes et les animaux sont tous sujets à la mort, et que si par les individus les espèces ne se réparoient, le monde finiroit, le Créateur a soin de faire ce remplacement par le ministère de la même planète; parce que lorsqu'elle retourne vers nous et qu'elle s'en approche au printemps, à mesure

que les arbres semblent ressusciter, le monde se peuple aussi par une nouvelle génération et par de nouveaux habitans. Car on voit en ce temps-là naître de nouveaux animaux sur la terre, de nouveaux poissons dans l'eau, et de nouveaux oiseaux dans l'air; et de la sorte ce divin gouverneur entretient et conduit ce monde, renouvelant chaque année sa famille, et la pourvoyant aussi de vivres pour sa subsistance. Hé! qui sera celui qui voyant le bel ordre de cette divine providence, ne s'écriera point avec le Prophète : *Combien, Seigneur, sont magnifiques toutes vos œuvres! toutes sont faites avec une sagesse infinie, la terre est toute remplie de vos richesses* (*Psal.* 103).

Nous devons remarquer encore par quel ordre ces quatre saisons se succèdent les unes aux autres; de quoi le même soleil par son mouvement réglé est la cause; car les deux opposés étant l'hiver et l'été, si la rigueur des froidures de l'hiver étoit immédiatement suivie des ardeurs de l'été, tous les corps en recevroient de notables incommodités, la nature ne pouvant souffrir des changemens soudains et extrêmes. Le Créateur pour éviter cet inconvénient, a tellement réglé le cours du soleil, qu'il a voulu qu'il y eût des saisons tempérées entre ces deux extrémités; tellement qu'entre les froids de l'hiver et les chaleurs de l'été, il a mis le printemps, qui participe en quelque façon des deux autres, étant chaud et humide; ce qui fait que l'homme passe d'une de ces extrémités à l'autre sans danger. Et parce que le même inconvénient arriveroit, si après les ardeurs de l'été, les rigueurs de

l'hiver venoient immédiatement à succéder, il a mis l'automne entre deux, afin que peu à peu les corps se disposassent à supporter plus facilement les froids de l'hiver.

C'est aussi le même soleil qui par sa présence ou par son absence partage l'espace des jours et des nuits, l'un et l'autre pour notre utilité ; parce que si nous n'avions que le jour, on ne pourroit compter les âges des hommes, ni connoître la mesure des temps ; au lieu que faisant du jour et de la nuit un jour, de sept jours et d'autant de nuits une semaine, et le soleil séjournant un peu plus de quatre semaines en chaque signe, son passage par les douze signes nous marque l'année solaire. Mais cette vicissitude si réglée des jours et des nuits n'est pas moins profitable aux fruits de la terre, parce que les longues nuits et les courts jours d'hiver font que les fruits s'enfoncent bien avant dans la terre pour y prendre racine, contraints à cela par le froid des longues nuits, et qu'ils croissent au contraire très-peu à cause du peu de chaleur des jours courts. Mais lorsqu'étant bien enracinés il est temps qu'ils croissent, les nuits s'accourcissent, et les jours s'allongent, afin que par la chaleur des longs jours les plantes s'augmentent et se mûrissent ; de sorte que les jours et les nuits s'accordent et conviennent ensemble comme frère et sœur pour le bien de l'homme, se rendant réciproquement les avantages qu'ils ont pris dans un temps l'un sur l'autre, et conservant une entière égalité dans le tout parmi l'inégalité qu'il y a eu entre les parties.

Encore

Encore que le jour soit plus propre pour les fonctions et pour l'usage de la vie humaine, néanmoins la nuit ne laisse pas de procurer de grands avantages; car nous voyons combien sa fraîcheur et sa rosée servent pour rafraîchir les plantes et les semences, dans les chaleurs des grands jours d'été. C'est elle qui donne le moyen aux hommes et aux animaux de se reposer après avoir supporté les travaux du jour : durant la nuit la fonction des sens est suspendue, et par ce moyen la chaleur naturelle étant resserrée au dedans, n'a plus qu'à vaquer à la coction et à la digestion des vivres et à les départir à tous les membres, en distribuant à chacun sa part. C'est elle qui fait trève au plus fort de la guerre, et qui fait que l'ennemi cesse de poursuivre l'ennemi après la victoire; et elle-même donne la liberté et la commodité aux animaux de sortir de leurs tanières pour chercher leur nourriture. C'est aussi ce qui a donné sujet au Prophète d'exalter la providence du Seigneur, lorsqu'il a dit : *Vous avez, Seigneur, couvert la terre de ténèbres, dont la nuit a été faite pour donner moyen aux brutes de sortir des montagnes, et aux petits lions de crier et de demander à Dieu leur aliment. Mais dès que le soleil commence à paroître au matin, elles se retirent aussitôt en leurs cavernes, pour n'être point exposées à la poursuite des chasseurs* (*Psal.* 103). Durant la nuit l'homme n'a-t-il pas le temps le plus propre pour se recueillir et pour repaître son âme, laquelle étant libre des soins et des empressemens du jour, peut vaquer à la contemplation de Dieu en silence, et chanter ses louanges sans

distraction ? C'est ce que nous apprend le Prophète quand il dit : *Durant le jour le Seigneur nous départ ses miséricordes ; mais durant la nuit il nous demande ses louanges* (*Psal.* 91). C'est à cela même qu'il exhorte encore plus étroitement ceux qui ont le bonheur de demeurer en la maison de Dieu, leur disant : *qu'ils lèvent leurs mains durant la nuit pour toucher les choses saintes et pour bénir le Seigneur* (*Psal.* 133). Il ne s'éloignoit pas lui-même du conseil qu'il donnoit aux autres; car bien qu'il fût un grand roi, et occupé à beaucoup d'affaires, il dit néanmoins qu'il se levoit toutes les nuits pour vaquer à cet exercice. Jérémie nous y exhorte aussi de son côté, par ces paroles : *Lève-toi, dit-il, la nuit, au commencement de tes veilles, et répans comme de l'eau ton cœur devant Dieu* (*Hier.* 2); c'est-à-dire, expose librement au Seigneur toutes les nécessités de ton âme, et lui en demande le remède. C'étoit en ce même temps que le prophète Isaïe élevoit son esprit à Dieu, comme il le témoigne, lorsqu'il lui dit : *Mon âme, Seigneur, vous a souhaité durant la nuit, et le matin je veillerai pour vous par mon esprit et par mon cœur* (*Isa.* 26). Pendant la nuit claire et serène, le cœur humble réveille et excite sa dévotion, considérant l'admirable beauté de la lune, et en son absence celle de toutes les étoiles, qui dans leur profond silence, et par ce grand éclat dont elles brillent, nous découvrent la beauté de leur Créateur, et par la diversité de leurs lumières nous apprennent les diverses sortes de gloire et de beauté des corps glorieux, qui se découvriront, comme dit l'Apôtre, au jour de la résurrection générale.

Tout ce que nous venons de dire et une infinité d'autres choses que nous passons sous silence, sont des effets de ce grand et admirable astre, outre la lumière qu'il départ généralement à tout ce que Dieu a créé au ciel et en la terre, et la couleur dont il embellit tout le monde, sans qu'il y ait rien qui se puisse cacher à ses rayons. Quelle autre main que celle de Dieu, pouvoit être assez puissante pour polir la glace d'un si grand et si beau miroir? Qui pourroit former un si excellent flambeau et une lampe si resplendissante, qu'elle fût capable d'éclairer tout le monde? Ç'a été pour cette raison que saint Ambroise l'a appelé fort à propos l'œil du monde, parce que sans lui tout le monde seroit aveugle; mais par son moyen toutes choses se découvrent à nos yeux.

Enfin les propriétés et les excellences de ce bel astre sont si grandes, que quoique les créatures même les plus parfaites ne soient qu'une ombre légère du Créateur, n'y ayant que l'homme seul et l'ange qui aient l'honneur d'être appelés ses images, néanmoins entre les créatures corporelles celle qui représente le mieux sa beauté et sa toute-puissance, c'est le soleil. Premièrement, en ce que n'étant qu'une seule étoile, il produit néanmoins une si grande lumière, qu'elle éclaire tout ce que Dieu a créé au ciel et en la terre; de sorte que lors même qu'il est sous nos pieds dans l'autre hémisphère, il ne laisse pas de communiquer sa lumière à toutes les autres étoiles. (1) Sa vertu

(1) Il est reconnu aujourd'hui que les étoiles ne peuvent point emprunter du soleil leur lumière à cause de l'immense distance qui les

d'ailleurs est si grande, qu'elle pénètre jusqu'aux entrailles de la terre, où il produit l'or, les pierres précieuses, (1) et plusieurs autres choses admirables. Ce qui nous peut faire connoître en quelque sorte comment Dieu notre souverain Maître, par sa présence et par son essence contient le ciel et la terre, puisque sa puissance est si grande, qu'il a pu donner à une créature corporelle la force d'étendre sa lumière avec tant d'éfficace par tout l'univers. Le soleil est de toutes les créatures la plus visible et néanmoins celle qui se peut le moins voir, à cause de l'éclat de sa splendeur et de la foiblesse de notre vue, comme Dieu est la chose la plus intelligible de toutes celles qui sont au monde, et néanmoins celle que l'on peut le moins comprendre, à cause de la hauteur de son être et de la bassesse de notre intelligence. C'est le soleil qui communique sa lumière à tout le monde; et saint Jean a dit du Créateur, qu'il *illumine tout homme venant au monde.* Entre toutes les créatures corporelles, le soleil est celle qui communique le plus libéralement sa lumière et sa chaleur; tellement que si vous lui fermez la porte pour vous en défendre, il pénètre au travers des fentes, pour vous faire part de l'un et de l'autre de ces biens. Et en cela qu'y a-t-il de plus semblable à cette bonté infinie, qui communique si abondamment ses richesses à toutes les créatures, les rendant (comme

sépare de cet astre; mais ce que dit ici le père Grenade s'appliquant parfaitement à la lune et aux planètes, le raisonnement subsiste.

(1) Ceci n'est pas exact; mais l'action du soleil sur les corps terrestres est si incontestable, que le fait avancé fût-il démontré, n'ajouteroit rien à ce que tout le monde sait sur ce point.

dit saint Denis), autant que le peut permettre leur condition et leur nature, semblables à soi, et cherchant même bien souvent ceux qui le fuient? Toutes les étoiles reçoivent leur vertu et leur clarté de celle du soleil, pour faire leurs opérations; et tous les gens de bien reçoivent de la plénitude et de l'abondance des grâces de Jésus-Christ notre Sauveur, toutes celles qui leur sont nécessaires pour faire de bonnes œuvres. Le soleil produit toutes les choses corporelles qui sont au monde, et ce souverain gouverneur produit tout ce qu'il y a dans les cieux et sur la terre, concourant, comme la première cause, avec toutes les autres depuis la plus grande jusqu'à la plus petite. Enfin la présence du soleil nous cause la lumière, et son absence les ténèbres; et la présence de Jésus-Christ dans les âmes, les éclaire, leur enseigne et leur montre le chemin du ciel, leur faisant voir les mauvais pas dont elles se doivent éloigner; comme au contraire par son absence elles sont enveloppées dans des ténèbres si épaisses, qu'elles tombent à chaque pas dans les abîmes du péché, sans considérer, ni ce qu'elles font, ni qui elles offensent, ni en quel péril de leur salut elles s'exposent.

Par là nous voyons en combien de façons cette noble et excellente créature nous représente les perfections de son Créateur; de quoi le divin Psalmiste étant ravi d'admiration, après avoir dit que les cieux et les étoiles annonçoient la gloire de Dieu (*Psal.* 18), il vient incontinent à parler du soleil en particulier, comparant sa beauté à celle d'un jeune époux sortant

de sa couche ; et sa force et son agilité à celle d'un géant, lorsqu'il sort d'une extrémité du ciel pour courir à l'autre. Sur ces belles paroles un interprète donne cette explication : lorsque tu auras, dit-il, jeté les yeux du corps et de l'esprit sur toutes les choses du monde, tu trouveras qu'il n'y en a aucune, ni si éclatante, ni qui cause tant d'admiration que fait le soleil, qui est non-seulement le chef de tous les astres, mais aussi le conservateur de toutes les choses corporelles. Et de fait quelle figure se peut offrir à nos yeux plus agréable que celle du soleil, lorsqu'il se lève le matin, chassant par sa lumière toutes les ténèbres, donnant la couleur et la forme à toutes choses, et réjouissant par sa beauté et par son éclat, le ciel, la terre, la mer et les yeux de toutes les créatures? De sorte que c'est avec beaucoup de raison que nous pouvons comparer sa beauté à celle d'un époux, et sa force à celle d'un géant. Parce qu'il fait son tour de l'orient à l'occident avec tant de vitesse, et de là à l'autre partie du ciel, que par une de ses révolutions il fait le jour et la nuit ; nous découvrant quelquefois d'en haut ses rayons purs et brillans ; d'autres fois se cachant à nos yeux pour occuper l'autre partie du ciel, afin qu'il n'y ait aucune partie du monde qui ne soit éclairée de sa lumière. Car c'est ce bel astre qui par ses flammes très-pures embrasse toutes les choses qui sont sur la terre, leur donnant une salutaire chaleur de vie, qui les nourrit et les fait croître. Mais c'est assez parler du soleil, il est temps de venir à la lune sa compagne.

§ 2.

De la lune et des étoiles.

La lune est comme le lieutenant du soleil, étant établie par le Créateur pour distribuer la lumière en l'absence du soleil, afin que lorsqu'il s'éloigne de nous pour aller porter aux autres contrées le bénéfice de sa lumière, le monde ne demeure pas dans l'obscurité. C'est lui-même qui lui communique tout ce qu'elle a de lumière pour faire cette fonction; et cette lumière est d'autant plus grande, qu'elle regarde plus en face le soleil. Le pouvoir de cette planète, entre les autres qui lui sont attribués, agit principalement sur les eaux et sur tous les corps humides; mais elle l'exerce beaucoup plus souverainement sur la mer que sur les autres, la menant et faisant suivre après elle, comme un serviteur suit son maître; de sorte qu'à mesure qu'elle va croissant, la mer croît aussi, et lorsqu'elle tend à son déclin, elle diminue. Et comme l'on dit que la pierre d'aimant tire le fer après soi, ainsi le Créateur a donné à cette planète la propriété de tirer et de mener après soi la mer, et de lui imprimer tous ses mouvemens; de sorte qu'elle tient en sa main comme une espèce de frein, pour gouverner à son plaisir ce grand élément et pour le conduire selon son désir. De là viennent ces flux et reflux, qui vont selon le cours des lunes, pour servir à la navigation, lorsque le vent cesse. Mais ils ne servent pas seulement à cela, et ils ne sont pas moins nécessaires pour purifier les eaux, qui seroient sans doute de mauvaise odeur et peu

salutaires pour les poissons, si elles demeuroient croupissantes et sans mouvement, comme sont les lieux marécageux. Mais elle n'exerce pas seulement son empire sur la mer; elle n'en a pas moins, comme nous avons dit, sur tous les corps humides, comme sur les arbres et sur les plantes aquatiques qui croissent et diminuent avec elle. Nous avons encore à considérer les altérations qu'elle cause dans tous les corps humains et surtout aux infirmes, soit lorsqu'elle est dans son plein, ou dans son renouvellement, ou dans son déclin. Mais lorsqu'elle souffre des éclipses et que sa lumière reçoit tant soit peu de diminution par l'opposition de la terre, n'en souffrons-nous pas tous de l'incommodité? Et c'est ce qui nous doit faire admirer davantage la puissance que le Créateur lui a départie, qui est si grande qu'encore qu'elle soit éloignée de nous par tant de milliers de lieues, néanmoins par la vertu de cette lumière, quoique seulement empruntée du soleil, elle ne laisse pas d'opérer de si grands changemens sur la terre, qu'à mesure qu'elle change, elle fait aussi changer les choses par un pouvoir absolu; de sorte que pour peu que sa lumière se cache par une éclipse, il faut que toute la terre s'en ressente; que seroit-ce si nous étions tout-à-fait privés de son secours?

Après avoir parlé de la lune, il nous faut parler aussi des étoiles, de la beauté desquelles nous avons déjà traité; mais tout ce que nous en avons dit, qu'est-ce en comparaison d'une beauté si parfaite? Que si nous venons à parler de leur nombre et de leurs influences,

qui sera-ce qui les pourra dignement expliquer, sinon celui même de qui David a chanté: *Que c'est lui seul qui sait le compte des étoiles et qui les appelle chacune par son nom* (*Psal.* 146) ? En cela il fait voir premièrement l'obéissance que ces lumières très-claires rendent à leur auteur, *qui appelle les choses qui ne sont pas, comme si elles étoient* (*Rom.* 4), et donne l'être à celles qui n'en ont point. C'est de cette même obéissance que parle le Prophète, lorsqu'il dit : *Les étoiles étoient dans le rang que le Créateur leur a assigné, et ayant été appelées par sa bouche, elles lui ont obéi et répondu : nous voici, Seigneur, et ont avec plaisir répandu leur lumière pour le service du maître qui les a créées.* (*Bar.* 3.) Or ce langage du Prophète, *qu'il les appelle chacune par son nom*, est comme s'il disoit : Que c'est lui seul qui sait leurs vertus et leurs propriétés, et qu'il leur a aussi imposé des noms qui leur sont conformes. Mais puisque ce secret est réservé à la sagesse divine, il ne convient pas à une langue mortelle d'en parler; nous nous taisons donc, après avoir dit seulement, qu'entre les diverses utilités que nous retirons des étoiles, l'une des plus grandes, c'est qu'elles servent de guides à ceux qui naviguent; parce que les pilotes n'ayant point de marques sur les eaux, par lesquelles ils puissent régler leurs courses, ils lèvent les yeux au ciel, et dans les étoiles ils trouvent des adresses certaines et infaillibles, surtout en celle du nord qui est fixe, laquelle leur sert de règle pour se conduire sûrement en leur chemin.

CHAPITRE VI.

Des quatre élémens, ou de la région élémentaire.

MAIS il est temps que nous descendions du ciel en terre, et que nous venions en ce bas monde où résident les quatre élémens, qui sont le feu et l'eau, l'air et la terre; c'est la matière, comme déjà nous avons dit, sur laquelle les cieux emploient leur vertu, pour opérer, engendrer et produire toutes les choses corporelles. Ce que nous y devons premièrement considérer, c'est le lieu où le Créateur les a placés, qui est si bien réglé et si bien ordonné, qu'encore qu'ils soient contraires l'un à l'autre, ils ne laissent pas néanmoins de se conserver en paix, servant au maintien et à la subsistance du monde, au lieu de le troubler par leurs guerres. Il a ordonné pour cet effet que chacun des élémens eût quelque qualité conforme à celle de son plus proche voisin; et par cette sorte d'alliance, il a mis la paix entr'eux. Ainsi nous voyons que la terre, qui est le plus bas de tous les élémens, est sèche et froide, et que l'eau sa voisine est froide et humide; comme nous voyons aussi que l'air qui est chaud et humide, a pour voisin le feu qui est chaud et sec; tellement qu'ils s'allient ainsi, ils se mêlent les uns avec les autres, s'entretenant par ce moyen en paix et en concorde.

Pour mieux entretenir cette paix nécessaire, l'au-

teur de la nature a tempéré si justement leurs qualités, que celui qui est le plus puissant pour agir, est aussi le plus foible pour résister; comme au contraire, celui qui a plus de force à résister a plus de foiblesse en l'action. Nous en voyons l'exemple au feu, qui étant infiniment actif et capable d'embraser tout ce qu'il rencontre, ne peut néanmoins résister à l'eau, qui fait incontinent cesser la violence de ses flammes; car s'il étoit également puissant en l'un et en l'autre, il réduiroit tout le monde en cendres sans que rien lui pût résister. Tout au contraire, la terre n'a aucune force pour agir, mais en a beaucoup pour résister; le feu, ni l'eau, ni l'air n'étant pas capables de la corrompre, ni d'altérer sa substance. Ce que l'expérience nous fait voir, lorsque l'air vient à s'enflammer par le feu, qui en est proche, et qui semble le convertir en soi-même; de cette sorte le Créateur a partagé et proportionné les forces de ces quatre corps simples, composant d'un côté ce qu'il avoit diminué ou ajouté de l'autre.

Il leur a aussi attribué une inclination qui les porte à courir avec impétuosité à leurs lieux naturels, dans lesquels ils se conservent comme dans leur siége propre et leur centre, et hors duquel ils recevroient du dommage des autres corps qui leur sont contraires. Ainsi nous voyons que l'air enfermé dans les cavernes de la terre, excite en elle de grands tremblemens, afin de trouver passage pour se rendre en son lieu naturel. L'impétuosité du feu n'est pas moindre; de sorte que s'ils étoient hors des lieux qui leur sont propres, ils

troubleroient tout l'ordre du monde, les uns occupant la place des autres. C'est pour la même conservation de l'univers, qu'ils ont une autre inclination naturelle de se rejoindre à leurs parties, lorsque nous venons à les séparer; n'y ayant que la terre seule, qui comme le plus imparfait de tous les élémens, est privée de ce pouvoir de s'aller réunir; mais si l'air et l'eau sont tant soit peu séparés, ils se rejoignent aussitôt, parce qu'ils se conservent beaucoup mieux unis que divisés.

La même inclination naturelle de se conserver a été donnée par le Créateur à toutes ses créatures, même aux plus petites et insensibles. Car qui a-t-il de plus petit qu'une goutte d'eau; néanmoins si elle tombe sur la poussière, elle se ramasse incontinent, se retire en soi-même et devient ronde, étant par ce moyen plus difficile à sécher que si elle étoit répandue. Il en est de même de l'huile, qui étant mêlée parmi l'eau, ou s'élève au-dessus, ou se convertit entièrement en de certains petits yeux, pour ne perdre point son être, comme elle feroit demeurant incorporée et mêlée avec l'eau. Le sel qui est une eau congelée, étant mis au feu, se retire et s'élance pour s'en éloigner comme de son contraire; parce qu'étant de la nature de l'eau dont il est formé, il est par conséquent ennemi du feu. Plus les arbres sont couverts d'ombre, plus ils croissent et s'élèvent en haut, afin de trouver le soleil qui les nourrit. Et si leurs racines sont près de l'eau, elles s'étendent jusqu'à ce qu'elles la touchent, pour en retirer la fraîcheur et la nourri-

jure. De sorte que toutes les créatures ont été pourvues de leurs inclinations qui les portent à rechercher ce qui leur est nécessaire, et à fuir ce qui leur est contraire, afin de se conserver dans l'être que Dieu leur a donné.

CHAPITRE VII.

De l'élément de l'air.

Ayant entrepris de traiter de chaque élément en particulier, nous commencerons par celui de l'air, qui nous communique plusieurs commodités. Car c'est premièrement par lui que respirent tous les hommes et tous les animaux qui sont sur la terre; lesquels en tout temps, soit qu'ils veillent, soit qu'ils dorment, reçoivent de lui une certaine fraîcheur, par laquelle ils tempèrent les ardeurs du cœur, qui de soi est très-chaud, afin qu'il ne soit pas suffoqué par la trop grande violence de sa chaleur. Il sert encore d'un certain milieu, par le moyen duquel la lumière du soleil et des étoiles vient à nous, et avec elle leurs influences. Ce qui ne se pourroit autrement, parce que la lumière ainsi que les influences, sont des accidens qui ne peuvent subsister sans quelque sujet qui les soutienne. C'est le même air, qui se mettant entre le soleil et nous, tempère de telle sorte sa chaleur, que nous pouvons sans incommodité jouir des biens qu'elle nous apporte.

Mais il faut ici remarquer que la providence divine

a divisé l'air en trois principales régions, pour l'usage des choses que nous allons déduire : sa première partie, et la plus élevée, est jointe à l'élément du feu ; c'est pourquoi elle est très-chaude, s'accommodant ainsi à la qualité de son voisin. La plus basse, qui joint la terre et l'eau, est tempérée, quoiqu'en certaines saisons elle participe beaucoup de la chaleur par la réflexion des rayons du soleil, qui frappent la terre. Mais la moyenne région qui est située entre ces deux extrémités, est froide ; parce que fuyant également l'une et l'autre, elle se ramasse et resserre en elle-même, de sorte qu'elle en devient plus froide. Nous en voyons l'expérience dans l'eau des puits, laquelle en hiver se trouve chaude, parce que l'air fuit le froid, et en été froide, à cause que le même air se retire jusques au dedans pour éviter la chaleur. Et en cela nous avons grand sujet d'admirer la providence du Créateur, parce que cela sert infiniment à la production des rosées et des brouillards du matin, par l'humidité desquels les plantes s'entretiennent dans les temps secs et chauds, aussi-bien que des neiges, qui rendent les terres fertiles et abondantes, parce que c'est par leur moyen, comme par celui des gelées, que les plantes sont empêchées de croître et de monter en haut, afin qu'elles emploient toute leur vertu en bas, à s'enraciner plus avant en terre pour croître dans la saison, avec d'autant plus de fruit qu'elles auront jeté de plus profondes racines.

C'est en l'air aussi que s'engendrent les eaux pluviales ; parce que le soleil, comme nous avons dit,

attire en haut par sa chaleur les plus subtiles vapeurs de la mer, lesquelles se trouvant à cause de leur subtilité, de la condition de l'air, elles s'élèvent facilement en haut, où étant parvenues, et trouvant la moyenne région de l'air froide, elles s'épaississent et se convertissent en eau. Or, l'eau s'étant appesantie et ne pouvant plus être soutenue en l'air, elle descend en bas, et se résout en pluie. Nous pouvons voir cela par expérience dans les alambics, où se distillent les eaux de plusieurs simples; la chaleur du feu ayant desséché l'humidité des herbes que l'on distille, elle se résout en vapeur, et monte en haut; mais lorsqu'elle ne peut s'élever davantage, elle s'assemble et s'épaissit, puis se convertit en eau, laquelle par sa pesanteur naturelle descend aussitôt en bas, et ainsi se fait la distillation. C'est ce qui fait, dit saint Basile, que lorsque les gens de mer manquent d'eau douce, ils font bouillir celle de la mer, et mettant au-dessus une éponge pour en recevoir la vapeur, cette vapeur se convertit en eau douce, par le moyen de laquelle ils remédient pour un peu de temps à leur soif; et en cela l'art imite la nature, comme il fait en toutes les autres choses.

Il n'y a pas moins de sujet d'admirer la providence, lorsque nous venons à considérer la manière avec laquelle le Créateur fait descendre les pluies du ciel en terre. Et certainement si tous les esprits qui ont jamais été avoient pris à tâche de rechercher les moyens de faire tomber cette eau pour arroser la terre, ils n'en auroient su imaginer un qui fût plus propre que celui-là. Car ne diriez-vous pas qu'il la fait passer au tra-

vers des soies d'un tamis, la départant avec tant d'égalité par toutes les parties de la terre, et la faisant pénétrer si avant dans son sein ; que c'est par son moyen que les plantes se nourrissent, et qu'elles se rafraîchissent, pour pousser leurs feuilles et produire leurs fruits? C'est aussi entre les autres merveilles une de celles qui sont particulièrement attribuées à Dieu; et il est écrit au livre de Job, *que c'est lui qui prend et lie de telle sorte les eaux dans les nues, qu'il ne permet pas qu'elles tombent en tas sur la terre.* (*Job.* 26.) Et Moïse parlant à l'avantage de la terre de promission, dit au peuple. *La terre que vous allez posséder, n'est pas comme celle d'Egypte, qui est arrosée à la manière des jardins par des eaux de puits; car le Seigneur a jeté les yeux sur cette terre qu'il nous a donnée, depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin, pour lui donner l'eau et la rosée du ciel* (*Deut.* 11). C'est de ce même bienfait que parle le Prophète royal au psaume 146, lorsqu'il dit : *C'est le Seigneur qui couvre le ciel de nuages, et qui par leur moyen envoie les eaux sur la terre.* Et cela se fait si abondamment, qu'il arrose non-seulement les semences de ses terres labourables, mais aussi les terres incultes et désertes, afin qu'elles produisent des herbes fraîches et verdoyantes.

§ 1.

Mais qui pourroit dignement expliquer les signalés avantages que les pluies nous apportent? car en effet celui qui les considérera avec attention, reconnoîtra aussi

aussi que c'est par leur moyen que le Créateur de l'univers a pourvu à toutes les nécessités de la vie humaine. C'est par elles qu'il nous donne le pain, le vin, l'huile, les fruits, les herbes, les pâturages pour les troupeaux, qui nous fournissent les chairs, les laines et les peaux pour nos vêtemens. Le Prophète l'a bien reconnu lorsqu'il a dit : *Que le Seigneur produisoit dans les montagnes le foin et l'herbe pour le service des hommes* (*Psal.* 146). Sur quoi il faut remarquer cette parole *des hommes*, quoique ce soit pour la nourriture des animaux, parce qu'ils ne semblent être faits, comme nous l'éprouvons tous les jours, que pour l'usage des hommes. Enfin les biens que nous recevons par le bénéfice de ces eaux sont si grands, qu'ils ont donné sujet à Thalès, l'un des sept sages de Grèce, de soutenir que l'eau avoit été la matière dont toutes les choses ont été composées, voyant que l'eau étoit celle qui faisoit produire tous les fruits de la terre, et que non-seulement les poissons, mais aussi les hommes et tous les autres animaux tiroient d'elle leur subsistance.

Ce bien étant si grand et si universel, le Seigneur en a voulu aussi avoir les clefs et les tenir en réserve, afin d'en faire la dispensation ; et les envoyer à propos à ses fidèles serviteurs pour servir à leur nourriture, comme au contraire, afin de punir les méchans en les privant d'un si grand bienfait. C'est pourquoi il est écrit au livre de Job (9. 6). Que c'est par cette voie que Dieu juge les peuples, châtiant les uns par la faim, et en donnant la nourriture à plusieurs autres. Aussi

promet-il au Lévitique (*c.* 26), à ceux qui garderont sa loi, qu'il leur enverra les pluies en leur saison, afin que la terre et les arbres leur donnent leurs fruits en abondance. Au contraire, il menace ceux qui violeront ses préceptes, qu'il rendra le ciel d'airain, et la terre de fer; qu'au lieu de pluie, il fera tomber de la poussière pour les faire périr de faim. Et ce ne sont pas seulement les péchés, mais aussi la seule méconnoissance de ce grand bienfait qui en cause la privation. C'est de cette ingratitude qu'il s'est plaint autrefois par le prophète Jérémie en ces termes : *Les hommes ingrats n'ont jamais dit, honorons et louons le Seigneur, qui nous envoie d'en haut les pluies du printemps, et les pluies de la saison avancée, nous donnant par ce moyen des vivres en abondance pour notre nourriture.* (*Hier.* 5.) Et véritablement il y a grand sujet de douleur, de voir qu'un si grand bien du Créateur soit si mal reconnu des créatures, et qu'il y en ait si peu qui lui rendent des actions de grâces, et des services pour ce bien qui leur apporte tous les autres biens, et sans lequel elles ne sauroient vivre. Nous devrions au moins considérer, lorsque nous voyons descendre la pluie d'en haut, que c'est Dieu qui nous l'envoie du ciel, et ne le faisant pas, les hommes raisonnables n'imitent-ils pas en cela les bêtes privées de raison, qui recevant leur nourriture, ne reconnoissent point celui qui la leur donne, ni ne lui en rendent point de grâces?

Un autre grand et signalé bienfait que la providence divine nous départ, ce sont les vents, qui sont en

effet, ou air ou quelque chose fort approchant de l'air. Le Prophète a bien su le reconnoitre, et en a parlé en ce sens lorsqu'il a dit : *Que le Seigneur tiroit les vents de ses trésors* (*Psal.* 134), entendant par ce mot de trésors les richesses de sa providence, qui a voulu qu'il y eût des vents pour l'usage de la vie humaine. Car c'est par eux premièrement qu'il chasse les nuées et les eaux dont elles sont remplies, ainsi qu'il est écrit au livre de Job, les envoyant par eux-mêmes aux endroits où le grand gouverneur de ce monde les juge plus utiles. Ainsi nous voyons qu'en Espagne il pleut ordinairement du vent de sud-ouest, lequel passant au travers de la mer, apporte avec soi les nuées et les pluies de ce côté-là. Au contraire le vent d'aquilon fait pleuvoir en Afrique, et venant du côté du nord, au travers de la même mer, il emporte les nuées qui sont comme les vases dont Dieu se sert pour verser la pluie en ce pays-là. Mais que seroit-ce de la navigation et du commerce avec les autres nations, s'il n'y avoit point de vents, et que la mer demeurât toujours calme? C'est donc par ce puissant secours de la navigation, que nous allons en peu de temps jusques aux extrémités du monde, d'où nous transportons les marchandises qui sont trop abondantes d'un côté, et dont il y a disette en d'autres, pourvoyant ainsi à la nécessité des uns par l'abondance des autres, et rendant par ce moyen toutes les choses communes, et toutes les nations suffisamment pourvues; de sorte que de tout le monde, il semble que nous ne faisons qu'une grande place et une grande cité commune à tout le



genre humain. Mais le plus grand bien qui se pouvoit retirer des vents, c'est que la foi et la connoissance du vrai Dieu, a couru par toutes les parties de l'orient et de l'occident, et par toutes les autres nations de la terre, qui est la meilleure et la plus précieuse richesse qu'on y pouvoit porter. Nous avons encore de quoi admirer la providence, en une certaine règle et en un certain cours que les vents observent dans les Indes orientales, qui est tel qu'en un temps de l'année il y a des vents qui règnent pour aller en certaines contrées, lesquels ne manquent point aussi en leurs saisons de se changer en d'autres vents qui sont propres pour le retour. Et cela est tellement réglé, que jamais on ne voit manquer cet ordre, ni par conséquent la commodité de faire ces voyages. Ceci sans doute a été établi de la sorte par la providence divine, pour le service et l'usage de la vie humaine; afin que les vents, comme s'ils étoient aux gages des hommes, les portassent et les conduisissent aux lieux où ils désirent aller. Mais, quoique l'on ne puisse douter de ce grand et admirable bienfait, combien voyons-nous peu de personnes qui le reconnoissent et qui en rendent grâces à celui qui en est l'auteur!

Une autre grande utilité que nous retirons des vents, c'est qu'ils purifient l'air, et le nettoient de toutes les mauvaises qualités et de toute la corruption qu'il peut avoir contractée. Ceux qui se souviendront d'une grande peste qui eut lieu à Lisbonne, et en quelques autres villes du royaume de Portugal, en l'année 1570, en auront vu l'expérience. Elle ne cessa que par un

vent impétueux et extraordinaire qui survint; lequel même fit enfler la mer à tel point, qu'elle couvrit toutes les fontaines qui en étoient proches, lesquelles de douces qu'elles étoient devinrent salées durant quelques jours. Ce vent chassa toute la corruption qui avoit causé la peste, et c'est ce qui a fait dire à Sénèque, que la providence divine avoit voulu que des vents se levassent de toutes les parties du monde, afin que l'air eût en tous lieux de quoi être purifié par l'agitation et par l'exercice; tant l'exercice et le travail sont jugés nécessaires pour toutes choses. Les vents ne servent-ils pas encore au laboureur, pour lui donner moyen de nettoyer ses blés, en séparant le grain d'avec la paille et la poussière? mais ne servent-ils pas encore à tous les hommes, lorsque dans la violence de l'été il se lève de certains vents rafraîchissans pour tempérer l'ardeur de leurs entrailles et l'excès de la chaleur, qui semble les étouffer? Ceux qui savent considérer les choses comme il faut, et les rapporter à Dieu qui en est l'auteur et le maître, entrent par là en une contemplation salutaire du tourment de ceux qui brûleront dans les flammes éternelles, dans l'ardeur desquelles il ne faut point qu'ils espèrent ni de relâche ni de rafraîchissement.

CHAPITRE VIII.

De l'élément de l'eau.

De l'élément de l'air, il faut descendre à celui de l'eau, qui est son plus proche voisin. Au commencement du monde il couvroit toute la terre, comme celui de l'air le couvroit lui-même; mais parce que s'ils fussent demeurés en cet état, la terre eût été inhabitable, le Créateur qui faisoit tout ce monde pour le service de l'homme, et l'homme pour le sien, commanda aux eaux de s'assembler en un seul lieu, qui fut la mer océane; et à la terre, qu'elle fût découverte pour notre habitation; cela fut fait, et l'eau fut tirée de son lieu naturel, qui étoit la surface de la terre, et rassemblée en un autre lieu.

Il y a bien des choses à considérer en cet élément, qui nous doivent obliger à louer la grandeur et la bonté de celui qui l'a créé; car premièrement nous devons admirer sa vaste étendue, sa fécondité, ses seins, ses ports et ses marées, et enfin tous les autres avantages qu'il nous apporte. Avant nous le Psalmiste a glorifié le Créateur, à cause de l'étendue et de la fécondité des eaux, lorsqu'il a dit (*Psal.* 103) : Cette mer si grande et si vaste, dans laquelle il y a un si grand nombre de poissons qu'on ne les sauroit compter, et tant d'animaux grands et petits; ces grands et vastes espaces ont sans doute été donnés à la mer, afin

que toutes les nations pussent jouir des avantages et des commodités qu'elle apporte. Ces commodités d'une part, sont la navigation, laquelle, comme nous avons dit, donne aux hommes la liberté et la facilité du commerce; et de l'autre, les vivres qu'elle leur fournit libéralement et abondamment par cette infinité de poissons qu'elle produit. Ç'a donc été pour cette raison que le Créateur a voulu qu'elle eût plusieurs bras et plusieurs golfes, afin qu'ils s'entremêlassent dans les terres fermes, et entrassent, pour ainsi dire, par nos portes, nous invitant à jouir de ses richesses et à nous nourrir de ses vivres. Par ce bel ordre a été faite la mer méditerrannée, la mer rouge, la mer du Pont-Euxin, le golfe persique et plusieurs autres qui sont comme des bras de ce grand corps, des commodités duquel Dieu a voulu que tous les hommes jouissent. Et il faut remarquer que toutes ces mers ont eu leurs ports et leurs rades, afin que les navires y pussent être en sûreté, sans demeurer exposés à la fureur des vents et des tempêtes. La providence de notre grand Dieu et sa toute-puissance ne paroissent pas moins dans cette grande multitude d'îles, qui sont départies par toutes les mers : saint Ambroise les appelle des bagues et des pierres précieuses, qui parent et ornent ce beau et grand corps, et qui sont autant de preuves de la toute-puissance et de la sagesse du Créateur. La providence paroît en ce qu'il semble que ce sont autant d'hôtelleries, pour ainsi dire, préparées pour les voyageurs, dans lesquelles ils peuvent se rafraîchir, se délasser, radouber leurs vaisseaux, s'assembler et se retirer,

soit pour éviter les tempêtes, ou pour se garantir des pirates qui courent la mer. N'admirerons-nous point aussi dans la même providence le soin qu'elle prend de conserver de certaines petites îles au milieu de ces grands gouffres et abîmes d'eau, et de ces superbes ondes qui semblent devoir submerger toute la terre, sans que néanmoins elles puissent rien usurper, ni rien entreprendre sur de si petites parties de son corps. C'est de cette merveille que Dieu s'explique, lorsque parlant au saint homme Job, il lui dit : *Qui est-ce qui a mis des portes et des barrières à la mer, et qui les lui a fermées, lorsqu'elle se lançoit avec tant d'impétuosité, qu'il sembloit qu'elle voulût sortir de son propre centre? C'est moi qui l'ai retenue par les bornes que je lui ai plantées; et qui lui ai dit : Tu viendras jusqu'ici et ne passeras pas plus avant, et ici tu abattras l'orgueil et arrêteras la fougue de tes vagues* (*Job.* 38). Et certainement il y a sujet d'admirer, voyant l'impétuosité et la violence avec laquelle tous les élémens se portent à leur centre, que néanmoins Dieu par la force d'une seule de ses paroles ait retiré depuis tant de milliers d'années la mer de son centre naturel, qui est toute la surface du corps de la terre, sans qu'elle ait usurpé sur elle un seul pas au delà de l'espace qu'il lui avoit marqué. De cela il prend sujet de confondre la désobéissance et la témérité des hommes, en la comparant au respect et à l'obéissance que lui rendent les créatures insensibles; et il leur dit par la bouche du prophète Jérémie : *Quoi donc, vous ne me craindrez pas et vous ne trem-*

blerez pas devant ma face, moi qui ai eu la puissance de faire que le sablon servît de barrières à la mer et qui lui ai fait un commandement qu'elle ne violera jamais ! Ses ondes s'émouvront ; mais elles ne prévaudront point; elles s'enfleront, mais elles ne passeront jamais plus avant. (*Hier.* 5.)

Dans la navigation qui se fait depuis le Portugal jusqu'aux Indes orientales, qui est de cinq mille lieues, au milieu de la grande mer océane il y a une île inhabitée, qu'on appelle Sainte-Hélène, pourvue de quantité d'eaux douces, de poissons, de gibiers, et de fruits que la terre produit d'elle-même, sans aucun travail ni industrie humaine. Les voyageurs ont la commodité de s'y rafraîchir, de pêcher, de chasser et d'y faire leur provision d'eau douce : et ne semble-t-il pas que ce soit une hôtellerie que Dieu a établie exprès pour cela ? car en effet, elle ne sert à autre chose, et celui qui l'a créée ne l'a pas fait inutilement. Ce qu'il y a de plus merveilleux en cela, c'est de voir comment cette petite pièce de terre qui forme cette île, s'élève depuis le fond de ces profonds abîmes jusqu'à la hauteur des eaux, sans que tant de coups de mer l'aient entamée en la moindre partie, et que n'étant pas plus grande à proportion de la mer qu'une coquille de noix, elle ne laisse pas de se maintenir toute entière et sans recevoir aucun dommage de tant de vagues et de tempêtes dont elle est presque incessamment battue. Après cela qui n'admirera point cette providence et cette toute-puissance du Créateur, qui peut donner de si forts et de si solides fondemens à tout ce qui lui

plaît? Voilà quel est le frein que Dieu a mis à ce grand corps de la mer, afin qu'il ne submerge point la terre; et qui fait, lorsqu'il s'emporte plus impétueusement contre ses rivages, qu'il semble avoir peur de toucher aux bornes qui lui sont prescrites; sur lesquelles voyant la loi que le doigt de Dieu lui a gravée, il retourne en arrière comme un cheval revêche et furieux, qui est contraint de céder à la bride qui le gouverne et qui malgré lui le fait rebrousser sur ses pas.

Si la mer d'un côté sépare et divise les terres en les traversant par le milieu, elle les unit aussi et les entretient en concorde et en amitié, par le trafic commun qu'elle leur donne le moyen d'exercer. Car le Créateur désirant que toutes les nations vécussent en paix et en société, il n'a pas voulu qu'une seule fût absolument pourvue de tout ce qui lui étoit nécessaire pour l'usage de la vie humaine; afin que le besoin mutuel entretînt l'union entre tous les hommes. De sorte que la mer située au milieu des terres, nous représente une foire ou un marché universel, où se trouvent tous les vendeurs et acheteurs, avec toutes les denrées nécessaires à la subsistance du genre humain. Car les chemins qui se font par terre sont fort pénibles, et fort difficiles; et il n'est pas possible de transporter par ce moyen tout ce qui est nécessaire d'un pays à l'autre; le Créateur a sans doute ouvert aux hommes cette voie, par laquelle vont et viennent commodément tant de vaisseaux, dont le moindre peut charger des fardeaux beaucoup plus grands que l'on ne sauroit faire sur plusieurs bêtes et voitures; et

tout cela afin que rien ne manquât à l'homme ingrat et méconnoissant. La mer nous fournit ces commodités et plusieurs autres encore; « et c'est elle, comme » dit saint Ambroise (*Lib.* 1. *Hexam. cap.* 5), qui est » l'hôtesse des rivières, l'origine des pluies, la dé- » charge des inondations, la voie des traites et des » provisions; celle qui approche les peuples éloignés, » qui nous met à couvert des périls de la guerre, qui » arrête la fureur des barbares, qui remédie aux sté- » rilités de la terre. »

Nous avons à considérer une autre chose en la mer, qui comme l'un des principaux ouvrages du Créateur, ne nous représente pas moins sa clémence, qu'elle fait quelquefois son indignation et sa colère. Car que peut-on voir de plus doux ou de plus tranquille que la mer, lorsqu'elle n'est point irritée par les vents; ou lorsqu'étant flattée par les plus tempérés, elle s'agite doucement et envoie ses ondes sur le rivage avec ordre et avec mesure, qui se suivent avec un agréable murmure, et qui s'élèvent, pour ainsi dire, les unes sur le dos des autres, jusqu'à ce qu'elles viennent à se briser sur les bords? Mais lorsqu'étant combattue par des vents impétueux, elle élève ses vagues épouvantables jusqu'aux nues, et que plus elle les pousse en haut, plus elle découvre le sein effroyable de ses abîmes; lorsque les pauvres voyageurs étant ainsi agités de haut en bas, et leurs navires battus à grands coups de mer, ils demeurent exposés à l'incertitude de la vie ou de la mort; n'est-ce pas alors qu'elle nous exprime fort clairement la grandeur du courroux de Dieu

et de son pouvoir, qui peut élever et calmer quand il lui plaît de si grands orages? C'est aussi ce que le Prophète met au nombre des grandeurs de Dieu, lorsqu'il dit : *C'est vous, Seigneur, qui exercez votre empire sur la mer, et qui pouvez apaiser la fureur de ses ondes; les cieux et la terre sont à vous; c'est vous qui avez créé sa rondeur, avec tout ce qu'elle contient; c'est vous qui avez fait la mer, et le vent du midi qui l'émeut et l'agite, est l'ouvrage de vos mains.* (*Psal.* 73).

Mais dans la mer il y a un autre avantage et une autre commodité si grande, que mon esprit et ma plume n'osent presque entreprendre de les raconter; car quelles paroles pourront suffire, je ne dis pas pour expliquer, mais je dis seulement pour nombrer et nommer, s'ils avoient des noms, les divers genres de poissons qu'il y a dans cet élément? Quelle intelligence, quelle sagesse a été celle qui a su inventer, je ne dis pas tant d'espèces, mais une si grande diversité de formes de poissons, tant de différens corps, les uns très-petits, les autres d'une grandeur incroyable; et entre ces deux extrêmes, une infinité d'autres tous différens, les uns plus petits, les autres moindres? Car c'est lui qui a créé la baleine, aussi-bien que la grenouille; et il n'a pas eu plus de peine à former ce poisson d'une grandeur si monstrueuse, que cet autre petit animal. Il y a de certains ouvriers qui découpent sur du papier, ou qui forment en broderie sur le drap une infinité de figures et de chimères, selon qu'elles leur viennent en l'esprit, parce que la soie

et le papier obéissent à la volonté de l'ouvrier. Mais que dirons-nous donc de cet ouvrier si subtil et si ingénieux, qui a su dessiner et tracer une si grande diversité de figures, telles que nous les apercevons dans les poissons de la mer, auxquels il a su attribuer des qualités si différentes? Celui qui forme les dessins sur la soie, ne fait autre chose que dresser une figure, sans lui rien donner au delà de ce qu'elle représente; mais ce souverain ouvrier a su donner à sa figure, l'âme, la vie, les sens, les mouvemens, les adresses pour chercher sa nourriture, et des armes offensives et défensives pour sa conservation, et par-dessus tout cela une fécondité si grande pour maintenir son espèce, que nous ne le croirions jamais, si l'expérience ne nous le faisoit voir; et de fait, qui est-ce qui pourroit nombrer les œufs d'un poisson, quel qu'il soit? Et néanmoins de chacun de ces petits œufs il naît un poisson qui devient avec le temps aussi grand que celui d'où est sorti l'œuf; l'eau toute seule, sans autre secours, le reçoit comme une mère favorable, lorsqu'il est éclos par la vertu et la puissance du Créateur; elle le nourrit dans son sein et l'élève jusqu'à sa perfection: peut-on s'imaginer quelque chose de plus admirable? La providence divine ayant créé tous ces poissons pour la nourriture de l'homme, et les pècheurs ne voyant pas les poissons dans l'eau, comme les chasseurs voient le gibier sur la terre, ou dans l'air, elle a voulu multiplier en si grande abondance la fécondité des poissons, que la mer en fût toute fournie, afin qu'en quelque lieu que l'on jetât le rets, il y eût moyen de

prendre quelque chose. A la vérité les diverses sortes d'animaux qui existent sur la terre sont presque innombrables; mais il n'y a pas de comparaison en cela, avec ceux qui sont dans la mer, quoiqu'il semble que cet élément ne fût pas disposé, ni pour recevoir des habitans, ni pour leur donner des vivres et des alimens, comme fait la terre à ceux qu'elle contient.

Que dirai-je encore des différentes sortes d'animaux que la mer produit, et des diverses figures qui rendent ses poissons semblables aux animaux de la terre? car il y en a qui ressemblent à des chevaux, d'autres à des chiens, d'autres à des loups, et d'autres à des moutons: et afin que l'imitation fût générale en toutes choses, il y en a même qui ont notre figure, que l'on appelle pour cela des hommes marins. Que dirai-je des coquilles d'où l'on tire la pourpre, qui sert aux plus grands ornemens des rois? Que dirai-je des autres coquillages, et des différentes manières de tours, grands et petits, dont ils sont façonnés en mille sortes, les uns plus blancs que la neige, les autres ornés et tachetés d'une infinité de couleurs? O sagesse admirable et incompréhensible du Créateur! Combien, Seigneur, sont magnifiques tous vos ouvrages! ils sont tous faits avec une sagesse extrême; et non-seulement la terre, mais aussi la mer est remplie de vos merveilles.

Je ne puis passer sous silence la force et la vertu que Dieu a mises en quelques-uns des poissons: il y en a un entr'autres qu'on appelle Remora, lequel bien que des plus petits, peut arrêter tout court un grand

vaisseau, quoique le vent le pousse à pleines voiles? Quelle doit être la puissance de ce souverain Seigneur, qui avec un si petit instrument peut faire un si grand effet? La sardine est encore plus petite, et néanmoins elle nourrit la mer et la terre; car c'est la viande ordinaire des plus grands poissons; et elle l'est aussi de la plupart des hommes : aussi dit-on communément qu'elle va plus par terre que par mer, allant et venant d'un lieu à l'autre, pour servir à notre nourriture.

Admirons par-dessus tout le goût et la délicatesse que Dieu a mise dans les poissons, qui est certainement plus grande que dans les chairs : aussi anciennement servoient-ils principalement pour les délices des tables les plus délicates. Ce qui donna sujet à saint Ambroise de faire ces exclamations : ah malheur ! les délices ont été créées avant l'homme; l'abondance, mère de la volupté, avant la nature même : et la tentation de l'homme a précédé la création de l'homme. Il est vrai que le Créateur n'avoit pas fait cela pour tenter l'homme; mais pour le nourrir et le régaler, témoignant en cela qu'il le vouloit traiter comme un fils cher et bien-aimé; afin que la délicatesse de ces mets, l'excitât à aimer et louer celui qui lui auroit préparé une table si délicieuse. Mais la plupart des hommes sont si ingrats, que bien que les créatures les invitent à glorifier celui qui leur prodigue tous ces biens; enivrés et assoupis dans cette possession, ils s'arrêtent là, sans penser seulement à en rendre grâces, ni à dire en eux-mêmes, Dieu qui a fait tout ceci pour moi, me devoit-il quelque chose?

CHAPITRE IX.

Du quatrième élément qui est la terre.

DESCENDONS maintenant à notre mère commune, qui est la terre, de laquelle nos corps sont tirés, et des biens de laquelle nous sommes nourris; mais ce sera sans nous éloigner beaucoup de la mer, car c'est elle qui par les voies secrètes et par les canaux que Dieu a disposés, s'unit et se lie avec la terre, d'où nous retirons plusieurs grands avantages. L'un des principaux est, qu'il a rendu son corps solide, affermissant et épaississant par son humidité, ses parties, afin qu'elle nous puisse soutenir : autrement étant sèche comme elle est au dernier degré, toutes ses parties seroient tellement désunies et subtiles, que la chaux pulvérisée ne le seroit pas davantage; et ainsi elle ne sauroit nous porter.

Entre tous les élémens celui-ci est à la vérité le plus bas et le moins actif : et toutefois assisté du ciel et des autres élémens, il nous sert plus utilement que tous les autres. Et c'est un exemple qui nous convie à faire effort sur la foiblesse de notre nature, qui bien que de soi inférieure à celle des anges, néanmoins assistée des faveurs de la grâce, peut s'élever au-dessus d'eux. Son assiette et sa place naturelle est le centre et le milieu du monde, où elle est environnée de toutes parts d'eau et d'air, sans pour cela pencher plus d'un

d'un côté que d'autre : parce qu'ainsi que le Créateur a pu mettre dans la pierre d'aimant cette merveilleuse propriété de regarder toujours le nord, et de ne trouver de repos qu'en lui seul, il a pu aussi donner à la terre cette inclination naturelle, de tenir pour centre et pour situation naturelle le point qui est précisément au milieu du monde, et la propriété de se tourner toujours de ce côté-là, sans se mouvoir ni d'un côté ni d'autre : ce qui est en effet la même merveille, que si au milieu d'une salle il y avoit une boule suspendue en l'air, où elle se soutînt de son propre poids; ce que plusieurs philosophes n'ont encore pu concevoir. C'est de cette merveille dont a parlé le Prophète lorsqu'il a dit : *Vous avez, Seigneur, fondé la terre sur son propre poids, et jamais elle ne changera de place, ni ne panchera d'un côté ni d'autre. C'est vous qui avez aussi ordonné que la mer la couvrît comme une robe, et qu'elle en fût environnée et revêtue* (*Psal.* 103).

Le même Psalmiste dit ailleurs que ce même lieu fut destiné par la providence pour l'habitation des hommes. *Le ciel des cieux, dit-il, est pour le Seigneur, mais il a donné la terre aux hommes* (*Psal.* 113), aussi est-ce elle qui, obéissant à l'ordonnance du Créateur, nous reçoit comme une tendre et charitable mère, lorsque nous venons au monde, qui nous nourrit étant nés, qui nous porte tandis que nous vivons, et qui reçoit nos corps dans son sein après notre mort pour les garder comme en dépôt jusqu'au jour de la résurrection générale. Ce grand élément nous est

beaucoup plus favorable que les autres; car nous voyons que des eaux viennent les débordemens des rivières, qui font un notable dommage aux terres voisines; l'air s'épaissisant en nuées, excite des grêles et des tourbillons qui ruinent les moissons et les travaux des laboureurs; mais la terre étant destinée pour le service de l'homme, quelles sortes de fruits ne nous donne-t-elle point? de quelles odeurs, de quelles saveurs, de quelles couleurs ne réjouit-elle point nos sens? Qui pourroit parler dignement de sa fertilité et de ses richesses, surtout si nous considérons quelle quantité de différens métaux on a tiré de ses entrailles pendant quatre mille ans avant la venue de Jésus-Christ, combien il en a encore été tiré depuis, et combien il s'en tirera jusqu'à la fin du monde, les hommes allant fouiller jusqu'au fond des enfers, comme dit un poète, et poursuivant l'or et l'argent, quoique caché jusqu'aux plus profondes entrailles de la terre? Que dirai-je aussi de la diversité des pierres précieuses qu'elle nous fournit, dont la valeur et les propriétés sont si admirables, et qui sont toutes enfermées dans son sein?

Mais entre tous les biens que nous recevons de sa libéralité, celui des fontaines et des ruisseaux qui coulent de ses veines, est des plus considérables; c'est par là qu'elle est rafraîchie et humectée; et comme le Créateur a departi dans notre corps les veines pour le rafraîchir et pour l'entretenir, aussi a-t-il ordonné que ce grand corps de la terre eût ses veines, qui sont, comme j'ai dit, ses rivières, lesquelles s'épanchant

dans toutes ses parties, la rafraîchissent et l'humectent, et ne contribuent pas peu à notre nourriture par le grand nombre de poissons qu'elles produisent, et par l'humeur dont elles animent nos semences.

Ce n'est pas à cela que la divine Providence a borné ses soins; car ayant vu qu'en beaucoup de lieux il n'y auroit ni fontaines, ni ruisseaux, ni rivières, elle a voulu que toute la terre fût abreuvée d'eaux, afin que les hommes venant à creuser dedans, ils pussent par le moyen des puits, suppléer au manquement des fontaines. Mais qui ne sera point surpris d'admiration, considérant la naissance de ces rivières et de ces fontaines? en de certains endroits fort éloignés de la mer, nous voyons sortir de dessous une roche vive un jet d'eau plus gros que le bras et quelquefois plus gros que tout le corps. D'où diroit-on que cette eau provient? elle coule également l'hiver et l'été. Quel est cet abîme si abondant qui la peut toujours entretenir et qui depuis tant de milliers d'années ne s'est jamais tari? Si vous me dites qu'elle se forme de l'air enfermé dans les concavités de la terre (étant certain, comme il est, que de dix parties d'air il ne s'en fait pas une d'eau), quelle quantité d'air faudra-t-il pour fournir incessamment à l'entretien des fleuves du Nil, du Danube ou de l'Euphrate? Je ne nie pas que beaucoup d'autres petites rivières joignant leurs eaux à celles de ces fleuves ne contribuent beaucoup à les enfler, mais ils ne laissent pas d'être déjà fort grands dès leur source. Le Prophète a glorifié le Créateur de ce qu'il tire les vents de ses trésors; mais combien doit-il être davan-

tage loué et glorifié d'avoir créé dans la terre ces grands réservoirs d'eaux vives, qui ne tarissent jamais? Quelle est la matière d'où se forme tant d'eau, et quelle est la cause efficiente qui a produit cette matière? car toutes les opinions des philosophes sont jusqu'ici différentes sur ce sujet, et ce qu'ils en disent est fort peu satisfaisant. Mais le moyen de contenter nos esprits, c'est d'admirer en cela la providence de celui qui l'a pu et su faire, et de lui rendre grâces d'un si grand bienfait. Il faut sans doute que celui qui n'entrera pas dans ce sentiment soit bien grossier et bien insensible, puisqu'un Maure fort brutal et fort stupide passant un jour avec son maître la rivière qui est entre Castro et Cordoue, et voyant qu'elle couroit sans s'arrêter, se tourna tout étonné vers son maître, et en son langage grossier se mit à lui dire : Courir, courir, sans jamais se remplir; courir sans jamais cesser, ô que Dieu est grand! Sans mentir, ce Maure stupide nous doit donner de la confusion, et il nous oblige par son exemple à louer le Créateur pour un si grand et si signalé bienfait; mais cet ange de l'Apocalypse nous y oblige bien davantage, qui, selon saint Jean, volant au milieu du ciel, crioit à haute voix aux habitans de la terre : *Craignez le Seigneur et le louez, parce que l'heure de son jugement s'approche; adorez celui qui a fait le ciel, la terre et la mer, et tout ce qu'ils contiennent, et les fontaines d'eaux* (*Apoc.* 14). En quoi il faut remarquer, que passant sous silence toutes les merveilles que nous voyons dans les autres élémens, il ne fait mention que des fontaines en particulier, comme de ce qu'il y a de plus admirable.

Que dirai-je encore des eaux médicinales, qui sortent du sein de la terre, pour la guérison de plusieurs maladies? Car nous expérimentons chaque jour leurs diverses propriétés; les unes relâchent les membres roidis, ce qui sert à l'usage des estropiés; les autres au contraire fortifient ceux qui sont affoiblis et relâchés; les unes dessèchent l'abondance du flegme; les autres soulagent la mélancolie. Quelques-unes sont propres pour la goutte, les autres pour la pierre; d'autres guérissent des plaies invéterées. Telle est la puissance du Créateur, d'avoir pu dans un simple remède inspirer tant de merveilleuses propriétés : et tout cela pour le salut de l'homme ingrat, qui reçoit le bienfait, et pense si peu à rendre grâces à celui de qui il le reçoit.

Mais ce que nous devons admirer par-dessus tout, c'est la grande vertu que ce divin gouverneur a pu inspirer à la terre par une seule de ses paroles, dès le commencement de la création; car depuis ce temps-là jamais elle n'a manqué de nous fournir abondamment du blé, du vin, de l'huile, des fruits, des légumes, non plus que des herbages pour la nourriture des animaux créés pour le service de l'homme. Les hommes passent légèrement par-dessus tant de merveilles, sans considérer ni l'admirable fertilité que le Créateur a donnée à la terre, ni la vertu qu'il a mise dans un petit grain de blé, ni dans toutes les autres semences, parce que l'objet ordinaire de tant de merveilles qui se présentent chaque jour à nos yeux, empêche que nous n'en soyons touchés.

CHAPITRE X.

De la fertilité de la terre; de ses plantes, et de ses fruits.

AYANT parlé de la terre, il est à propos de parler ensuite de sa fertilité et de ses fruits. Ce sera un commencement du traité que nous avons dessein de faire des choses qui ont vie; parce que celles dont nous avons jusques ici fait mention n'en ont pas, comme les cieux, les étoiles, les élémens et les autres mixtes imparfaits. Et parce que les choses qui ont vie sont plus parfaites que celles qui ne l'ont pas, il est certain qu'on voit aussi mieux en elles la sagesse et la providence du Créateur, et que plus la vie est parfaite, plus aussi elle témoigne clairement l'excellence de l'ouvrier qui l'a donnée, comme nous verrons dans la suite de cet ouvrage. Car il ne faut pas douter, que plus les choses sont parfaites, plus Dieu en a de soin, et qu'ainsi elles ne nous manifestent plus évidemment la grandeur de sa providence. Or, afin que nous ne puissions ignorer que c'est à sa seule bonté que nous sommes redevables de ce bien général des fruits de la terre, il les créa le troisième jour, c'est-à-dire, avant la création du soleil, de la lune, et des autres planètes, par la vertu desquelles les plantes sont maintenant produites, et avant qu'il y eût aucune des semences d'où elles naissent: de sorte que par la seule

vertu de sa toute-puissante parole, il suppléa à la cause matérielle et efficiente de toutes les plantes et de tous les arbres de la terre. Toute cette diversité d'espèces innombrables ne lui coûta que ces seules paroles : *Que la terre produise l'herbe verdoyante, qui porte dans soi sa semence, et des arbres fruitiers, selon leurs espèces* (*Genes.* 1). Ce commandement ne fut pas sitôt prononcé, que la terre produisit à l'heure même et se revêtit de verdure, reçut la vertu de fructifier, et s'embellit de l'émail de diverses fleurs. Mais qui est-ce qui pourra exprimer la beauté des campagnes qui fournissent tant de douces odeurs, et de toutes sortes de plaisirs à ceux qui la cultivent? Que pourrons-nous dire, qui soit approchant de cette beauté? Nous pouvons tirer un grand témoignage de son excellence par la comparaison que fait le grand Patriarche dans l'Écriture, de l'odeur des champs fertiles avec la grâce et la bénédiction des saints : *L'odeur de mon fils, dit-il, est comme celle d'un champ rempli de fleurs et de fruits* (*Genes.* 27). Qui pourra exprimer la senteur des violettes, la blancheur des lis, l'incarnat des roses, et la grâce des prairies peintes d'une infinie diversité de fleurs différentes? Les unes sont de couleur d'or, les autres de pourpre, les autres marbrées et mêlées de diverses peintures; et en tout cela vous seriez bien embarrassé de dire ce qui vous agrée davantage, ou le coloris de la fleur, ou la grâce de la figure, ou la rareté de son odeur. Si les yeux sont récréés et satisfaits par un spectacle si délicieux, l'odorat ne l'est pas moins par l'odeur qui s'en répand dans

l'air : et cette beauté est si rare et si parfaite, que le Créateur même a voulu se l'appliquer, lorsqu'il a dit: *La beauté des champs est en moi.* Et en effet quel autre ouvrier, pour excellent qu'il fût, auroit été capable de créer une si grande diversité de belles choses? Jetez un peu les yeux sur un lis, et considérez la blancheur de cette fleur, voyez comment elle s'élève en haut sur son pied tout revêtu de ses feuilles; lorsqu'il est parvenu à sa hauteur, il forme en haut une espèce de coupe, qui contient quelques grains, qui semblent être d'or, tellement munis et gardés par les feuilles de la fleur, que rien n'est capable de leur nuire. Que si l'on veut cueillir cette fleur, et tirer les feuilles de la tige, quel ouvrier pourra la refaire et imiter sa beauté? Aussi le Créateur l'a tellement louée de sa propre bouche, qu'il a dit : *Que Salomon même au plus haut point de sa gloire, n'a pas été si richement vêtu que l'une de ces belles fleurs.* Si nous avons sujet de nous étonner que la terre ait sitôt produit ses richesses, combien en aurons-nous davantage, si nous venons à considérer que les semences répandues sur la terre ne nous donneroient point de fruit, si premièrement elles ne mouroient ! de sorte que plus elles perdent ce qu'elles sont, plus elles fructifient. Saint Ambroise s'étend avec plaisir sur ce sujet, et semble nous dépeindre, plutôt que de nous raconter par des paroles, la façon de laquelle un grain de blé se pousse hors de terre, pour nous faire contempler et trouver Dieu en toutes choses, par un si petit exemple. Il dit que « la terre reçoit » premièrement ce grain, puis étant couvert, elle le

» serre comme une bonne mère dans son sein, où il » vient à se dissoudre, puis il se convertit en herbe. » Cette herbe étant crue, produit un épi avec ses pe- » tits étuis, dans lesquels le grain se forme; et par ce » moyen il se garantit, et de la rigueur du froid, et de » l'ardeur du chaud, et de la violence des vents, et » de l'excessive humidité des pluies, qui ne font au- » cun dommage au fruit nouvellement né. Mais il ne » se défend pas seulement avec son petit étui des oi- » seaux qui le veulent becqueter; il le fait beaucoup » mieux avec ses petites barbes qui sont comme au- » tant de piques dressées contre leurs attaques. Et » parce que le tuyau qui est fort menu, ne pourroit » pas soutenir le poids de l'épi, il se renforce par les » diverses peaux et feuilles dont il est revêtu, et beau- » coup plus encore par le moyen des nœuds, qui sont » départis par certains espaces : la même chose ne se » trouve pas dans les avoines, qui n'élevant pas fort » haut leurs épis, n'ont pas aussi besoin de ce renfor- » cement. Car comme ce très-sage ouvrier ne laisse » pas manquer les choses nécessaires, il n'en fait point » aussi de superflues. » Tout ce discours est de saint Ambroise.

Or sous ce nom d'herbes, il ne faut pas entendre seulement les moissons, dont nous venons de parler, mais aussi plusieurs différentes espèces de légumes créés pour subvenir en partie à notre nourriture. Les unes se conservent sèches toute l'année; les autres se mangent aussitôt qu'elles sont sorties. Il y en a qui viennent sous terre; d'autres s'élèvent au-dessus, et en ce

genre il faut comprendre celles qui ont des pepins ou des graines, lesquelles servent après de semences pour en produire d'autres. En quoi il y a certainement grand sujet d'admirer la providence de ce souverain dispensateur de toutes choses, lequel ayant créé des fruits récens et propres à manger l'été, nous a pourvus aussi de légumes pour la même raison; de sorte que non content de tant d'animaux, de tant de chairs, de poissons, d'oiseaux, d'arbres fruitiers et de moissons abondantes qu'il nous a donnés, il a voulu encore augmenter notre provision par le moyen des légumes, afin que rien ne manquât au goût, non plus qu'à l'aliment nécessaire aux hommes. Il faut encore remarquer que Dieu faisant la provision des hommes, n'a pas oublié celle des animaux, pour l'amour des hommes. C'est ce que le Prophète a si bien observé, lorsqu'il a dit : *Que le Seigneur avoit produit dans les montagnes le foin et l'herbe pour le service des hommes.* Car, quoiqu'il dise *des hommes*, on sait bien que ce n'est pas pour leur usage, mais pour celui des animaux, lesquels ont été créés comme des valets, pour le service des hommes. Par ce que nous venons de dire, on peut juger qu'il ne faut pas seulement appeler barbares les hommes qui vont tous nus et comme sauvages sous la ligne équinoxiale, mais aussi beaucoup d'autres, qui vont tous les jours vêtus de soie et de velours : ce que j'expliquerai par cet exemple. Si un cavalier faisant voyage, venoit par hasard à s'arrêter chez quelque riche laboureur, qui sans le connoître ni lui avoir aucune obligation, le reçût et

traitât avec toute la courtoisie et la bonne chère qu'il lui seroit possible, lui servant sur sa table les meilleurs vivres qu'il auroit en sa maison; si ce cavalier, après avoir reçu ce bon traitement, s'en alloit sans prendre congé de son hôte et sans le remercier, ni lui dire aucune parole de civilité, qu'est-ce que nous dirions de cet homme? Nous dirions sans doute que c'est un barbare, un glorieux, un brutal, et à peine lui voudriez-vous donner le nom d'homme. Que dirons-nous à plus forte raison d'une infinité d'hommes riches et puissans, qui se mettant tous les jours à table, et la voyant couverte de plusieurs vivres très-exquis que Dieu a créés, non pas pour soi ni pour les anges, mais pour le seul goût et pour l'aliment de l'homme, ne rendent ni grâces à celui qui les a si bien reçus et si bien traités dans sa grande maison de ce monde, sans leur avoir aucune obligation; ni ne songent pas seulement, voyant cette grande table si bien garnie de ses biens, à celui qui en est l'auteur et le dispensateur? Qui pourra me nier après cela, que ces gens-là, qui vivent dans un si profond oubli, ne soient pas plus que barbares? Tel étoit ce riche avare de l'Evangile, qui faisant tous les jours grande chère, ne se souvenoit ni de Dieu, ni du pauvre Lazare qu'il avoit devant ses yeux.

§ 5.

Mais une infinité d'herbes médicinales, dont se servent aujourd'hui les médecins, ne furent pas moins créées pour le salut de l'homme : les unes ont la vertu de purger la bile, les autres la pituite, d'autres la mé-

lancolie. Il y en a qui purifient le sang, d'autres qui guérissent les plaies, d'autres échauffent l'estomac, d'autres tempèrent la chaleur du foie. Il s'en trouve qui étant distillées éclaircissent la vue, et d'autres enfin qui servent à la guérison d'une infinité d'autres maladies. O combien grande et admirable est la providence du Créateur, qui a su mettre tant de propriétés en ces simples ! Pour en admirer de plus près les effets, prenons, par exemple, la racine de rhubarbe : c'est elle qui a la vertu de purger la bile; aussi voyons-nous qu'ayant pris une potion, sa vertu passe incontinent au foie, qui est la source de toutes les veines dispersées par le corps; et comme il contient en soi la masse des quatre humeurs, la vertu de cette racine attire particulièrement à soi l'humeur bilieuse, sans s'attacher aux autres, laquelle, obéissant à cette vertu qui la chasse au dehors, le corps qui en est déchargé reprend sa santé; de sorte que comme l'aimant a la propriété d'attirer à lui le fer seul, quoiqu'il ait tout auprès plusieurs autres métaux, aussi cette racine a la propriété d'attirer à elle cette humeur, en la manière que je viens de dire.

Ce n'est pas seulement dans les simples que le Créateur a mis ces propriétés de guérir, il les a aussi attribuées à plusieurs pierres précieuses, comme à celle de bézoard, qui sert contre diverses maladies. Il les a mises dans de certains bois, comme nous expérimentons dans les bois qu'on appelle d'Inde, et de la Chine, qui ont la faculté de guérir certaines maladies qu'on ne gagne guère sans offenser sa divine ma-

jesté, laquelle n'a pas laissé pour cela d'y pourvoir de remèdes, tant cette bonté souveraine est magnifique. Peut-on après cela trouver des gens si aveugles, qu'ils n'aperçoivent pas l'amour que le Créateur a pour les hommes, et le soin qu'il prend de leur santé, voyant tant de remèdes qui ont été découverts, et qui se découvrent tous les jours pour la leur conserver?

Toutes ces provisions que la terre nous fournit si largement, témoignent assez les soins de la divine providence, pour nourrir et guérir les hommes, et pour prévenir, comme pourroit faire un très-bon père de famille, toutes les nécessités de ses serviteurs; mais que dirons-nous avec cela de ces différentes sortes de belles fleurs, qui ne sont à la vérité d'aucune nécessité, mais qui ont été faites pour le seul plaisir de l'homme? Et de fait, à quel autre usage peuvent avoir été créés les œillets, les lis, les tulipes, les anémones, et une infinité d'autres sortes de fleurs, dont nous voyons les jardins, les montagnes, les prairies et les campagnes couvertes : les unes blanches, les autres rouges, d'autres jaunes azurées, et de plusieurs autres couleurs? Ajoutez-y l'adresse et la délicatesse de leur composition, l'ordre et la proportion de leurs feuilles, et l'excellente odeur que quelques-unes répandent; à quoi peut servir tout cela, que pour le seul plaisir de l'homme? Il est vrai qu'en repaissant agréablement dans tous ces beaux objets nos yeux corporels, nous avons aussi de quoi repaître ceux de l'âme, lui faisant considérer en cela l'excellente beauté du Créateur, et le soin particulier qu'il a pris non-seulement de notre

nourriture, comme fait un bon maître de celle de ses serviteurs; mais aussi comme un bon père pour des enfans très-chers, auxquels il ne donne pas seulement ce qui leur est nécessaire pour leur entretien, mais aussi ce qui peut servir à leurs honnêtes plaisirs. De sorte qu'il ne s'est pas contenté de nous faire voir la splendeur des astres qui brillent au ciel durant les nuits claires, il a voulu encore que les vallons, les prairies et les campagnes, revêtus d'une infinité de fleurs, nous fissent voir comme un autre ciel semé d'étoiles, réjouissant d'un côté notre vue par l'agréable objet de leurs beautés, mais excitant aussi nos âmes à donner gloire et louange à celui qui a tout créé, non pour soi, ni pour les anges, ni pour les brutes, mais pour le seul divertissement des hommes.

Mettons donc ceci en pratique, et voyant entr'autres un beau pied d'œillet, cueillons-en une fleur, et la tenant à la main, mettons-nous à philosopher de cette sorte. A quelle fin est-ce que le Créateur peut avoir créé cette fleur, puisqu'il ne fait rien sans quelque fin? Ce n'a pas été sans doute ni pour l'aliment de l'homme, ni pour lui servir de remède, ou pour autre nécessité semblable. Quelle autre fin a-t-il donc pu se proposer en cela, sinon de contenter notre vue et notre odorat par la beauté et par l'odeur de cette fleur? Mais ne nous arrêtons pas à cela seul; passons plus avant, et considérons combien d'autres sortes de fleurs il a créées pour le même effet, et principalement combien de pierres très-exquises et précieuses il a faites pour la seule satisfaction de la vue. Consi-

dérons encore combien d'autres choses il nous a données pour le plaisir des autres sens : la musique des oiseaux pour l'ouïe, les parfums pour l'odorat. Combien de divers goûts et de saveurs pour la bouche ! Et en cela pourrons nous ne pas admirer la bonté qu'exerce envers nous ce souverain Seigneur, lequel dans le temps qu'il a créé toutes choses, a fait tant de cas de l'homme, qu'il ne s'est pas contenté de créer pour l'amour de lui une si grande multitude de vivres et d'autres alimens qui lui étoient nécessaires (puisque tout le monde visible est destiné à son service); mais aussi qu'il a pris un soin si particulier de créer pour ses honnêtes plaisirs tant de choses différentes, et cela si abondamment, qu'il n'y a aucun des sens corporels qui n'ait ses objets particuliers pour se satisfaire? Un tendre père peut-il faire quelque chose de plus pour des enfans; je dis, pour des enfans très-chéris?

Mais sa bonté a passé encore plus avant, ayant aussi créé des arbres pour ce même effet, comme le laurier, le cyprès, les cèdres odorans, les tilleuls, et jusqu'au lierre qui sert à revêtir d'un beau verd les murailles des jardins, et à armer les autres arbres contre l'injure des saisons. Il y en a plusieurs autres qui semblent n'être faits que pour ce même usage; car ne portant point de fruits, ils ne peuvent avoir été destinés que pour notre divertissement; aussi est-il tel, et le plaisir que nous en recevons si grand, que l'Ecclésiastique a pris sujet de dire sur cela : *Les yeux se plaisent à voir la grâce de la beauté, et néanmoins la verdure des plantes est beaucoup plus agréable.* (*Eccl.* 40).

Mais de pouvoir nombrer la multitude des herbes, aussi-bien que leurs différentes qualités, c'est une chose qui a été réservée à la seule sagesse de Salomon, de qui l'Ecriture a dit, qu'il avoit eu le privilége de parler de toutes les plantes depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope des jardins (3 *Reg.* 4). Pour nous, au moins sommes-nous certains que la terre n'est pas moins remplie de plantes, que la mer de poissons. Encore a-t-elle cet avantage, que la mer en de certains lieux est sans pêcherie, tandis qu'il n'y a presque point d'endroit sur la terre qui en sa saison ne soit revêtu de verdure, sans qu'il y ait personne qui l'ait cultivée, ni semée auparavant; ce qui est un effet de l'obéissance qu'elle rend et qu'elle rendra toujours au commandement qui lui fut fait dès le commencement des temps par son Créateur.

§ 2.

Ce grand et éternel Créateur, après avoir créé les herbes, ordonna aussi à la terre de produire toutes sortes d'arbres, dont les différentes espèces ne se peuvent non plus expliquer que celles des autres plantes. Il y en a qui portent du fruit, d'autres qui sont tout-à-fait stériles; quelques-uns servent à la nourriture des hommes, les autres à celle des bêtes; les uns ne perdent jamais la feuille, d'autres en changent tous les ans. Il y en a, comme nous avons dit, qui ne servent qu'à donner de l'ombre et de la fraîcheur, et les autres sont propres à d'autres usages. Entre ceux qui portent du fruit, quelques-uns le donnent au printemps,

temps, d'autres en hiver, et d'autres encore durant toute l'année. Mais il faut bien considérer dans les uns et dans les autres l'ordre et la disposition admirable de la divine providence, laquelle a départi tous ces arbres sous divers genres, et chaque genre sous diverses espèces, non-seulement afin qu'il y ait abondance de nourriture pour les hommes, mais aussi pour leur ôter le dégoût, en leur diversifiant les fruits. Par exemple, prenons un cerisier, et voyons combien il y aura de diverses espèces de cerises, les unes hâtives, les autres tardives; les unes d'une couleur et d'une forme, et les autres d'une autre : et entre ces diverses formes et couleurs, combien y en a-t-il de différentes sortes? Sous le genre de la vigne, combien de diverses espèces de raisins? sous celui de poirier, combien d'espèces de poires? sous celui de figuier, combien de diverses espèces et couleurs de figues? sous celui de pommier, quelle différence de pommes avons-nous? sous celui d'oranger et de limonier, combien de différentes sortes d'oranges et de limons? Et c'est ainsi que ce très-sage gouverneur a divisé toutes choses selon leurs diverses conditions, et dans un ordre très-parfait, afin que nous ne manquassions jamais (comme nous avons déjà dit) de cette sorte d'aliment: car nous voyons que par ce moyen un fruit succède à l'autre, les tardifs aux avancés; aussi ne voyons-nous guère qu'un même arbre donne tous ses fruits à la fois, mais peu à peu; et lorsqu'une partie est mûre, l'autre se mûrit pour nous prolonger le plaisir et le goût du fruit par la durée.

Nous voyons plus clairement les soins de cette providence dans les fruits d'été qu'en tous les autres, parce que la chaleur en cette saison desséchant les corps, ils désirent naturellement la fraîcheur et l'humidité pour se tempérer; et c'est pour cela que le Créateur y a si bien pourvu par une si grande diversité non seulement de fruits, mais d'herbages et de légumes propres et accommodés à la qualité de la saison. Pourquoi donc l'homme ingrat ne pensera-t-il pas à celui qui a tant pris de soin pour son plaisir et pour sa commodité? On ne doit pas à mon avis moins estimer ce bienfait, parce que le fruit cause souvent des maladies; car ce n'est pas par le défaut du fruit, mais par l'intempérance de l'homme qui use mal du bien que Dieu lui fait, comme ce n'est pas la faute du vin de ce que plusieurs s'enivrent, mais la faute de ceux qui en abusent. Pour admirer davantage la suprême et divine sagesse, continuons de parler des plantes et de leur admirable composition : de même que celui qui veut bâtir une maison, commence par les fondemens sur lesquels il doit élever son édifice; ainsi le Créateur a ordonné que la première chose que feroit quelque plante que ce fût, soit arbre ou herbe, avant que de s'élever en haut, elle jetteroit des racines en bas, proportionnées à la hauteur qu'elle doit avoir; de sorte que plus elle doit s'élever en haut, plus elle enfonce profondément ses racines en terre. Lorsqu'elle a ainsi jeté son fondement, le tronc s'élève aussitôt, qui est comme une colonne pour soutenir tout l'édifice : de là procède la tête de l'arbre, qui

répand ses branches de tous côtés, récréant la vue par ses fleurs et ses feuilles, et nous offrant ensuite très-libéralement ses fruits bien mûrs et bien assaisonnés. En ceci nous devons remarquer une chose que Sénèque avoit fort bien considérée avant nous, c'est que quoique les feuilles des arbres et des plantes soient multipliées d'une manière innombrable, il n'y en a point qui soient absolument semblables; au contraire, on s'apercevra toujours, soit en la grandeur, ou en la forme, ou en la couleur, ou en quelqu'autre chose semblable, qu'il y a quelque différence. Il a fait la même observation dans la diversité des visages des hommes, lesquels bien qu'ils soient innombrables, à peine s'en trouvera-t-il un qui approche de l'autre; telle, et si grande et si admirable est l'industrie de ce grand peintre qui en tant de choses et par tant de manières nous manifeste la grandeur de son art et de sa sagesse.

Si nous avons sujet d'admirer en cela cette Providence, nous ne l'aurons pas moins si nous venons à considérer la manière avec laquelle ces arbres et toutes ces autres plantes subsistent; car nous verrons que dans leurs racines elles ont de certaines petites chevelures, par le moyen desquelles elles attirent l'humidité de la terre, qui, échauffée par la chaleur du soleil, s'élève en haut par le cœur et l'écorce du tronc, et par tous les pores qui sont dans le corps de l'arbre, à la conservation duquel cette même écorce est destinée, comme une chemise ou une robe pour le vêtir. Pour les feuilles, elles ont leurs petites veines comme

les corps humains, par lesquelles le suc qui les nourrit, se répand; étant disposées de telle sorte, qu'au milieu est située la grande veine qui sépare la feuille en deux parties égales, et se répand dans toutes les autres veines, se diminuant peu à peu, jusqu'à devenir aussi déliées que des cheveux; et c'est par là que la feuille reçoit sa nourriture. J'ai fait autrefois cette remarque dans quelques feuilles de mûrier, desquelles certains petits vers se nourrissent; ayant mangé ce qu'il y avoit de plus tendre en la superficie, cette merveilleuse tissure de veines très-déliées se découvroit. Mais ce n'est pas seulement par là que les arbres se maintiennent et subsistent, ils croissent aussi par le moyen de l'âme végétative, et s'élèvent beaucoup plus haut que ne font tous les animaux pourvus de la même faculté. Entre les autres causes de cette croissance, c'est que les brutes s'occupent, non-seulement à nourrir leurs corps, mais aussi aux opérations des sens, qui s'appellent animales, ce que ne font pas les plantes; et parce qu'elles sont moins occupées, elles croissent aussi davantage. Par la même cause, il arrive que les hommes fort attachés à l'étude, ou fort adonnés à la contemplation, sont plus foibles de corps que les autres, parce qu'ils donnent beaucoup plus d'exercice à ces opérations animales, non-seulement par les sens extérieurs, mais aussi par les intérieurs, et la vertu divisée a beaucoup moins de force que celle qui est jointe et unie.

§ 3.

Cette même providence ayant mûri les fruits, n'a pas oublié de pourvoir à leur conservation ; elle a pour cet effet muni les arbres de feuilles, non-seulement pour l'ornement et pour l'ombre, mais aussi pour défendre les fruits de l'ardeur du soleil qui les dessécheroit ; et plus les fruits des arbres sont tendres et délicats, comme ceux des figuiers et des vignes, plus a-t-il fait leurs feuilles larges, comme nous les voyons en ces mêmes arbres. Mais il faut remarquer encore entre les soins de cette sainte providence, qu'elle n'a pas fait les feuilles toutes rondes ; nous les voyons au contraire en long et découpées en certains endroits, afin qu'en couvrant les fruits de l'ardeur du soleil, il y ait aussi de certaines ouvertures qui les fassent jouir de la fraîcheur de l'air et des rayons tempérés du soleil.

Mais nous nous apercevrons encore bien mieux des soins de cette providence, si nous considérons les autres fruits, qui étant exposés sur des arbres fort hauts et en vue des vents, semblent aussi être en plus grand péril : quelques-uns de ceux-là naissent au sommet des montagnes, comme les pins, dont les fruits ne se conserveroient pas, si le Créateur ne leur avoit donné une garde aussi forte et aussi assurée qu'est la pomme de pin. Là le fruit est logé par un tel ordre dans ses petits étuis, et si bien conservé et gardé, que toute la furie des vents n'est pas capable de l'en tirer. Les noyers sont aussi fort grands et fort hauts, comme sont les châtaigners, (qui portent une sorte d'aliment pour les

pauvres, lorsque le pain leur manque.) Ces espèces d'arbres sont souvent plantées en des lieux hauts, et par conséquent fort exposés à l'impétuosité des vents; aussi le Créateur les a revêtus de ces petits aiguillons que nous voyons au dehors, et de deux peaux ou tuniques, l'une plus dure que l'autre, qui sont comme la dure-mère, et la pie-mère qui environnent et gardent le cerveau des hommes.

Et d'autant qu'entre les arbres il y en a qui portent des fruits fort grands et fort pesans, comme sont les pommes de coin et les citrons, l'auteur de la nature leur a donné des branches fort déliées et ployables, comme sont celles des cognassiers; aussi s'en servoit-on autrefois durant la persécution, pour fouetter cruellement nos saints martyrs; mais les citrons étant encore plus grands que les autres fruits, il a voulu, cet admirable auteur de toutes choses, que les rameaux d'où ils pendent, fussent non-seulement flexibles et forts, mais aussi qu'ils fussent droits, afin de mieux porter leur charge, pour nous faire voir que même dans les moindres choses sa providence et sa sagesse se sont occupées pour notre utilité.

Mais qui est celui qui n'admire point la beauté de certains arbres chargés de leurs fruits mûrs? Qu'y a-t-il de comparable à la beauté d'un pommier ou d'un poirier couverts de fruits, peints d'une admirable diversité de couleurs, et répandant de tous côtés une odeur très-agréable? Que peut-on voir de plus beau qu'un berceau de vigne, et entre ses feuilles verdoyantes pendre un grand nombre de beaux et de grands

raisins, de différens goûts et de différentes couleurs? Qu'est-ce que tout cela, sinon autant de perles ou de rubis qu'il y a de grains? Que dirons-nous de l'art admirable qu'il y a dans la fabrique d'une grenade? combien nous fait-elle voir clairement l'adresse et l'excellence de l'ouvrier, qui n'a pu si bien cacher son art, que nous ne soyons obligés de l'admirer en ce petit ouvrage. Il l'a premièrement revêtue d'une petite robe, faite justement à sa mesure, qui la préserve également de l'intempérie du chaud et du froid. Cette robe par dehors est un peu ferme et dure, mais par dedans beaucoup plus molle et délicate, afin qu'elle ne blesse point le fruit qu'elle contient, qui est fort tendre; là-dedans tous les grains sont distribués et départis par un si bel ordre, qu'il n'y a pas le moindre petit espace qui demeure vide; ils sont tous rangés par petits étages et chacun dans sa petite loge; et entre chacune des loges il y a une petite membrane plus déliée que la plus fine toile, qui les sépare tous; parce qu'étant, comme ils sont, infiniment tendres, ils se conservent beaucoup mieux séparés par cette petite toile, qu'ils ne feroient étant joints : outre que si l'un des grains se pourit dans sa logette, la petite toile préserve son voisin, afin qu'il ne participe point à cette corruption. C'est bien aussi pour le même sujet que le Créateur a partagé les siéges de notre tête en deux petites bourses, ou seins, séparés par leurs toiles, afin que les coups ou les blessures qu'une des parties du cerveau pouvoit recevoir, ne se communiquassent point à l'autre partie. Mais pour achever notre des-

cription, chaque grain de grenade a au dedans un petit os blanc, afin que ce qu'il a de tendre se soutienne mieux sur le solide, et au pied une petite queue déliée comme un fil très-fin, par laquelle le suc et la vertu se communique depuis la racine jusqu'au grain; car c'est par cette petite queue qu'il se nourrit, qu'il croît et qu'il se maintient, comme l'enfant qui est dans le ventre de sa mère, subsiste par le nombril. Or, tous ces petits grains ont chacun leur chambrette, faite de la même pellicule qui environne l'intérieur de toute la grenade; et afin que rien ne manque à la grâce de son fruit, elle se rassemble toute à un bout, où elle forme une couronne, sur laquelle il semble que les rois ont pris le patron de celles qu'ils portent : et en ceci on diroit que le Créateur a voulu déclarer et désigner ce fruit pour être le roi de tous les autres; au moins n'y en a-t-il point qui puisse lui être préféré, soit en la couleur de ces grains vermeils et vifs comme corail, non plus qu'au goût, ni même en l'utilité qui en revient à la santé. Car, en effet, la grenade est également agréable à la vue, douce à la bouche, savoureuse aux sains et salutaire aux malades. Elle a bien une qualité qui la rend encore plus recommandable, qui est que l'on peut la conserver plus facilement qu'aucun autre fruit toute l'année : et après cela sera-t-il possible que les hommes, qui sont si subtils à philosopher sur les choses humaines, ne le seront point à philosopher sur l'artifice merveilleux de ce beau fruit, afin de reconnoître en lui et par lui la sagesse et la providence de celui qui, avec un peu

d'humeur tirée de la terre et de l'eau, a su créer une chose si belle et si profitable? L'Epouse le savoit bien faire en ses cantiques, lorsqu'elle invitoit son Epoux à goûter de ses grenades, le priant d'aller avec elle au champ, pour voir si elles, et les vignes, avoient fleuri. (*Cant.* 7.)

Et d'autant qu'en ce même lieu il est fait mention des vignes, il ne seroit pas juste de passer sous silence l'utilité qu'elles nous apportent par leurs fruits; car encore que la vigne soit un fort petit arbre, néanmoins le fruit qu'il nous donne n'est pas petit : nous en retirons des raisins qui durent presque toute l'année; le vin qu'il produit nourrit, fortifie et réjouit le cœur de l'homme; il s'en fait du vinaigre et du verjus; il s'en fait des passerilles qui sont d'un goût très-agréable, et très-utiles pour les sains et pour les malades : et c'est pour cela sans doute que cette sagesse éternelle compare les fruits qui procèdent d'elle-même à ceux que cet arbre si fertile produit. Le Sauveur lui-même s'y compare dans l'Evangile, lorsque parlant à ses disciples, il leur dit : *Je suis la vigne, et vous le sarment* (*Joan.* 15); et tout ainsi que le sarment ne peut fructifier, s'il n'est uni à la vigne, ni vous aussi, si vous n'êtes unis à moi. Quoique cet arbre soit si petit, et que de soi il ne puisse s'élever en haut, il ne manque pas toutefois de moyens pour cela, la nature lui ayant donné de certains petits rameaux retortillés, avec lesquels il s'attache aux branches des arbres, et s'élève ainsi à leur hauteur, quelqu'élevés que ces arbres puissent être. C'est en cela que nous voyons, ce

semble, une expression bien vive de l'image de notre rédemption; car les hommes par la même voie (bien que créatures fort viles en comparaison des anges), en s'attachant à ce grand cèdre du mont Liban, qui est Jésus-Christ notre Rédempteur, et s'unissant à lui, non par de petites branches, comme la vigne, mais par les liens de son amour, sont ressuscités avec lui, comme dit l'Apôtre, et élevés jusqu'au ciel. Saint Grégoire nous a fort bien expliqué ceci par ces belles paroles : « Cette hauteur et cette sublimité divine ne » pouvoit être vue de nos foibles yeux; c'est pour- » quoi elle s'est abaissée jusqu'à se prosterner en ter- » re, pour nous mettre sur ses épaules; et se relevant » après, elle nous a aussi élevés avec elle; et par le » mystère de son incarnation et l'honneur de cette al- » liance, la nature humaine a été ennoblie et relevée » par-dessus les anges mêmes. »

§ 4.

Puisque dans la division des arbres, que nous avons faite ci-devant, nous avons fait mention des arbres stériles et sauvages, il est à propos aussi de faire voir en ceci le soin de la providence divine, laquelle voyant que comme les hommes avoient besoin de vivres pour se nourrir, ils avoient aussi besoin de maisons pour se loger et pour se mettre à couvert des injures du temps; elle créa des arbres très-commodes pour ce sujet : et tout ainsi qu'elle avoit ordonné que la plupart de ceux qui portent fruit, demeurassent bas et touffus, afin que l'on en pût avec plus de facilité recueillir les

fruits; aussi voulut-elle que ceux qui étoient destinés pour servir aux édifices, fussent hauts et droits. Tels sont les pins, les chènes, les peupliers et autres semblables, parce qu'il étoit nécessaire qu'ils fussent de cette sorte pour en faire de grosses et grandes poutres; mais tout le reste des arbres communs des forêts servent pour la nourriture de plusieurs animaux, qui broûtent ou leurs écorces, ou leurs racines; ils servent aussi à brûler, ce qui nous apporte des commodités notables, non-seulement pour nous chauffer durant le froid, mais aussi pour une infinité d'autres choses nécessaires à la vie; et cela nous fait voir comme il n'y a rien de si vil ni de si abject dans les champs, qui ne soit nécessaire pour le soutien de notre vie, laquelle étant foible et débile, comme elle est, a besoin de tout ce qu'il y a dans le monde pour se soutenir.

Mais afin que rien ne manquât à nos besoins, cette main très-libérale a encore fait d'autres espèces d'arbres pour d'autres différens usages; car elle nous a donné des arbres aromatiques, comme la canelle et le girofle, qui sont d'une odeur forte et agréable; il y en a d'autres encore qui distillent le baume en orient, et l'ambre en Afrique et en Egypte, lequel n'étant qu'une gomme d'arbre, ne laisse pas de s'endurcir comme une pierre; et souvent (pour marque de ce qu'il a été) on trouve qu'il renferme des morceaux de feuilles ou des petits animaux, qui sont tombés dessus tandis qu'il étoit encore tendre; mais ces arbres sauvages et stériles par la providence du Créateur, changent bien souvent de nature, et deviennent fructueux

et domestiques par le moyen de l'ente, dont elle nous a montré l'art et l'usage. Nous en voyons tous les jours l'expérience dans les oliviers sauvages, qui deviennent francs et fructueux par ce moyen; elle nous a enseigné aussi les remèdes pour les guérir de leurs infirmités, lorsqu'ils en souffrent de notables; et saint Ambroise rapporte, que si l'on met dans la racine d'un amandier amer, quelque petite pièce de pin franc, il deviendra doux et perdra son mauvais goût.

Ce même Saint nous apprend une autre chose qui se remarque dans les arbres, laquelle est très-digne d'admiration, c'est, dit-il, qu'il s'en trouve de mâles et de femelles, comme la palme, laquelle se rencontrant près du palmier, qu'on dit être le mâle, elle fait pencher et incliner naturellement ses branches auprès du palmier, et par ce moyen ses dattes en reçoivent la saveur et le bon goût que nous y trouvons : aussi les laboureurs, s'ils voient que les palmiers soient trop éloignés de leurs femelles, ils cueillent de ses fruits, et les mettent dans sa femelle, laquelle par ce moyen devient fertile et son fruit de fort bon goût. Ceci est encore plus ordinaire et plus remarquable dans les figuiers, lesquels en beaucoup d'endroits reçoivent de leurs mâles, qu'on appelle caprifigues, la douceur emmiélée que nous ressentons dans leurs fruits, sans quoi ils demeureroient inutiles. C'est pour cela que les jardiniers usent du même artifice que l'on fait dans les palmiers; car ils prennent un petit bouton de ces figuiers mâles, qu'ils mettent dans quelqu'une des branches de la femelle pour la rendre fertile. En ce fruit il y a deux

choses fort merveilleuses à remarquer : l'une, du fruit de ces caprifigues il sort une espèce de fort petits moucherons, lesquels venant à piquer ce petit œil qui est à l'un des bouts du fruit, ils lui donnent tel goût, et lui communiquent si grande quantité de miel, que souvent il regorge par l'ouverture qu'ils ont faite en ce petit œil. L'autre merveille est que bien que dans un de ces figuiers il y ait plusieurs milliers de figues, ces petits moucherons l'environnent si soigneusement qu'ils ne laissent pas une seule figue sans être piquée, et à laquelle ils ne communiquent leur bienfait. Qui sera-ce, voyant ceci, qui n'admirera point la toute-puissance, et la providence du Créateur, qui a daigné inspirer à un si petit animal telle propriété, que lui seul fût capable de donner le goût et la maturité, par son seul attouchement, à un fruit si délicieux, et un tel soin et telle attache, qu'il n'en laissât pas un seul sans le piquer? Mais en cela même ce divin auteur de la nature n'a-t-il point voulu nous enseigner que toutes les choses ont quelque dépendance les unes des autres, sans qu'il y en ait aucune qui contienne en soi-même tout ce qui lui est nécessaire? et n'est-ce point aussi pour nous faire voir qu'il n'y a rien de si petit qui n'ait sa vertu et ses propriétés spéciales? Qu'il soit donc loué et glorifié à jamais pour toutes ces merveilles, car il a fait toutes choses, en nombre, poids et mesure, et en toutes il a voulu se manifester à nous.

Mais avant que de quitter cette matière, il est à propos de faire mention du soin qu'a pris cette providence de conserver les espèces de toutes les choses corrup-

tibles, et particulièrement des plantes. Pour cet effet elle a pourvu à deux choses principales; et d'abord, chaque plante produit une si grande abondance de semences, que jamais elle n'en peut manquer pour produire sa semblable; en second lieu, Dieu a mis une si merveilleuse vertu et qualité en chacune de ces semences, que d'un seul grain ou pepin, pour petit qu'il soit, il peut naître un grand épi capable de produire cette grande quantité de semences pour réparer et entretenir son espèce. Nous voyons clairement l'un et l'autre dans un grain de moutarde, de quoi le Sauveur a fait mention en son Evangile; ce petit grain produisant une si grande abondance d'autres grains, et chacun de ces petits grains étant jeté en terre, une plante chargée de tant de milliers de grains, qu'il ne faut pas appréhender que l'espèce s'en puisse perdre: de même d'une petite graine de melon il naît une masse de melons, et en chaque melon une multitude presque infinie de graines pour réparer et entretenir ce fruit. Ainsi d'un grain d'orange nous voyons naître un oranger, et de chaque oranger tant d'oranges et tant de graines d'oranges, qu'il est impossible par ce bel ordre que les espèces des plantes puissent jamais manquer dans le monde, ayant une aussi abondante matière pour se réparer qu'il y a de grains de semences dans chacune des plantes. Voyons donc et admirons en ceci de quelle sorte Dieu sait pourvoir à ce qu'il lui plaît de conserver; et par cet exemple nous pourrons mieux comprendre combien a été abondante la rédemption qu'il nous a très-libéralement concédée

par le moyen et le mystère de l'incarnation de son fils unique, d'autant que si sa libéralité a été si grande à nous pourvoir de remèdes pour conserver les espèces des plantes, combien grande et magnifique devons-nous croire qu'elle a été pour réparer et sanctifier l'espèce des hommes ! aussi l'Apôtre a-t-il voulu nous faire mention de cette grâce, lorsqu'il a dit : *Que les richesses étoient incompréhensibles puisqu'elles avoient amené le Fils de Dieu sur la terre* (*Eph.* 1). Le Sauveur même n'a pas voulu nous taire un si grand bien, nous disant : *Je suis venu au monde pour donner la vie aux hommes, mais une vie très-copieuse et très-abondante.* (*Joan.* 10.)

Mais il est temps de mettre fin à l'explication des œuvres du troisième jour de la création, (auquel le Créateur commanda à la terre de produire ses fruits,) non pas aux louanges ni aux actions de grâces que nous lui devons rendre pour un si grand bienfait ; nous devons au contraire en conserver le souvenir à jamais au plus profond de nos cœurs, et nous le ferons sans doute si nous voulons prêter l'oreille aux voix de toutes les créatures, lesquelles bien que muettes et par le seul tableau de l'artifice admirable de leur composition, et le bienfait de leurs fruits, nous disent sans cesse : c'est Dieu qui nous a faites, mais c'est pour vous qu'il nous a faites.

CHAPITRE XI.

Préface pour entrer au traité des animaux, et principalement de ceux que nous appelons parfaits.

Les animaux, et principalement ceux que nous appelons parfaits, sont dans un degré de vie plus parfait que ne sont les plantes dont nous venons de parler, parce qu'ils sont doués de sentiment et de mouvement, et d'autant qu'ils sont plus parfaits que les plantes, d'autant nous manifestent-ils plus évidemment l'excellence du Créateur, qui prend d'autant plus de soin des choses, qu'elles sont plus parfaites; aussi y a-t-il plusieurs graves auteurs, même de grands rois, qui ont composé des livres sur ce sujet; les merveilles qu'ils ont aperçues dans la composition des corps des animaux, et les aptitudes et dispositions qui leur ont été données pour leur conservation, les ayant excités à rechercher leur nature et leurs qualités occultes. Alexandre le grand, ce prince qui sembloit n'être né que pour la guerre et pour les armes, au plus fort même de ses plus grands exploits, quoique cette occupation semblât bien demander un homme tout entier, eut néanmoins un si violent désir de connoître les qualités et les propriétés des animaux, qu'il commanda très-étroitement à tous les chasseurs, pêcheurs, et gens de montagnes, pasteurs de troupeaux, oiseleurs, et à tous les autres qui avoient soin d'élever et

de

de gouverner des animaux, soit en Asie ou en Grèce, d'obéir aux ordres d'Aristote, et de lui donner une exacte connoissance de tout ce que chacun d'eux auroit découvert, afin qu'il pût composer ces livres tant célèbres qu'il a écrits des animaux; et tout cela se faisoit seulement pour contenter un peu l'appétit de l'esprit humain qui étoit certainement un trop petit objet et une trop petite récompense d'un si grand travail. O combien est plus grande et plus digne celle qui est promise au chrétien qui applique son cœur et son âme à cette contemplation, puisque par là il s'élève au-dessus des astres et au-dessus de toutes les natures créées, pour atteindre à la connoissance de leur souverain auteur, en quoi consiste la principale partie de notre félicité. C'est pour cela qu'il a dit par Jérémie : *Que le sage ne se glorifie point en sa sagesse, ni le fort en sa force, ni le riche en ses richesses, mais que celui qui se veut glorifier, se glorifie seulement de me connoître* (*Hier.* 9). C'est pour parvenir à cette grande connoissance que je veux composer ce traité; que s'il est par hasard plus étendu qu'il ne semble être du devoir d'un théologien, (cette matière étant plus convenable à la philosophie,) qu'on ne m'en donne pas pour cela de blâme. On doit considérer que ne traitant pas ceci en philosophe, mais en théologien, et l'ouvrage de la création ne faisant pas une petite partie de la théologie, (le rapportant surtout comme nous faisons et l'appliquant à la connoissance du Créateur,) j'ai dû m'y arrêter; ce que je ferai d'autant plus volontiers, que la matière sera sans doute très-agréable au lecteur,

lequel sera souvent en admiration, voyant reluire en tant de parties et avec tant d'éclat la sagesse et la providence incompréhensible du Créateur. Il y verra des choses qui lui sembleront tellement incroyables, qu'il faudra que souvent il ait recours à cette célèbre sentence de Pline, qui dit à ce propos, que la majesté des œuvres de la nature est si grande, que souvent elle surpasse la foi et la crédulité humaine. Mais si nous venons à considérer que Dieu par sa providence a mis dans tous les animaux, au défaut de la raison, des inclinations et des instincts naturels qui les poussent à faire ce qu'ils feroient par les mouvemens de la raison s'ils l'avoient parfaite, nous ne trouverons rien d'incroyable de ce qui se dira en ce sujet; car il est bien clair et bien facile à croire, que celui qui par sa bonté et par sa volonté seule les a créés, et qui a voulu qu'ils fussent maintenus dans l'être qu'il leur a donné, (toutes ces œuvres étant souverainement parfaites comme elles sont,) a bien pu leur donner aussi tout ce qui étoit nécessaire pour leur conservation; opérant en eux tout ce qui devoit concourir à cet effet : et c'est ce qui a fait dire à saint Thomas, que tous ces animaux sont instrumens de Dieu, lequel comme première et principale cause, les meut à tout ce qui leur est convenable par le moyen de ces inclinations et de ces instincts naturels qu'il leur a donnés en les créant; mais comme nous avons dit ci-devant que Dieu ne s'arrête pas à la seule production des animaux, et que passant bien plus avant il s'en sert comme de moyens pour manifester sa gloire; (laquelle il dé-

couvre d'autant plus clairement qu'il fait en ceci de plus grandes merveilles), personne ne doit tenir pour incroyables les choses que nous dirons en ce sujet, d'autant que la nature efficiente qui est Dieu, et la cause finale qui est la manifestation de sa gloire, rendent toutes ces opérations d'autant plus croyables, qu'elles sont plus admirables et nous donnent un plus évident témoignage de la gloire du Créateur.

Ce qui nous doit mieux persuader ces vérités, c'est cette célèbre sentence d'Aristote, qui dit, que les actions des animaux ont un grand rapport avec celles des hommes, parce que tout ce que ceux-ci font pour leur conservation, ceux-là le font aussi pour la leur. Et pour prouver cette proposition, laissant à part plusieurs autres exemples, il se sert de celui de l'hirondelle, et de l'adresse avec laquelle elle bâtit son nid. Car comme le maçon qui veut bâtir une muraille de torchis, mêle des pailles avec des barres de bois, et entrave l'un dans l'autre; ainsi fait-elle en bâtissant son nid, conduisant tout le reste avec autant de proportion pour l'éducation de ses petits, que le pourroit faire un homme raisonnable. Or, selon l'opinion de ce philosophe, plus les actions des animaux ont de rapport à celles des hommes, plus elles sont croyables, bien qu'elles le semblent moins à ceux qui ne pénètrent pas en cette considération. Car Dieu a donné véritablement à l'homme l'intelligence et la raison, afin qu'il pourvût à toutes les choses nécessaires pour sa conservation. Mais il ne s'est pas engagé, ni lié à conserver la vie des animaux par les mêmes moyens, pouvant

sans cela imprimer en eux de telles inclinations naturelles, que par elles seules ils fissent tout ce qu'ils feroient s'ils avoient la raison, non-seulement dans une si grande perfection que les hommes mêmes, mais encore beaucoup davantage. Et en effet, ils sont plus certains et plus infaillibles, plus réguliers et plus constans dans les opérations qui regardent leur conservation, que les hommes ne sont en celles qui concernent la leur. Nous ne saurions nier qu'ils n'aient de l'avantage sur nous, soit en la connoissance des remèdes qui leur sont propres, soit dans le pronostic du changement des temps et des saisons, ce que les hommes ne savent que par l'étude. Nous allons voir cette vérité dans la suite de cet ouvrage. Et c'est en ceci principalement que le Créateur a manifesté la grandeur de son pouvoir, de sa sagesse et de sa providence : car encore que les espèces des animaux qui sont en l'air, dans la terre et sur la mer, soient innombrables, et qu'il en paroisse davantage qu'il n'y a d'étoiles au ciel, néanmoins il n'y en a aucun, pour petit qu'il soit, qui ait été négligé. Au contraire, ils ont tous été pourvus d'autant d'aptitudes et de diverses facultés pour leur conservation, que leurs espèces sont différentes, quoiqu'elles semblent être infinies. Qui sera celui, voyant toutes ces merveilles, qui ne demeurera pas ravi en admiration, et qui ne sera pas surpris de la grandeur de cette puissance, de cette sagesse et de cette providence, qui a opéré tant de merveilles en un si grand nombre de différentes créatures, et ce qu'il y a de plus admirable, avec une seule parole ?

Pour procéder régulièrement en cette matière, nous traiterons premièrement des propriétés des animaux en général, et puis nous viendrons à en faire une description particulière.

CHAPITRE XII.

Des propriétés des animaux en général.

Pour commencer à traiter des propriétés générales des animaux, la première chose que nous devons considérer en cette matière, c'est la perfection et la bonté de la divine providence, laquelle n'eût pas sitôt déterminé par son infinie bonté de les créer pour le service de l'homme, qu'au même temps et pour la même fin elle détermina aussi de les pourvoir de tout ce qui leur étoit nécessaire pour se conserver en l'être qu'il leur donna, c'est-à-dire, pour se nourrir, pour se garder, pour se guérir dans leurs maladies, et pour élever leurs petits, sans qu'il leur manquât aucune des choses qui pouvoient servir à cette fin.

Elle créa donc premièrement diverses sortes d'alimens, proportionnés à toutes les espèces d'animaux, dont les uns se nourrissent de chairs, les autres de sang, les autres d'herbe, les autres de branches d'arbres, les autres de grain, et les autres de vers qui rampent sur la terre, ou qui volent en l'air. En ceci nous devons attentivement considérer le merveilleux soin de cette providence suprême; car encore que les espèces

des animaux tant petits que grands soient presque infinies, néanmoins il n'y en a aucun, pour vil et pour abject qu'il soit, qui n'ait sa nourriture propre et particulière. C'est de cette merveille que le Prophète a parlé, lorsqu'il a dit : *Que le Seigneur donne à manger à toute chair* (*Psal.* 125), et en un autre lieu : *Il donne*, dit-il, *aux bêtes leur pâturage, et aux petits des corbeaux qui crient à lui* (*Psal.* 146) ; et ceci est encore plus admirable en certains petits oiselets qui ne mangent pas d'herbe. Car nous voyons ceci en Espagne, au commencement du mois de mai, quoiqu'il n'y ait ni blé, ni avoine, ni lin, ni mil sur les champs, il se répand une si grande quantité d'hirondelles, qu'il n'y a ni église, ni maison, ni toit de laboureur, qui n'en soient remplis. Nous pouvons dire la même chose des moineaux, puisque l'on ne sauroit presque trouver de trou de maison qui n'en soit garni, sans parler de plusieurs autres espèces de petits oiseaux de cette sorte ; je demande de quoi se peuvent nourrir tant de bouches, dans un temps qu'il n'y a pas encore un grain formé sur la terre. Certainement je puis comme les autres admirer ceci, mais non pas en dire la raison ; le seul Seigneur qui pourvoit en ce temps-là à leur nourriture, en a la connoissance ; et par là il assure ses serviteurs, que rien de ce qui est nécessaire pour leur vie ne leur peut manquer, puisqu'il ne permet pas que rien manque aux oiseaux des champs. C'est aussi par cet exemple qu'il fortifie notre confiance en son Evangile, lorsqu'il dit : *Prenez garde aux oiseaux de l'air, qui ne sèment, ni ne moissonnent, ni ne*

serrent le grain dans leurs greniers, et votre Père céleste leur donne à manger. N'êtes-vous pas d'une autre valeur et d'un plus grand prix qu'eux, afin qu'il prenne aussi un plus grand soin de vous?

Afin que rien ne fût omis de ce qui étoit nécessaire pour cette nourriture des animaux, le Créateur les a formés avec toutes les dispositions et aptitudes, forces et sens qui pouvoient servir à cet effet; et pour examiner ceci de plus près, commençons par ce qu'il y a de plus général. Le sens de la vue leur a été donné pour voir les vivres; la force, pour se mouvoir à les chercher, avec les instrumens qui leur font besoin pour agir, comme pieds, ailes, ou choses semblables, jusques à de certains petits ailerons dont les poissons ont été pourvus; leurs corps sont courbés vers la terre, pour être plus près de leur nourriture; et parce qu'entre les animaux il y en a plusieurs qui subsistent de la proie des plus foibles, il n'y en a point à qui le Créateur n'ait donné quelques instrumens de défense pour se garantir un peu de la violence des plus forts, afin qu'ils ne les missent pas à toutes rencontres en pièces; aux uns il a donné la légèreté des pieds, aux autres des ailes. Il y en a même qui ont des armes offensives, pour combattre leurs ennemis; d'autres se servent d'artifice pour se cacher dans leurs tanières; les autres vivent en troupe, pour se défendre par le nombre, de la violence de ceux qui les attaquent seuls; et parce que les animaux ne sont pas exempts d'infirmités, non plus que les hommes, ils ont un instinct naturel à chercher les remèdes qui sont nécessaires pour leur guérison.

Ce même instinct leur donne connoissance des autres animaux qui leur sont contraires, afin de les éviter. Il leur donne la même connoissance des ennemis de leurs ennemis, du parti desquels ils se rangent pour en être défendus. Ainsi la brebis fuit le loup, et ne fuit pas le mâtin qui lui ressemble si fort. Ils ont un autre instinct pour connoître les changemens des temps qui leur sont contraires, afin de se prémunir contre leur rigueur. Ils connoissent par le même instinct la qualité des lieux qui sont ou nuisibles ou profitables à leur santé, afin de quitter les uns et se retirer dans les autres, comme nous voyons faire aux hirondelles et à plusieurs autres oiseaux de passage, qui vont passer les hivers en Afrique, où la chaleur est grande, et les étés en Espagne, où elle est plus tempérée. Il y en a beaucoup encore qui ont soin en un temps de se munir de vivres pour un autre; c'est ce que font les mouches à miel, qui travaillent avec empressement à faire leur miel durant le printemps, pour avoir de quoi se nourrir en hiver.

§ 1.

Comme nous avons vu le soin que la Providence avoit daigné prendre pour conserver les espèces des plantes, ayant ordonné que les semences qu'elles produisent, fussent en telle abondance qu'il ne manquât jamais de matière à faire une nouvelle production; elle n'en a pas moins pris à conserver les espèces des animaux, leur ayant donné en certains temps une inclination naturelle, qui les porte avec tant de véhé-

mence à cette conservation de leurs espèces, qu'il ne faut point craindre qu'elles viennent jamais à manquer. Platon a fait de ceci une grande merveille dans son Timée. Cicéron n'en fait pas moins dans son traité de la nature des dieux, et considérant combien cette divine providence étoit non-seulement soigneuse, mais infaillible en la conservation des choses qu'elle avoit créées, il admire le bel ordre qui a fait qu'une fois l'année il y ait un certain temps auquel tous les animaux eussent ces violentes inclinations, et ce temps-là passé, qu'ils retournassent dans leur tranquillité première, les mâles vivant avec leurs femelles sans aucun désordre ni déréglement : et cela nous fait voir la corruption qu'il y a eu dans la nature humaine par le péché, puisqu'elle est si éloignée de l'observation de cette loi et de cette continence.

Mais combien est grande la sollicitude des animaux en l'éducation de leurs petits, après les avoir engendrés ! avec quelle diligence et quel empressement pourvoient-ils à leur nourriture, à leur défense et à leur logement, afin de les garantir de tout mal ! encore que les exemples en soient fort ordinaires, je ne veux pas laisser d'en rapporter ici un remarquable. Une chienne fit trois ou quatre petits chiens dans un de nos couvens, lesquels comme inutiles furent tués par les religieux et enterrés en divers endroits du jardin; la mère se voyant privée de ses petits, ne cessoit tout le jour de chercher et de sentir au jardin si elle ne pourroit point les découvrir. Enfin les ayant trouvés, elle les rapporta tout morts qu'ils étoient, au même lieu

où elle les nourrissoit. Les religieux voyant cela, les jetèrent sur un toit fort haut, où il ne sembloit pas qu'il y eût moyen de pouvoir monter; mais la grandeur de cet amour naturel fit trouver un chemin à la mère, de sorte que sautant par une fenêtre sur un petit toit et de ce toit-là sur un autre, elle fit tant qu'elle trouva ses petits, et revenant sur ses mêmes pas, elle les remit au premier lieu; en quoi nous voyons évidemment combien cette divine providence est parfaite en toutes choses, ayant mis une si violente passion d'amour dans le cœur des pères pour l'éducation de leurs enfans.

Cette même providence ne paroît pas avec moins d'éclat dans les oiseaux, auxquels elle a imprimé encore une plus violente inclination pour leurs poussins à proportion de la peine qu'elle leur a donnée en leur production, plus grande qu'aux animaux de la terre; car n'étant pas nécessaire qu'ils fussent nourris de lait à cause de la légèreté dont ils ont besoin pour voler, il a fallu que pour les élever les pères et mères leur fissent part de leur propre nourriture après l'avoir cherchée avec beaucoup de peine et de péril. De là vient que si vous prenez dans le nid un petit moineau pour le mettre dans une cage, le père et la mère l'y reconnoissent aussitôt, et au travers des ouvertures de la cage lui vont donner sa portion, partageant avec lui ce qu'ils avoient amassé pour eux-mêmes. Mais comme cette façon d'élever les petits est bien plus difficile que l'autre, le Créateur a donné aussi aux pères un plus grand amour pour vaincre cette diffi-

culté; car c'est cet amour qui peut tout et qui surmonte tout, qui est avare pour soi afin d'être charitable et libéral envers ceux qu'il aime; ce qui a fait dire à saint Bernard : aimons, mes frères, notre Sauveur, et aussitôt ce qu'il y a de plus difficile nous deviendra facile. Nous voyons bien manifestement ce même amour en une poule qui a des poulets, car bien qu'elle soit naturellement fort timide, sitôt néanmoins que l'on veut s'approcher des poulets qu'elle nourrit, elle se hérisse, elle crie et a bien le courage de se jeter sur ceux qui les veulent prendre.

Mais nous n'avons pas moins de sujet d'admirer cette souveraine providence en ce qu'elle ôte qu'en ce qu'elle donne; car tout ainsi qu'elle donne ce violent amour à tous les animaux au temps de l'éducation de leurs petits afin qu'ils en supportent plus facilement la peine, aussi dès aussitôt qu'ils sont grandelets et qu'ils peuvent d'eux-mêmes se pourvoir, ils n'en font pas plus d'état que du reste des autres animaux, et ce désir violent qui les porte à la conservation de leurs espèces en certaines saisons de l'année, n'est pas plutôt assouvi, que toute cette ardeur demeure éteinte, parce qu'elle n'est plus nécessaire. Tous les animaux ont des yeux pour voir et pour chercher leur nourriture; la seule taupe n'en a point, parce que se nourrissant de terre, elle a toujours son vivre à la bouche. Ceci n'a pas moins lieu dans les plantes que dans les animaux, car les tuyaux de froment, comme nous avons dit, ont leurs nœuds par certains espaces pour mieux soutenir la pesanteur de l'épi; mais les mêmes nœuds ne

se voient pas aux pailles d'avoine, parce que la charge en est fort légère. Ceci et une infinité d'autres choses nous font voir que le Créateur n'a pas voulu qu'il y eût rien d'inutile ou de superflu en toutes ses œuvres, afin que nous ne reconnussions pas moins sa providence en ce qu'il ôte, qu'en ce qu'il donne.

Mais, pour revenir à l'éducation des oiseaux, nous devons bien remarquer la dextérité que le Créateur leur a donnée à bâtir leurs nids; ils sont tissus comme de petits paniers et proportionnés à la mesure de leurs petits, garnis par dedans ou de petites pailles, ou de petites plumes bien délicates, afin que leurs poussins étant éclos ne soient point offensés par la dureté du nid. Que pourroient-ils faire de plus s'ils avoient l'usage de la raison? Pour les petits, afin de ne salir point leur chambrette par leurs excrémens, ils se mettent au bord du nid, où ils déchargent leur ventre, et les pères jettent dehors avec le bec, les ordures; faisant ainsi les maîtres de la maison, laquelle ils ont soin de tenir nette, après l'avoir bâtie.

Entre les oiseaux et les autres animaux, y en ayant quelques-uns qui sont fort exposés à la poursuite des chasseurs, sans avoir des forces suffisantes pour se défendre, la providence a pourvu à cet inconvénient par une notable fécondité qu'elle leur a donnée, afin d'en conserver les espèces; c'est ce que nous voyons aux palombes et aux lapins, qui produisent presque tous les mois, et aux perdrix qui couvent par fois jusqu'à vingt œufs, de sorte que, quoiqu'il y ait un si grand nombre de chasseurs occupés à les poursuivre, ils

trouvent néanmoins toujours de quoi chasser, par le moyen de cette merveilleuse fécondité.

On ne voit presque point d'animaux qui n'aient leurs armes offensives et défensives : les uns ont des cornes, les autres des griffes, les autres des dents ; et ceux qui sont désarmés ont été pourvus d'adresse et de légèreté, pour se mettre à couvert de la violence des plus puissans. Ainsi nous voyons que le lièvre et le chat, qui sont les plus craintifs, sont aussi les plus légers. Tous généralement, par un instinct naturel, connoissent l'usage de leurs membres ; cela paroît en un petit agneau, ou en un petit taureau, lesquels avant que leurs cornes soient sorties, ne laissent pas de se choquer par la partie où elles doivent sortir ; ils ont la même connoissance de ceux qui sont les plus forts, et l'on voit les petits oiseaux trembler au bruit de la sonnette que porte l'épervier. C'est le même instinct qui leur fait connoître la différence des herbes salutaires et nuisibles, de sorte que se nourrissant des unes, ils ne touchent point aux autres, quelque faim qu'ils puissent avoir ; cette distinction des herbes se fait par l'odorat, qui est bien plus vif et plus subtil dans les animaux que dans les hommes. Galena parle dans ses livres, d'une expérience qu'il en avoit faite : il mit, à ce qu'il a écrit, devant un petit chevreau nouvellement né une écuelle remplie de vin, une autre de vinaigre, une autre de miettes de pain, et une autre de lait ; mais le petit animal les ayant senties l'une après l'autre, s'arrêta à celle du lait, qu'il but ; et c'est ainsi que la providence enseigne aux brutes ce que les

hommes ne savent que par étude; car tous les animaux ont naturellement leurs aptitudes pour chercher leurs alimens. Nous le voyons tous les jours dans les petits chiens, lesquels à l'heure même qu'ils sont nés et avant que d'avoir les yeux ouverts, savent bien trouver la tetine de leurs mères; mais si le lait n'en veut pas sortir, en pressant doucement avec leurs petites pattes la fontaine d'où il doit couler, ils trouvent moyen de se nourrir : peut-on dire quelque chose de plus admirable?

Le Créateur voyant que là où il y avoit défaut de raison, il y auroit aussi faute d'aptitude et de disposition à chercher les vêtemens, il a pourvu tous les animaux en naissant, et quelques-uns même avant qu'ils fussent nés, de ce qui leur étoit nécessaire pour se couvrir; les uns ont eu des plumes, les autres du poil; les autres du cuir, les autres de la laine, quelques-uns des écailles et d'autres des coquillages; il y en a qui changent de robe toutes les années; aux autres elle dure toute la vie, sans s'user, ni se rompre : nous voyons encore que plusieurs animaux sans parler, ne laissent pas, par de certaines voix et par des cris, de se faire entendre; témoignant tantôt de la colère, tantôt de la douceur, quelquefois la faim et la soif qui les presse, et d'autres fois aussi la douleur qu'ils ressentent; les petits oiseaux en font de même dans leurs nids, et leurs cris font connoître à leurs pères la faim qu'ils souffrent, afin qu'ils leur donnent à manger.

§ 2.

La composition et proportion des membres qui leur ont été donnés, ne contribue pas moins à cette même conservation ; nous le pouvons remarquer dans les grues et dans les cigognes, lesquelles ayant les jambes fort longues, ont eu aussi un cou long à proportion, afin qu'elles pussent atteindre plus facilement à leurs vivres qui sont sur terre; les chouettes qui ne vont que de nuit chercher leur nourriture, et les chats qui se servent du même temps pour chasser, ont eu une particulière faculté à la vue, afin que les uns pussent trouver à vivre, et que les autres nous délivrassent de l'importunité de ces petits animaux qui leur servent de proie.

§ 3.

Il n'y a point d'animaux qui n'aient des qualités convenables à leurs natures, par lesquelles ils sont distingués les uns d'avec les autres, comme l'a fort bien remarqué saint Basile, qui en a fait ce dénombrement : le bœuf, dit-il, est fort, l'âne paresseux, le cheval glorieux, le loup farouche à ne se pouvoir jamais apprivoiser, le renard fin, le cerf timide, la fourmi laborieuse, et le chien reconnoissant du bien que l'on lui fait; le lion est naturellement furieux, et ennemi de toute sorte de compagnie, même de celle des autres animaux de son espèce, parce que s'estimant roi et souverain, il pense être déshonoré s'il se voit en compagnie d'autres à qui on rende le même

honneur qu'à lui. On ne lui voit point manger le lendemain les restes du jour précédent, quoique, comme grand seigneur, il lui demeure toujours du reste de ses vivres. Mais entr'autres choses, la nature lui a donné la faculté de faire entendre un rugissement si terrible, que plusieurs animaux qui se pourroient sauver devant lui par leur légèreté, par ce seul bruit tombent morts à terre; et de cette façon il les dévore et s'en nourrit. Et néanmoins toute cette grande force n'empêche pas qu'il n'ait peur d'une petite souris, et beaucoup plus du scorpion, comme saint Ambroise a remarqué. Par cet exemple on peut voir qu'il n'y a point de force si grande, qui n'ait quelque chose à craindre; ni de foiblesse si abattue, qui ne puisse nuire. Le tigre est véhément, et court avec impétuosité; aussi a-t-il le corps déchargé, et par ce moyen plus propre à la course; l'ours, au contraire, est paresseux, rusé et lent, et a le corps, à proportion, pesant et difforme : mais par-dessus toutes ces qualités qui sont communes à tous les animaux, il y en a une autre qui découvre bien évidemment, non-seulement la providence, mais encore la bonté et la magnificence du Créateur; car non content d'avoir donné l'être à tous les animaux et les aptitudes pour le conserver, il les a encore doués de toute cette sorte de félicité et de contentement dont cette nature pouvoit être capable. Le saint Prophète et Psalmiste nous l'enseigne, quand il dit : *Les yeux de toutes les créatures espèrent en vous, Seigneur, et vous leur donnez leur nourriture en temps convenable* (*Psal.* 144), ce qui s'entend

s'entend de la provision pour leur subsistance. Mais il ajoute : *vous ouvrez la main et remplissez tout animal de bénédiction* : et par ces termes de *remplir de bénédiction*, ne devons-nous pas entendre ce genre de félicité et de contentement dont le Seigneur remplit les cœurs de tous les animaux, afin qu'ils jouissent de tous les contentemens dont leur nature les rend capables? Par exemple, quand nous entendons que le rossignol, le serin ou le canari, s'efforcent de chanter, nous devons croire que si cette musique nous plaît, elle n'agrée pas moins à ces petits oiseaux qui chantent; car ils ne disent mot, ou lorsqu'ils sont tristes, ou lorsque le temps est sombre; et en effet, comment est-ce que le rossignol pourroit passer les nuits entières à gazouiller, s'il ne prenoit du plaisir en sa musique; puisque selon l'axiome des philosophes, c'est le plaisir qui fait l'œuvre? Lorsque nous voyons de jeunes chevreaux, ou bien de petits agneaux, courir en sautant d'un côté et d'autre, et sortir du parc où ils ont été nourris; se ranger en deux troupes, et contester les uns contre les autres; les uns faisant tantôt fuir les autres, et puis refuyant aussi à leur tour, qui dira qu'ils n'ont pas de plaisir à tous ces petits jeux? Et lorsque nous voyons jouer de petits chats et de petits chiens ensemble, luttant les uns contre les autres, et se renversant tantôt dessus, tantôt dessous, se mordant doucement sans se faire mal; qui ne voit pas le plaisir qu'ils prennent à leurs petites caresses? Les poissons ne s'égayent pas moins en nageant, ni les oiseaux

en volant, lorsque nous leur voyons faire leurs tours et retours, et débattre des ailes en l'air.

Ce que nous venons de dire, donne beaucoup d'éclaircissement à l'opinion du grand saint Denis, qui dit que Dieu avoit voulu faire toutes choses semblables à soi, autant que leur capacité et leur nature le peuvent permettre; et partant, comme il a un être et un être bienheureux, qu'il avoit aussi voulu que toutes les créatures, chacunes à leur égard et proportionnément, eussent l'un et l'autre : c'est pourquoi il ne s'étoit pas contenté de leur avoir donné tant d'aptitudes pour se conserver en leur être; il avoit voulu aussi qu'elles lui fussent, en leur manière, semblables en cette espèce de félicité et de contentement, dont il les avoit rendues capables. O combien est grand ce témoignage de la bonté et de la libéralité infinie de Dieu, qui se communique de la sorte à toutes ses créatures ! O bonté immense ! ô douceur et bénignité ineffable ! si vous aviez fait ce bien aux seules créatures raisonnables, qui peuvent reconnoître ce bienfait, et vous en rendre grâces, la merveille n'en seroit pas si grande; mais d'en avoir fait largesse à celles qui ne sont capables, ni de vous connoître, ni de vous louer, ni de vous en rendre grâces, c'est ce qui nous manifeste davantage la grandeur de votre bonté, de votre noblesse vraiment royale, et de votre magnificence à l'égard de toutes vos créatures; puisque vous leur donnez, de pure grâce, tout ce dont leur nature est capable, sans espérer aucun retour de gratitude pour cela. En cela vous nous faites bien con-

noître ce que vous avez réservé, autant en cette vie qu'en l'autre, pour ceux qui vous servent et vous aiment; puisque vous vous montrez si libéral à l'égard des créatures qui sont sans reconnoissance et sans aucun ressentiment. Toute la terre, Seigneur, l'air et la mer sont remplis de ces merveilles, et c'est pour cette raison que le prophète royal s'est écrié : O Seigneur, *combien est admirable votre nom en toute la terre !* et c'est pour la même raison aussi qu'il a dit : *Que depuis le levant jusques au couchant du soleil le nom du Seigneur doit être loué et adoré* (*Psal.* 8), parce que toutes les choses que nous voyons dans le monde, nous fournissent une ample matière de lui chanter des louanges.

CHAPITRE XIII.

Des aptitudes et facultés particulières que tous les animaux ont reçues pour leur conservation.

Nous avons expliqué au chapitre précédent, les aptitudes et facultés qu'ont tous les animaux en général, soit ceux de la terre ou de l'air, et de la mer, pour leur conservation. Il faut maintenant faire voir la même chose en particulier dans les mêmes espèces d'animaux. Ce ne sera pas néanmoins en toutes, parce que ce seroit une chose infinie, et qui d'ailleurs a été traitée par plusieurs graves auteurs : nous nous contenterons de dire ce qui suffira pour nous faire voir à dé-

couvert la perfection et l'attention de la providence en tous ses ouvrages. Pour nous la faire mieux entendre, il faut remarquer que comme un écrivain célèbre, qui veut dans quelque grande ville établir une école d'écriture, expose dans un tableau plusieurs différences de lettres et de caractères, les uns ronds, les autres en ovales; les uns de pratique, les autres de compte; les uns *illuminés*, les autres sans ornement: aussi ce souverain ouvrier (encore que notre comparaison soit infiniment basse), a exposé les merveilles de sa providence, non pas d'une seule manière ni en un seul genre d'animaux, mais généralement en tous et par tant de différentes façons, que tous les écrits qui en ont été faits jusqu'ici, n'ont su les comprendre, vu même que dans les terres nouvellement découvertes il se rencontre de nouvelles espèces d'animaux, avec des propriétés dont nous n'avions jamais ouï parler.

Mais avant que de passer outre, il faut prendre garde, que le mot de conservation dont nous serons obligés souvent de nous servir, comprend bien plus qu'il ne signifie; parce que sous ce nom nous entendons premièrement les aptitudes qu'ont les animaux à chercher leur nourriture. En second lieu, celles qu'ils ont pour leur défense. En troisième lieu, celles qui les portent à chercher les remèdes pour se guérir de leurs maladies, et pour conserver leur santé. Et en quatrième lieu, celles qu'ils ont pour la production et éducation de leurs petits. Nous traiterons donc de ces quatre facultés, de chacune en particulier, mais de

telle sorte, qu'en passant nous traiterons aussi de quelques autres qui leur sont comme conjointes. Ensuite de cela nous viendrons au traité particulier des plus petits animaux, comme de la fourmi, de la mouche à miel, de l'araignée, du moucheron et du ver à soie; parce qu'en ceux-ci qui semblent si vils et si abjects, saint Augustin, Aristote et Pline disent que l'artifice et les soins de la providence divine paroissent davantage que dans les plus grands; et enfin, après ces cinq traités, nous expliquerons dans un sixième, d'autres propriétés de quelques autres animaux dignes de grande admiration.

En tout ceci, nous ferons voir la perfection de la providence, laquelle n'a rien négligé ni omis de ce qui étoit nécessaire à ces créatures pour leur conservation. Nous verrons aussi que tout ce que les mêmes créatures pourroient faire, si elles avoient l'usage de la raison, elles le font par certaines inclinations et instincts naturels qu'elle leur a donnés au lieu de l'entendement. Mais la chose va bien plus avant, car elles ne s'arrêtent pas seulement à faire ce qu'elles feroient si elles avoient la raison, elles font encore plusieurs choses qui vont au delà, lorsqu'elles sont nécessaires à leur conservation. De sorte qu'elles ont la connoissance des herbes et des remèdes pour se guérir; elles connoissent les changemens des temps, comme la pluie, le beau temps et les orages, avant qu'ils arrivent; et en ceci, comme en plusieurs autres choses, cette sainte providence nous a voulu manifester la grandeur et l'exactitude de ses soins, afin que nous les reconnussions,

que nous les adorassions et que nous aperçussions son concours et sa présence en toutes choses; c'est pour cela qu'elle fait tant de choses qui semblent incroyables à la plupart des hommes. Mais afin que celles que je raconterai en ce discours n'excèdent point la créance, je donne avis au lecteur chrétien, que je ne lui proposerai rien en cette matière, qui ne soit tiré de fort bons auteurs, et principalement de l'Hexameron de saint Ambroise, duquel j'ai tiré la plus grande partie de ce que j'ai mis ici. Il ne faut point s'étonner si j'ai tant emprunté de lui, puisque lui-même en avoit autant fait de saint Basile, n'ayant presque fait que traduire en fort beau latin, ce que saint Basile avoit écrit en aussi beau grec. Pour l'Hexameron de saint Basile, il fut bien en telle estime, que Grégoire le théologien, qui étoit de son temps, a écrit, que bien qu'en tous ses écrits il fût admirable, il l'avoit été si fort en celui-ci, qu'il sembloit, pour ainsi dire, qu'il avoit été au côté de Dieu lorsqu'il avoit créé le monde, et qu'il avoit compris la raison, le conseil et l'artifice avec lequel il avoit créé toutes choses, tant il en avoit bien parlé en ce merveilleux ouvrage de la création.

CHAPITRE XIV.

Des aptitudes qu'ont les animaux pour se conserver.

La première chose que nous avons proposée touchant les animaux, c'est la faculté et les aptitudes que le Créateur leur a données pour se conserver, n'y ayant aucune chose vivante qui n'ait sa nourriture propre et particulière, et cela dure autant que la vie. Pour éclaircir ceci par des exemples, commençons par la brebis, et par l'agneau qui est son fruit, (avec lequel le Sauveur du monde n'a pas dédaigné d'être comparé,) et mettons avec eux tous les autres animaux qui paissent l'herbe. Tous ceux-ci, dans une même prairie où il y aura mille différentes sortes d'herbes, les unes salutaires, les autres venimeuses, et toutes néanmoins de même couleur, ne laisseront pas, par un instinct naturel, d'en connoître la différence: de sorte qu'ils mangeront les unes et ne toucheront pas aux autres, quelque faim qu'ils aient, comme nous avons dit; cela certainement surpasse la faculté de l'entendement humain qui ne va pas jusque là, mais non pas le divin, qui gouverne tout. Sévère Sulpice écrit à ce propos en son dialogue, qu'un saint ermite, qui vivoit d'herbes des champs, privé de cette connoissance, souffroit de grandes douleurs d'estomac, à cause des mauvaises herbes qu'il mangeoit; tellement qu'il s'abstenoit souvent de manger, pour ne pas tant

souffrir. Un jour il demanda quelque remède à Dieu, pour l'amour duquel il enduroit, lequel lui envoya un cerf, avec une poignée d'herbes en sa bouche; le cerf les jeta par terre, et séparant les bonnes des mauvaises, la bête enseigna au saint homme ce que de soi-même il n'eût su reconnoître. La brebis toute simplette qu'elle est, a bien encore une autre propriété, qui est qu'à l'entrée de l'hiver elle mange avec une faim insatiable, voulant profiter de l'occasion du temps, afin de ne devenir point foible et maigre dans la rigueur du froid, et lorsqu'il n'y a plus de pâturage sur la terre.

O que si les hommes avec tout leur jugement et toute leur prudence pouvoient faire ce que ce simple animal fait sans ce secours, c'est-à-dire, profiter du temps et des moyens qu'ils ont de faire de bonnes œuvres en cette vie, ils ne se trouveroient pas nus et pauvres de mérite en l'autre, comme ils sont souvent; et il ne leur arriveroit pas ce dont Salomon les menace, lorsqu'il dit : Le paresseux n'a pas voulu labourer à cause du froid; mais lorsque l'été viendra, il faudra qu'il mendie son pain, sans qu'il trouve personne qui lui en veuille donner. (*Prov.* 20.)

L'agneau aussi, quoiqu'aussi simple que sa mère, la perdant de vue, cherche dans tout le parc, criant et bêlant après elle; la brebis, avec un amour de mère, lui répond de même ton, afin de lui enseigner où elle est; et entre les voix de mille autres qui lui ressemblent, il reconnoît celle de sa mère, et passant entre toutes les autres mères, les laisse sans s'y arrê-

ter, ne cherchant que la sienne, et ne voulant prendre que de son seul lait. La mère aussi entre les cris de mille autres petits agneaux, distingue celui du sien, et quoiqu'ils soient tous semblables, ou en cris ou en couleur, elle ne reconnoît néanmoins que le sien. Le berger se trompe souvent en cette ressemblance, mais l'agneau ni sa mère ne s'y trompent jamais.

Il y a bien une autre merveille à considérer en cet animal, comme en tous les autres qui ruminent, comme font les bœufs, les chèvres, les chameaux et les autres semblables : qui est, qu'outre la partie où se digère leur pâture, ils en ont encore une autre, où ils la reçoivent avant qu'elle descende dans leur estomac pour y être digérée ; de ce premier sein, ils tirent le manger qu'ils ont pris par la bouche, et de jour ou de nuit, lorsqu'ils sont en repos, ils le repassent par la bouche et le ruminent longuement, le préparant de la sorte pour l'envoyer après à l'estomac, afin d'y être entièrement cuit et digéré. Ceci n'est pas un petit effet de la providence divine, laquelle voyant que les jours d'hiver sont fort petits, et les nuits fort grandes, et que si ces animaux paissoient et ruminoient en même temps, ils n'auroient pas le loisir de prendre beaucoup de nourriture, elle a voulu qu'ils repussent de jour, et qu'ils ruminassent de nuit ; et de cette sorte la nuit ne contribue pas moins à leur nourriture, lorsqu'ils ruminent, que le jour quand ils paissent.

Passons maintenant aux oiseaux domestiques, qui nous sont plus connus que les autres. Le coq va tou-

jours à la quête de quelques grains pour manger; mais dès aussitôt qu'il en trouve, il ne manque pas avec un certain cri d'appeler toutes ses poules, auxquelles, comme bon mari, il fait part de ses vivres et s'en prive soi-même. Le chapon, qui garde continence n'en fait pas de même, et c'est pour cela que le coq demeure maigre, au lieu que le chapon est gras, parce qu'il n'a soin que de lui seul. Cela nous enseigne la même différence que l'Apôtre met entre les mariés et les continens (1 *Cor.* 7), dont les uns partagent leurs soins et leur temps entre Dieu et leurs femmes; au lieu que les bons continens ayant l'esprit libre et débarrassé de toutes ces charges et de tous ces devoirs, s'attachent entièrement à Dieu, et sont aussi par ce moyen beaucoup mieux nourris des viandes spirituelles.

La poule, lorsqu'elle mène des poulets, va toujours grattant des pieds en terre, et si elle trouve quelque chose, elle appelle à grande hâte ses petits; et comme bonne mère, se prive de son propre aliment pour leur en faire part : ce qu'il y a encore de plus remarquable, c'est qu'elle a un cri particulier, lorsqu'elle les appelle pour manger, un autre quand elle veut les faire cacher sous ses ailes, et un autre encore lorsqu'elle aperçoit le milan et qu'elle les avertit de s'enfuir; pour eux ils entendent fort bien, sans leçon et sans maître, tous ces différens langages, auxquels nous n'entendons rien, et obéissent fort bien et fort promptement. J'ai remarqué moi-même une autre chose, voyant qu'on donnoit à manger à une poule qui avoit

des poulets ; si d'autres poulets d'une différente mère s'approchoient pour manger de la portion qui lui avoit été donnée, elle les chassoit à coups de bec, afin que la part des siens ne fût pas diminuée. Qu'eût pu faire davantage cet oiseau, s'il eût été pourvu de raison? Car ne sembloit-il pas dire par cette action : cette mangeaille est de mes poulets; plus vous en mangerez, moins il leur en restera : et je ne suis pas d'avis que les enfans d'autrui se nourrissent de ce que j'ai eu pour les miens.

§ 1.

Venons à une autre chose qui n'est pas à la vérité si commune, mais plus admirable : saint Basile et saint Ambroise l'ont racontée avant moi. Le cancre est fort friand de la chair des huîtres : pour les attraper, il épie secrètement le lieu où elles se retirent, et lorsqu'elles ouvrent leurs coquilles pour recevoir les rayons du soleil, leur voleur sort de son embuscade; mais pourquoi faire? une chose certainement qui semble tout-à-fait incroyable : de crainte qu'il a que l'huître le voyant accourir, ne lui ferme ses portes, il lui lance une petite pierre, pour empêcher qu'elle ne puisse rejoindre ses deux coquilles; et survenant là-dessus, avec ses deux jambes il l'ouvre et s'en rend le maître. Qui auroit jamais attendu une pareille adresse d'un si petit animal? Et qui auroit su la lui donner, sinon ce Seigneur qui donne à manger à toute chair, et l'art et l'industrie pour en recouvrer? Mais que dirai-je des facultés que le renard a pour cela? Et à ce sujet nous

pouvons fort bien appliquer le dire d'Isaïe : Maudit sois-tu, toi qui dérobes les autres ; peut-être seras-tu aussi dérobé à ton tour? Car si le cancre vole la chair de l'huître, le renard n'en fait pas moins de celle du cancre, ni avec moins d'artifice. Nous avons pour témoignage de ceci une montagne de Biscaye, qui s'avance un peu dans la mer; dans ses grottes il y a grand nombre de renards, qui y font leur retraite à cause de la commodité qu'ils ont de pêcher; mais comment font-ils leurs pêches? Ils font comme ceux qui pêchent à la ligne, et ils ne manquent pas d'industrie pour cela ; ils mettent quasi tout le corps dans l'eau, à la tête près; leur queue qu'ils étendent leur sert de ligne et de hameçon ; les cancres qui nagent là autour, ne sachant pas l'embuscade qui leur est dressée, la vont piquer; alors le renard saute, et donne promptement en terre avec son cancre, le met en pièces et le mange. Qui est-ce qui auroit jamais pu inventer une telle adresse à pêcher? Mais ce n'est pas en cela seulement que consiste l'industrie de cet animal, il sait fort bien aussi pourvoir à son manger du jour au lendemain; car s'il peut entrer dans une volière de poules, après avoir égorgé tout ce qu'il y en a et bu le sang de toutes, il fait une fosse dans la terre où il les dépose pour sa provision d'un autre jour; ceci est fort connu de chacun, mais ce que je vais dire l'est beaucoup moins. Et quoiqu'il ne semble pas que je me doive si long-temps arrêter à cet animal, qui est méchant et nuisible, je ne laisserai pourtant pas de le faire, vu même que par ses astuces et ses finesses il

nous fait mieux reconnoître la providence de Dieu, et nous vérifie plus manifestement ce qu'il a dit dans son Evangile : *Que les enfans du siècle sont plus déliés et plus fins en la conduite de leurs méchancetés et de leurs affaires, que ne le sont les enfans de la lumière.* L'adresse de cet animal est donc telle, que pour se décharger des puces, lorsqu'il en est trop tourmenté, il prend à la gueule une petite branche d'arbre, et se mettant dans l'eau, il s'y enfonce peu à peu; les puces fuyant de cette partie du corps qui est mouillée pour gagner le sec, il s'y met à la fin si avant, qu'il n'a plus que la tête et la gueule dehors; les puces ne trouvant plus rien de sec pour se retirer, sautent sur la branche dont nous avons parlé; alors le renard la lâche, saute à terre et se délivre par ce moyen de l'importunité de ces fâcheux ennemis. Qui peut avoir donné cette adresse à une brute comme celle-là, si ce n'est le Créateur? Mais que vous importe-t-il, Seigneur, que les puces incommodent un renard, qui nous apporte à nous-mêmes tant d'incommodités? plus que nous ne pensons sans doute; car encore que cela n'importe pas à Dieu par rapport à cet animal, il lui importe néanmoins que les hommes, par cet exemple et par plusieurs autres, connoissent combien est parfaite et universelle la providence, puisqu'il n'y a rien de si abject à quoi elle ne s'étende.

Mais, pour parler encore des alimens, dont nous avions interrompu le discours, la façon dont se nourrit un certain oiseau qui nettoie les dents du crocodile, n'est pas moins admirable que tout ce que nous

avons pu dire des autres ; entre les dents de ce monstre, il s'amasse plusieurs petits morceaux de reste des chairs qu'il a mangées, dont il seroit fort incommodé, si la providence divine ne l'avoit pourvu d'un petit oiseau pour cure-dent ; car aussitôt que le crocodile ouvre la gueule, l'oiseau qui entre dedans, fait d'un même coup deux offices, l'un est de nettoyer les dents de la bête, et l'autre de se nourrir de ce qu'il en tire. O grand Dieu ! que vous êtes admirable en toutes vos œuvres, vous qui pouvez par une adresse si extraordinaire pourvoir par une seule action aux nécessités de deux animaux !

Que dirai-je encore des ruses dont se sert le polype pour se pourvoir de nourriture ? Il semble qu'en cet animal Dieu nous ait voulu représenter les artifices des hommes que nous appelons à deux visages, c'est-à-dire, doubles et dissimulés ; car ce poisson se va attacher contre quelque rocher qui est dans l'eau, dont il prend la couleur et cache la sienne ; les sardines et les autres petits poissons, séduits par cette couleur trompeuse, s'en approchent sans méfiance, et alors le traître fond sur eux et les prend avec ses pieds, qui lui servent à pêcher ; de là est venu le proverbe latin, qui dit, que les trompeurs sont de la nature du polype.

Cicéron rapporte une autre ruse d'un certain oiseau qu'il nomme platalée, (1) quoique ce soit une ruse accompagnée de force et de violence. Cet oiseau se nourrit de la chasse qu'il fait des autres qui tirent

(1) Lib. 2. De nat. Deor.

leur subsistance de la mer; car à mesure qu'il en voit lever quelqu'un, qui porte quelque poisson à la bouche, il se jette dessus et le pince si rudement à la tête, qu'il lui fait lâcher prise, et se nourrit de cette proie. Le même oiseau, dit-il, se remplit le gosier de quelques coquillages de mer, et les ayant à demi digérés, il les revomit, et fait choix de ceux qui sont bons à manger. Mais il raconte bien une chose plus subtile des grenouilles de mer; elles se couvrent de sable au bord du rivage et font un petit mouvement; les petits poissons pensant y trouver leur nourriture, s'en approchent; mais elles se découvrent aussitôt et les mangent, et font leur pêche de la sorte : tout cela nous découvre de plus en plus la grandeur de cette sagesse infinie, qui a su et pu inventer tant de divers moyens pour entretenir les animaux qu'elle a créés.

Ce que fait le petit chardonneret, est une chose fort commune et que tout le monde voit: si on le tient attaché sur une tablette, ou sur une planche, où on ait pendu deux petits seaux, l'un plein d'eau, et l'autre de grain propre pour sa nourriture, il tirera fort bien l'eau avec le bec, et la mangeaille aussi, lorsqu'il aura faim ou soif. Mais j'ai vu une chose encore plus industrieuse, qui est que le petit vaisseau à boire se trouvant vide, et y en ayant dessous un autre plein d'eau, le petit oiseau faisoit descendre son seau, et remuoit tellement sa corde avec le bec, qu'enfin il se remplissoit d'eau, puis il le retiroit et buvoit à son aise.

Le hérisson, tout pesant et lourd qu'il est, ne manque pas aussi d'une adresse particulière pour se nour-

rir; car voyant plusieurs pommes sous un pommier, il se va rouler dessus, et en garnit ses épines, les emporte et en fait son magasin; et si quelqu'un le veut prendre, il se renferme en soi-même, se couvre de tous côtés de ses petites piques, et se défend de la sorte de ses ennemis.

Mais l'artifice dont se sert un poisson appelé torpille, surpasse tous les autres, sachant se défendre et se nourrir par le moyen de deux facultés extraordinaires que l'auteur de la nature lui a données; l'une est que se cachant sous la vase, il endort les petits poissons qui s'approchent de lui; et alors il sort de la vase, les tue et les mange. L'autre faculté n'est pas moins étrange, qui est que se sentant piqué du crochet qui tient le hameçon du pêcheur, sa vertu se communique tout le long de la ligne et de la canne qui la tient, et va jusqu'au bras du pêcheur; lequel est endormi de telle sorte, qu'il est contraint d'abandonner la ligne; et le poisson par ce moyen recouvre sa liberté, tant la providence a voulu diversifier les effets de son pouvoir admirable.

Les seuls animaux foibles et débiles ne sont pas ceux qui usent d'adresse et de ruse pour chercher leur nourriture; les forts en font bien autant: et le tigre, qui ne manque ni de forces, ni d'adresse, ni de disposition, s'en va (selon que rapporte Elian) au lieu où il y a un grand nombre de guenons, de la chair desquelles il est fort friand; là il se couche tout de son long sous quelque arbre, où elles ont accoutumé de s'assembler, et fait le mort, sans souffler, ni respirer

pirer en aucune façon; les guenons qui sont à la cime de l'arbre, se défiant de leur ennemi, envoient un de la troupe pour bien découvrir, en s'approchant de près, s'il est vif ou mort. Celui qui va pour faire cette dangereuse épreuve, ne se hasarde pas du premier coup; il épie de loin et s'approche peu à peu, jusqu'à ce qu'il croie que le tigre est bien mort, et que c'est sans artifice; alors il en avertit ses compagnons, qui descendent sur cette assurance, et vont comme en triomphe sauter sur le ventre de leur ennemi; mais le mort se voyant environné et tout couvert de la proie qu'il attendoit, ressuscite à grande hâte, et des dents et des griffes met en pièces autant qu'il peut attraper de ces pauvres danseurs, dont il convertit bientôt les joies en pleurs, et leur fait bien chèrement payer la faute de leur imprudence.

§ 2.

Les chats se servent de la même ruse, au moins quelques-uns qui sont grands chasseurs; et pour moi j'en ai vu un de ceux-là, qui se couchant un jour entre des arbres et des herbes d'un jardin, s'étiroit et s'étendoit comme s'il eût été mort; il demeura long-temps en cet état sans souffler seulement; de pauvres petits oiseaux trompés sous cette apparence, s'approchèrent de lui, pensant y être en sûreté; alors le traître se leva, et d'un saut en ayant attrapé quelques-uns, les prit et les mangea. Mais puisque j'ai commencé à parler du chat, il faut que j'en dise ce que nous en voyons à la vérité tous les jours, mais nous ne prenons

pas tous garde aux soins de la providence divine, qui paroît en ceci comme dans une infinité d'autres choses; elle a créé cet animal afin qu'il garantît nos maisons de l'importunité et du dommage que nous recevons des rats; aussi voyons-nous les instrumens et les adresses qu'elle lui a donnés pour produire cet effet, qui sont ses ongles et sa légèreté; mais outre cela, (comme ci devant nous avons dit), il a la faculté de voir la nuit qui est le temps de sa chasse. Comme cet animal étoit nécessaire dans nos maisons, et qu'il les auroit rendues de mauvaise odeur, s'il y eût fait son ordure, il a une propreté qui n'est dans aucun des autres animaux, qui est de chercher les recoins les plus écartés pour s'en servir à cette nécessité; de creuser la terre avec les ongles, et de couvrir l'ordure qu'il y a faite : pour voir même s'il s'est bien acquitté de ce devoir, il va sentir de près, et s'il trouve qu'il reste quelque mauvaise odeur, il y retourne jusqu'à deux et trois fois; de sorte qu'il fait par instinct, ce que Dieu commanda de faire jadis aux enfans d'Israël au désert, sans qu'il y soit excité, ni par la loi, ni par l'exemple. Nous voyons cela tous les jours, mais nous ne prenons point garde à la bonté de la providence, qui s'est étendue jusqu'à prendre soin de la netteté de nos maisons : car c'eût été beaucoup à la vérité, que de nous donner un chasseur comme celui-là, pour l'assurance de nos meubles et de nos provisions; mais c'est beaucoup d'avantage de nous l'avoir donné, sans nous avoir obligés à en supporter les ordures et les saletés. Qui est celui qui ne voit point chaque jour les

astuces et les souplesses de cet adroit animal pour chasser et pour vivre? Souvent il lève la couverture du pot qui est au feu, pour y mettre les pattes, d'où il tire la viande et s'enfuit après : je suis moi-même témoin d'une ruse que je veux raconter. Il y en avoit un qui étoit monté sur une haute muraille à la suite d'un lézard; lequel se voyant pressé, alla se cacher sous une tuile. Le chat privé de sa proie, fit sans doute cette réflexion : si je mets par un côté ma patte, il s'enfuira par l'autre, qui lui demeurera libre. Il faut pourvoir à cela; mais par quel moyen? Il mit une de ses pattes à une des ouvertures de la tuile, commençant à s'assurer de la plus étroite, et fourra l'autre patte par la plus large, et ainsi tenant comme close entre deux portes sa proie, il en demeura maître; auroit-il pu faire davantage, s'il eût eu de la raison?

Les subtilités des loups à chercher leur vie ne sont pas moins étranges; mais je n'en veux raconter qu'une seule histoire, que j'ai tirée d'Elian; elle répondra en partie à une question qui se fait ordinairement : pourquoi il y a si peu de loups au monde, puisque la femelle porte à la fois plusieurs petits; et pourquoi tout au contraire, il y a si grande quantité d'agneaux et de moutons, la brebis n'en faisant qu'un seul à la fois, et s'en tuant chaque jour un nombre presque infini pour servir à nos tables. Il est donc rapporté par cet auteur, que lorsque les loups manquent de vivres, ils s'assemblent en grand nombre, et se mettent à courir en rond les uns après les autres; celui qui tombe le premier d'étourdissement, sert de viande à tous les autres; ce

qui est en effet une des causes pour laquelle il y a si peu de loups, et en cela nous ne saurions assez nous louer de la conduite de la providence divine, laquelle sait si bien s'opposer à la multiplication des animaux qui sont ennemis et nuisibles à l'homme. Nous voyons la même chose dans la production du scorpion : la femelle pond toujours onze œufs, et en mange dix, n'en laissant qu'un seul, lequel éclos, et se sentant moins obligé du bienfait de la mère, qu'offensé de la mort de ses frères, en prend une prompte vengeance; car il la tue et la mange aussitôt.

Il y a un serpent très-dangereux au Brésil, qui ne rend pas un moins illustre témoignage de la providence; car sa morsure tue infailliblement celui qui en est piqué, s'il ne coupe pas sur-le-champ la partie offensée; ce que le Créateur a sans doute ainsi ordonné, afin que les précautions pour éviter ce péril, nous fissent mieux reconnoître les soins qu'il prend de nous, par les remèdes qu'il nous donne pour nous préserver du mal : le remède à celui-ci, c'est que cette dangereuse bête a une espèce de clochette à la tête, dont le son la découvre à ceux qui par inadvertance s'iroient jeter dans le péril. Qui sera si aveugle, que de ne s'apercevoir pas en ceci du soin de cette bonté et providence infinie, laquelle pourvoit également aux remèdes qui nous sont nécessaires en nos maux, et aux précautions pour nous en garantir? Saint Basile dit bien aussi que la vipère se déchire le ventre lorsqu'elle veut faire ses petits, et que la lionne se fend aussi le sien avec les ongles, au temps de son part; de sorte que si d'un

côté le Créateur prend soin de conserver les espèces des choses, il n'en prend pas moins à faire qu'il y en ait fort peu de celles qui nous sont contraires.

Mais quelqu'un me dira peut-être : à quoi bon d'avoir créé tant d'ennemis de la nature humaine? C'étoit un des argumens des épicuriens, qui nioient absolument la providence, et disoient que si Dieu avoit créé toutes choses pour l'amour des hommes, il ne devoit pas avoir créé les vipères qui leur étoient si contraires; mais on répond à cela, que dans une république bien réglée, il y a des gibets, des prisons et des bourreaux pour le châtiment des méchans, et qu'il n'y auroit pas de raison que dans la grande république de ce monde, où Dieu même préside, il n'y eût pas des exécuteurs de sa justice, quand il lui plaît de l'exercer. Ce fut aussi par cette sorte de peine qu'il châtia les enfans d'Israël dans le désert, leur envoyant des serpens pour les mordre, parce qu'eux-mêmes par leurs langues médisantes avoient mordu les ministres qu'il leur avoit donnés, et les Egyptiens furent châtiés par des morsures de moucherons et de sauterelles qui les traitèrent cruellement; c'est pour le même effet qu'il a créé les baleines en la mer, et les grands et épouvantables dragons sur la terre, dont plusieurs histoires font mention; ce qu'il a fait sans doute pour montrer la grandeur de son pouvoir, pour mettre la crainte et la terreur dans les cœurs des hommes, et pour nous faire voir combien ce seroit un plus grand mal d'être enseveli dans la gueule effroyable du dragon infernal, lequel tira de sa queue, après soi, la troisième partie des étoiles du ciel.

Pour revenir à parler de la nourriture et de l'entretien des animaux, qui est le sujet de ce chapitre, nous voyons quelle diversité il y a en cela, et les facultés que le Créateur leur a données pour se pourvoir de cette nourriture. En quoi paroît merveilleusement la sagesse de sa providence, d'autant que si tous vivoient d'un même aliment, et s'ils avoient une même propriété pour le chercher, la merveille en seroit beaucoup moindre. Mais cette grande et presque infinie diversité de vivres, et ces facultés aussi différentes de les chercher, sont des choses qui nous crient et nous annoncent la sagesse de cette admirable providence, et qui nous invitent à l'adorer du plus profond de nos cœurs. Nous voyons donc qu'entre les animaux il y en a qui cherchent leur vivre sur la terre, les autres dans l'eau, les autres dans l'air; et entre tous ceux-ci, il y en a qui se nourrissent de sang, les autres d'herbes, les autres de grain, et autres d'autres choses sans nombre. Tous ont le corps et les membres formés proportionnément au besoin qu'ils ont de se pourvoir de nourriture : et par exemple nous voyons que le lion, le tigre et les autres animaux qui vivent de proie et de carnage, sont pourvus de dents et de griffes très-fortes, et d'une légèreté qui leur fait atteindre tout ce qu'ils poursuivent; ils ont avec cela du courage, pour ne craindre ni danger ni résistance. Tel est le lion, que Salomon dit être le plus fort de tous les animaux (*Prov.* 30), ne craignant ni la rencontre, ni la résistance d'aucun des autres; celui-ci sort de nuit avec ses lionceaux, criant et demandant à Dieu, comme

dit le Psalmiste (*Psal.* 103), qu'il lui donne à vivre. Comme il a beaucoup de générosité, il a aussi cette propriété, qu'il ne mange jamais de la chasse qui lui est restée du jour précédent. Elian écrit de cet animal, que lorsque par la vieillesse il est devenu foible et pesant, et par conséquent inhabile à chasser, il sort avec ses lionceaux, et s'en va les attendre à quelques pas, où ils lui apportent toute la proie qu'ils ont prise; le vieillard, pour leur témoigner son amour et sa reconnoissance, les caresse à leur arrivée, leur lèche la face, et après ce favorable accueil ils s'asseyent, et mangent leur chasse; pourroient-ils faire mieux que cela s'ils avoient de la raison comme les hommes? Ils les surpassent même en ces marques de piété qu'ils exercent envers leurs pères, car nous voyons une infinité d'enfans très-inhumains et très-avares à l'égard de leurs parens pauvres et vieux; ce qui n'arrive pas même entre les bêtes les plus farouches.

L'adresse et l'artifice de cette sainte providence ne paroît pas moins dans les facultés et instrumens dont elle a pourvu les oiseaux de rapine pour chercher leur nourriture; car leur bec est tout-à-fait différent de celui des autres oiseaux privés et domestiques : la partie supérieure est aiguë et recourbée pour entrer dans la chair et la mettre en pièces; et celle de dessous tranchante comme un rasoir, laquelle venant à se rencontrer avec celle de dessus, coupe et tranche ce que la partie supérieure avoit déchiré. Est-il possible que quelqu'un se veuille persuader qu'une chose faite avec tant de proportion et tant de justesse, puisse avoir été

faite au hasard, et non pas plutôt avec dessein, y ayant tant d'artifice? Il n'en paroît pas moins en la correspondance de tous les autres instrumens et des facultés qui servent à cet office, telles que sont les serres très-aiguës et très-fortes, non-seulement pour prendre la proie, mais aussi pour la retenir; car celles de devant se fermant avec celles de derrière, la tiennent si fortement qu'il n'est pas possible qu'elle puisse échapper. Ces oiseaux outre cela ont une grande chaleur dans l'estomac, qui leur donnant beaucoup de faim, les rend aussi plus actifs à la chasse; mais ils sont et courageux et dociles, autrement on n'apprivoiseroit pas en peu de jours à tel point un faucon hagard, et il ne se rendroit pas si fidèle, que nous osassions l'envoyer jusqu'aux nues après un hairon avec assurance qu'il reviendra sur le poing au premier cri que nous lui ferons; car, puisque le Créateur en formant ces oiseaux n'avoit pas seulement eu dessein de les rendre utiles à eux-mêmes en se cherchant des vivres, mais aussi de les faire servir à la nourriture et au plaisir de l'homme, il étoit convenable qu'il leur donnât les armes, le courage et la docilité dont ils ont été pourvus; et parce qu'il n'a pas donné les mêmes qualités au milan, (bien qu'il lui ait donné les mêmes armes et les mêmes ailes) il ne fait la chasse qu'aux pauvres poulets et aux simples colombes, n'ayant pas de cœur pour entreprendre davantage. En quoi il représente fort naïvement les hommes lâches et sans cœur, lesquels n'osant s'attaquer à ceux qui leur peuvent faire résistance, exercent leur cruauté contre les impuissans,

opprimant et foulant les pauvres, et s'engraissant de leur sueur. Pour les corbeaux qui vivent aussi de chair, le Créateur leur a donné un merveilleux instinct pour découvrir les carnages et les corps morts des hommes; aussi les voit-on d'ordinaire à la suite des armées, sentant la curée qu'ils en doivent tirer; mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est que de cinquante milles loin, c'est-à-dire, de vingt ou vingt-cinq lieues, ils sentent les corps morts, selon que l'assure le commentateur du second des livres de l'âme d'Aristote. (*Lib.* 2.)

§ 3.

Nous avons en la cigogne une parfaite image de la piété des pères envers les enfans, et des enfans envers les pères. Car de la part des pères, outre les soins de la nourriture de leurs petits, (ce qu'ils ont de commun avec tous les autres oiseaux), ils ont encore cette tendresse pour eux, que lorsque le soleil est plus ardent, et tel qu'il pourroit leur faire mal, ils étendent les ailes sur eux, et reçoivent toute l'impression de ses rayons, tandis que leurs petits sont à l'ombre, devenant cruels contre eux-mêmes, pour être pitoyables envers leurs petits; en cela ils nous représentent bien au vif les tendresses du Père Eternel, et son amour infini à l'égard de ses enfans spirituels; aussi le Psalmiste parlant de lui, lui attribue le même amour et la même tendresse, disant *qu'il leur fera ombre de ses épaules, et qu'il les assemblera et gardera sous ses ailes.* Si la cigogne en ceci nous fait voir la bonté du Père, elle ne représente pas moins aussi la parfaite charité du

Fils, lequel reçut sur ses sacrés épaules les coups de fouet que nous avions mérités, payant, comme il a dit lui-même, ce qu'il ne devoit pas. Mais pour revenir à l'amour des cigognes, celui que les pères témoignent à leurs petits encore tendres, est bien récompensé par ceux-ci à l'égard de leurs pères, quand la vieillesse les empêche d'aller chercher leur vie; car en ce temps-là ils leur rendent les mêmes offices qu'ils ont reçus d'eux, nourrissant leurs pères dans leur nid avec toute sorte de soin, lors même qu'il est besoin de les changer de place; les bons enfans, pleins de reconnoissance, étendent leurs ailes, se chargent de leurs pères et les transportent au lieu où ils doivent demeurer, et en cela même ils nous servent de figure de la charité et miséricorde de ce souverain Père de tous les pères pour ses enfans, le Prophète ayant dit de lui (*Deut.* 32), *qu'il avoit étendu ses ailes comme l'aigle pour les mettre et porter sur ses épaules.*

Pour les oiseaux qui se nourrissent de grain ou d'herbe, comme la poule et les autres semblables, ils ont le bec aigu pour leur servir, non-seulement à manger, mais aussi à se défendre quand ils viennent à se débattre les uns contre les autres. Aux pieds ils ont des doigts et des ongles pour découvrir le grain, en remuant la terre qui le couvre. Mais au contraire ceux qui tirent leur nourriture des eaux, comme les cignes, les canards et autres semblables, ont les pieds larges en forme d'avirons, dont ils se servent merveilleusement bien à ramer et à nager, se poussant des pieds dans l'eau, pour passer du corps en avant. C'est de là que

l'art *imitateur* de la nature nous a appris à ramer, ces rames naturelles ayant sans doute été plutôt faites que les artificielles. Leur bec est aussi tout différent des autres, n'étant ni crochu ni aigu, mais plat comme une pelle, avec de petites dents semblables à celles d'une scie, afin que les poissons qui sont glissans s'y pussent prendre et y être arrêtés.

Les oiseaux qui ont les jambes longues ont été pourvus de cous fort longs, pour atteindre avec facilité à leur manger qui est sur la terre; et les animaux qui sont aussi fort haut montés, comme les chameaux, ont eu le même avantage d'avoir l'encolure longue, afin qu'ils tirassent plus commodément leur pâture de la même terre; j'ai bien encore remarqué en eux une autre chose, c'est que les hommes et tous les autres animaux ayant aux jambes deux jointures principales, l'une au genou et l'autre à la cheville du pied, ces animaux-ci à cause de leur hauteur en ont trois, départies de telle façon, que leurs jambes semblent se monter à vis, tant ils ont de facilité à les ployer, pour s'abaisser à recevoir la charge, ou pour se coucher à terre lorsqu'ils se veulent reposer.

Mais pour l'éléphant qui étoit extrêmement haut, il n'eût pas été à propos de lui donner une aussi grande encolure, qu'il eût fallu qu'elle eût été pour le faire atteindre jusqu'à terre; c'est pourquoi au lieu de cette partie qui eût été très-difforme, la providence qui pourvoit à tout, et qui garde en toutes choses la proportion et la bienséance, lui a donné cette trompe faite d'une certaine chair molle et maniable, de laquelle il

se sert comme d'une main, non-seulement pour manger, mais aussi pour boire, parce qu'elle est concave par-dedans, si bien qu'il y peut tenir plus d'un grand seau d'eau, et par fois pour plaisir l'éléphant la rejète, et en arrose ceux qui le sont allés voir. Entre toutes les parties de son corps, saint Basile admire principalement ses jambes, qui sont merveilleusement bien proportionnées pour soutenir ce grand et vaste fardeau, car elles sont faites comme de gros et forts piliers, propres pour soutenir ce grand poids; et au bas du pied il n'a pas de jointures, ni de séparations d'os, qui affoibliroient ses jambes; de là vient qu'aux batailles on lui voit porter des tours de bois, (qui semblent des tours animées, ou des montagnes de chair) et combattre, nonobstant ce fardeau, avec un courage incroyable contre les ennemis, en faveur de son parti. Mais à mon avis la plus grande merveille de cet animal, c'est que tout grand et puissant qu'il est, il se laisse assujettir à l'homme, de sorte que si nous le voulons enseigner, il apprend, et si nous le châtions, il le souffre. Ce qui nous fait bien connoître que Dieu l'a créé pour l'usage de l'homme, ayant créé l'homme à l'image de Dieu; mais nonobstant tous les services qu'il nous rend, il ne laisse pas de vivre trois cents ans et plus, au rapport de saint Basile.

On remarque encore en lui une pudeur naturelle, qui fait qu'il ne s'approche de sa femelle qu'en lieu caché, et à l'écart; et si par hasard quelqu'un passe par là, il en ressent tel déplaisir qu'il le met soudain en pièces : mais ceci n'est pas la seule de ses bonnes con-

ditions. Ceux qui viennent des Indes orientales, racontent de lui une chose remarquable : lorsqu'il va pour s'accoupler il est très-furieux; l'un d'eux poussé de cette fureur, passant par une rue assez étroite, fit rencontre d'un petit enfant qui étoit à la mamelle, il le prit sur sa trompe et le mit sur un toit pour le garantir du péril : l'enfant se mit à pleurer et à crier de se voir en cet étrange lieu; et l'éléphant touché de compassion de l'enfant, retourna le prendre avec sa trompe au lieu où il l'avoit posé, pour le remettre au même endroit d'où il l'avoit tiré, si grande est l'affection que Dieu à mise en cet animal pour les hommes, afin sans doute qu'il fût plus utile pour leur service. On dit de lui plusieurs autres choses véritablement étranges, mais les livres de tous les auteurs qui en ont fait mention, en étant remplis, ceux qui voudront en savoir davantage y pourront avoir recours, car pour moi j'en ai assez dit pour le sujet que je traite.

L'aigle aussi dont le naturel est de voler très-haut, comme étant le roi des oiseaux, et qui fait sa demeure en des lieux très-élevés, a été pourvu par le Créateur d'une vue très-aiguë, afin que de là il pût voir la proie dont il se doit nourrir. C'est de lui que Dieu disoit à Job, qu'il *faisoit sa demeure dans les rochers et dans les lieux hauts, où personne ne pouvoit monter, et que de là il voyoit sa proie qui étoit au-dessous de lui* (*Job.* 39). Mais quelque force qu'il ait, il ne manque pas aussi de ruse pour prendre les animaux dont il se doit nourrir; car si il vient à fondre sur une tortue, il l'enlève extrêmement haut avec ses griffes, d'où la

laissant tomber sur quelque caillou fort dur, la tortue se brise, et il la met en pièces pour la manger à son aise. On dit même que ce fut par un accident de cette sorte, que mourut jadis l'excellent poëte Eschyle; car étant chauve, et dormant dans une prairie, la tête découverte, l'aigle croyant que ce fût une pierre, laissa tomber sa tortue sur sa tête, dont il fut écrasé.

Mais ce n'est pas seulement pour la nourriture des oiseaux de proie que la chasse a été mise en usage, elle n'est pas moins utile pour celle des hommes, et nous en voyons l'exercice tellement justifié dans l'Écriture, que la principale raison pour laquelle le saint patriarche Abraham aimoit mieux son fils Esaü que Jacob, c'étoit parce qu'il mangeoit de la chasse qu'il lui apportoit (*Gen.* 27); aussi lorsqu'il lui voulut donner sa bénédiction, il lui commanda de prendre son arc et son dard, et d'aller à la chasse, afin qu'ils fissent un repas de la proie qu'il prendroit, apprêtée à la façon que le jeune homme savoit être du goût du saint vieillard. Pour augmenter le plaisir et la commodité de cette chasse, nous voyons que le Créateur a mis dans le monde une grande quantité de chiens de diverses espèces, et si pour cela les chasseurs, qui en prennent tous les jours leur passe-temps, ne lui en témoignent pas beaucoup de reconnoissance, ils se conduisent comme des ingrats. Comme les chasses sont différentes, il y a presque autant de différentes sortes de chiens; car il y a des levriers nobles, de belle taille et courageux, qui ne font pas de difficulté d'attaquer lès bêtes les plus fortes; il y en a de plus

légers qui sont pour le lièvre, d'autres moindres encore pour les lapins; il y a des mâtins qui s'attachent à la garde des troupeaux; des limiers qui par la subtilité de leur odorat découvrent les bêtes dans leurs repaires, et qui les trouvent étant blessées; il y a des épagneuls qui par la vivacité du même sens, ne manquent point à trouver les perdrix, de sorte qu'ils ne s'y trompent pas plus que s'ils nous les montroient à la main; il y a d'autres chiens pour aller à l'eau, qui en nageant se jettent dans les marais, d'où ils retirent sans y manquer l'oiseau que vous avez blessé, et vous le viennent mettre à la main. Toutes ces diverses espèces d'animaux ont été faites parle Créateur avec ces différentes propriétés pour aider à la nourriture des hommes; aussi-bien que les oiseaux de proie, qui ont été faits pour ce même effet; et il étoit bien convenable qu'ayant donné la chasse pour le plaisir des hommes, il leur donnât aussi les instrumens propres pour jouir de ce plaisir.

§ 4.

Mais puisque le discours m'a porté, en parlant de la nourriture des animaux, à parler aussi des chiens, je veux sur ce sujet raconter une chose qui ne sera peut-être pas appréciée par tous ceux qui la liront, mais elle ne servira pas peu pour l'édification de ceux qui aspirent à la perfection de la vie chrétienne, laquelle j'ai vue si parfaitement représentée en un levrier, que l'on n'auroit su rien désirer de plus exprès; car j'y ai observé les trois choses que je vais dire : la

première, qu'il ne se séparoit jamais, non pas un seul moment, de la compagnie de son maître; la seconde, que si quelquefois le maître commandoit qu'on le tirât d'auprès de lui, il grondoit, il hurloit; et si on le vouloit emporter, il se défendoit des pieds de devant et de derrière, pour empêcher qu'on ne le prît; et la troisième chose que je vis, fut que ce seigneur à qui étoit le chien, voyageant durant le mois d'août, et ayant fait trois lieues sans s'arrêter, cette pauvre bête qui mouroit de soif, et qui ne vouloit pas le quitter, fut portée par son ordre et par force dans une métairie qui étoit proche du chemin, afin qu'on lui donnât à boire. J'y étois présent, et vis qu'à chaque gorgée d'eau qu'il buvoit, il tournoit les yeux vers le chemin pour voir si son maître paroissoit encore, de sorte que même en buvant il n'étoit pas là où il étoit, parce que son cœur, ses yeux et son désir, étoient avec son maître; mais aussitôt qu'il le vit paroître, sans achever l'eau qu'il avoit devant lui, et sans qu'on le pût retenir un seul moment, il sauta et courut pour accompagner son maître. Il y auroit bien à philosopher sur cette petite histoire, car il ne faut pas croire que les animaux nous aient été donnés pour le seul service de nos corps, ç'a été aussi pour nous enseigner par leurs exemples à conduire notre vie; comme la tourterelle nous est un exemple de chasteté, la colombe de simplicité, la cigogne de charité et de piété des pères envers les enfans, et des enfans envers les pères, et ainsi de plusieurs autres. Mais pour revenir à notre exemple, si celui qui veut arriver à la perfection chrétienne,

chrétienne, avoit pour son Créateur les trois conditions que cet animal si reconnoissant avoit pour son maître, il auroit atteint sans doute au dernier degré de cette perfection, dont la première est de ne s'éloigner jamais de sa présence, au contraire, d'être toujours devant lui (autant qu'il se peut humainement), sans le perdre jamais de vue, ni perdre l'union actuelle de l'esprit avec lui. Ce seroit en quelque sorte faire sur la terre ce que les anges font dans le ciel, où ils sont actuellement aimant, honorant, adorant et glorifiant cette Majesté souveraine; celui qui sera parvenu à ce point-là, aura certainement atteint la dernière perfection et félicité de la vie chrétienne. C'étoit cette même perfection que saint Augustin demandoit à notre Sauveur, dans une de ses méditations, par ces paroles très-dévotes. « Que je pense en vous, mon Dieu, » tout le jour; que j'y pense toute la nuit en songe, » que mon esprit parle incessamment à vous, et que » mon âme s'entretienne avec vous sans interruption. » O que ceux-là sont heureux qui n'aiment que vous, » mon Dieu, qui ne désirent que vous, et qui ne savent penser qu'à vous. Bienheureux ceux-là de qui » vous êtes la seule espérance, et dont la vie est une » continuelle oraison.» Voilà la première partie de perfection que nous enseignoit cet animal, qui ne s'éloignoit jamais de son maître. La seconde est, que comme cet animal avoit tant de peine à s'éloigner de son maître, aussi l'amour de la perfection ressent avec une peine et une douleur extrême tout ce qui l'éloigne de cette heureuse union de Dieu. C'étoit ce que le saint

pape Grégoire souffroit, lorsque se voyant plongé dans les distractions que lui causoient les fonctions de son grand office, qui ne lui permettoient pas d'être toujours dans cette union actuelle avec Dieu, il se plaint lui-même de lui-même, au commencement de ses dialogues où il dit : « Mon âme misérable, blessée par les » coups mortels des occupations que traîne avec soi » la fonction de mon office pastoral, se ressouvient de » cette vie tranquille dont je jouissois dans le monas- » tère; elle se souvient comme en ce temps-là je fou- » lois sous mes pieds tous les biens de cette vie, com- » me j'étois plus haut que toutes les choses qui rou- » lent ici-bas par le mouvement de la roue de la for- » tune; comme je n'avois point d'autres pensées que » pour le ciel, comme je désirois la mort, qui fait tant » d'horreur aux autres, pour aller jouir des félicités » éternelles. » Voilà l'expression de la seconde partie de ce qui nous est enseigné par le chien, qui hurloit et se débattoit lorsqu'on le vouloit éloigner de son maître. Mais la troisième est la plus haute et la plus difficile, comme celle en laquelle consiste toute la force de la dernière perfection, qui est, que tout ainsi que cet animal se privoit de bon cœur du plaisir et de la nécessité qu'il avoit de boire, pour n'être point séparé, non pas un seul moment, de la compagnie de son maître; qu'ainsi le parfait serviteur de Dieu doit se séparer et se priver de tous les plaisirs, de toutes les affections, de tous les soins, de tous les appétits, de toutes les affaires et occupations démesurées, qui feroient obstacle à cette bienheureuse union, si ce

n'est lorsque l'obéissance ou la nécessité de la charité l'y obligera; alors même il doit faire tout ce qui lui sera possible pour ne détourner jamais les yeux de son âme de la présence de son maître. David nous apprend qu'il pratiquoit fort bien ce précepte, quand il dit (*Psal.* 76), que son âme avoit renoncé à toutes les consolations de la terre pour s'occuper entièrement à penser à Dieu; et que cette pensée et ce souvenir lui avoit apporté tant de contentement, que son esprit se perdoit et se fondoit en cela. C'est ce qui s'appelle proprement mourir au monde pour vivre en Dieu; c'est quitter tout pour trouver tout en lui seul : que si le chien faisoit tout ce que nous venons de dire, pour un peu de pain qu'il recevoit de la main de son maître, combien est-il plus raisonnable, ô homme ingrat, que tu le fasses pour ce maître qui t'a créé à son image, qui te conserve par le bénéfice de sa providence, qui t'a racheté de son sang propre, et qui t'a enfin préparé sa gloire, si tu ne la perds par ta faute!

Puisque dans ce chapitre nous traitons des différentes espèces de chiens, je ne puis m'empêcher de parler d'une sorte remarquable qui nous fournira encore une occasion d'admirer la douceur et la bonté de la providence divine, en la création qu'elle en a faite. Ce sont de certains petits chiens, qu'on ne sauroit nier qui n'aient été faits à dessein par la main du Créateur; car encore qu'un individu s'engendre d'un autre individu, comme un chien d'un autre chien, il est certain néanmoins que telle ou telle espèce de chiens ou d'autres animaux ne peut être créée que par la seule toute-

puissance de Dieu. Or, quel plus grand indice pouvons-nous avoir de cette immense bonté, que d'avoir voulu créer cette sorte de divertissement que les reines, les princesses et presque toutes les dames de condition prennent auprès de ces petits chiens? Cet animal étant si petit et si foible, qu'il ne peut servir à aucun des autres plaisirs ou usages dont nous venons de parler; tellement que comme l'auteur de la nature a créé une infinie diversité de belles fleurs, de perles et de pierres précieuses, la plupart desquelles ne peuvent servir qu'à nous récréer la vue, et à nous faire connoître la beauté du Créateur, aussi devons-nous croire qu'il n'a créé cette sorte de petits animaux que pour une honnête récréation des femmes; et la raison de ceci est, à mon avis, qu'ayant été formés pour réjouir et caresser les enfans qu'elles nourrissent, et pour prendre aussi avec eux leurs plaisirs et leurs plus légitimes divertissemens; lorsque ceux-ci leur manquent, elles s'occupent et emploient cette naturelle inclination à caresser ces petits animaux. Ils gardent aussi de leur côté une telle fidélité et un tel amour pour leurs maîtresses, que jamais ils ne s'en éloignent, et souffrent beaucoup lorsqu'elles sortent du logis, se réjouissent et leur font mille caresses à leur retour, les cherchant par toute la maison lorsqu'ils les perdent de vue, sans cesser qu'ils ne les aient retrouvées. Je me souviens à ce propos, qu'une dame très-vertueuse et de condition me disoit un jour, qu'une de ces petites chiennes la mettoit en confusion, voyant qu'elle ne cherchoit point Dieu avec tant de soin que

sa petite chienne en prenoit à la chercher; c'est sans doute que ce souverain Créateur, voyant que le cœur humain n'étoit pas capable de subsister sans quelque plaisir et quelque récréation, pour éviter que cette inclination qui est fort puissante, ne le portât à s'attacher à des plaisirs dangereux, il a créé une infinité de choses pour servir aux honnêtes plaisirs des hommes, afin qu'étant satisfaits et rassasiés par ceux-là, ils eussent du mépris et de l'horreur pour toutes les choses déshonnêtes.

CHAPITRE XV.

Des propriétés et facultés qu'ont les animaux pour se guérir de leurs maladies.

Les corps des animaux étant composés des quatre élémens, et participant de leurs qualités contraires, il est nécessaire qu'ils soient mortels et sujets à diverses maladies comme les nôtres, d'autant que pour peu que la proportion qui doit être observée entre ces quatre qualités, vienne à se déconcerter, il faut que la maladie s'ensuive. Les hommes à la vérité ont la raison pour trouver remède aux leurs, aussi est-ce par elle qu'ils ont enfin trouvé, après beaucoup de peines et de longues expériences, l'art de la médecine; mais cette raison manquant aux brutes, cette très-parfaite providence a suppléé à ce défaut; et quoiqu'elle paroisse très-évidemment dans toutes les choses que nous

avons ci-devant alléguées, nous pouvons dire qu'elle paroît encore plus clairement en ceci, étant certain que les animaux, par le seul instinct que Dieu leur a donné, ont bien pénétré plus avant dans la connoissance des remèdes qui leur sont propres, que n'ont fait les hommes par leurs longs travaux et leurs études de plusieurs siècles; et de fait, ne voyons-nous pas qu'il reste encore plusieurs infirmités auxquelles les médecins n'ont su trouver remède, au lieu que les animaux n'en souffrent aucune à quoi ils ne sachent pourvoir, étant conduits et enseignés par un maître bien plus excellent que tous les autres maîtres? Aussi ne faut-il point que nous nous étonnions, s'ils nous ont enseigné plusieurs remèdes que nous tenons d'eux sans aucun doute; car c'est de l'hirondelle que nous avons appris la vertu de la célidoine pour guérir le mal des yeux; et elle-même a appris ce secret de son Créateur, pour guérir le mal qui survient quelquefois en cette partie-là à ses petits: celui du fenouil qui sert au même mal, nous a été enseigné par le serpent, qui guérit les siens par la force de ce simple. Le remède si commun aujourd'hui et si ordinaire des clystères, nous a été enseigné par l'ibis, animal qui a beaucoup de rapport à la cigogne, lequel sentant son ventre trop chargé, va puiser avec son bec de l'eau salée de la mer, avec laquelle il se purge. Pour la saignée, nous l'avons apprise du cheval marin, qui en grec s'appelle hippopotame : celui-ci se sentant malade, cherche quelque canne aquatique ou roseau fraîchement coupé, et avec la pointe la plus ferme et la

plus aiguë qu'il peut remarquer, il se saigne (ainsi que Pline rapporte) en une veine de la cuisse; mais n'admirerons-nous point l'adresse dont il se sert pour arrêter son sang, afin qu'il ne s'épuise pas entièrement? Sans doute tous nos esprits ne sauroient inventer le remède dont il use pour cela; mais cet animal l'a bien trouvé lui-même, enseigné par cette souveraine providence qui ne peut jamais errer; il s'en va se vautrer dans quelque grand bourbier, et la boue venant à s'attacher à la plaie qu'il s'est faite, elle lui sert de bande pour arrêter son sang. Quel autre maître pourroit avoir appris au pourceau, lorsqu'il se sent malade, d'aller à la côte de la mer chercher un cancre, qui lui sert de remède? Quel autre a pu enseigner à la tortue, lorsqu'elle a mangé quelque vipère, d'aller chercher de l'origan pour chasser le poison de ses entrailles? Mais voici une autre merveille bien plus grande: qui peut avoir enseigné aux chèvres sauvages des montagnes de Candie, de manger de l'herbe appelée dictame, pour se tirer du corps la flèche qui leur a été décochée par le chasseur? si c'étoit seulement pour se guérir de la blessure, je ne le trouverois pas si étrange; mais qu'elle ait pu savoir qu'il y avoit une herbe assez puissante pour lui tirer du corps un pied de flèche qui y a fait une si profonde blessure, cela ne peut venir d'ailleurs que du Créateur, qui n'a pas voulu que ce pauvre animal, si souvent persécuté par les montagnards, se trouvât dépourvu de remède contre leurs attaques.

Mais que dirons-nous du chien? n'est-il pas certain,

que lorsque l'humeur bilieuse prédomine en lui, s'il n'a soin de se purger, il devient enragé? Mais la divine providence prenant soin et de nous et de lui, lui a enseigné une herbe qui croît dans les vallons, laquelle lui tient lieu d'une très-excellente rhubarbe, puisque par sa vertu il se provoque au vomissement, qui le décharge de toute cette humeur maligne et dangereuse. Mais s'il arrive qu'il soit blessé, il ne lui faut point de meilleur emplâtre que sa langue, de laquelle s'il peut toucher son mal, il n'a point de nécessité de recourir au chirurgien. Si la belette vient à être blessée par les serpens, lorsqu'elle se bat avec eux, elle se guérit avec la rue, et les sangliers avec le lierre. L'ours qui s'est empoisonné en mangeant de l'herbe qu'on nomme mandragore, se guérit en mangeant des fourmis; qui auroit pu croire qu'un si grand animal eût dû trouver sa guérison dans un autre si petit qu'est la fourmi? Mais le Créateur a voulu que sa vertu se remarquât dans les choses les plus petites, et nous faire voir qu'il n'a rien fait sans dessein. Il n'a pas même laissé sans remède le dragon, quoique ce soit un animal si dangereux et si horrible; car dès qu'il se trouve mal, au lieu de rhubarbe, il a recours aux laitues sauvages, qui lui servent de remède. Le léopard n'est ni moins farouche, ni moins dangereux, et néanmoins il trouve son remède dans l'excrément de l'homme. Les perdrix, les geais et les palombes en ont un plus honnête, trouvant leur guérison lorsqu'ils mangent la graine de laurier. Ce que je viens de dire est tiré du huitième livre de Pline.

Albert le grand dit que les chiens se sentant tourmentés des vers, se guérissent en mangeant du blé en herbe. Et le même rapporte que la cigogne étant blessée, se met de l'origan en sa plaie et se guérit. Nous voyons par tous ces exemples, que le Créateur n'a laissé aucun des animaux sans le pourvoir de remèdes, pour nous montrer aussi que toutes ses œuvres sont parfaites en toutes leurs parties. Les simples ordinaires dont les hommes usent en toutes leurs maladies, sont la rhubarbe, l'agaric et quelques peu d'autres; mais les animaux ont leurs remèdes propres et particuliers pour chacune de leurs maladies, cette diversité de remèdes nous faisant beaucoup mieux connoître l'excellence et le savoir de ce grand et véritablement premier médecin de tout le monde. Aussi n'est-ce pas une chose nouvelle, mais fort ancienne, de voir que les chats ont leurs herbes propres et particulières pour se purger, lorsqu'ils se sentent trop chargés.

Le lion à cause de sa grande force, et le dauphin à cause de sa grande légèreté, sont appelés rois; celui-là des animaux de la terre, et celui-ci de ceux de la mer : il semble aussi que la providence leur a donné un même remède pour se guérir; car le lion se trouvant mal, guérit en mangeant de la chair des singes de la terre, et le dauphin en mangeant d'une autre espèce de singes qu'il y a dans la mer. L'ours, au rapport de saint Ambroise, étant blessé, va chercher une herbe dite plomos en langue grecque, du seul attouchement de laquelle, à l'endroit de la blessure, il reçoit sa guérison; pour le renard, il n'est pas

étrange qu'ayant tant d'industrie et de finesse en toutes choses, il ait aussi le savoir de se guérir; le même saint rapporte donc que la gomme de pin est son souverain remède.

§ 1.

Puisque nous traitons des remèdes des animaux, il ne faut pas omettre le changement des lieux qui en fait une partie. Les oiseaux, aussi-bien que les poissons, ne manquent point de l'observer pour la conservation de leur santé. En un certain lieu de Portugal, proche de la mer, qui se nomme Notre-Dame du Cap, vers le mois de septembre, il s'assemble une grande quantité de petits oiseaux pour passer en Afrique, parce que les hivers y sont plus modérés; il se fait aussi au même lieu grande assemblée de chasseurs, qui avec peu de peine en prennent un nombre presque infini; ce qu'il y a de remarquable en ceci, c'est que ces oiseaux comme bons et fidèles compagnons, s'attendent les uns les autres, pour faire ce trajet de compagnie; mais dès que l'hiver est passé, ils quittent avec le même soin les grandes chaleurs d'Afrique, pour revenir en Espagne, jouir d'un air plus tempéré.

La même chose se fait en la mer par plusieurs espèces de poissons, qui changent de demeure, mais principalement lorsqu'ils veulent faire leurs œufs, parce qu'ils ont besoin pour cela d'avoir la mer, l'air et la saison fort tempérés. Pour cet effet il s'assemble de divers endroits une multitude incroyable de différens poissons, qui vont tous ensemble et en troupe,

comme si c'étoit une grande armée, passer le Pont-Euxin, qui est du côté du nord, afin d'y faire éclorre leurs petits, le printemps y étant fort tempéré; sur cela saint Ambroise fait une grande exclamation, disant : « Qui est celui qui a enseigné ces endroits-là » aux poissons, qui leur a indiqué ces saisons, qui leur » a prescrit ces ordres et ces lois, qui leur a appris à » marcher en cet ordre, qui leur a marqué les temps » et les termes de leur retour? Les hommes ont leurs » princes, dont ils attendent les commandemens, et » qui leur envoient leurs édits et leurs ordres pour assembler à certain jour et en certain lieu toutes leurs » troupes, et néanmoins cela n'empêche pas que plusieurs de ceux qui sont mandés ne se trouvent absens. Mais quel prince ou quel chef a donné cet ordre aux poissons? quel conducteur leur a enseigné » cette discipline? quels guides ont-ils pour faire ces » longs voyages sans s'égarer? Je reconnois par ce bel » ordre, qui est le chef et le prince : c'est celui qui » par sa disposition divine imprime aux sens de tous » ces animaux la loi de ses commandemens, et qui » sans parole enseigne à ce peuple muet l'ordre de » cette discipline; car, en effet, le bel ordre de sa providence ne se borne pas aux grandes choses seulement, il ne prend pas moins de soin des plus petites. » Tout ceci est de saint Ambroise.

Ce même saint rapporte une autre chose mémorable, et qui prouve fort bien ce que nous venons de dire, qu'il n'y a rien de si vil, ni de si petit, qui soit privé du secours de la Providence. Il dit donc, « que

» le hérisson de mer, qui est un fort petit poisson,
» dans le temps de la bonace, par un instinct qu'il a
» reçu du Créateur, connoît fort bien la tourmente pro-
» chaine, et sait fort bien aussi se préparer contre sa
» violence. Mais comment fait-il cela ? O puissance
» admirable du Créateur ! il se leste en ce temps-là,
» prenant une petite pierre en la bouche, afin que les
» ondes ne se jouent pas de lui avec tant de facilité,
» le bouleversant d'un côté à l'autre. Les mariniers
» voyant cela, et connoissant par l'adresse de ce petit
» poisson, ce qu'ils n'auroient su remarquer avec toute
» leur expérience, se préparent aussi de leur côté,
» doublent les cables de leurs ancres, et font tout ce
» qu'ils peuvent s'imaginer pour résister à la tempête
» prochaine. Quel mathématicien, quel astrologue,
» quel magicien pourroit avec tant de certitude con-
» noître le mouvement et les signes des cieux, ou le
» cours des astres, que fait ce petit poisson? Par quelle
» subtilité d'esprit a-t-il atteint à cette connoissance?
» de quel maître l'a-t-il apprise ? Qui a été l'interprète
» de ces signes? Véritablement les hommes par le chan-
» gement des vents, devinent assez souvent celui du
» temps; mais bien souvent aussi ils s'y trompent, au
» lieu que ce petit hérisson ne se trompe jamais dans
» ses conjectures. Par où est-ce donc que ce petit pois-
» son sera parvenu à un si haut degré de science,
» qu'il puisse ainsi prévoir les choses à venir? Or,
» plus cet animal est vil, plus il nous fait voir que la
» connoissance qu'il a, lui vient immédiatement de
» la providence; car si c'est elle qui a revêtu de tant

» de beautés les fleurs des campagnes, si elle a donné
» aux araignées cette grande adresse à ourdir leurs
» toiles, quelle merveille est-ce qu'elle ait donné à ce
» petit poisson la connoissance de l'avenir, étant cer-
» tain qu'elle n'oublie rien et qu'elle pourvoit à tout?
» Celui qui voit tout, donne ordre à tout; et celui
» qui a fait toutes choses avec une sagesse extrême,
» remplit tout aussi de la même sagesse qui est infi-
» nie. » Et tout ceci est encore de saint Ambroise.

Je sais bien que les oiseaux aussi prévoient les tempêtes, et que les corbeaux marins et quelques autres oiseaux, qui se plaisent naturellement d'être en haute mer, s'apercevant de l'orage prochain, gagnent promptement la plage, pour y être avec plus de sûreté. Les hairons qui aiment les lacs et les marais, (se nourrissant des poissons qui y vivent) reconnoissent les grandes pluies et les autres injures de l'air, dont ils se garantissent en prenant leur vol au-dessus des nues, où le ciel et l'air est toujours calme. Mais avec tout cela je n'ai pas laissé de préférer l'exemple du hérisson, parce que d'autant que ce petit poisson semble être le plus vil et son adresse plus grande, il m'a semblé aussi que nous remarquions bien mieux en lui la sagesse et la providence du Créateur, qui désire sans doute que nous la reconnoissions, que nous la révérions et que nous la glorifiions en toutes choses. C'est ce que font ces esprits sublimes, qui sans cesse louent le Créateur de leurs êtres, disant que les cieux et la terre sont remplis de sa gloire; parce que toutes les choses qui y sont contenues sont des ouvrages de ses mains, des témoins

de sa grandeur, des prédicateurs de ses louanges, et que tout cela nous manifeste aussi sa bonté, sa sagesse et sa providence. Elle est bien si générale et si parfaite, qu'elle ne manque à aucune créature, pour petite qu'elle soit; ce qui nous doit obliger d'aimer, de servir et d'honorer celui qui se fait connoître à nous par tant de diverses manières.

CHAPITRE XVI.

Des propriétés qu'ont les animaux pour se défendre.

Nous venons de parler de la guérison des animaux; il ne sera pas hors de propos maintenant de parler aussi de leurs armes et des propriétés qu'ils ont pour s'en servir et se défendre, n'y ayant aucun d'eux qui n'ait des armes offensives et défensives, ou des adresses et aptitudes, qui ne leur tiennent pas lieu d'une sorte d'armes seulement, mais de plusieurs différentes manières pour repousser ou attaquer leurs ennemis. Car nous en voyons à qui le Créateur a donné des ongles et des griffes, à d'autres des dents et des gueules rebroussées, à d'autres des cornes aux pieds, comme sont celles des chevaux. Il y en a qui ont leurs armes défensives, comme sont les cuirs tellement durs, qu'à peine sauroient-ils être percés d'une flèche; d'autres ont des coquilles comme les tortues, ou des écailles comme quelques serpens, dragons et autres grands monstres de la mer; et telles sont les écailles de cette

grande et horrible bête, que l'Ecriture appelle léviatan, qui lui servent d'armes, et que le Seigneur même a voulu particulièrement décrire dans le livre de Job, où il dit : *Son corps est comme un bouclier de fin acier, couvert d'écailles si épaisses, que l'air même n'y sauroit passer. Il ne se soucie pas plus du fer, que si c'étoient des pailles; ni de l'acier, que d'un bâton pouri. Il n'y a point d'archer qui le puisse mettre en fuite; et les pierres qui lui sont jetées avec la fronde, sont pour lui comme un fétu; les coups de marteau ne lui sont que comme de la paille, et il se moque de la lance qui vient fendre l'air* (*Job.* 41). Ce sont les armes et d'autres encore que le Créateur a données à cette furieuse bête, qu'il nous décrit pour nous montrer dans les grandes, comme dans les petites choses, la grandeur de sa puissance et de son savoir. Mais c'est une merveille de voir les armes de défense qu'il a mises dans les écrevisses de mer et dans les homards, qui sont deux petits poissons; ils sont revêtus d'un harnais rayé, fait d'une écaille très-dure, et cela si bien fait et si bien travaillé, qu'il ne s'en sauroit faire un semblable dans toutes les forges de Milan. Il n'y avoit que les yeux qu'il n'y avoit pas moyen de couvrir, pour n'ôter point à ces animaux l'usage de la vue; mais aussi pour conserver cette partie, il leur a mis au-dessus de chacun des yeux comme une petite pointe de diamant taillé, afin que l'on n'y puisse point toucher sans danger de se piquer. Il y a un certain avantage dans ces armes-là, qu'on ne sauroit donner aux nôtres; c'est qu'elles sont toutes parsemées de cer-

taines pointes aiguës, afin que les autres poissons ne puissent mordre ceux-ci, sans se blesser la bouche. Etant nécessaire aussi qu'ils eussent quelque lieu secret pour l'éjection de leurs excrémens, ils ont un petit trou si étroit et si bien ajusté, que l'eau même n'y sauroit entrer. Mais comme ces armes qui sont pesantes, leur eussent ôté la commodité de nager avec vitesse, ce défaut a été réparé par le Créateur, qui leur a donné douze pieds, comme autant de rames, six de chaque côté, par le moyen desquels ils coupent l'eau avec une merveilleuse adresse, et nagent fort diligemment. Mais quoiqu'il leur ait donné ces armes défensives, il ne leur a pas refusé pour cela les offensives, leur ayant donné deux bras, avec deux tenailles au bout, lesquelles ils ouvrent et serrent quand il leur plaît, et ainsi prennent ce dont ils ont besoin, afin même qu'il ne leur manquât rien de ce qui leur pouvoit être nécessaire; les deux branches de ces tenailles ne sont pas unies et lisses, mais dentelées comme sont les scies, afin que les poissons que ceux-ci prennent, ne leur puissent échapper; c'est avec ces mêmes tenailles, ou bras, qu'ils portent leur manger à la bouche, mangeant comme nous faisons, et se servant de leurs mains pour cet effet; ce qu'aucun des autres poissons ne fait, ni même aucun des animaux de la terre, excepté le singe, tous les autres se servant seulement de la bouche pour manger, ou pour paître : mais celui-ci porte avec ses mains sa viande à la bouche; nous en voyons tous les jours l'usage dans les cancres, (et ce n'est

n'est pas sans admiration) lesquels étant de même espèce, mangent aussi comme eux.

Voilà les moyens par lesquels le Créateur a voulu que quelques animaux pourvussent, soit à leur conservation, soit à leur chasse; mais ceux à qui il n'a pas donné des armes, il leur a donné de la légèreté pour se sauver de la force de leurs ennemis, comme au cerf, au chat et au lièvre. Il a donné à d'autres quelques industries et finesses particulières pour se dégager des périls, et tromper ceux qui les persécutent; tels sont les renards, qui ont mille inventions pour s'évader: les lièvres n'en manquent pas aussi, qui quelquefois heurtent du corps les levriers qui les poursuivent; d'autres fois encore plus finement, voyant leur ennemi fort proche, ils grattent des pieds, et font lever une poussière qui l'aveugle et lui fait perdre sa prise. Mais que font-ils lorsqu'ils voient l'aigle qui vient fondre sur eux? Ils ne manquent pas encore en ceci d'industrie; ils se lèvent aussi haut qu'ils peuvent sur leurs pieds et dressent les oreilles; et comme l'aigle qui chasse en volant et sans se poser, attaque la partie du corps qu'il voit la plus élevée, alors le lièvre se baisse incontinent et se garantit ainsi par l'adresse, de la force de son persécuteur. Par là il nous confirme cette parole du Sage: *Que la sagesse vaut mieux que la force, et l'homme prudent, que le fort* (*Sap.* 6. 1). Et en un autre lieu: *Que le sage a gagné par escalade la forteresse et a détruit toute sa force, en laquelle elle se confioit.*

Cet animal a bien encore une autre propriété, c'est

qu'il entre d'un saut dans son trou, afin que par ses traces on ne découvre point sa demeure. D'autres animaux mieux armés et plus forts se servent presque de la même adresse; car l'ours, afin qu'on ne découvre point le lieu où il se retire, entre dans sa grotte à la renverse et se traîne sur les épaules, afin qu'on ne trouve point la marque de ses pieds. Mais le lion surmonte en ceci tous les autres; car il va tantôt en avant, tantôt en arrière, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, en haut, en bas, et couvre de poussière une partie de ses traces, afin que dans cette confusion de voie le chasseur demeure aussi confus, sans pouvoir découvrir ni son repaire, ni l'endroit où il nourrit ses petits. Que si les plus forts usent de cette adresse, qu'est-ce que doivent faire les foibles qui sont désarmés? La perdrix aussi n'entre jamais dans son nid de plein vol, afin qu'il ne soit point découvert; mais assez loin de là elle se porte à terre, et s'y va rendre en cheminant.

Enfin tous ces animaux désarmés ont eu par le Créateur une extrême crainte en partage, qui est la mère de la sûreté; car elle les fait vivre en sollicitude; ils fuient les lieux dangereux, et cherchent ceux qui leur semblent sans péril; comme font les cerfs et les daims, qui sont d'ordinaire dans les hautes montagnes et parmi les rochers, ayant la tête levée pour voir et sentir s'il n'y a rien qui les menace de danger. Par là ils nous font une belle leçon pour la conduite de nos âmes, nous apprenant qu'elles ne sont pas moins assurées lorsqu'elles marchent dans la crainte de Dieu, que les corps lorsqu'ils sont dans la crainte des périls. C'est

pour cela que Salomon a dit : *Que l'homme est bienheureux, qui chemine toujours en crainte* (*Prov.* 28); parce qu'elle le rend soigneux et circonspect à garantir et dégager son corps de toutes les rencontres périlleuses. Et dans l'Ecclésiastique : *Vis toujours*, dit-il, *en la crainte de Dieu, et vieillis en elle*. C'est-à-dire, encore que tu sois devenu vieux en la maison de Dieu, et que ta vertu soit bien éprouvée, ne laisse pas pour cela de vivre toujours en la compagnie de la crainte.

§ 1.

Il y a véritablement grand sujet d'admirer ce qu'écrit Solin, de l'éléphant, lequel se voyant pressé par les chasseurs, arrache ses dents et les jette par terre, afin que leur ayant donné l'ivoire qu'ils cherchent, ils lui laissent la vie, se rachetant de la persécution par une partie de son corps pour sauver le reste. Le même auteur, au chapitre 23 de son histoire, raconte une autre chose presque semblable d'un autre animal, qui est le castor : celui-ci se châtre lui-même avec les dents, (et de là sans doute vient le nom qu'il porte) lorsqu'il se trouve pressé des chasseurs, leur laissant en terre cette partie de son corps qu'ils désirent, afin qu'ils cessent de le persécuter. Tout ceci semblera incroyable à ceux qui ne voudront considérer simplement que les subtilités et les adresses qu'on doit attendre d'un animal; mais si l'on veut passer à la considération de la providence divine, qui gouverne aussi-bien les animaux que toutes les choses créées, et qui leur donne des inclinations et des instincts natu-

rels pour tout ce qui concerne leur conservation et leur défense, on trouvera que tout est fort facile à croire. Car si déjà nous avons persuadé que cette souveraine providence a donné à tous les animaux, au lieu de la raison qui leur manque, de certains appétits et instincts naturels pour faire tout ce qu'ils feroient s'ils en avoient l'usage, et si nous voyons que tous les hommes qui se conduisent par raison consentent qu'on leur coupe un bras ou une jambe pour conserver leur vie, pourquoi ferons-nous difficulté de croire que ces animaux veuillent bien perdre quelques parties de leur corps pour un même effet?

Il n'y aura pas plus de peine à se persuader ce que je m'en vas dire du combat de l'éléphant et de la licorne. Celle-ci armée d'une grande corne sur le front, dure comme du fer, étant près d'entrer au combat avec l'éléphant qui est beaucoup plus grand qu'elle; assurée de la bonté de ses armes, se résout courageusement à l'attaque; elle aiguise donc sa corne à une pierre, afin de mieux donner son coup; et entrant hardiment en la mêlée, comme plus petite qu'elle est, elle gagne le dessous du ventre de son ennemi, et d'une estocade qu'elle lui porte de sa corne, elle le tue; mais si par hasard elle manque son coup, l'éléphant beaucoup plus fort la met en pièces, et néanmoins reconnoissant l'avantage des armes de cet adversaire, il le craint infiniment. L'histoire du combat qu'il y eut en Portugal, entre ces deux animaux, du temps du roi dom Manuel, est fort connue, et il est certain que l'éléphant eut si grande peur de l'autre, qu'il se

résolut de l'éviter par la fuite ; mais ne voyant point de chemin pour s'évader, qu'au travers d'une grande boutique qui étoit fermée par des grilles de fer, il y donna un si grand choc, qu'il jeta tout par terre et se sauva. Ce que je dis est la pure vérité de l'histoire, et ceux qui en ont écrit autrement se sont trompés.

Le combat des hairons et des faucons est aussi fort connu de tous les chasseurs ; mais ils ne savent pas tous contempler en ceci, non plus qu'en plusieurs autres choses, la sagesse infinie du Créateur. Cette chasse est si plaisante, que plusieurs personnes de condition y emploient plus de temps et de dépense qu'ils ne devroient, sans considérer que tout ce plaisir qui leur coûte tant de peine et tant de frais, n'est que pour faire admirer les aptitudes et les adresses que la providence a mises en ces oiseaux : aux uns pour attaquer courageusement, et aux autres pour se défendre avec adresse. On lâche donc les faucons contre le hairon; mais il faut remarquer qu'il y en a qui ne font que le piller, et lui donner quelques atteintes des pieds, qui lui tirent seulement quelques plumes; au lieu qu'il y en a d'autres qui sont meurtriers et qui le tuent : de cela il arrive une chose certainement digne de grande admiration; car dès que le meurtrier est lâché, quoique ce soit de bien loin, le hairon prévoit néanmoins que c'est son meurtrier, et dès aussitôt on l'entend crier et témoigner les regrets de sa mort prochaine; mais il ne s'étonne pas pour cela à tel point, qu'il omette rien de ce qu'il doit pour sauver sa vie; et pour cet effet on lui voit faire une chose qui n'est

pas moins admirable que le reste; c'est que sentant son estomac chargé, et connoissant que la pesanteur des vivres lui est un empêchement à voler, il s'en décharge par le vomissement, et les chasseurs en voïent tomber les morceaux par terre. Mais enfin sa dernière heure étant proche, et le faucon comme une foudre venant fondre sur lui, le cœur, l'adresse, ni les armes ne lui manquent pas pour sa défense : il se renverse donc et dresse la pointe de son bec caché sous ses ailes, et si le faucon n'est fort adroit, plus il vient furieusement se jeter sur lui, plus il court de risque de s'enferrer en son bec; de sorte que souvent on voit mourir celui qui venoit pour lui ôter la vie, payant par sa mort la faute de sa témérité. Il se sert aussi par fois d'une autre adresse, qui est de se retirer dans quelques marais, s'il en peut rencontrer, connoissant que le faucon craint extrêmement l'eau, et se sauve de cette sorte. Or qui est-ce qui peut avoir enseigné à cet oiseau tant de subtilités et de finesses? qui lui peut avoir donné avis que le faucon craint l'eau, pour chercher ainsi son salut dans l'eau et s'y retrancher contre son ennemi? qui lui a donné le discernement de celui qui le doit tuer, entre plusieurs qui le poursuivent, et cela dès qu'on le lâche du poing? qui lui a conseillé de se décharger et de rejeter ce qu'il a mangé, pour voler plus légèrement? qui lui a appris d'attendre le coup mortel de son ennemi, ayant la pointe de ses armes dressée et tournée contre lui, sinon le Créateur; comme s'il lui disoit: si tu passes sur moi, il faut que ce soit au travers de la pointe de cette épée? Tout

ceci est l'ouvrage de la sainte providence, qui n'a pas voulu permettre que ce pauvre oiseau demeurât sans aucune défense, exposé aux violences de son adversaire, et qui a voulu par même moyen donner une honnête récréation aux rois et aux autres personnes de grande condition. Mais ils devroient aussi, lorsqu'ils prennent ce divertissement, lever un peu les yeux vers leur Créateur, de qui sans doute dépendent toutes ces choses qui servent à leurs plaisirs et à leurs exercices, et prendre garde que leurs attaches n'y soient point si grandes, qu'ils mettent en oubli le devoir de leurs charges et de leurs offices. Ce qui arriva au roi Antiochus, de qui les sujets se plaignoient, que pour être trop assidu à la chasse, il négligeoit les affaires de son état.

Il n'y a point de doute que Dieu n'ait voulu nous montrer la grandeur de sa sagesse, aussi-bien que celle de sa puissance, par la différence infinie des moyens qu'il a destinés pour une même fin ; qui est-ce qui auroit jamais pensé qu'il y eût des herbes, lesquelles, au lieu d'armes, fortifiassent quelques animaux pour le combat? Dans un jardin d'un de nos monastères, il paroissoit quelquefois un scorpion, lequel étant découvert par un grand chat, il se résolut de l'attaquer; mais il n'alla pas à ce combat sans s'y être bien préparé auparavant, car il alla se rouler plusieurs fois dans un pied de rue, et fortifié par ce préservatif, il s'en alla hardiment trouver son ennemi : un religieux vit ce combat de la fenêtre de sa cellule, où après plusieurs assauts de part et d'autre, le chat ayant fait sauter

avec ses pattes le scorpion en l'air, il le déchira et le tua : et à ce propos j'ai ouï raconter une autre chose bien plus admirable. Il y a dans l'île de Ceilan une espèce de couleuvres si venimeuses, qu'en vingt-quatre heures elles tuent; mais la providence divine, qui a destiné à tous les maux leurs remèdes, a fait naître en cette même île un arbre qui sert de thériaque contre ce puissant venin; car par sa seule odeur, ou par le souffle de ceux qui en mangent, le serpent s'endort et devient tout engourdi. Un petit animal son ennemi, qui n'est pas plus grand qu'une belette, ayant à combattre contre lui, se va auparavant bien remplir des feuilles de cet arbre, et lui soufflant et exhalant cette odeur, il l'endort et s'en rend le maître. Mais il se sert encore contre ce même serpent d'une autre adresse merveilleuse, c'est qu'il fait dans le trou où il se retire, deux portes; l'une fort étroite, et l'autre plus large; dans la chaleur du combat, il fuit à son trou par la plus grande ouverture, et la couleuvre le poursuivant, s'engage par les efforts qu'elle fait dans le sentier étroit, laissant la moitié du corps hors du trou, qui n'est pas capable de la contenir toute entière; alors le petit animal sortant par l'autre embouchure, lui saute dessus et la coupe par le milieu. En ceci nous avons un second exemple qui nous montre combien l'adresse vaut mieux que la force. Nous en pouvons aussi tirer un autre argument, que la providence divine n'a laissé aucune créature, pour petite qu'elle *fût*, sans défense et sans remède; car que nous saurions-nous imaginer de plus vil qu'un escargot? il n'a point

d'yeux à la vérité, mais il ne laisse pas d'avoir ses armes, ayant deux petites cornes fort déliées et fort sensibles, par lesquelles il sent tout ce qui lui peut être contraire; de sorte que faisant rencontre de quelque chose nuisible, il se renferme aussitôt, et se retire en sa coquille, qui est le repaire et l'habitation que lui a donnée celui qui l'a créé, proportionnée à sa petitesse.

§ 2.

Nous trouvons en tous lieux diverses espèces d'armées, dont les animaux ont été secourus pour leur défense, qui ont beaucoup de rapport à celles dont nous nous servons; la seule différence qu'on y peut remarquer, c'est que ce que l'art a fait pour nous imparfaitement, la nature l'a fait très-parfaitement en eux. Les marchands qui veulent par la mer transporter leurs denrées en d'autres pays, ont besoin pour s'assurer contre les corsaires, de mener de grandes troupes de gens de guerre; «et les cigognes, au rapport de saint
» Ambroise, font absolument la même chose; car en
» un certain temps de l'année, ayant à faire voyage
» du côté de l'orient, elles s'assemblent en grosse trou-
» pe, mais dans un aussi bel ordre que sauroient faire
» les soldats d'une armée la mieux réglée. Comme ce
» long voyage ne se peut faire sans courir le risque de
» rencontrer quelques oiseaux ennemis, la providence
» divine leur a aussi suscité des amis sur le chemin, qui
» leur sont très-fidèles et qui s'exposent librement pour
» leur défense, lorsqu'elles sont attaquées; ce sont de

» grandes troupes de corneilles; l'on remarque cela
» par l'absence de ces corneilles, qui ne paroissent
» point en ce temps-là sur le pays, et à leur retour on
» remarque les blessures qu'elles ont reçues en la com-
» pagnie de leurs amies. Qui est-ce qui a fait ces oi-
» seaux si constans et si fidèles, qu'ils défendent leurs
» amis jusques à y employer leur sang? qui leur a im-
» posé des lois et des peines pour les punir, s'ils dé-
» sertoient cette milice, n'y en ayant aucun qui ait
» tourné le dos, ni qui soit retourné qu'avec sa troupe?
» Que les hommes apprennent par cet exemple les lois
» de l'hospitalité; qu'ils apprennent des oiseaux la fi-
» délité et l'humanité qu'ils doivent avoir pour leurs
» alliés. Ceux-ci ne craignent point de s'exposer pour
» les leurs à plusieurs dangers. Mais nous au contrai-
» re, au lieu de secourir nos amis, nous leur fer-
» mons dans le besoin nos portes, et les oiseaux em-
» ploient leur propre vie pour les leurs. » Ceci est de
saint Ambroise.

Passons des cigognes aux grues, qui ont une telle adresse pour se retirer des dangers, que la seule connoissance ordinaire que nous en avons est capable de diminuer l'admiration que nous devrions avoir d'une chose si merveilleuse, et qui seroit sans doute incroyable si elle étoit moins connue. Car qui est-ce qui pourroit croire que dans la saison qu'elles font leurs voyages, lorsque la nuit est venue, et qu'il est temps de dormir pour se délasser du travail du jour, il y en a une qui a charge de veiller, afin que les autres dorment en assurance, et s'il arrive quelque apparence de

péril, elle réveille ses compagnes par ses cris, afin qu'elles pourvoient à leur sûreté; qui croiroit que cette veilleuse, de crainte que le sommeil ne la surmonte, prend une pierre dans sa main, afin que si par hasard elle vient à s'assoupir, le bruit et la chute de la pierre la réveillent; et parce qu'il y a raison et justice que la peine soit partagée également entr'elles, le service et le bienfait étant commun, lorsque cette sentinelle a besoin de repos à son tour, elle en réveille une autre avec un cri plus bas que l'ordinaire; et celle-ci sans se plaindre qu'on ait interrompu son sommeil, ni dire pourquoi on s'adresse à elle plutôt qu'à une autre, relève sa compagne la veilleuse, prend en main la peine, et fait fidèlement son devoir de sentinelle pour tout le temps qui lui échoit.

C'est de cette sorte, et par d'autres moyens encore, que le Créatear a pourvu à la sûreté de ces oiseaux-là. Mais à quel dessein pensons-nous que cela soit? Suivons, je vous prie, en ceci le raisonnement de saint Paul sur cette loi de Dieu, en laquelle il est dit : *Tu ne lieras point la gueule du bœuf qui foule le grain? N'est-ce point*, dit l'Apôtre, *que Dieu prend soin des bœufs?* (1. *Cor.* 9.) Or, il est donc certain que Dieu n'a pas mis cette loi pour la considération des bœufs, mais pour celle des hommes. Et moi je dis : Est-ce que Dieu prend soin des grues? Il est bien certain que cette providence si particulière qui paroît en leur conduite ne les regarde pas, mais qu'elle regarde les hommes, et que par ces actions, qui déclarent si manifestement qu'il en est l'auteur, il a voulu leur

faire connoître les soins de sa providence et de ces trois autres vertus qui l'accompagnent, qui sont bonté, sagesse et toute-puissance; parce que la connoissance que nous en avons est une des plus puissantes raisons pour nous exciter à l'amour, à la crainte, à l'espérance, au respect et à l'obéissance qui sont dus à une majesté si relevée : et en cela nous devons avoir grande douleur et grande honte de l'aveuglement de nos cœurs, lesquels nageant, pour ainsi dire, entre tant d'enseignemens et tant de bienfaits que Dieu nous a donnés, et entre tant de merveilles qu'il a faites pour se faire si clairement connoître à nous, néanmoins nous ne l'honorons ni ne le glorifions pour cela, de sorte que nous ne voyons pas ce que nous voyons, ni n'entendons pas ce que nous entendons; parce que nous nous contentons de voir seulement l'écorce et l'apparence des choses, sans nous enquérir de celui qui en est l'auteur; et pour ne faire pas un seul pas plus avant, nous manquons à voir le Créateur qui est caché derrière son ouvrage. Que dirai-je donc d'un tel aveuglement que celui-ci? Je n'en puis dire que ce que disoit Moïse aux enfans d'Israël, nouvellement sortis de la captivité d'Egypte : qu'après avoir vu tant et de si grands miracles que Dieu avoit faits en leur faveur, ils n'avoient point eu d'yeux pour voir, ni d'oreilles pour ouïr, ni de cœur pour savoir estimer et reconnoître ce que Dieu avoit fait pour eux. (*Deut.* 29.) Cela même parut bien clairement, lorsque peu de jours après la sortie d'Egypte ils firent le veau d'or, et qu'ils l'adorèrent pour Dieu. Il semble en effet que nous sommes les

mêmes, puisqu'environnés d'un côté de tant de bienfaits de Dieu, et de l'autre, de tant de témoignages de sa bonté et de sa providence, nous demeurons sourds entre tant de voix de ses créatures, aveugles entre tant de splendeurs de sa gloire, et muets entre tant de motifs qui nous excitent à lui donner des louanges.

Ce que nous savons tous de ces oiseaux dont nous venons de parler, et des autres choses semblables que nous avons auparavant traitées, rend fort croyable une autre remarque non moins admirable qui est rapportée par François Patrice de Sienne, en son livre de la république. Il dit que plusieurs aigles ont accoutumé de s'assembler sur le mont Taurus, et parce que dans un certain temps de l'année il passe par ce même lieu de grandes troupes d'oies qui sont grandes criardes, elles usent d'une certaine précaution pour n'être point aperçues des aigles, qui est de prendre chacune une pierre dans le bec, ce qui les oblige à se taire durant tout ce dangereux chemin. Ceci semblera sans doute incroyable; mais si nous nous souvenons que le hérisson de mer en fait autant lorsqu'il sent la tempête prochaine, comme nous avons dit, il n'y aura pas plus de difficulté de donner créance à cette merveille qu'à l'autre.

Je veux ajouter ici encore une autre chose peut-être plus admirable que toutes celles que j'ai dites: Pline l'a rapportée dans son histoire naturelle, et Cicéron dans son premier livre de la nature des dieux, où il raconte plusieurs choses pour prouver la souve-

raine sagesse du Créateur; ces deux célèbres auteurs disent qu'il y a une espèce de coquillage dans la mer, qu'on appelle pine, en la compagnie duquel un poisson que l'on nomme esquile se voit toujours, et tous deux se nourrissent par une étrange sorte de pêche; car la pine ouvre ses deux coquilles, et par cette porte entrent tous les petits poissons qui sont autour d'elle; et comme elle ne voit ni ne se meut, elle n'inspire aucune méfiance à ces petits poissons qui entrent là dedans à l'envi les uns des autres; alors l'espion qui est le petit poisson que nous avons nommé, pique doucement la pine aveugle, pour l'avertir que leur proie est en assurance; elle serre aussitôt ses deux portes, et pressant les petits poissons qui sont entrés, elle les tue, fait part de sa proie à son compagnon, et tous deux vivent de la sorte. Qui est-ce qui n'admirera point en ceci la divine providence, qui a si bien pourvu au défaut des yeux de cette conque, et à la nourriture de ce petit poisson; l'un payant plus fidèlement les services qui lui sont rendus, que ne font plusieurs maîtres d'aujourd'hui ceux qu'ils reçoivent de leurs serviteurs? Mais qui est-ce aussi qui ne s'apercevra point de la sagesse infinie du Créateur, qui a su inventer tant de divers moyens pour maintenir l'être de ses créatures, nous témoignant par là sa grandeur et sa gloire, afin que nous lui rendissions aussi nos respects et notre culte?

Je finis ce chapitre par une très-ardente prière à Dieu, qu'il nous donne cette prudence des serpens qu'il nous a tant recommandée en son Evangile; les-

quels se voyant battus et maltraités, se cachent autant qu'ils peuvent la tête, exposant le reste du corps aux coups, afin qu'au péril de ce qui leur importe le moins, ils conservent le plus important, qui est leur vie. O que si les hommes en vouloient faire autant, lorsque se trouvant dans les commodités du corps, ils sont en danger de l'âme; s'ils pouvoient se résoudre à perdre le moins pour sauver le plus, et consentir de plutôt endurer quelque détriment en leurs corps corruptibles, et qu'ils ont communs avec les bêtes, que d'exposer leur âme immortelle et qui a du rapport aux esprits angéliques ! O qu'ils seroient heureux, si l'occasion s'offrant de perdre Dieu ou leurs biens, ils aimoient mieux perdre tout ce que le monde peut donner, que de perdre ce qui vaut tout seul mille fois plus que tout le monde ensemble, et sans quoi toute l'abondance est disette, et toute la prospérité extrême misère ! On raconte une autre chose encore fort admirable de l'industrie du serpent, qui est, que le Créateur lui donnant toutes les années une robe neuve, et pour vêtir le neuf, étant nécessaire de se dépouiller du vieux, il se glisse par un trou fort étroit pour se dépouiller; et en cela nous sommes encore enseignés, que celui qui veut se dépouiller du vieil homme, sujet aux appétits de la chair, doit auparavant passer par la porte étroite de la mortification de ses passions, et embrasser la croix de la vie austère et laborieuse; parce que la nature corrompue, surtout si elle est confirmée dans ses vices par une longue habitude, ne se peut surmonter sans beaucoup de difficulté, c'est-à-dire, sans

les jeûnes, les prières, les veilles, la lecture des livres saints, le silence, la mortification des sens, l'usage des sacremens et autres choses semblables; c'est ce qu'a pratiqué autrefois avec plusieurs autres saints, notre grand saint Jean Baptiste, lequel à la sortie du désert épouvanta tout le monde par l'austérité de sa vie, par l'exemple de ses vertus, et par la foudre de ses prédications. Notre Sauveur lui-même en rendit témoignage lorsqu'il dit: depuis la venue de Jean-Baptiste le royaume des cieux peut être gagné de force, et les courageux sont ceux qui en font la conquête.

CHAPITRE XVII.

Des propriétés et facultés que la divine providence a données à tous les animaux pour l'éducation de leurs petits.

La quatrième chose dont nous avons à traiter pour suivre la division que nous avons proposée au commencement de ce livre, est celle qui regarde les facultés que le Créateur a données à tous les animaux pour l'éducation et conservation de leurs petits. En cela il n'y a pas moins à admirer la providence divine, qu'en tout le reste; au contraire il me semble qu'elle y paroît encore davantage; car les autres facultés dont nous avons déjà parlé, ne leur servent principalement que pour la conservation des individus, au lieu qu'en l'éducation des petits, il s'agit de la

la conservation de l'espèce même, qui comprend les individus, et qui est par conséquent un plus grand bien : or le bien général étant toujours préférable au particulier, sans doute la providence divine paroît bien mieux dans la conduite des choses plus grandes, qu'en celle des moindres.

Ce que cette sainte providence a donc premièrement et principalement fait pour cela, ç'a été de donner un violent amour aux pères pour leurs petits : c'est cet amour qui les fait jeûner et travailler pour eux, qui les porte à s'exposer même aux plus grands périls, jusqu'à braver le fer et les flammes pour les défendre; c'est ce même amour qui fait que la poule qui fuit toujours l'homme, souffre néanmoins qu'il s'approche d'elle, et qu'il la touche lorsqu'elle est sur ses œufs, de crainte qu'en les quittant, ils ne se refroidissent et ne se gâtent. Il est vrai que nous ne remarquons pas cette même force d'amour dans les poissons, parce qu'ils ont un autre moyen de se multiplier, en faisant seulement des œufs, desquels ils se déchargent en des lieux commodes, et où ils ne peuvent être troublés. Néanmoins saint Ambroise fait mention de quelques-uns qui font des petits comme les animaux de la terre; et entre ceux-là, il raconte une chose fort remarquable d'une espèce de ces poissons. Le père voyant ses petits en quelque péril, ouvre la bouche, et les renferme dedans soi; mais le péril étant passé, il les remet dehors aussi sains et aussi entiers que fit autrefois la baleine qui avoit englouti Jonas; de sorte que cet amour dont nous parlons est bien

plus fort dans les animaux que dans les hommes, et beaucoup plus encore dans les oiseaux, pour les raisons que nous avons touchées ci-devant.

Néanmoins (comme il n'y a point de règle sans quelque exception) le Seigneur même parlant avec le saint homme Job, dit que l'autruche manque de cet amour, et l'exprime par ces paroles : *Les plumes de l'autruche sont semblables à celles d'un oiseau de proie, et toutefois quand cet oiseau a laissé ses œufs sur la terre, auras-tu bien le pouvoir, comme moi, de les échauffer dans la poussière pour les mettre au jour* (*Job.* 39)*?* Il s'inquiète peu si l'on les foulera aux pieds, ou si les bêtes des champs les casseront : il se montre aussi cruel envers ses petits, que s'ils n'étoient pas les siens ; car Dieu l'a privé de sagesse, et ne lui a pas donné d'entendement. Quand il est besoin, il se lève en haut, et se moque du cheval, et du cavalier qui le monte. Le Créateur a allégué cet exemple pour mieux faire connoître le soin de sa providence ; car à mesure que celui de cet oiseau vient à manquer, il s'en charge lui-même, et sans se servir de la chaleur de la mère, il fait éclore les petits qu'elle a abandonnés.

Le soin qu'il prend des corbeaux nouvellement nés, est tout semblable à celui-ci ; car à leur naissance, leur plumage n'étant pas noir, le père les prend pour des bâtards, et ne se soucie pas de les nourrir, ne les avouant point pour siens, qu'il ne les voie revêtus de plumes de sa couleur. Durant tout ce temps-là, cette divine providence faisant l'office de père, les

nourrit elle-même ; ce qui a semblé au prophète royal un si grand argument de la gloire de Dieu, qu'il en a fait mention, et le met au nombre de ses autres louanges, disant : *Qui est celui qui pourvoit les animaux de leur propre nourriture, et qui donne à manger aux petits corbeaux qui l'invoquent, et qui l'appellent à leur secours?* (*Psal.* 146.)

Sa providence ne se manifeste pas moins en l'éducation des petits aiglons ; car on dit que la mère ennuyée des soins de leur nourriture, en jette un hors du nid. Mais ce Seigneur dont la bonté s'étend à toutes choses, a substitué un autre oiseau qui prend la charge de cette noble éducation, jusqu'à ce que l'aiglon puisse voler, et se nourrir de sa propre proie. Il est vrai que saint Ambroise ne peut consentir qu'on attribue à l'aigle un si mauvais naturel, puisque le Seigneur même fait comparaison dans l'Ecriture, de l'amour qu'il a pour ses enfans spirituels, à celui que ce généreux oiseau porte aux siens. Il dit aussi que la cause de cette répudiation est bien différente de ce qu'on en a écrit, et néanmoins très-digne d'admiration, qui est, qu'il expose ses petits aux rayons du soleil, pour le regarder fixement ; et celui qui se trouve assez foible pour ne pouvoir supporter la force de ces rayons, est chassé du nid, comme indigne de la noblesse de ses pères ; le Créateur enseignant par cet exemple à tous les pères véritablement nobles, combien ils doivent peu estimer leurs enfans, si par leurs vices ils viennent à obscurcir la gloire de leurs ancêtres.

La manière dont le milan dresse aussi ses petits à la

chasse, n'est pas peu remarquable; car, dès qu'ils sont achevés de nourrir, et qu'ils peuvent tant soit peu se servir de leurs ailes, il met devant eux un moineau les ailes à demi plumées : eux, pressés de la faim, se jettent dessus, et ayant réitéré ceci diverses fois, ils deviennent enfin tout dressés et instruits pour la chasse, lorsque leurs ailes ont bien pris force.

§ 1.

Puisque nous avons fait mention du faucon, j'en dirai une chose qui n'est pas inconnue, mais que peu de personnes savent considérer et estimer comme il faut. Durant les longues et froides nuits d'hiver, il ne manque point à se pourvoir d'un moineau, qu'il tient dans ses mains pour les entretenir en chaleur; voilà un effet de la providence. L'autre est, que s'éveillant le matin fort affamé, (ce qui arrive tant par la longueur de la nuit, que par la grande chaleur de l'estomac qu'il a commune avec tous les oiseaux de proie, afin que la faim les oblige à chasser,) quoiqu'il ait son dîné tout prêt entre les mains, il ne le touche pas néanmoins, au contraire il le laisse aller en reconnoissance du bien qu'il en a reçu, ce qui est un autre effet de la providence : et le troisième est, qu'allant le matin chercher sa nourriture, il ne prend jamais son vol du côté que le moineau a pris le sien, afin de ne le point rencontrer en son chemin. Ce sont ces généreux procédés qui ont donné lieu au proverbe qui dit : noble comme un faucon; aussi en cette qualité les lois des princes exemptent cet oiseau de toutes sortes de

péages, tant lui que toute sa suite, c'est-à-dire, tous les oiseaux qui vont en sa compagnie, quand même il seroit mort en chemin. Je voudrois bien qu'on me dît ce que pourroit faire davantage en pareille occasion un homme noble, vertueux et reconnoissant : mais à le bien prendre, ce n'est pas le faucon qui fait cela, c'est celui qui l'a créé, lequel n'étant pas satisfait de nous avoir enseigné dans ses Ecritures quels sont les devoirs de la véritable noblesse, nous a voulu montrer en quoi ils consistent, par l'exemple de ce généreux oiseau; lequel, bien que pressé de la faim et tenant sa viande en ses mains, a tel pouvoir sur soi-même, qu'il ne veut en aucune manière outrager le moineau qui lui a apporté quelque commodité bien qu'involontaire. La générosité d'Auguste, le plus estimé de tous les empereurs romains, n'alla jamais jusque là, puisque pour donner moyen à son propre ennemi, Marc Antoine, d'assouvir sa vengeance, il lui abandonna la tête de Cicéron son ami, et à qui il étoit redevable de toute l'autorité qu'on lui avoit donnée dans la république. Ceux qui sont descendus de ces empereurs, et des autres rois et princes leurs semblables, n'ont ils pas grand sujet de se glorifier de leur naissance ! Car quelle beauté peut-il y avoir aux branches, le tronc et la racine étant si détestables ? quelle pureté peut-il y avoir dans les eaux qui procèdent d'une source si trouble ? Avouons donc que la vraie noblesse ne se trouve que dans la crainte de Dieu, car où celle-ci réside, la bassesse ni la roture n'y ont point de lieu.

La lapine se voyant près de faire ses petits, leur

prépare un petit lit mollet, afin qu'étant encore tendres, ils ne se blessent point : outre les petites pailles qu'elle met par-dessous, elle se pèle aussi le ventre pour couvrir la paille, afin qu'ils soient plus délicatement. Quel amour maternel y a-t-il qui soit préférable à celui-ci ? Si elle veut sortir pour aller chercher sa nourriture, elle couvre si bien l'entrée de son trou, qu'on ne le sauroit découvrir que très-difficilement. Et le loup, tout gourmand et tout insatiable qu'il est, si sa femelle meurt, il prend soin de la nourriture de ses petits, se tirant même du gosier les vivres qu'il a mangés, pour leur en faire part.

Mais, pour revenir à mon propos de l'éducation des petits animaux, la façon dont les pères font leurs nids pour les élever, est fort admirable ; car ils sont faits avec tant de proportion et si ajustés, que Quintilien prit cela pour une espèce et une image de raison, surtout lorsqu'il venoit à considérer la mollesse de ces petites couches qu'ils mettoient par-dessus le nid, afin que la dureté n'offensât point les membres douillets et tendres de leurs petits. Mais Aristote s'étonne et non sans cause, de l'adresse d'une hirondelle à faire son nid. Et cela, qui a été capable de donner de l'admiration à un si grand philosophe, ne pourra pas exciter la même chose dans nos esprits ! n'est-ce point parce que nous avons cet objet tous les jours devant nos yeux, ou plutôt parce que nous sommes privés d'yeux, et ne pouvons nous servir de la vue pour admirer et contempler les œuvres de Dieu ? Car qui est-ce qui pourroit croire sans le voir, qu'un si petit oiseau sût dresser

un nid, comme s'il étoit de bon mortier; qu'il sût l'attacher contre une paroi, sans aucun appui pour le soutenir en l'air, où il est suspendu; qu'il mêlât des pailles avec le mortier, afin de bien lier les matériaux, comme font les meilleurs maçons, lorsqu'ils veulent enduire une muraille de torchis; qu'après cela il allât chercher de petites plumes, ou d'autres choses également délicates, afin que ses petits ne fussent point offensés de la dureté du nid? Mais je voudrois bien que les hommes me pussent dire avec toute leur raison, quels moyens ce petit oiseau pourra trouver pour bâtir son nid, lorsqu'il le faudra faire en un lieu où il n'y aura ni bois, ni mortier; j'avoue pour moi que je ne saurois pas me l'imaginer, et toutefois ce petit oiseau en a trouvé l'invention, parce qu'il est conduit par une intelligence plus parfaite que la mienne; c'est celle de son créateur et le mien, qui lui a donné l'industrie de faire du ciment où il n'y en a pas. Et pour le faire, il va mouiller ses ailes dans l'eau et se plonge dans la poussière, et fait de cette sorte son ciment; ainsi réitérant souvent la même chose, peu à peu il vient à bout de son ouvrage. Comme il est sage et prudent, il fait son nid dans nos maisons, parce que ce sont des lieux, (comme saint Ambroise a fort bien remarqué) où ses petits sont moins exposés aux injures des autres oiseaux qui lui sont contraires. En revanche il nous en paye le louage par son chant, qui nous sert d'horloge pour nous éveiller le matin. Mais en ceci, comme dans tout le reste, dont nous avons parlé, nous pouvons employer cette belle sentence de l'Apô-

tre : *Peut-être que Dieu se soucie fort du bœuf* et de l'hirondelle. Car il est certain qu'il n'a fait tout cela que pour se faire connoître aux hommes, afin qu'ils l'adorassent et le glorifiassent. Et en effet, tous ceux qui auront des yeux pour observer la composition de tous les corps des animaux, aussi-bien que leurs aptitudes et leurs facultés pour leur conservation, verront fort clairement que tout cela ensemble nous annonce sa sagesse, et que tout autant qu'il y a de créatures, ce sont autant de témoins de sa gloire.

§ 2.

Mais il n'y a pas moins de sujet d'admirer une chose que saint Basile et saint Ambroise rapportent d'un petit oiseau qui s'appelle alcyon. Et en cela sans doute le Créateur nous a voulu plus manifestement découvrir les soins de sa providence, qui ne manque jamais au besoin. Il a donc donné une certaine inclination à ce petit oiseau, de faire son nid sur les sables joignant la mer, et au plus fort de l'hiver. Mais par quel moyen a-t-il aussi voulu le préserver, afin que les ondes de la mer, qui en ce temps-là est toujours irritée, ne le submergeassent? Quelqu'un dira peut-être, qu'en ceci même il n'a pas apporté ses soins ordinaires, ayant donné l'inclination à ce petit oiseau d'exposer ses œufs en un lieu où il ne les pouvoit pas conserver. Mais quel remède trouvera-t-on pour justifier cette providence infinie? Celui seul qui avoit la puissance de le donner, l'a trouvé; car comme Seigneur souverain des mers, il a commandé que durant qua-

torze jours, (c'est-à-dire, durant les sept que cet oiseau couve ses œufs, et durant les autres sept qu'il emploie à élever ses petits jusqu'à ce qu'ils soient prêts à voler) il ne se formât nulle tempête sur la mer, au contraire qu'elle demeurât paisible, afin qu'on ne pût point véritablement dire que sa providence eût manqué à la moindre chose. O Seigneur, admirable en toutes vos œuvres! combien méritez-vous d'être connu, adoré et honoré! et combien vous êtes-vous voulu faire connoître à nous, en nous donnant de si belles leçons de votre gloire et de vos merveilles! Qui ne doit point espérer de votre bonté le remède à toutes ses nécessités, puisque pour remédier à celles d'un si petit oiseau, vous avez bien voulu imposer des lois expresses et particulières à ce grand et vaste corps de l'océan, afin que durant un si long temps il demeurât paisible. Aussi ces jours privilégiés sont marqués par les mariniers; ils les appellent les jours des alcyons; et ce petit oiseau leur sert comme de garant, que durant tout le temps qu'il demeurera à élever ses petits, ils ne seront point tourmentés d'orages.

C'est une chose aussi bien digne de remarque, que tous les oiseaux observent entr'eux une espèce de mariage, partageant alternativement les soins de la nourriture de leurs petits; car tandis que l'un des deux demeure sur les œufs, l'autre va chercher à manger, et quand celui-ci retourne, il se charge du même office de l'autre qu'il relève, lequel va chercher à son tour sa vie. C'est ce que nous voyons tous les jours entre les pigeons privés, qui se nourrissent en nos maisons; les-

quels, au rapport de Pline, sont si féconds qu'ils produisent dix fois l'année. Les petits à cinq mois peuvent être pères, et il arrive même bien souvent, qu'ayant des petits dans un nid, ils ne laissent pas de faire leurs œufs dans un autre, pour une nouvelle production; elle est toujours de deux œufs pour le moins, l'un mâle et l'autre femelle, dont le mâle est toujours le premier né. Par cette merveilleuse fécondité, nous devons remarquer le soin que Dieu a voulu prendre de la nourriture des hommes, ayant pour cet effet donné à ces oiseaux, aux perdrix et aux lapins, une extrême fécondité, afin que par ce moyen, et par une infinité d'autres, il pourvût non-seulement à la nourriture, mais aussi à la délicatesse des hommes, et que les uns en chassant gagnassent leur vie, et les autres se nourrissent de leur chasse.

Les vaches se trouvant en péril de quelque bête farouche et furieuse, ont coutume de se mettre toutes en rond, enfermant leurs veaux au milieu, et tournant le derrière vers leurs petits, et leurs cornes (qui sont les armes dont elles ont été pourvues pour leur défense) vers leurs ennemis; elles leur résistent par cet ordre, et se mettent en état de garantir de violence leurs petits veaux. Les jumens en même péril, usent de la même adresse pour défendre leurs poulains; mais comme leur force est aux pieds de derrière, elles les tournent aussi en dehors, d'autant que chaque animal connoît, ainsi que nous avons dit, la partie où sont ses armes, et sait naturellement s'en servir dans le péril.

Venons maintenant au part ou production des animaux. Avant le part, ils se nourrissent dans le ventre de leurs mères par le petit boyau du nombril, comme les hommes, et lorsqu'elles mettent bas, elles ne manquent pas d'instrument pour le couper; leurs dents leur servent à cet usage, et c'est par elles qu'elles se dégagent de leurs petits, léchant et nettoyant avec la langue toutes les immondices qu'ils ont apportées en naissant; cela est bien remarquable dans les ours, qui produisent leurs petits tout-à-fait informes; mais la mère, à force de les lécher, leur donne enfin la figure que nous leur voyons.

Les tromperies mêmes, les adultères et les larcins se trouvent parmi les animaux, aussi-bien que parmi les hommes. Le coucou en est un témoin; car on dit que peu à peu il mange les œufs de quelque autre oiseau, et substitue autant des siens à la place; sa tromperie lui apporte en cela deux utilités : l'une, de se nourrir des œufs d'autrui; l'autre, de se soulager de la peine de couver et d'élever les siens propres. Ce qui revient aussi à un double détriment de l'oiseau trompé, puisqu'il perd ses propres œufs, et demeure chargé du soin de ceux d'un autre. Telle est la condition des voleurs et des tyrans, qui cherchent toujours leur profit et leur avantage au détriment et au désavantage des autres.

La perdrix souffre un préjudice presque semblable en l'éducation de ses poussins, qui a même beaucoup de rapport à l'exemple des deux femmes adultères qui contestoient devant Salomon, de la vérité d'un enfant

que l'une avoit dérobé à l'autre, soutenant qu'il étoit sien. Car il y a des perdrix qui dérobent les œufs d'une autre perdrix, qui les couvent et les élèvent comme s'ils étoient à elles. Mais il en arrive une chose si merveilleuse, que si elle ne nous étoit confirmée par l'Ecriture, elle nous sembleroit incroyable, quoiqu'elle soit rapportée par plusieurs autres graves auteurs; saint Jérôme même en rend témoignage, écrivant sur le passage de Jérémie où cette histoire est alléguée. Il dit donc que la perdrix dérobe les œufs à une autre perdrix, et qu'elle les couve; mais dès que les perdreaux sont un peu grandelets, et qu'ils peuvent distinguer le chant de leur véritable mère, ils laissent leur mère supposée, pour suivre la légitime. Qui pourroit croire cela, si l'auteur de la merveille n'en étoit aussi l'historien dans son Ecriture? Il nous a sans doute voulu représenter en cela le mystère et le fruit de la rédemption de notre Sauveur Jésus-Christ, par les mérites duquel les hommes, (qui jusqu'au temps de sa venue au monde vivoient dans la servitude des faux dieux) entendant la voix de leur véritable père par la prédication de son Evangile, quittèrent les faux dieux qu'ils avoient adorés, pour suivre, servir et adorer celui qui étoit le vrai auteur de leurs êtres.

N'a-t-il pas voulu nous représenter le même mystère et le même bienfait, en la façon dont se conduit le pélican en la production de ses petits? On écrit de lui, qu'il les tire des œufs tout morts, mais que s'ouvrant la poitrine de son bec, il les ressuscite en les arrosant de son sang. C'est pour cette raison que le roi

dom Juan II de Portugal, qui fut un très-brave et très-bon prince, le prit pour devise, nous voulant montrer par cet exemple la différence qu'il y a des rois aux tyrans, ceux-ci se nourrissant du sang de leurs sujets, au lieu que les autres donnent leur vie et leur sang pour les leurs. Elian, qui fait l'histoire de cet oiseau, écrit qu'il fait son nid sur terre, et que les chasseurs pour le prendre usent de cette adresse : ils environnent le nid de paille, où ils mettent le feu; alors le père alarmé du péril de ses petits, accourt à grande hâte à leur secours, et tâchant d'éteindre les flammes par le mouvement de ses ailes, non-seulement il ne peut en venir à bout, mais au contraire il les enflamme davantage, et de cette sorte ayant brûlé ses ailes, il tombe entre les mains des chasseurs, n'épargnant pas sa propre vie pour les siens. En cela, aussi-bien qu'en ce que nous avons allégué de la perdrix, nous voyons un merveilleux exemple de la charité immense du Fils de Dieu, lequel s'est volontairement offert à la mort pour racheter et réparer la vie de ceux qu'il avoit créés. Mais il est temps de mettre fin à ce chapitre, en gardant soigneusement le souvenir de ce grand bénéfice. Qui voudra être mieux informé de plusieurs autres particularités touchant cette matière, pourra lire les livres qu'Aristote a écrits de la nature des animaux; Pline, dans les livres huit, neuf, dix et onze de son histoire naturelle, et Elian dans les seize qu'il a composés sur le même sujet. Mais pour nous, en ce peu que nous venons de dire, nous n'avons eu dessein que d'enseigner au chrétien à philosopher là-dessus,

afin d'élever par là son esprit à la connoissance et à l'amour de son Créateur, lequel étant si admirable en ses créatures, doit l'être infiniment davantage en soi-même. Que si nos esprits ont tant de plaisir à contempler ces grandes œuvres, combien en doivent-ils avoir davantage à contempler la sagesse infinie de celui qui les a faites ! Il sait tant et peut tant, que dans cette infinité de créatures qu'il a formées, sans leur avoir donné la raison, il a pu néanmoins imprimer en elles de telles inclinations, qu'elles font aussi parfaitement toutes leurs opérations, que si elles étoient pourvues de l'usage de la raison.

CHAPITRE XVIII.

Que la sagesse et la providence du Créateur paroissent mieux dans les petites choses que dans les grandes.

CETTE majesté immense a voulu se faire connoître aux hommes en tant de choses et par tant de moyens, et sa providence aussi-bien que sa sagesse paroissent partout avec tant d'éclat, que nous les pouvons facilement discerner, non-seulement dans les plus grands animaux, mais aussi dans les plus petits et les plus vils qu'il y ait dans la nature. C'est ce que saint Jérôme nous a dit dans l'épitaphe de Népotien, par ces belles paroles : « Nous ne devons pas, dit-il, admirer seu» lement le Créateur en son grand ouvrage du ciel et

» de la terre, du soleil et de l'océan; des éléphans,
» des chameaux, des chevaux, des ours et des lions.
» Il n'est pas moins admirable en la production des
» autres plus petits animaux; tels que sont la fourmi,
» le moucheron, la mouche, les plus petits vers et tous
» les autres petits insectes, dont nous connoissons
» mieux les corps que les noms. En toutes ces espèces
» qui semblent les plus abjectes, aussi-bien qu'en
» celles que nous trouvons les plus grandes et plus re-
» levées, nous devons également adorer la providence
» et la sagesse de celui qui en est l'auteur. Mais saint
» Augustin trouve qu'il y a plus de sujet d'admirer
» l'artifice du Créateur dans ces petites choses que
» dans les grandes. Aussi dit-il : je suis bien plus
» étonné de ce que fait la petite fourmi, que de tout
» ce que font les chameaux. Aristote dit au premier
» livre des parties des animaux, qu'il n'y a point de
» petit animal si vil, ni si abject, dans lequel nous ne
» puissions remarquer quelque chose de divin, et qui
» ne soit digne d'admiration. Pline nous dit là-dessus
» de fort belles choses; mais entre autres, qu'il ad-
» mire bien plus la fabrique du moucheron que celle
» de l'éléphant, parce que dans les grands corps il y
» a, dit-il, assez de matière pour donner moyen à l'ou-
» vrier de faire ce qu'il veut, mais en ces petits corps,
» qui ne semblent, à vrai dire, rien, quel moyen d'y
» garder cette belle proportion, d'y mettre ces forces
» et cette perfection? Qui a pu ranger tant de sens
» qu'on en remarque dans le moucheron? quel moyen
» de lui donner des yeux, du goût, de l'odorat? Com-

» ment loger en sa tête cette bruyante trompe, si
» grande à proportion de son petit corps? avec quelle
» adresse lui ont pu être cousues ses ailes? qui lui a
» allongé les pieds, creusé le ventre, où il reçoit le
» sang qu'il suce? Qui lui a pu donner cette ardente
» soif qui le rend si avide du sang, et principalement
» de celui de l'homme? Qui lui a si adroitement affilé
» cet aiguillon dont il pique? et comment étant si dé-
» lié, a-t-il pu être fait concave, afin qu'il pût con-
» server le sang par le même instrument qui l'avoit
» tiré? Les hommes admirent beaucoup plus les vas-
» tes corps des éléphans qui portent sur leur dos des
» tours et des châteaux, et les autres grands et farou-
» ches animaux, quoiqu'à dire vrai, la nature ne soit
» jamais plus unie ni plus entière que dans les plus pe-
» tits. » Tout ceci est tiré de Pline, qui est avec beaucoup de raison surpris d'étonnement, de trouver tant de divers sens qu'il nous en fait remarquer dans un petit moucheron.

Mais ce que j'y trouve de plus merveilleux, ce sont les yeux, car si les anatomistes ne peuvent assez admirer l'adresse du Créateur en la formation d'un sens si excellent qu'est celui de la vue, par lequel nous avons connoissance de tant de choses, qui ne s'émerveillera point que ce sens si artificieux et si délicat ait pu trouver place dans des têtes aussi petites que sont celles des moucherons? Ils ont aussi celui de l'odorat très-exquis, et nous nous en apercevons souvent à nos dépens; car si un homme se couche dans une salle, pour grande qu'elle soit, il aura beau se couvrir le visage

visage du linceul pour se garder de la piqûre du moucheron, il ne manquera point de venir de l'extrémité de la salle à vol lent, à son ordinaire, et avec son bourdonnement accoutumé, et s'asseyera justement sur la partie du visage qui sera découverte, ce qu'il ne fait pas sans doute par le sens de la vue, à cause de l'obscurité; il faut donc que ce soit par le seul odorat, qu'il a si subtil.

Je veux encore raconter une autre adresse de ce même petit animal, dont j'ai fait l'expérience. Il y en eut un qui vint s'asseoir un jour sur un de mes doigts, près de l'ongle, et s'apprêta, à son ordinaire, pour me piquer la chair; mais cette partie du doigt étant un peu dure, il ne put la percer de son aiguillon. J'attendois à dessein et considérois à quoi tout ceci aboutiroit. Que fit-il donc? Il prend son petit aiguillon dans ses deux petites mains de devant et l'affile à grande hâte, tantôt à l'une, tantôt à l'autre, comme font ceux qui aiguisent un couteau par un autre; et cela fait, il retourne à l'essai pour voir s'il seroit en état d'exécuter ce qu'il n'avoit pu faire la première fois. On dit aussi que la licorne ayant à combattre contre l'éléphant, elle aiguise sa corne à une pierre; et c'est ce que fait ce petit animal pour nous piquer, affilant son aiguillon entre ses petites mains: ce qui nous montre combien est grand le Créateur, non seulement dans les choses grandes, mais davantage encore dans les plus petites.

Ce que Hugues de Saint-Victor a dit dans un endroit de ses œuvres, convient parfaitement à notre sujet.

« Les choses, dit-il, peuvent être admirables par diverses voies; tantôt pour être grandes, et tantôt pour être fort petites. Nous admirons les grandes, lorsqu'elles excèdent en volume les créatures de leur genre. Ainsi nous admirons les géans entre les hommes, les baleines entre les poissons, les griffons entre les oiseaux, les éléphans entre les animaux, et les dragons entre les reptiles; mais nous n'admirons guère la petitesse de ceux qui, entre les animaux de leur espèce, sont des moindres, comme la teigne, qui ronge les habits; le moucheron, les petits vermisseaux et les autres petits animaux de cette epèce; et jugez un peu ce qui mérite davantage d'admiration, ou les dents du sanglier, ou celles de la teigne; ou les ailes du griffon, ou celles du moucheron; ou la tête du cheval, ou celle de la sauterelle; ou les cuisses de l'éléphant, ou celles de la mouche; du lion, ou de la puce; du tigre, ou du ciron: tu admires dans les uns, la grandeur; dans les autres, la petitesse. A ces petits, le Créateur a donné des yeux qu'à peine nos yeux peuvent voir, et tous les autres membres et instrumens qui étoient nécessaires pour leur conservation, mais avec tant de perfection, que nous ne voyons rien dans les plus grands animaux, que nous ne trouvions dans ces petits. » Cela posé pour fondement, je m'en vas commencer à faire la description d'un des plus petits, qui est la fourmi, dans laquelle, quoique très-petite, nous apercevrons certainement des choses très-grandes.

§ 1.

De la fourmi.

Après cette perte et cette nudité générale qui arriva à tout le genre humain par le commun péché de notre premier père, le principal remède qui nous resta fut l'espérance en la miséricorde divine. Le Prophète nous l'a enseigné par ces paroles : *Je dormirai et reposerai en assurance, parce que c'est vous, Seigneur, qui avez principalement ordonné mon remède en l'espérance que je dois avoir en vous.* (*Psal.* 4.) Pour exciter en nous cette vertu, il y a certainement plusieurs grands motifs dont il n'est pas nécessaire de parler ici ; mais, entre tous, je ne penserai pas mentir quand je dirai que cette vertu doit prendre une très-grande force par la considération des propriétés et des qualités admirables que le Créateur a données à un animal aussi vil, aussi petit et aussi méprisé comme l'est une fourmi, laquelle tant plus elle est petite, d'autant nous fait-elle mieux paroître la grandeur et la puissance de celui qui a mis tant de diverses propriétés en un si petit corps ; car, en premier lieu, étant très-certain que la plupart des autres animaux ne tiennent compte que du présent, n'étant guères capables de songer, ni au passé, ni à l'avenir, ce petit animal ici marque si bien par sa conduite qu'il pense à l'avenir, qu'il ne manque jamais de se pourvoir au printemps de tout ce qui lui est nécessaire pour l'hiver : plût à Dieu que les hommes fussent aussi prévoyans des choses à venir, faisant provision de bonnes œuvres en cette vie pour en jouir

en l'autre; ils suivroient en cela le conseil du Sage, (*Eccl.* 9.) qui nous avertit de faire en toute diligence notre provision de bonnes œuvres, parce qu'en l'autre vie nous n'en aurons pas les mêmes moyens qu'en celle ci. Mais parce que les hommes ne tiennent pas compte de faire ce que font les fourmis, ils tombent dans le malheur que leur a prédit la prophétie du même Sage, lorsqu'il a dit : *Celui qui travaille en été est sage; mais celui qui s'amuse à dormir en ce temps-là est un homme de désordre et de confusion*, (*Prov.* 6.) et il se trouvera confus et repentant lorsqu'il lui faudra rendre son compte : ce fut cette même confusion qui arriva aux cinq vierges folles de l'Evangile, parce qu'elles n'eurent pas le soin de pourvoir leurs lampes d'huile dans le temps.

Mais pour revenir à mon discours, ce que je viens de dire est la première propriété des fourmis; la seconde est, que sans autres instrumens, ni ciment, que leurs seules petites bouches, elles font leurs petits magasins sous la terre, où elles font leur demeure, pour y enfermer leurs vivres; et ce qu'il y a de remarquable en cela, c'est que ces petits magasins ne sont pas en droite ligne, mais par tours et détours d'un côté et d'autre, en forme de labyrinthe, afin que si quelqu'un des autres petits animaux leurs ennemis y vouloit entrer, il n'en pût pas découvrir facilement la porte pour les dépouiller de leur trésor : mais de la même bouche dont elles ont fait leur petite maison, elles tirent dehors la terre et en font une espèce de retranchement devant la principale porte.

Quand elles vont dans les granges pour dérober le blé, les plus grandes, comme chefs et capitaines, montent sur le pailler, tranchent les épis et les jettent aux plus petites, lesquelles sans autres pale ni fléau que leurs petites bouches, les émondent, tirent le grain des enveloppes et des balles dont il est couvert, et étant ainsi bien net, elles le portent en leur grenier, le poussent avec la même bouche en avant, et vont après, s'aidant des épaules et des pieds pour mieux conduire la charge : en quoi Pline remarque qu'elles ont beaucoup plus de force à proportion de leurs corps, que tous les autres animaux; car à peine se trouvera-t-il un homme qui puisse marcher tout le jour portant un autre homme, et elles portent un grain de blé qui pèse pour le moins quatre fois autant qu'une d'entr'elles, et cela se fait non-seulement un jour entier, mais aussi bien souvent toute la nuit, étant si laborieuses que d'ordinaire elles joignent la nuit au jour, surtout lorsque la lune est au plein.

Mais quel moyen d'empêcher le grain de germer, étant sous terre, principalement en temps de pluie? Que feroit pour cela un homme raisonnable, surtout le grain ayant à demeurer long-temps sous la terre? J'avoue, pour moi, que je n'aurois pas su leur enseigner ce moyen; mais la fourmi l'a bien su, aussi a-t-elle été enseignée par un meilleur maître; elle ronge ce bout de grain par où il doit pousser, et de cette sorte, elle le rend stérile et infructueux. Après cela, que fait-elle pour empêcher que l'humidité, qui engendre la corruption, ne le pourisse, étant sous terre

et mouillé? Elle n'ignore pas le remède à ce mal, non plus qu'au reste; car, durant les jours secs et sereins, elle met sa provision au soleil, et lorsqu'elle est bien sèche elle la reporte au grenier; et à force de réitérer ce soin, elle la conserve toute l'année. On raconte une autre merveilleuse adresse de ce petit animal; car ne se nourrissant pas seulement de blé, mais de plusieurs autres choses, lorsqu'il s'en trouve quelqu'une qui par sa grandeur et sa pesanteur lui seroit inutile, il a soin de la mettre en pièces afin de la pouvoir porter.

Voici une autre chose qui n'est pas moins admirable, c'est que lorsqu'elles font le charroi de leurs vivres de divers endroits, sans se bien reconnoître les unes les autres en chemin, elles ont de certains jours qui leur sont connus pour s'assembler, comme à une espèce de foire, et se signaler, et, par ce moyen, s'entre-connoître pour membres d'une même famille et d'une même république, sans y en admettre d'autres: aussi les voit-on accourir de divers lieux à cette assemblée, pour se reconnoître et se réjouir avec leurs sœurs et leurs compagnes. Elles ont un merveilleux goût pour les choses douces; et le sens de l'odorat est si subtil pour cela, qu'en quelque lieu qu'il y en ait, elles les découvrent, quand ce seroit à une pique de hauteur; et pour cela elles ont encore une autre merveilleuse faculté, qui est de monter tout le long d'une muraille, pour bien lisse et bien unie qu'elle soit, comme si c'étoit sur la terre même.

Je ne saurois m'empêcher de raconter ici une

chose dont j'ai moi-même fait l'expérience, et non sans admiration. J'avois dans ma cellule un petit pot vert où il y avoit du sucre rosat; et parce que j'étois fort tourmenté de ces petites bêtes, afin qu'elles n'y entrassent point, je le fermai avec un bon papier fort et double, pour avoir plus de force, et le liai bien, afin qu'elles ne pussent trouver d'ouverture pour y passer; car pour peu qu'il y en ait, elles le savent bien découvrir. Elles ne manquèrent point de là à quelques jours d'y accourir excitées par l'odeur du sucre, leur odorat étant si pénétrant, que pour bien qu'une chose douce soit fermée, elles la sentent. Etant donc arrivées, et ayant inutilement tenté toutes les voies pour atteindre à cette douceur qu'elles sentoient, que firent-elles? la résolution fut prise de donner un assaut à la muraille pour entrer dans la place; et pour cet effet, une bande d'un côté du petit pot, l'autre à l'opposite, font de leurs bouches deux petits trous dans le papier double que je tenois pour un mur inexpugnable; et quand je voulus aller visiter ma conserve, que je pensois avoir mise en sûreté, je trouvai les deux petits trous faits dans mon papier; lequel ayant délié, je vis une si grande armée de ces bêtes, qu'il fallut leur abandonner la conserve, sans qu'elle pût jamais servir à autre chose : tellement que je puis dire qu'elles furent plus avisées que moi, et plus savantes, puisque par leur astuce elles surpassèrent ma prévoyance.

Elles ont aussi le soin de tenir leur logement fort net, comme font les abeilles; et à ce propos je dirai une chose qui n'est pas moins admirable que toutes les

autres que j'ai dites, qui est qu'entre tous les animaux du monde elles seules enterrent leurs morts. Pour cela, selon le rapport d'Elian, elles bâtissent en leur petite habitation trois lieux séparés; l'un où elles font leur demeure, l'autre qui leur sert de magasin, et dans lequel elles serrent toutes leurs provisions de bouche; l'autre est leur cimetière où elles enterrent leurs morts. Qu'auroit pu croire cela, si on ne l'avoit vu; de sorte qu'au rapport de Pline, il n'y a que les hommes et les fourmis, entre tous les animaux que Dieu a créés, qui rendent cet office à leurs morts. Je veux ajouter ici une autre chose qui s'approche fort de celle que je viens de dire, laquelle Elian rapporte comme la précédente; je laisse la liberté à chacun de la croire ou ne la croire pas; mais pour moi j'en suis tout persuadé, tant pour le rapport qu'elle a à celle que je viens de dire, que parce que c'est Dieu qui conduit tout cela, lequel, sans doute, a voulu nous faire mieux paroître en ces petits corps les soins merveilleux de sa providence. Cet auteur a donc écrit, qu'un certain grand philosophe de l'antiquité, nommé Cléanthes, étant un jour assis dans un champ, vit tout autour de lui quantité de fourmis; et comme les philosophes sont désireux de connoître les secrets de la nature, il se mit à considérer ce qu'elles faisoient; alors il s'aperçut que plusieurs s'étoient mises à traîner une d'entre elles qui étoit morte; et étant arrivées à l'entrée d'une fourmilière qu'il voyoit, elles demeurèrent quelque temps, attendant avec leur morte, jusqu'à ce qu'il en sortît une qui les vînt reconnoître, puis s'en retourna

dedans aussitôt ; et après plusieurs allées et venues, il en vint enfin quelques autres, entre lesquelles il y en avoit une qui portoit en sa bouche un petit morceau d'un ver qui fut donné à celles qui avoient conduit le corps mort ; alors ayant reçu le paiement de leur convoi, les unes s'en retournèrent, et les autres reconnoissant la morte pour une de leurs sœurs et de leur troupe, elles l'emportèrent pour lui donner place en leur commune sépulture, gardant constamment la foi à leur compagne en la vie et en la mort. Cette rencontre causa tant d'admiration en l'esprit de ce philosophe, qu'il entra en doute si des animaux qui faisoient des choses de cette sorte étoient privés de raison et d'intelligence, ou non ; mais pour définir ceci, il est certain qu'ils se conduisent par raison, mais non pas une raison qui leur soit propre ; elle est de cette souveraine providence qui ne défaut à rien, et ne manque aussi en rien; aussi admirable en toutes les choses qu'elle l'est en elle-même.

Il n'y a certainement rien en ce petit animal qui ne nous prouve la souveraine sagesse de celui qui dans un si petit corps a pu placer tant de merveilleuses propriétés; mais je ne sais si, entre tant de merveilles, la composition de ses yeux n'est point la plus grande. Tous les anatomistes, d'un commun consentement, avouent que dans le corps humain il n'y a rien de plus excellent, de plus subtil, ni de plus admirable que la composition des yeux, qui est un sens très-noble et très-précieux ; que si dans le corps d'un homme la composition des yeux est une chose admi-

rable, quel doit être ce pouvoir, qui a su et pu former, et placer deux yeux dans un si petit espace, comme est la tête d'une fourmi? Cela, en effet, surpasse toute notre admiration. Ce fut par cet exemple que le grand saint Antoine consola jadis Didimus l'aveugle, après l'avoir ouï discourir très-hautement des choses divines; car lui ayant demandé s'il étoit affligé de la privation de sa vue, et Didimus le lui ayant avoué, le Saint lui repartit, qu'il ne devoit point s'affliger de n'avoir pas des yeux comme les fourmis, en ayant d'autres qui lui faisoient voir si clairement ce que les anges voyoient des leurs dans le ciel.

Assemblons maintenant la fin de ce chapitre avec le commencement, et considérons un peu ce qu'un chrétien en peut tirer, pour demander à Dieu les remèdes à toutes ses nécessités. Avec quelle confiance a-t-il sujet de dire : Seigneur, qui avez donné tant et de si admirables qualités à une fourmi pour la conservation de sa vie qui importe si peu, comment oublierez-vous l'homme que vous avez créé à votre image, et que vous avez fait capable de votre gloire, après l'avoir acheté par le sang précieux de votre Fils, si lui-même ne se rend indigne de cette grâce, en demeurant plongé et enseveli dans l'ordure de ses péchés? Si vous avez tant de soin des petites choses, combien n'en aurez-vous point des grandes? Qu'importe que la fourmi vive ou meure, mais combien importe-t-il davantage que la créature vive, à qui vous avez donné la vie par votre sang? Que l'homme se dépouille de péchés, (car ce sont eux qui font comme un mur de

séparation, comme dit Isaïe, entre Dieu et lui), et qu'il soit assuré que Dieu aura d'autant plus de soin de lui que de la fourmi, qu'il est une créature plus noble et plus excellente qu'elle. Mais il croira bien avec plus d'assurance cette vérité, s'il vient à considérer que tout ce qui se fait pour la fourmi, ne se fait pas pour l'amour d'elle, mais pour faire connoître à l'homme par elle, la sagesse et la providence du Créateur, afin de donner par cet exemple, force et vigueur à sa confiance, comme lui-même nous y excite dans son Evangile par l'exemple des oiseaux, qui ne sèment ni ne moissonnent.

Mais encore que cette Providence divine soit admirable en toutes ces choses, il faut avouer qu'elle l'est davantage, en ce qu'il n'y a rien au monde, pour petit, pour vil et pour abject qu'il puisse être, en quoi nous ne nous apercevions de son soin. Qu'y a-t-il de plus vil qu'un poux? et néanmoins elle lui a donné ses pieds de devant et des côtés, et sa bouche pour sucer notre sang dont il se nourrit, avec l'adresse de chercher les replis de nos vêtemens pour s'y cacher avec plus d'assurance? mais ce qui est plus étonnant, c'est qu'il fait ses œufs aussi-bien que les oiseaux, qui sont les landes, lesquelles s'animent par la chaleur de nos corps, comme les œufs des oiseaux par la chaleur naturelle des mères, et quelquefois par une chaleur étrangère et artificielle. Qui est-ce après cet exemple qui ne sera pas surpris d'étonnement, voyant que cette Majesté suprême, qui gouverne cette grande machine du monde, qui prend soin du mouvement des

cieux et de la conduite des plus parfaites intelligences qui y résident, n'a pas estimé indigne de sa grandeur de pourvoir à tous les besoins d'une chose si méprisable?

§ 2.

De quelques autres animaux plus petits que les fourmis.

Puisque nous avons entrepris de parler des petits animaux, il y en a de bien plus petits que les fourmis, et qui nous fournissent un grand mystère, et une belle matière de contemplation; car sur des feuilles de certaines herbes nous voyons marcher de petits vermisseaux, les uns verts, les autres blancs; mais il y en a qui sont si petits qu'à peine se peuvent-ils voir; et il nous est bien plus facile de les distinguer par leur mouvement, que par la mesure et le volume de leurs corps : or, comme il y en a de plus grandelets de la même espèce, nous reconnoissons, par les membres de ceux-ci, ceux que la nature a donnés aux autres plus petits, et trouvons premièrement qu'ils ont six pieds; à savoir, trois de chaque côté, une bouche pour manger, parce que tout animal vivant doit manger et se nourrir tandis qu'il vit, pour croître, car autrement il ne croîtroit pas. Il faut qu'ils aient aussi des yeux pour voir et chercher leur nourriture, (la seule taupe n'en a pas, comme j'ai dit ailleurs, parce qu'elle se nourrit de terre, laquelle elle n'est pas obligée de chercher, l'ayant toujours à la bouche. Je ne sais si ces vermisseaux dont je parle,

ont d'autres organes ou non; mais ceux-ci tout seuls sont bien capables de donner de l'admiration à un homme, lorsqu'il viendra à considérer la toute-puissance de celui qui a pu loger dans un si petit corps ces sens et ces membres-là, et d'autres encore sans doute qui ne nous sont pas connus : car si tout ce petit animal est à peine divisible, quelle merveille est-ce d'avoir pu former dans un si petit espace une si grande diversité de membres et de sens, et surtout de lui avoir donné des yeux? Il semblera sans doute à plusieurs que ceci ne nous découvre pas moins la puissance et la sagesse infinie du Créateur, que la fabrique même des cieux : car comme ceux ci, d'autant plus qu'ils sont grands, font mieux paroître sa toute-puissance; ceux-là aussi d'autant plus qu'ils sont petits, font mieux connoître sa sagesse : dans les uns nous admirons la grandeur, dans les autres la petitesse; dans les uns la beauté, dans les autres la subtilité; ici la splendeur de la lumière, et là la délicatesse de l'ouvrage; ainsi ce Seigneur admirable en toutes ses opérations, l'est ici comme dans tout le reste, quoique par des moyens contraires.

Parlons maintenant du mystère : je voudrois bien vous demander pour quelle fin vous croyez que ce parfait et souverain ouvrier ait voulu créer une chose si délicate et si subtilement travaillée, comme est ce petit vermisseau, étant impossible qu'il l'ait fait pour néant? Aristote même confesse que toutes les choses qui sont ici-bas ont été faites pour le service de l'homme. Aussi voyons-nous qu'il n'y en a aucune qui ne le serve en

sa manière, soit pour le nourrir, pour le vêtir, pour le chausser, pour le guérir, pour le divertir, pour l'enseigner par son exemple, ou même pour le châtier lorsqu'il l'a mérité. Nous voyons néanmoins que ces petits animaux ne servent à rien de tout ceci; car comme la subtilité de leur composition témoigne que Dieu les a faits, aussi leur petitesse fait voir qu'il ne les a faits pour servir à aucune des choses que nous venons de dire. Pourquoi donc est-ce que le Créateur aura voulu faire une chose si industrieusement composée? On ne sauroit nier qu'il ne l'ait faite pour l'effet qu'elle produit en nos esprits, qui est pour nous faire connoître et admirer la puissance infinie et la sagesse de celui qui a pu dans un si petit corps faire un ouvrage si merveilleux.

Mais nous devons encore passer plus avant, et considérer une autre chose très-importante, qui est, que les cieux et toutes les autres choses inférieures, (outre qu'elles annoncent à haute voix la gloire de leur auteur, et nous donnent des preuves infaillibles de sa grandeur,) elles servent aussi à l'usage et aux commodités de la vie humaine; au lieu que ces petits animaux, comme nous venons de dire, n'y servent de rien du tout, et ne sont que des preuves de sa grandeur et de sa gloire. Nous pouvons donc dire qu'entre ces deux ordres de créatures si inégales, il y a la même différence que nous trouvons entre des lettres qui nous seroient rendues par un messager exprès, et celles qui nous seroient données par un marchand qui les auroit reçues par hasard sur le chemin, en portant

son pain au marché, ou quelqu'autre denrée semblable. Or, sans doute nous ferions bien plus de cas des premières lettres que des autres. Nous disons donc que les créatures qui servent au profit de l'homme, nous apportent à la vérité des lettres, et nous donnent des nouvelles de la sagesse et de la providence du Créateur; mais elles apportent aussi du pain au marché, c'est-à-dire, qu'elles fournissent des vivres et des commodités pour la vie humaine. Mais ces autres sont comme des messagers exprès, qui ne servent à autre chose qu'à nous annoncer la puissance et la sagesse immense de celui qui a pu faire de tels ouvrages. Nous mettons en ce même rang une infinité d'autres petits vermisseaux, dans les corps desquels reluit la même subtilité et le même artifice, et qui n'étant d'aucune utilité pour nos vies, ne peuvent servir qu'à cela seulement. Les fourmis ne servent pas moins à ce même effet par ces qualités admirables que nous en avons racontées, n'étant de nul usage pour le service des hommes; et plus leurs facultés sont excellentes et elles moins utiles, plus elles nous font connoître qu'elles n'ont été créées que pour cette fin. Mais que dirai-je du ciron, qu'à peine nous pouvons voir aux rayons du soleil? Quelle a été cette puissance qui a donné mouvement à un corps invisible, et la faculté de se faire un chemin entre peau et chair, une bouche pour la ronger et pour s'en nourrir? O grand Dieu, admirable véritablement en toutes vos œuvres, mais beaucoup plus dans les plus petites que dans les plus grandes!

Examinons maintenant à quoi doit aboutir tout ce

long discours; que devons-nous conclure de tout ce que nous venons de dire? une chose certes d'un profit inestimable, qui est, que si ce souverain ouvrier a créé cette infinité de petits animaux pour cette seule fin, (c'est-à-dire, pour nous faire voir en eux l'immensité de sa toute puissance, de sa sagesse et de sa providence, étant inutiles à toute autre chose) il s'ensuit que ce Créateur a voulu que les hommes le connussent pour tel qu'il paroît en ceci. Que s'il veut être connu pour tel, il veut aussi pour tel et comme tel être honoré, révéré et adoré, ce qui est le sommaire de toute la religion : et cela seul est suffisant pour fermer la bouche à certains philosophes qui ont nié la providence, et par conséquent la religion et le culte de la divinité; car pourquoi travaillerois-je, et me tuerois-je pour le service d'un Dieu qui ne se soucie pas de moi, non plus que s'il étoit de pierre ou de bois? Lorsque pour les convaincre nous leur alléguons ces mêmes qualités, et ces perfections qui paroissent dans toutes les créatures destinées au service de l'homme, ils répondent que c'est là leur fin, de servir et de pourvoir aux nécessités humaines, et que c'est pour cela seul qu'elles ont été créées; que Dieu ayant pourvu la nourriture et subsistance des hommes et des animaux, il ne s'est plus mis en peine ni de l'homme, ni de ses affaires. Je voudrois bien savoir ce que me répondront ces gens-là, lorsque je leur ferai voir la fabrique admirable d'une infinité de petits animaux de cette sorte, que leur petitesse rend d'autant plus merveilleux, et plus propres à nous faire connoître la

grandeur

grandeur de Dieu. Qu'ils m'apprennent un peu à quelle fin ils ont été créés, puisque ce n'est pas pour servir aux nécessités de l'homme; ils demeureront sans doute muets à cette question, ces philosophes insensés, qui ont osé nier la providence; ou il faudra qu'ils avouent que des choses si merveilleuses ont été faites sans dessein, ni fin aucune, ce qui est une folie et un blasphème insupportable.

Il paroît donc en eux, que nous ne sommes pas moins obligés à la divinité d'avoir fait ces petites créatures, que d'avoir fait les grandes; car si les grandes nous sont utiles pour la nourriture de nos corps, les petites ne le sont pas moins pour enseigner nos âmes: et quoique les unes et les autres prêchent la gloire et la providence de leur auteur, les petites néanmoins nous en rendent bien un plus exprès témoignage, puisqu'elles n'ont point été créées pour autre fin. Aussi les philosophes ont bien trouvé des raisons pour répondre à l'objection des autres animaux, quoique très-mal à propos; mais à celle qu'on leur fait de ceux-ci, ils ne savent que dire, s'ils ne s'emportent à des blasphèmes, en disant que Dieu a fait en vain des créatures si admirables.

§ 3.

Des araignées.

Nous pouvons mettre en ce rang-ci les araignées, puisqu'elles sont destinées à la même fin; car elles ne sont d'aucun usage pour la vie humaine, et néanmoins

les propriétés qu'elles ont pour se nourrir ne sont pas peu considérables. Leur nourriture est du sang des mouches, et pour les prendre elles font une toile très-subtile, sans autre matière que celle qu'elles peuvent tirer de leur propre ventre, lequel, quoique fort petit, ne laisse pas de leur donner assez de filasse, pour en ourdir les grandes pièces de toile que nous leur voyons tendre bien souvent; au coin de cette toile l'araignée se fait un petit cachot, où elle demeure à couvert et en embuscade, comme un voleur de grands chemins, qui attend l'occasion de se jeter sur les passans pour les voler; et lorsque la mouche ignorante de cet artifice, s'assied innocemment sur cette toile et y engage ses petits pieds, alors le voleur accourt en hâte, l'enveloppant de toutes parts en son rets pour la tenir plus sûrement : et cela fait, il lui saute dessus, lui suce le sang, et se nourrit de la sorte.

Il y en a d'autres qui font leurs rets en l'air, laissant pendre leurs filets pour les attacher à quelque branche d'arbre; là-dessus elles font un rets très-parfaitement avec ses mailles, tel que pourroit être celui d'un pêcheur, ou d'un chasseur : s'étant logées au milieu, elles attendent leur proie, courant sur ces filets si deliés comme si elles couroient sur une corde, et prennent ainsi leur gibier. Mais il faut bien considérer le poste qu'elles prennent, qui est justement au milieu ou au centre de cette circonférence, auquel aboutissent toutes ces lignes, c'est-à-dire, les filets qu'elles ont tendus; de sorte que la mouche ne sauroit toucher à aucune partie de ce rets, qu'aussitôt l'araignée ne la sente, et que courant sur la même

ligne elle ne la prenne aussitôt. Combien de choses y a-t-il à contempler dans un si petit sujet, qui nous peuvent faire remarquer l'industrie de la divine providence ! Combien ce rets est-il bien compassé ! Que ces filets sont déliés ! Que ce rond est bien proportionné ! Que ce poste est pris à propos pour surprendre la proie ! Mais tout cela ne parle qu'à moi, ne se fait que pour moi ; car au reste en quelle considération peuvent être au Créateur ces misérables et chétives araignées ?

Il y en a d'autres encore qui font leur nid sous la terre, qu'elles tapissent de toutes parts de leurs toiles, lesquelles elles entassent les unes sur les autres, afin que si la terre venoit à s'ébouler, elle ne bouchât point la porte de leur logis, et ne les enterrât point toutes vives. Mais elles font encore une autre chose bien plus remarquable, qui est une couverture pour fermer l'embouchure de leur nid ; elle est de terre, et garnie de tant de toiles par tous côtés, elle vient à s'ajuster si parfaitement à cette embouchure, que l'on ne sauroit sans beaucoup de peine la distinguer d'avec l'autre terre qui est proche. Ce qu'il y a encore de plus admirable, c'est que toutes ces toiles sont jointes, et ne font qu'une même pièce avec les autres toiles, dont tout le nid est tendu : de sorte que ceci sert comme d'un goin, afin que la toile de cette première porte tienne ferme d'un côté avec celle de dedans. Qui est-ce, je vous prie, qui a pu enseigner à cet animal de garnir et tapisser de la sorte sa petite maison, d'y poser des portes avec tant de justesse, sinon ce-

lui-là même qui l'a pu créer? Quelqu'un me dira: tout ceci est bien peu de chose, et vous vous arrêtez à de fort petits objets, ayant entrepris de nous parler de ce grand et merveilleux ouvrage de la création du monde. Mais Aristote répond pour moi à cette objection, en son histoire des animaux, où il dit que dans les plus petits il y a plus de ressemblance et de conformité à nos entendemens que dans les autres : de sorte que plus ils sont petits et vils, plus ils découvrent la toute-puissance et la sagesse de ce grand maître, qui a pu loger en ces petits corps des propriétés si admirables. Ils ne nous déclarent pas moins aussi les richesses de sa providence, nous faisant voir qu'elle n'omet rien de tout ce qui est nécessaire pour la conservation de ces petites et viles créatures : par là nous pouvons juger combien aura plus de soin de pourvoir aux choses plus importantes, celui qui en a tant pris de celles qui sont moindres et inférieures de tant de degrés.

La ruse dont se servent quelques autres petites araignées qui n'excèdent pas la grandeur des mouches, n'est pas moins à remarquer; car sans avoir des ailes comme les mouches, elles ne laissent pas de les chasser et de les prendre. Elles choisissent leur temps; lorsque les mouches sont arrêtées, elles les attaquent en trahison en s'approchant peu à peu par derrière, mais avec tant d'adresse et de circonspection, que quand la mouche se remue, elles se cachent d'elle avec une légèreté incroyable, et autant de fois que la mouche se tourne, l'araignée en fait autant, de telle sorte néan-

moins qu'elle fait comme l'on dit, d'une pierre deux coups ; car en se dérobant à la vue de la mouche, elle s'approche toujours d'elle insensiblement, jusques à ce qu'à la fin elle s'en trouve si près, que d'un saut elle peut la joindre pour la prendre et la manger. C'est une chose que plusieurs personnes ont vue avec autant de plaisir sans doute, que d'admiration de l'industrie et de l'adresse d'un tel chasseur. Et saint Augustin même raconte dans ses confessions, qu'il a eu ce plaisir comme les autres.

CHAPITRE XIX.

De l'utilité des mouches à miel, et du ver à soie.

Le Créateur est si admirable en toutes ses créatures, que si nous étions capables de bien connoître la fabrique et la composition des corps de chacune, et les facultés qu'elles ont pour leur conservation et pour la provision des choses qui leur sont nécessaires, nous ne cesserions jamais d'admirer la majesté immense, non plus que la sagesse de celui qui les a formées. La vérité de cette proposition paroît en tous les animaux dont nous avons parlé jusqu'ici, et dans tous les autres encore, si nos yeux sont bien capables de les contempler. Mais sans doute tout ce que nous avons dit est très-avantageusement surpassé par deux petits animaux que nous pouvons mettre au nombre des plus petits, qui sont le ver à soie et la mouche qui fait le

miel. J'en veux donc parler ici, comme de chose beaucoup plus merveilleuse que toutes les autres que j'ai racontées. Et commençant par le ver qui fait la soie, n'est-ce pas une chose bien merveilleuse, qu'un si petit vermisseau puisse filer une filasse si subtile et si déliée, que tous les arts et tous les esprits humains n'ont jamais su imiter son industrie? N'est-ce pas une merveille, que le Créateur ait donné à ce petit animal une faculté pour entretenir toute la vanité et toute la pompe que nous voyons dans le monde, par la fabrique des velours, des taffetas, des damas, des satins, et des autres riches étoffes dont s'habillent les empereurs, les princes, les rois et les autres personnes de condition, pour les distinguer par la richesse et la beauté de ces habits du reste du peuple? N'y a-t-il pas de quoi s'étonner qu'il n'y ait ni pays de Maures, ni de barbares, ni aucune nation si éloignée, où les rois ne veuillent rendre plus auguste leur autorité et leur majesté par les vètemens que ces petits vers leur filent? Mais ce ne sont pas seulement les gens du monde qui se parent de leur travail les églises, les autels et les prêtres en sont revêtus; et l'on ne célèbre point les fêtes, ni les offices divins, sans les rendre plus vénérables par cette sorte d'ornemens.

Mais que dirai-je des abeilles dont les corps, quoique des plus petits, pourvoient néanmoins tout le monde d'une liqueur non seulement très-agréable, mais aussi très salutaire? Elle sert pour assaisonner les viandes, pour fortifier les estomacs débiles, pour remplir les boutiques, et pour cette infinie quantité de conserves

et de confitures dont elles sont garnies. Combien est utile aussi la cire qu'elles composent avec leur miel ! C'est elle qui illumine les autels, qui rend les processions plus pompeuses, qui distingue les confréries, qui honore les enterremens; c'est par elle enfin que les tables des princes et des grands sont éclairées; et tout cela se fait par un animal qui n'est guères plus grand qu'une mouche. Qui croiroit ces choses-là, si on ne les avoit vues, surtout si on venoit à raconter le bel ordre que ces deux espèces d'animaux observent dans leurs petites républiques et dans la conduite de leur vie? O grand Dieu, que vous êtes véritablement admirable en toutes vos œuvres, autant en celles de la nature, qu'en celles de la grâce ! mais cela ne nous doit pas surprendre, puisque vous êtes auteur des unes et des autres, et qu'elles sont toutes deux filles d'un même Père; ce qui fait qu'elles ont entr'elles un si grand rapport et une si grande ressemblance. Nous voyons dans les œuvres de la grâce que vous choisissez les instrumens du monde les plus abjects pour faire des choses admirables : avec douze pauvres pêcheurs vous convertissez tout le monde; avec le bras d'une femme vous renversez toute la puissance des Assyriens; avec les enfans des princes d'Israël vous mettez en déroute les armées du roi de Syrie; avec une fronde et un caillou vous faites qu'un simple berger remporte la victoire sur un géant armé de toutes pièces; et avec la machoire d'un vil animal, vous faites que Samson tue jusques à mille Philistins. Ce sont là vos œuvres, grand Dieu ! ce sont là vos merveilles, de faire servir

à de si grandes actions de si foibles moyens; et le même ordre que vous observez dans les œuvres de la grâce, vous l'observez aussi dans celles de la nature, ayant voulu que des deux plus petits animaux du monde, l'un fournît aux rois et aux princes leurs plus superbes vêtemens, et l'autre leurs plus délicieux vivres; car d'autant que ces petits animaux sont plus vils, et l'utilité que nous en retirons plus grande, d'autant plus clairement vous nous faites voir en eux la grandeur de votre gloire.

CHAPITRE XX.

De la république et police des abeilles.

Si l'utilité que nous retirons des abeilles nous cause de l'admiration, nous en devons avoir bien davantage du bel ordre et de l'économie qu'elles observent en leur manière de vivre. Celui qui voudra prendre connoissance de ce qu'en ont écrit plusieurs graves auteurs, y pourra remarquer une république très-bien réglée. Il y verra un roi à la tête, accompagné de sa noblesse et de ses officiers, et un peuple qui lui est soumis; il y remarquera des armes pour la guerre, et des peines ordonnées contre ceux qui manquent à leur devoir : il y pourra observer aussi l'image d'une famille très-bien réglée, dans laquelle on ne souffre point de personnes inutiles, et où chacun est traité selon son mérite; il y remarquera encore l'idée d'une congré-

gation de religieux infiniment soumis ; car les abeilles ont leur supérieur à qui elles obéissent. Elles vivent en commun sans avoir rien de propre, toutes choses entr'elles étant communes : leurs offices et leurs emplois leur sont assignés, les peines et les châtimens imposés selon les fautes ; l'heure de leur repas est réglée, pour le prendre toutes ensemble ; et à l'entrée de la nuit le signal se fait pour l'heure du repos et du silence, lequel elles observent très-étroitement sans qu'on entende le moindre bruit ni bourdonnement dans leurs ruches ; elles font au matin le même signal pour le réveil, afin que chacune s'occupe au travail commun, châtiant avec rigueur celles qui y vont plus tard qu'elles ne doivent. Leurs sentinelles veillent à leurs portes de crainte que les bourdons n'aillent manger leur miel ; les portiers y sont aussi en garde pour défendre l'entrée de leurs ruches aux larrons. Elles ont leurs frères lais, qui sont de certaines abeilles imparfaites, lesquelles ne font ni cire ni miel, et qui servent seulement à porter l'eau et les vivres, et à d'autres petits offices vils, mais nécessaires. Toutes ces choses ont été disposées par ce souverain ouvrier avec un tel ordre et une si belle police, qu'il y en a pour donner de l'admiration à tous ceux qui sont capables de les bien considérer. L'Ecriture dit que la reine de Saba fut ravie hors de soi-même, lorsqu'elle vit le bel ordre et la grande économie que le sage roi Salomon avoit établie pour la conduite de sa maison : mais qu'un homme qui surpassoit tous les autres en sagesse, fît des choses dignes d'admiration, ce n'est pas ce me semble une si

grande merveille, que de voir un petit animal faire les choses qui regardent sa manière de vivre dans un si bel ordre; c'est, à dire vrai, ce qui surpasse toute sorte d'admiration. Quoique la coutume de voir tous les jours ces grandes merveilles diminue l'estime que nous en devrions concevoir, Pline a écrit qu'un certain Aristomachus se plaisoit si fort en la contemplation des propriétés de ces petits animaux, et que son esprit en étoit si fort occupé, qu'il passa quatre-vingt-huit ans, sans s'attacher à quoi que ce fût de considérable, qu'à admirer leur belle économie. Il dit aussi qu'un autre personnage fort remarquable s'étoit résolu de passer sa vie dans les champs auprès des ruches à miel, afin de mieux pénétrer dans la connoissance des secrets merveilleux et des propriétés de ces petits animaux; et que tous deux ont laissé par écrit plusieurs particularités qu'ils en avoient découvertes par leur longue expérience et par l'assiduité de leurs études.

Je veux réunir ici, comme dans un petit recueil, tout ce que deux très-graves auteurs, Pline et Elian, en ont écrit : il n'y aura rien sans doute en cela qui ne soit très-admirable, et qui ne nous rende un excellent témoignage de la sagesse et de la providence de ce souverain ouvrier qui a tout fait. Je demande au lecteur chrétien, qu'il ne tienne point les choses dont je ferai le récit pour incroyables, considérant d'un côté le poids et l'autorité de ceux qui les ont écrites; et le l'autre, que ce ne sont pas tant les abeilles qui font ceci, que Dieu même, lequel a voulu se déployer

dans ces petits ouvrages, pour se faire mieux connoître à nous par l'opération de ces merveilles. Je laisse néanmoins le jugement de tout ceci à la piété et à la prudence du lecteur, parce que s'il falloit qu'il se portât aux exclamations à chaque récit des choses que je vas raconter, nous n'acheverions jamais. Je dis donc que l'homme qui a été créé à l'image de Dieu, ayant reçu en son âme cette divine lumière que nous appelons raison, par le moyen de laquelle il ne s'est pas seulement élevé à la contemplation des choses divines, mais qui a su ordonner aussi et régler la conduite d'une république, avec toutes les lois, tous les offices et tous les règlemens qui y conviennent, sera contraint d'avouer que tout ce qu'il fait par la faveur de cette divine lumière, est fait par ce petit animal beaucoup plus parfaitement que par l'homme même. Et cette considération doit servir pour chacune des choses que je vais dire; car il faut se ressouvenir que c'est Dieu qui fit tout ceci, afin que dans ces petits corps nous connussions sa sagesse et sa providence, et que nous l'honorassions, et que nous rendissions respect et gloire à son saint nom, à proportion de la connoissance qu'il lui plaît de nous donner en ceci de sa grandeur.

Je vas commencer par une chose que tout le monde sait, qui est, que les abeilles ont un roi, à qui elles obéissent, et lequel elles suivent en quelque lieu qu'il aille. Et comme les rois entre les hommes ont leurs marques royales, comme leur couronne, leur sceptre et les autres choses semblables qui les distinguent de leurs

vassaux; ainsi le Créateur a distingué ce roi d'avec les siens, en lui donnant un corps plus grand, plus beau et plus luisant qu'aux autres; de sorte que la nature a fait en l'un ce que l'art avoit inventé pour l'autre. En chaque ruche il en naît ordinairement trois ou quatre, afin que les abeilles ne manquent point de roi, si quelqu'un d'eux vient à leur défaillir; mais elles n'ignorent pas qu'il ne leur en faut qu'un seul; de sorte qu'elles tuent les autres, quoiqu'avec regret; mais la nécessité et l'amour de la paix prévaut par-dessus leurs sentimens particuliers, sachant bien qu'il leur faut user de cette rigueur pour se garantir de séditions et de guerres. Aristote, sur la fin de sa métaphysique, ayant présupposé que la multitude des princes étoit nuisible, conclut que dans toute cette grande république du monde il n'y a qu'un seul prince qui est un seul Dieu; mais les abeilles sans avoir fréquenté les écoles d'Aristote, savent combien il est dangereux dans un état d'y avoir plusieurs princes; aussi dès qu'elles ont fait le choix de celui qui les doit gouverner, elles se défont des autres, quoique ce soit avec regret. Et en cela nous voyons certainement une grande merveille dans un si petit animal.

Leur roi élu, elles commencent à bâtir leurs petites maisons, et enduisent premièrement d'une espèce de bitume toutes les murailles du logis, qui est leur ruche. Ce bitume est composé d'herbes fort amères; parce que sachant combien leur excellent ouvrage est ardemment désiré de plusieurs petits animaux : tels que sont les guêpes, les araignées, les grenouilles, les

hirondelles, les serpens et les fourmis; elles leur opposent ce mauvais goût, afin que rebutés par cette première amertume, ils se désistent de leur larcin; c'est pour cette même raison, que les trois premiers rangs de leurs petites chambrettes les plus proches de l'entrée de la ruche sont toujours vides de miel, afin que les voleurs aient moins la commodité de s'en repaître; ce qui est grand effet de prudence et de prévoyance.

Ayant achevé cette première fortification, elles commencent à faire leurs cellules; celle du roi est édifiée la première, grande et magnifique à proportion de la dignité royale, et environnée d'un retranchement en forme de mur, pour plus grande sûreté et plus grande autorité. Cela fait, elles travaillent aussitôt pour elles-mêmes, et font ces petites cellules que nous voyons; elles servent pour leur habitation, pour l'éducation de leurs petits, et pour conserver dedans, comme dans des vases, la provision de leur miel. Mais ces petites cellules sont faites avec tant d'ordre et de perfection, et si bien proportionnées, que chacune est composée de six angles, et semblables les unes aux autres, comme nous les voyons, sans qu'il leur faille pour cela ni règle, ni plomb, ni autres instrumens que leurs petites bouches et leurs petits pieds. Ils sont si déliés, que l'on ne sait qu'admirer davantage, ou la perfection de l'ouvrage, ou celle des instrumens avec lesquels il est fait. Après avoir travaillé pour elles, elles n'oublient pas leurs valets, qui sont les bourdons; mais leurs cellules sont plus petites que celles des abeilles, quoiqu'ils soient plus grands de corps.

La maison étant faite, et les logemens et boutiques particulières étant réglés, on pense au travail, et à départir les offices, en la manière que nous allons dire : les plus anciennes, qui sont comme affranchies, et exemptes de toutes corvées, accompagnent toujours le roi, afin que cette suite lui apporte plus d'honneur et d'autorité. Celles qui viennent après, et qui les suivent d'âge, comme plus adroites et plus expérimentées que les jeunes, sont employées à faire le miel. Et enfin les plus jeunes, comme plus fortes et plus vigoureuses, vont chercher dans la campagne la matière à faire tant la cire, que le miel. Chacune de celles-ci porte quatre divers fardeaux; car des pieds de devant elles chargent le dessus de leurs cuissettes, lesquelles ne sont pas lisses et unies, mais un peu rudes et âpres, afin qu'elles ne laissent point tomber la charge qu'elles mettent dessus, et avec la bouche elles font la charge de leurs pieds de derrière, et ainsi chargées, elles s'en retournent à la ruche. A l'entrée il y en a qui sont disposées deux à deux, ou trois à trois, pour recevoir et décharger celles qui arrivent de la quête : les unes portent la matière à faire le miel, la mettant au pied de la besogne; les autres la mettent en main aux officières dont nous avons parlé, afin qu'elles travaillent; les autres s'occupent à polir et enduire les gauffres; ce qui est comme de blanchir et enduire une maison quand elle est faite. Les autres sont déléguées à porter certaines provisions de bouche dont elles se nourrissent; d'autres servent comme de porte-faix, à charier l'eau pour celles qui ne

bougent du logis, et elles la portent en la bouche et sur de certains petits poils velus qu'elles ont sur le corps, lesquels venant à s'abreuver d'eau, elles rafraîchissent la soif de celles qui travaillent. Mais ce sont les frelons qui sont principalement employés à cet office de porter l'eau et les vivres. Pour les abeilles, il y en a encore qui font la sentinelle et la garde, demeurant toujours sur les portes pour en défendre l'entrée aux larrons. Et le roi préside à tout ceci; il va par les cellules, considérant les offices et le labeur de chacun de ses sujets, les exhortant même et les excitant au travail par sa royale présence; sans toutefois mettre jamais la main à l'œuvre : aussi n'est-il pas né pour servir, mais pour être servi comme roi, et en cette qualité il est environné et accompagné de plusieurs de ses sujettes, qui lui font la cour.

Nous pouvons bien juger par ce que nous venons de dire, quelle est l'extrême puissance, et quelle est aussi la souveraine bonté du Créateur, d'avoir mis un tel ordre d'offices et d'officiers, pour donner aux hommes cette agréable liqueur en plus grande abondance, quoique leurs mauvaises actions lui donnent chaque jour tant de dégoûts. Mais il faut ajouter à ces merveilles-ci, d'autres merveilles; dont l'une est que dans leurs ruches elles ont leurs lieux secrets pour décharger leur ventre, comme il y en a dans les monastères, et ces lieux-là sont séparés des logemens; car le Créateur ayant destiné cette excellente liqueur du miel pour la nourriture des hommes, dont la plupart sont fort délicats, il a voulu qu'il fût très-pur et très-

net, tel que nous le voyons. Il y a bien encore une autre prévoyance dans les abeilles, qui est que dans les mauvais jours, lorsqu'elles n'ont pas moyen de sortir à la campagne, elles s'occupent à nettoyer leurs ruches, en jetant dehors les excrémens; car elles ne veulent pas perdre les jours de travail, ni demeurer oisives dans le temps de s'employer; elles réservent donc pour le meilleur et pour le plus beau temps les fonctions les plus importantes, et pour le plus mauvais, celles qui sont de moindre considération.

Passons à une autre merveille qui ne cède en rien à toutes celles que nous avons dites, qui est qu'elles se savent lester lorsqu'il fait de grands vents, afin que la violence des orages ne les emporte point. Elles se munissent donc de quelque petite pierre en leurs mains, pour rendre par cette charge leurs petits corps un peu plus pesans, et moins sujets à l'impétuosité des vents. Qui n'admirera en ceci la sagesse de ce souverain gouverneur qui a su rendre la prudence de ces petits animaux égale à celle des hommes mêmes? Elles se servent encore d'une autre précaution, qui est, que si par hasard la nuit les surprend à la campagne, elles dorment renversées sur les épaules, de crainte que la rosée du matin venant à mouiller leurs petites ailes, elles demeurent inhabiles à voler. Que dirai-je davantage? Elles mangent toutes à même heure, afin que le temps du travail et de la réfection soit égal. Elles se retirent aussi pour dormir à une même heure, qui est à l'entrée de la nuit. Alors on entend un grand murmure parmi elles; mais celle qui a soin de les avertir, fait trois

trois ou quatre grands bourdonnemens, (qui est le signal du dormir) et elles sont si obéissantes et si soumises, qu'elles se taisent aussitôt, gardant très-parfaitement la règle du silence. Mais quand le jour suivant commence à paroître, et que le temps du travail s'approche, la même trompette donne les mêmes bourdonnemens, afin de les éveiller, et afin que chacune s'en aille vaquer à l'office qui lui est destiné. S'il y en a quelqu'une de paresseuse, et qui ne veuille pas travailler, elle est châtiée sur l'heure, et sa peine n'est pas moindre que la mort. Par cette rigueur, nous voyons de combien la république des abeilles surpasse les nôtres en bon ordre et en bonne police, car nous y souffrons une infinité de fainéans, qui sont les vraies pestes des républiques; toutes leurs occupations n'étant qu'à déchirer la vie de leurs voisins par leurs médisances, d'entretenir de mauvaises et déshonnêtes pratiques, et de semer des bruits et des querelles, qui sont tous des vices de l'oisiveté, à quoi ne sont pas sujets ceux qui veulent se bien acquitter du devoir de leurs emplois et de leurs charges.

De nuit elles ne manquent pas de sentinelles qui gardent leurs maisons, afin que leurs trésors ne soient point enlevés, surtout par les frelons qui sont leurs larrons domestiques. Ceux-ci sentant que les abeilles sont endormies, se lèvent tout doucement pour aller manger le fruit de leurs travaux; que si les sentinelles les surprennent avec le larcin en main, elles les tancent légèrement sans les tuer, et pour cette première fois la faute leur est pardonnée; mais ils ne se corrigent pas

pour cela, car ils sont naturellement gourmands et fainéans, vices qui ne sont pas des moindres. De sorte que quand les abeilles vont à la campagne, ils se cachent au logis; (car plus ils sont lâches et mal armés, d'autant ils sont plus rusés et plus malfaisans,) et alors ils se rassasient à leur plaisir; mais les abeilles voyant à leur retour le désordre qui a été fait chez elles durant leur absence, n'usent plus de miséricorde envers ces larrons incorrigibles; au contraire, se jetant sur eux avec colère et courage, elles les mettent en pièces. Si nous voyons en ceci qu'elles exercent une rigoureuse justice contre les fainéans, elles n'usent pas de moindre charité à l'endroit de leurs sœurs malades; car elles ne manquent point de les présenter au soleil, sur la porte de la ruche; elles leur y portent à manger, leur y tiennent compagnie, et le soir les retirent au dedans de crainte que le serein ne leur fasse mal. Tandis qu'elles sont infirmes, les autres ne souffrent point qu'elles travaillent jusqu'à ce qu'elles soient remises en leur première santé; mais si elles meurent, elles les tirent dehors, et les accompagnent jusqu'au lieu de la sépulture. Il semblera à quelqu'un que je fais ici des contes à plaisir; mais on doit croire que je ne dis rien qui n'ait été rapporté par de très-graves auteurs, ou pour mieux dire, je ne raconte que des louanges de notre grand Dieu; lequel ayant eu la puissance de nourrir sans pain les enfans d'Israël au désert, peut bien faire que ces petites créatures qui sont sans raison, fassent aussi parfaitement ce à quoi elles sont destinées, que les hommes qui en sont pour-

vus, et même plus parfaitement, comme nous allons voir.

Si elles veulent changer de demeure, cela ne se fait pas sans l'ordre du roi; elles le mettent au milieu de leur troupe afin qu'il ne soit pas facilement vu; et toutes s'efforcent de s'approcher le plus près de sa personne et de se rendre plus officieuses à le servir : que s'il est tellement vieux qu'il ne puisse voler, elles le mettent sur leurs épaules et le portent ainsi ; là où il s'arrête, toute son armée fait halte; et si par hasard il s'éloigne d'elles et qu'elles ne le puissent voir, elles le cherchent partout avec un soin nonpareil, et le découvrent enfin par l'odorat qu'elles ont très-subtil. Aussitôt il est rendu à ses sujets, lesquels sans lui se dissiperoient et se ruineroient. On n'a pu savoir certainement jusqu'ici s'il a un aiguillon comme les autres, ou non : mais ce que l'on sait avec certitude, c'est que s'il en a, il ne s'en sert pas; estimant qu'il soit indigne de sa majesté royale d'exercer en personne la fonction des bourreaux; comme s'il avoit appris la maxime que les politiques enseignent, que c'est aux rois à départir eux-mêmes leurs bienfaits, mais que c'est par autrui qu'ils doivent faire exercer les châtimens, n'y ayant rien qui orne davantage la majesté et la condition des rois que la clémence, rien qui les rende plus aimables ni qui assure davantage leurs états et leurs personnes. Aussi est-ce principalement à cause de cette vertu que le roi des abeilles est si cher à ses sujettes, et qu'elles lui sont si fidèles; que s'il vient à mourir, toutes l'environnent et l'accompagnent, sans

vouloir ni manger ni boire; de sorte que si bientôt on ne le leur ôte de devant, elles se laisseront mourir près de lui : telle est leur loyauté, et l'amour qu'elles lui portent.

Cet animal, quoique fort petit, ne laisse pas d'avoir ses armes, il n'y en a pas même de plus fortes que les siennes, à proportion de sa petitesse : c'est cet aiguillon avec lequel il pique ceux qui l'attaquent. Et certainement il étoit bien juste qu'ayant sous sa garde un trésor aussi précieux et aussi désiré qu'est son miel, celui qui l'a créé lui donnât des armes qui fussent suffisantes à le défendre. C'est aussi pour cela même qu'il y a des gardes aux portes, afin que rien n'y entre furtivement et sans qu'il soit fait résistance autant qu'il est possible.

On ne les voit en aucune saison de l'année à la campagne, si ce n'est lorsqu'il y a des fleurs; mais il n'y en a point aussi d'aucune sorte que ce soit, dont elles ne se servent en la composition de leur miel. Durant les froids et les neiges, elles demeurent toutes en repos dans leurs cellules, se nourrissant l'hiver de ce qu'elles ont amassé durant le printemps, comme les fourmis. On ne les voit point s'éloigner plus de soixante pas de leur ruche, et au bout de cet espace, elles envoient devant à la découverte pour avoir des nouvelles du pays et du passage. Et afin que ces animaux imitassent bien l'homme en toutes choses, autant au bien qu'au mal, souvent on voit combattre un essaim contre un autre essaim, pour la conquête du pays; mais le combat est beaucoup plus cruel lorsque les vivres

leur manquent ; car en cette extrémité elles se portent jusqu'à se ravir les provisions les unes aux autres. C'est en ces occasions-là que l'on voit sortir en campagne les capitaines avec leurs armées. Et les unes voulant ravir, et les autres défendre leurs petites fortunes, il se fait un très-rude et très-cruel conbat où plusieurs demeurent mortes ; si puissante est la nécessité, qu'elle fait mépriser toutes les lois d'humanité et de justice.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici est une expresse et manifeste imitation de la police et de la prudence humaine. Que si nous admirons si fort de voir que ces petits animaux font les mêmes choses que les hommes, combien devrons-nous les admirer davantage si nous considérons qu'ils savent quelque chose de ce que Dieu même sait ! car lui seul a la connoissance des choses futures. Et ces petits animaux l'ont aussi, au moins en ce qui regarde leur conservation. Ils prévoient les pluies et les orages avant qu'ils arrivent, et en ce temps-là ils ne s'éloignent guère de leurs ruches pour aller paître, se contentant de bourdonner et voleter tout à l'entour. Ceux qui les gouvernent voyant cela, en donnent avis aux laboureurs, afin que de bonne heure ils pourvoient au changement de temps dont ils sont menacés : et en cela nous pouvons juger de combien la science des hommes est inférieure à celle des abeilles, puisque nous voyons que la leur va où celle des hommes n'est jamais arrivée. Après ceci, qui est-ce qui fera difficulté de croire qu'elles imitent les actions des hommes, puisque nous voyons qu'elles pas-

sent bien plus avant, l'avenir même ne leur étant pas caché, ce qui est propre à Dieu seul.

Mais ce que j'admire en ceci par-dessus tout le reste, c'est la confection même du miel, à quoi tout ce que nous avons dit jusqu'ici se rapporte. Pour mieux comprendre cette merveille, considérons un peu combien de soins et d'instrumens sont nécessaires pour faire une conserve, ou de citrons, ou de limons, ou des autres fruits : nous trouverons pour cela qu'il faut du feu, une cuisson, et puis une seconde cuisson; qu'il faut des vases et d'autres instrumens dont on ne se sauroit passer, et outre cela des officiers adroits et expérimentés en cet art. Or je demande quels outils et quels instrumens emploie ce petit animal, sinon de certains petits pieds déliés comme des cheveux et un petit aiguillon qui ne l'est pas moins? Comment donc, avec des instrumens si foibles, si délicats, et sans feu ni cuisson, font-ils cette compote si délicieuse, et cette transformation de fleurs en une liqueur aussi agréable que celle du miel? Quelquefois on le voit jaune comme de la cire, d'autres fois blanc comme de la neige, et cela dans une quantité que l'on ne devroit pas attendre de ces petits corps, tant elle est abondante. Qui a pu enseigner à ce petit animal cette sorte d'alchimie, par laquelle il convertit une substance en une autre substance si différente? Qu'on assemble tout ce qu'il y a de confituriers au monde, avec tous leurs instrumens et tous leurs alambics, leurs feux et leurs divers degrés de chaleur, je les défie de me convertir des fleurs en miel; l'esprit humain est bien éloigné

de parvenir à ce point-là, n'ayant pas encore pu concevoir comment se peut faire cette étrange mutation. Et la folie des hommes sera si grande qu'elle voudra fouiller dans les secrets du Ciel, toute la subtilité de leurs esprits n'ayant encore su comprendre ce qui se passe tous les jours à leurs portes et dans leurs maisons !

Je n'admire pas moins cette faculté qu'ont les abeilles de convertir, tantôt en miel, et tantôt en cire, cette petite charge de fleurs qu'elles portent en leurs mains et en leurs pieds confusément. Comment d'une même matière font-elles deux choses si différentes que le miel et la cire ? Que s'il y a en cette matière des parties différentes, qui leur a découvert cette différence si secrète, que nous n'en connoissons rien ? Qui leur a montré le plus grossier pour faire la cire, et le plus subtil pour faire le miel ? Que ne saura point faire celui qui a pu faire cela ? Véritablement ce souverain ouvrier est bien admirable en toutes ses œuvres, autant dans les petites que dans les plus grandes.

Que nous reste-t-il après ceci, sinon de rendre grâces au Créateur, qui a donné tant de propriétés admirables à ces petits animaux, non pas à la vérité pour eux, mais pour nous qui jouissons de tout le fruit de leurs travaux ? Mais les hommes sont si ingrats et si injustes, qu'ils prennent le fruit non-seulement sans en rendre grâces, mais encore sans vouloir considérer la grandeur et la puissance de celui qui a pu mettre tant de savoir dans de si petites têtes. L'Ecclésiastique n'a pas passé cela sous silence, lorsqu'il a dit que

l'abeille est fort petite, et des plus petites entre les volatiles, et néanmoins que le fruit de son travail est le principe de toutes les douceurs; c'est pour cela que j'ai dit, dès le commencement, que bien que les hommes nagent, pour ainsi dire, au milieu des merveilles que Dieu a faites, ils n'ont néanmoins ni des yeux pour les voir, ni des oreilles pour ouïr ce que leur silence nous prêche, ni des cœurs pour élever leurs esprits à la connoissance de l'Auteur qui a fait des choses si admirables.

CHAPITRE XXI.

Des vers qui filent la soie.

Les œuvres de ce souverain Ouvrier sont si admirables, qu'elles semblent contester les unes avec les autres à qui sera la plus digne d'admiration; car, en effet, toutes le sont, chacune en sa manière; mais dans ce nombre on doit distinguer le ver à soie, qui est des plus remarquables. Nous avons déjà parlé de l'utilité qui en revient, et comme toute la pompe des habits et tous les ornemens des églises sont des ouvrages de ce petit animal; mais pour l'artifice avec lequel il file sa soie, Hiéronymo Vidas, excellent poëte de notre temps, l'a jugé si admirable, qu'il en a voulu écrire deux livres en vers latins, dont je rapporterai ici sommairement les choses les plus remarquables. Ces petits vers s'engendrent de certains petits œufs

que la femelle pond, lesquels étant mis au soleil, ou dans le sein, par le moyen de l'une ou de l'autre chaleur deviennent animés en moins de trois jours, et reçoivent la vie avec tous les sens nécessaires pour la maintenir. Saint Basile allègue cet exemple pour nous rendre plus croyable le mystère de la résurrection générale; car, en effet, celui qui a le pouvoir de donner vie en si peu de temps, à une si petite semence, pourra bien aussi la donner aux os et à la poussière de nos corps, en quelque part qu'ils soient. Aussitôt que ces petits animaux sont nés, ils commencent à manger avec grand faim, et en mangeant croissent en force et en grandeur. Ayant ainsi mangé durant quelques jours, ils s'endorment, et après avoir assez dormi pour digérer et convertir en substance leur manger, ils se réveillent et recommencent à manger avec la même avidité que la première fois. Le bruit qu'ils font en mangeant et en coupant l'herbe de leurs petites dents est si grand, qu'il ressemble à celui que fait la pluie lorsque des toits elle tombe à terre. Ils font cela par trois fois, car il faut manger et dormir autant de fois pour devenir assez grands. Etant tels, ils cessent de manger pour commencer leur travail, et pour le paiement de leur écot qu'ils doivent à leur hôte pour la bonne chère qu'il leur a faite. Ils commencent donc à hausser un peu le cou pour chercher quelques petits bastonnets où ils puissent attacher leurs fils qu'ils tirent de leur propre substance : leur petit fuseau étant rempli de ce fil, ils se font au beau milieu leur petite maison, qui est une espèce de petit capuce, et ajoutant

filé sur filé, qu'ils mettent les uns sur les autres, les liant et collant bien ensemble, ils en composent un petit mur aussi dur et aussi ferme que sauroit être un parchemin : et tout ainsi que les hommes, après avoir bâti les murailles d'une maison, les font enduire et polir, afin qu'elles en soient plus propres, eux aussi, ayant fait leur maison, se mettent aussitôt à la polir avec leur petite tête, qui est fort unie et fort propre pour cet effet. Par ce moyen, leur petit capuce demeure si bien tendu et si bien clos, que s'il tombe ou qu'on le jette à dessein dans l'eau, il nage par-dessus sans qu'il en soit percé. Et ceci est une providence très-particulière du Créateur ; parce que si cela n'étoit pas, tout ce travail seroit inutile, d'autant que le capuchon, par sa dureté, demeurant en son entier et tendu lorsqu'on le jette dans l'eau chaude, on peut facilement recueillir la soie, un fil se démêlant aisément d'avec l'autre par la chaleur ; ce qui ne se pourroit pas faire si l'eau perçoit le capuce ; car, en s'abreuvant, la soie, qui est entortillée au fuseau, deviendroit comme une éponge. Il est vrai que le pauvre ver meurt dans cette eau bouillante, et c'est la récompense qu'il reçoit de son travail. Mais ceux que l'on veut garder pour l'année suivante ne sont pas traités avec cette rigueur. Ne pouvant souffrir l'étroite prison où ils se sont eux-mêmes ensevelis, ils se font de leurs petites bouches une ouverture par laquelle ils peuvent se mettre en liberté, étant devenus grands et forts dans leur maisonnette, on les voit voleter avec de petites cornes et de petites ailes, de vers qu'ils

étoient, étant devenus oiseaux. Il y a entr'eux des mâles et des femelles, et quoiqu'ils soient tous absolument semblables, ils se savent néanmoins fort bien distinguer; de sorte qu'ils demeurent joints ensemble pendant l'espace de quatre jours. Au bout de ce temps, le mâle meurt, et la femelle fait ces petits œufs dont nous avons parlé au commencement; cela fait, elle meurt aussi, laissant cette petite semence par laquelle sa postérité vient à être renouvelée et continuée. Nous voyons bien par ceci que ce petit animal ne peut avoir été créé pour autre fin; puisqu'ayant fait ce à quoi il avoit été destiné sans qu'on le tue, il meurt de soi-même, témoignant par cette mort prompte mais naturelle, qu'il n'avoit été fait que pour nous donner la soie.

Par ce petit, mais très-évident exemple, nous pouvons aisément remarquer comme notre souverain Maître a créé toutes choses pour l'homme, puisque ces animaux si utiles pour notre service, ne sont pas nés ni n'ont pas vécu pour eux, mais pour l'homme seulement, leur vie ayant pris fin avec leur service; de sorte qu'en finissant, ils semblent dire à l'homme : Je ne suis né ni n'ai vécu pour moi, mais pour toi; ainsi, ne te pouvant plus rendre de service, je te dis adieu. Cela se voit encore plus clairement, en ce que la maisonnette que ces petits animaux ont bâtie avec tant de soin ne leur sert presque pas d'habitation, mais seulement à l'utilité de l'homme, puisque aussitôt qu'elle est faite ils y font une petite porte pour en sortir, sans y retourner jamais, comme d'une maison qui n'a pas été faite pour eux, mais pour nous. Ne devrions-nous

pas bien remarquer en ceci les faveurs et les richesses que nous recevons de la divine providence, laquelle non contente d'avoir abondamment fourni à nos vêtemens par les laines, les poils et les peaux des animaux, a voulu encore pourvoir à nos plaisirs et à notre pompe par les précieuses et délicates étoffes qui se font par le ministère de ces petits vers, en faveur de ceux que le plaisir ou le besoin invitent à s'en servir.

Ce qu'il y a de remarquable en ceci, c'est que les filamens de ce petit capuche étant plus déliés que des cheveux, et faits d'une matière aussi délicate et fluide comme est l'humeur et les baves que jettent ces petits vers, ils deviennent néanmoins si forts qu'on les peut facilement recueillir, dévider, mettre en œuvre, et leur faire souffrir mille martyres avant que d'en faire la soie. Par là nous pouvons juger combien est admirable en toutes ses œuvres ce grand et céleste auteur de toutes choses. Mais il ne nous découvre pas moins la grandeur de son pouvoir, par la faculté qu'il donne à un si petit ver, qui naît en quatre jours, et ne vit que deux mois, de faire un ouvrage si précieux et si délicat, que tous les esprits des hommes ne sauroient arriver à en faire de semblable. Parmi tout ceci je ne dois pas omettre ce que dit Pline, en traitant de ces petits animaux, qui est, que les seules femmes se servoient anciennement des étoffes de soie ; mais enfin les hommes leur en empruntèrent l'usage, ayant tellement discontinué à se vêtir de leurs armes, qui étoient jadis presque leurs seuls vêtemens, qu'ils ne pouvoient même souffrir ceux qui étoient faits de leurs

étoffes ordinaires, de sorte qu'ils en vinrent à la fin jusqu'à se servir de celles des femmes.

§ 1.

De quelques autres petits animaux ennemis de l'homme.

Peut-être que quelqu'un me demandera, sur ce chapitre des petits animaux, pourquoi celui qui a créé toutes choses pour le bien et pour le service de l'homme, a néanmoins créé plusieurs petits animaux lesquels non-seulement lui sont inutiles, mais au contraire nuisibles et très-importuns; tels que sont les mouches, les moucherons, les puces et autres semblables, lesquels durant ce peu de temps que nous prenons pour le sommeil, afin que par ce repos nous nous délassions des soins et des travaux de la journée, nous importunent à tel point, qu'ils nous le viennent troubler et nous éveiller, nous privant de ce bien, qui est un des plus grands et des plus nécessaires de la vie. Mais je réponds à cela, que comme toutes les incommodités, les travaux et les fatigues de la vie, nous ont été donnés aussi-bien que la mort pour peine du premier péché, (dans lequel nous fûmes enveloppés comme enfans de ce premier père qui le commit) aussi les incommodités que nous recevons de ces petits animaux, nous sont survenues de la même cause et très-justement : car tout ainsi que l'homme, (lequel comparé à Dieu est moins qu'une puce, ou qu'un moucheron) s'éleva contre Dieu, et lui refusa l'obéissance

qu'il lui devoit; il a voulu aussi que les puces, les moucherons et les autres petits animaux semblables, s'élevassent contre lui pour l'incommoder et l'humilier : lui faisant voir que des créatures si viles et si petites étoient assez fortes pour nuire à une créature si puissante qu'est l'homme, sans qu'il eût moyen de s'en défendre. Ainsi notre grand Dieu, qui en toutes choses est très-bon et très-miséricordieux, a fait que cette peine soit non-seulement peine, mais aussi remède; faisant sur nous le même effet que font plusieurs autres misères et incommodités de la vie, lesquelles ce père céleste met comme une espèce d'aloès sur les mamelles de ce monde, afin que nous ne le méprisions pas seulement, mais que nous l'ayons en horreur, et que nous recourions au sein de ce Seigneur, que l'épouse trouvoit plus doux et plus agréable que le vin, c'est-à-dire, que tous les plaisirs du monde. Cette vérité est si bien assurée qu'elle a fait dire à Eucherius, qu'il ne sauroit juger lequel motif étoit le plus puissant pour attirer les hommes à Dieu, ou l'amertume des maux, dont nous étions affligés dans le monde, ou la douceur des biens dont notre père céleste nous donnoit espérance en l'autre.

Puisque dans ce chapitre nous avons fait voir combien Dieu étoit admirable en la production des plus petits animaux, il ne sera pas hors de propos de faire voir combien il est merveilleux dans la création des grands, afin que nous puissions connoître que dans toutes ses œuvres, autant dans les grandes que dans les petites, il est également admirable; et que nous

puissions remarquer avec combien de raison l'ange répondit à celui qui lui demandoit son nom : pourquoi, lui dit-il, me demandes-tu mon nom, qui est admirable? Je pourrois, pour prouver ma proposition, alléguer ici ces deux bêtes horribles, dont le Seigneur même décrit la grandeur au chap. 40 et 41 du livre de Job, sous les noms de béhemot et léviatan; je pourrois encore parler des baleines, dont la grandeur est assez connue; mais laissant cela à part, je veux raconter ici la grandeur prodigieuse d'un poisson, qui, en l'année mil cinq cent soixante et quinze, le vingt-deuxième d'avril, fut jeté tout mort par la mer sur la plage de Peniche. Ce fut en effet un des plus grands monstres qu'on verra jamais; car il avoit quarante coudées de large. Le cuir sur le dos étoit noir, et blanc sous le ventre; la queue, d'un bout à l'autre, large de cinq coudées; mais sa longueur étoit telle qu'à peine deux grands hommes se pouvoient connoître d'un bout à l'autre. Ses yeux avoient chacun une coudée de large; et ce qu'il avoit de plus remarquable, c'est qu'il avoit la tête élevée de quatre coudées en haut; mais il n'avoit pas la gueule en la tête comme les autres poissons, il l'avoit au ventre, et les mâchoires étoient de huit coudées, chacune garnie de seize dents de part et d'autre, dont chacune avoit demi-coudée de rond, et d'une dent à l'autre il y avoit une palme de distance. Le portrait en fut envoyé au roi dom Henriquez, que Dieu absolve. Il y a grand sujet d'admirer le soin de la providence, aussi-bien que son industrie en la composition de ce poisson; car il

lui avoit élevé la tête afin que ses yeux lui servissent comme de sentinelle pour découvrir les poissons dont ce monstre se devoit nourrir; et d'autant que la distance de sa tête à l'eau étoit fort grande, il lui avoit mis la bouche en bas pour être plus proche et plus à commodité, pour engloutir ce que les yeux lui avoient découvert de leur embuscade. J'ai ouï dire que ce même animal avoit une graisse au ventre, qui servoit à beaucoup de maux, et étoit de grand prix.

CHAPITRE XXII.

De quelques autres propriétés fort remarquables de plusieurs animaux.

Ensuite des cinq chapitres où j'ai traité avec quelque ordre cette matière, j'en veux ajouter un autre, dans lequel je raconterai confusément plusieurs choses extraordinaires des animaux, afin qu'en ceci, comme en ce que nous avons déjà dit, nous voyions reluire la sagesse et la magnificence de cette main puissante, qui a rempli tout ce monde de merveilles, et d'autant de témoins et de panégyristes de sa gloire, qu'il contient en soi de créatures : et certes, la dureté de nos cœurs insensibles a grand besoin de tous ces grands témoins.

Commençons donc par cet oiseau rare et extraordinaire, que nous appelons le phénix, dont saint Ambroise décrit la nature en ces termes : Le phénix est un

» un oiseau qui habite, comme l'on dit, en Arabie,
» et qui vit jusqu'à cinq cents ans. Lorsqu'il sent que
» la fin de ses jours est proche, il se fait comme un
» petit tombeau ou cercueil d'encens, de myrrhe et
» d'autres choses odorantes, et meurt au milieu de
» ce petit cercueil : de la chair de son corps mort il
» germe un petit ver, lequel croissant peu à peu, vient
» enfin à prendre des ailes comme l'oiseau dont il a été
» engendré, et ainsi il se renouvelle, et prend la même
» forme et la même figure qu'il avoit auparavant. Nous
» sommes confirmés par cet oiseau en la foi de notre
» résurrection, de laquelle la providence ayant voulu
» que nous fussions entièrement persuadés, elle a voulu
» que cet oiseau ressuscitât par une voie si nouvelle et
» si extraordinaire : de sorte que cette nouveauté est
» pour nous, et parle à nous; car il est certain que
» l'homme n'a pas été créé pour l'amour des oiseaux,
» mais les oiseaux pour l'amour de l'homme. Nous
» pouvons encore remarquer par cet exemple, que le
» Créateur ne voudra pas permettre que ses saints pé-
» rissent éternellement, n'ayant pas voulu permet-
» tre que cet oiseau, par sa mort, pérît entièrement.
» Mais considérons un peu qui est celui qui est venu
» prédire à cet oiseau le jour de sa mort, afin qu'il eût
» le soin de faire son cercueil, de le remplir d'odeurs,
» de s'y retirer, et d'y finir sa vie, afin que par la force
» des parfums, on ne sentît point la mauvaise odeur
» de son corps pouri et corrompu. » Tout ceci est de
saint Ambroise. Par cet exemple nous pouvons com-
prendre par combien de différentes manières la provi-

dence divine peut conserver les créatures, usant envers celle-ci d'une voie si nouvelle et si extraordinaire, et accompagnée d'autant de circonstances que nous en venons de remarquer. Nous ne devons pas moins observer en ceci, que bien que des chairs corrompues des autres animaux il s'engendre plusieurs vers, néanmoins il n'en naît qu'un seul de celui-ci, afin que le phénix soit seul au monde. Mais il ne faut point craindre qu'aucun chasseur tire sur lui, la providence divine ne permettant pas que cette espèce, non plus que les autres qu'elle a créées, manque jamais au monde, bien qu'en celle-ci il n'y ait jamais qu'un seul individu.

Passons aux autres animaux qui sont de notre connoissance, dans lesquels, au moins dans la plupart, la bonté divine nous a donné de très-grands exemples de plusieurs vertus. Car pour nous exciter à l'amour de notre prochain, et à la charité que nous devons avoir pour lui dans ses nécessités, Eusèbe Emissène nous propose l'exemple des cerfs : on dit que lorsqu'ils ont à passer à la nage quelque grande rivière, ils se rangent à la file, mettant chacun, pour se soulager dans le travail du trajet, la tête sur le dos de celui qui va devant, sans qu'il y ait que celui-là seul qui lève la tête en haut ; il supporte volontiers cette peine pour le soulagement et la commodité des autres ; mais aussitôt qu'il se trouve las, de premier qu'il étoit, il s'en va le dernier, et celui qui étoit après lui succède à cet office avec la même charité. O que si les hommes se vouloient donner le même secours les uns aux autres dans leurs besoins, combien est-ce que notre vie en recevroit de soulagement !

Aristote attribue aux grues un exemple de même charité, dont Cicéron parle aussi fort avantageusement. Ils disent l'un et l'autre que les grues allant par mer chercher les pays chauds pour s'y retirer en hiver, font en volant la figure d'un triangle, et par ce moyen fendent l'air et les vents qui leur sont contraires, s'aidant des ailes en guise de rames pour faire leur voyage : afin même de se soulager en ce long cours, celles qui sont derrière reposent leurs têtes sur celles de devant ; et d'autant que celle qui va devant et qui sert de guide aux autres, n'a pas sur qui se reposer, lorsqu'elle commence à devenir lasse, elle se met à la queue, et de première qu'elle étoit, devient la dernière de la troupe, celle qui la suivoit prenant aussitôt sa place.

Les loups (quoique des plus cruels et des plus infidèles animaux qui soient dans la nature) ne manquent pas d'une conduite presque semblable, notre divin gouverneur ayant très-sagement pourvu à toutes choses. Quand donc ils veulent passer quelque rivière bien rapide, de crainte que le courant de l'eau ne les emporte, ils s'attachent par la gueule les uns aux queues des autres, et formant ainsi comme un escadron, et unissant leurs forces ensemble, ils résistent à la force des courans, et par ce moyen passent en assurance. Nous voyons pratiquer les mêmes exemples de charité en plusieurs autres animaux, quoique des plus furieux, lesquels se caressent, et lèchent les plaies les uns des autres, comme les bœufs, les chiens, les chats, les ours et les lions ; se gratant même réciproquement,

lorsqu'eux-mêmes n'y peuvent atteindre. A ce propos, je veux raconter une chose que j'ai vue exercer entre deux animaux, qu'il ne seroit pas honnête de nommer; l'un d'eux des dents et des gencives grattoit l'autre depuis la tête jusqu'à la queue; celui qui recevoit ce plaisir, marquant d'avoir une grande démangeaison à la cuisse, l'étendit en dehors, et le bienfaiteur connoissant fort bien ce que ce signe vouloit dire, pourvut aussitôt à ce besoin, et lui gratta sa cuisse. Cela fait, celui qui avoit exercé le bienfait, voulant être payé de même monnoie, commença à s'étendre, et ployant les deux pieds de devant en terre, celui qui avoit été gratté rendit le même office à l'autre qui l'avoit obligé. Qu'est-ce que ceci, sinon un grand exemple par lequel le Créateur condamne le peu de charité et de reconnoissance des hommes? Que devons-nous faire, sinon ouvrir nos bouches, afin que considérant jusqu'où la providence s'étend, nous disions avec les séraphins, que les cieux et la terre sont remplis de sa gloire et de sa grandeur?

Passons de la charité à la chasteté dont nous avons de très-beaux exemples en d'autres animaux. Elian écrit que le roi des Scythes avoit une jument parfaitement belle, et un cheval qui en étoit issu également beau et bon : ne pouvant trouver de haras comparable à celui-ci pour couvrir la jument, on s'avisa de la revêtir et déguiser de telle sorte, que son poulain ne la pût connoître, afin que par ce moyen on eût de sa race. Cela fait, et les couvertures de la jument ôtées, comme ils vinrent à se reconnoître et s'apercevoir de

l'inceste qu'ils avoient commis, ils en conçurent une telle rage, qu'à coups de pieds ils se tuèrent tous deux. Nous voyons en cela combien le Créateur a enraciné avant en nos cœurs la loi de l'honnêteté, puisqu'il a bien voulu l'imprimer même dans les cœurs des animaux. La reine Sémiramis, mère de Ninus, roi de Babylone, ne fut pas si chaste que cela, mais ce fils lui donna aussi la mort pour récompense d'une telle méchanceté. Le même auteur rapporte un pareil exemple d'un chameau : le pasteur qui gardoit la mère et le poulain, couvrit la mère de telle sorte, que son poulain ne la connut pas ; mais après que la couverte étant levée, il s'aperçut de l'inceste qu'il avoit commis, il entra en telle furie contre le pasteur, et se rua sur lui de telle force, qu'à coups de dents et de pieds il le mit en pièces, et lui-même tournant sa rage contre soi, se tua aussi sur-le-champ. Etant certain aussi que jamais les chameaux ne s'accouplent de cette sorte, ils gardent encore en la même action une autre manière d'honnêteté, qui est que jamais ils ne vont à leurs femelles en présence ni à la vue de qui que ce soit, mais toujours en secret, comme fait aussi l'éléphant ; et en cela cet animal garde bien mieux les lois de la prudence que ne font pas les Massagètes, lesquels sont incontinens et impudens à tel degré, que publiquement ils usent de leurs femmes. En cela nous voyons que les hommes barbares et privés de la connoissance de Dieu, vont de degré en degré à tel point de brutalité et détruisent si fort tous les dons et les droits de la nature, qu'ils en deviennent à la fin plus bêtes que les bêtes mêmes.

Nous n'avons pas un exemple moins remarquable de la vertu de chasteté dans la tourterelle, laquelle ayant une fois perdu son mari, demeure dans une perpétuelle viduité. Sur cela, saint Ambroise parlant aux veuves, leur dit : Apprenez de là, ô femmes, quelle » est la grâce et l'honneur de la viduité, laquelle même » conserve sa louange entre les oiseaux. Et qu'est-ce » cependant (dit le même Saint), qui a prescrit cette » loi aux tourterelles? Si je la cherche parmi les hom- » mes, je ne l'y trouve point, n'y ayant aucun hom- » me qui l'ait voulu donner aux femmes ; et saint Paul » même ne l'a osé faire ; au contraire il a dit, que les » femmes feroient fort bien de garder la chasteté ; » mais que si elles ne le pouvoient faire, elles devoient » se marier, parce qu'il vaut mieux se marier que brû- » ler. En un autre endroit il conseille aux femmes de » se marier, si elles ne peuvent imiter la chasteté que » l'on trouve en ces oiseaux. C'est donc, sans doute, » le Créateur qui imprime dans ces oiseaux cette incli- » nation à la continence, n'y ayant que lui seul qui » peut prescrire des lois qui soient universellement re- » çues. La tourterelle ne se laisse point tellement en- » flammer dans la fleur de sa jeunesse, que tentée par » les délices du mariage, elle veuille rompre jamais la » foi donnée à son premier mari, parce qu'elle sait » garder les règles de la chasteté. » Tout ceci est de saint Ambroise. Il paroît donc par ce que nous venons de dire, combien le Créateur chérit toutes les vertus, nous ayant laissé dans tous les animaux de si grands exemples de la pratique que nous devons faire :

car les faucons et les éperviers nous montrent quelle est la vraie noblesse; les lions, quelle est la vraie générosité; les éléphans, la soumission et l'obéissance; les chevaux (comme nous allons bientôt voir), le courage et la valeur; les chiens, la fidélité et loyauté pour les maîtres; les cerfs, la charité (comme nous venons de dire); les abeilles, l'ordre et le concert qui doivent être dans les républiques; les fourmis, la prudence; les cigognes, le respect et le service dus aux pères et aux mères, et la tourterelle enfin, la chasteté, comme nous venons de voir.

Mais parmi une si grande différence des propriétés des animaux, je ne saurois m'empêcher de faire mention des soins et des caresses de la providence, qui a bien voulu créer des chats d'Algalie, que nous appelons civettes, dont le musc entre dans toutes les compositions de parfums, qui sans cela seroient imparfaits. Mais outre cela, cette drogue étant très-chaude comme elle est, les médecins s'en servent en beaucoup de maladies. Il faut donc savoir que cet animal a une espèce de bourse (entre les deux parties par où le ventre se décharge), laquelle est partagée en deux, et là dedans découle peu à peu cette matière si estimée; de sorte que de quatre en quatre jours il est besoin de vider cette bourse avec une petite cuillère d'ivoire, parce que si l'on ne prend pas ce soin, le musc découle de soi-même en terre, la bête ne pouvant le contenir par l'incommodité qu'elle souffre de sa chaleur; ainsi tous les mois il se tire bien une once de chaque animal, laquelle au prix courant vaut bien dix ou douze

ducats à Lisbonne. Je veux à ce propos ajouter une autre chose, que je ne dirois pas si elle étoit moins publique, qui est qu'en la même ville de Lisbonne il y a un cabal qu'un père mourant laissa à un sien fils, de vingt et un de ces chats ou civettes; le revenu en est bien si grand, que tous frais et dépenses déduits, ils lui rendent tous les ans six cent mille maravédis. Aussi par clause expresse de l'institution de ce cabal, il est porté que ce nombre de vingt et un sera toujours entretenu, sous peine de trois mille ducats applicables à l'hôpital de la miséricorde. Qui ne reconnoît point en ceci les caresses amoureuses de cette sainte providence, laquelle ne s'est pas contentée de faire une infinité de choses pour notre profit, mais aussi pour notre plaisir, et qui ne s'aperçoit point des divers moyens qu'elle a tenus et inventés en cela? Car en effet, qui auroit jamais pensé que de la sueur ou des excrémens de cet animal, il auroit pu s'en former une chose si précieuse, ou qu'il y auroit eu une bourse faite exprès pour la recevoir, afin qu'elle ne se perdît point? Mais qui ne voit pas aussi que ce bienfait n'a été destiné que pour l'homme seul (au service et à l'usage duquel toutes choses ont été faites), puisque l'animal même qui le donne ne s'en sert pas? Aussi est-ce une coutume qui n'est que trop ancienne et trop en usage, que les hommes retirent l'utilité des bienfaits que Dieu se plaît à leur départir, sans daigner seulement tourner les yeux vers celui qui les en gratifie, comme si tout leur étoit dû de droit et de succession.

Mais laissons les chats, et venons aux chiens : ceux-ci

ayant été formés par le Créateur pour l'usage et pour le service plus familier des hommes (qui sont créatures raisonnables), il leur a donné aussi des inclinations si conformes et si approchantes de la raison, qu'après l'éléphant (qui en cette partie surpasse tous les autres), il n'y a point d'animal qui participe davantage de cette faculté. Elian et Pline rapportent des choses très-remarquables de la fidélité et de l'amitié des chiens; mais entre toutes les autres choses qu'ils en racontent, je n'en veux dire qu'une seule, qui est dans Elian. Il dit que le serviteur d'un marchand alloit à une foire, et que s'étant éloigné du chemin pour quelque nécessité naturelle, sa bourse où il avoit tout son argent tomba par terre sans qu'il y prît garde. Continuant après cela son chemin, un chien qu'il menoit avec lui demeura en garde auprès de la bourse. Mais comme il eut enfin conclu ses marchés à la foire, ne pouvant payer faute d'argent, il s'en retourna sur ses mêmes pas. Arrivé au lieu où il s'étoit arrêté, il fit rencontre de sa bourse et de son chien qui la gardoit; mais le pauvre chien étoit déjà si abattu de faim, qu'à l'arrivée de son maître, il tomba mort en sa présence. Nous voyons par cet exemple combien sont fermes et constantes les inclinations que le Créateur a données aux animaux, pour les fonctions auxquelles il les a destinés; mais quelle honte est-ce aux hommes de n'avoir pu atteindre, pour leurs maîtres, à ce degré de fidélité auquel les animaux sont parvenus!

§ 1.

Nous avons dès le commencement posé pour fondement de cette matière, qu'au lieu de la raison dont l'homme seul a été pourvu, le Créateur avoit donné aux animaux des inclinations pour ce qui regardoit leur conservation, qui leur tenoient lieu de raison. Sur ce fondement, Aristote a mis en avant, comme nous avons noté ci-devant, que les opérations des animaux étoient fort semblables à celles des hommes. Je dis davantage, et soutiens que non-seulement dans les actions, ou opérations, mais aussi dans les mouvemens et affections du cœur, ils s'approchent fort des hommes; cela paroît non-seulement en la colère, en l'amour et en la haine, qui sont des affections plus basses et matérielles, dont nous les voyons chaque jour agités, mais aussi en d'autres plus généreuses et plus spirituelles, telles que sont celles que je m'en vas remarquer. Le levrier témoigne sa générosité et sa noblesse, en ce qu'allant par un chemin, si plusieurs mâtins s'attachent à aboyer après lui et à le suivre, il ne s'arrête, ni ne se défend, ni n'aboie; comme celui qui sent en soi-même sa noblesse et son courage, et qui connoît qu'il lui siéroit mal de se mesurer avec cette canaille, et de les estimer dignes de sa colère. Cet exemple doit enseigner aux hommes généreux et magnanimes, de ne faire aucun compte des clameurs du peuple barbare et brutal, et de ne laisser pas pour cela de poursuivre les bons desseins qu'ils se sont proposés. Je raconterai à ce propos ce qui se dit de Fabius

Maximus, que ses soldats appeloient poltron, parce qu'il ne vouloit point venir à la bataille avec Annibal; mais ce sage et bon capitaine ne se mettoit point en peine de toutes leurs injures, sachant bien ce qu'il faisoit; de sorte qu'il se contentoit de répondre à ceux qui lui faisoient ces rapports, que celui qui n'avoit pas le courage de mépriser les voix et les bruits populaires, en auroit beaucoup moins à faire résistance à l'ennemi. Je veux, ensuite de ceci, dire une chose qu'une personne digne de foi m'a racontée, de laquelle il avoit été témoin oculaire, et non sans beaucoup d'admiration. Un beau levrier étant un jour au bord de la mer, un gros mâtin s'en vint à lui, et commença à lui aboyer, à tourner tout autour de lui et à l'attaquer de tous côtés, et pour cela le levrier ne s'émut jamais; mais enfin l'importunité du mâtin fut telle, que la patience du levrier fut vaincue; de sorte qu'il prit résolution de se venger : mais de quelle sorte? Il ne voulut pas rougir ses armes dans un si mauvais sang; il se contenta de prendre au poil son ennemi, et l'enfonçant dans l'eau, il le tint sous ses pieds jusqu'à ce qu'il fût noyé et suffoqué.

Le cheval ne sent pas moins la noblesse de son extraction; et lorsqu'étant bien pansé et bien traité, il sort de l'écurie, à peine les rues sont-elles assez larges pour le contenir; on le voit se tourner tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; et feignant de vouloir ou sauter, ou courir, on lui voit faire des bonds et baisser quelquefois la tête jusque sur le poitrail, pour paroître plus beau. Ce qui est plus étrange, c'est qu'il con-

noît aussi la richesse et la beauté de ses harnois; et plus ils sont riches, plus il témoigne de gloire et de fierté. C'est ce qu'on a vu, selon le rapport d'Elian, dans Bucéphale, ce cheval célèbre du grand Alexandre, qui étant couvert de son harnois royal ne souffroit point qu'un autre le montât; et quand Alexandre le vouloit faire, ce cheval ployoit les genoux, afin qu'il pût plus commodément se mettre en selle. Mais lorsqu'il étoit dépouillé de ce même harnois, il n'y avoit point de valet d'écurie qu'il ne souffrît. Cet animal qui a sans doute été plutôt créé pour la guerre que pour le travail, quoiqu'il serve à l'un et à l'autre, a reçu aussi de Dieu toutes les conditions qui lui étoient nécessaires pour cela; car il l'a fait glorieux, fier, hardi, fidèle et courageux : et en cela, l'art et l'adresse du Créateur paroît bien si manifestement, que lui-même a voulu faire la description de toutes ses qualités, en parlant avec le saint homme Job, lui disant : *Quoi donc, seras-tu assez puissant pour donner au cheval la force que je lui ai donnée? Des pieds il creuse la terre; il se glorifie en son courage et en sa force, et va hardiment à la rencontre des hommes armés; il méprise tous les dangers, et ne tourne point en arrière par crainte des épées; il entend sans s'étonner, le bruit des piques et les lances, et les boucliers ne lui font point de peur. De son hennissement et de son écume, il blanchit la terre, et le son de la trompette ne l'effraie pas; il se réjouit quand il entend la sourdine, et de loin il connoît la guerre, il comprend les exhortations des capitaines et les cris*

de l'armée. Toutes ces paroles sont de Dieu même, qui a, ce semble, pris plaisir à décrire les propriétés de cet animal. Outre toutes les qualités que nous venons de lui donner, nous devons dire aussi qu'il est fort loyal, et capable de discipline, s'il a des maîtres pour l'enseigner ; il est même capable du silence, et ceux qui habitent sur les frontières d'Afrique, en sont témoins, lorsqu'ils vont faire des cavalcades de nuit pour quelque entreprise.

Nous pouvons dire encore de lui, que c'est le plus beau et le plus agréable de tous les animaux de grand corsage, et revêtu de la plus grande diversité de belles couleurs. Car nous en voyons qui dès la pointe des pieds jusqu'aux extrémités de la tête, sont aussi blancs que neige ; d'autres qui sont peints de diverses couleurs ; d'autres, de bai doré ; et d'autres, de différentes peintures. Ils ont leurs crins pour panaches naturels. Mais ce que nous en devons principalement estimer, c'est que bien que le cheval soit si grand, si fort et si superbe, il est néanmoins aussi docile par fois qu'une brebis ; de sorte qu'il s'assujétit à l'homme sans contrainte et lui obéit, tournant et allant à la course, au pas ; s'arrêtant comme il plaît à son maître. Hélas ! combien seroit-il juste que l'homme apprît de son cheval à obéir à son Créateur, puisque le cheval lui obéit à lui-même en toutes choses avec tant de soumission ! Combien seroit-il juste, que puisque par la providence divine cet animal le sert pour ses voyages, pour ses labourages, pour les périls de la guerre et pour faire rendre honneur à celui qui le monte, que celui qui reçoit

tous ces services, rendît grâces au Créateur, qui a fait le cheval pour les lui rendre? Mais notre cœur ingrat se contente de recevoir le bien, et oublie aussitôt le bienfaiteur, qui avoit fait toutes ces créatures, afin que nous fussions plus absolument à lui. Nous nous arrêtons si long-temps dans le chemin, que jamais nous n'arrivons au but; et ce qu'il y a de plus malheureux en tout ceci, c'est que nous nous servons de la beauté d'un cheval, pour devenir plus fous et plus vains étant montés dessus.

Le lion est aussi un animal généreux, qui connoît et estime tellement sa force, que selon le rapport d'Elian, lorsqu'il est poursuivi, il ne tourne jamais le dos en fuyant; il se retire pas à pas, regardant toujours au visage ceux qui le poursuivent, et leur jetant l'épouvante au cœur par ses rugissemens terribles. Mais lorsqu'il trouve quelque sentier écarté, où il ne peut être vu, alors il fuit en grande hâte, lui semblant qu'il ne perd pas sa réputation n'étant vu de personne. Il a bien encore une autre marque de grandeur, qui est de ne manger jamais les restes du jour précédent; mais celle-ci surpasse toutes les autres, d'user de clémence envers ceux qui lui sont soumis. C'est en effet cette vertu qui est propre aux âmes généreuses, non pas d'être vindicatives comme celles des femmes. Et c'est cette même vertu qui fait, selon le rapport de Solin, que le lion est beaucoup plus indulgent aux femmes qu'aux hommes, et plus encore aux enfans, auxquels il ne touche jamais, s'il n'est pressé d'une faim violente; car la nécessité passe par-dessus toutes les lois.

§ 2.

Du paon.

Entre tous ces généreux animaux, celui qui semble mieux connoître les avantages de sa beauté, c'est le paon; aussi voyons-nous le plaisir qu'il prend à étaler ses belles plumes faisant cette belle roue, laquelle nous ne voyons jamais, qu'elle ne nous donne quelque nouveau plaisir; nous faisant participer à celui qu'il ressent lui-même, lorsqu'il étend ses plumes, qu'il se glorifie en sa beauté, et nous en fait un si agréable étalage. Cela lui arrive bien plus souvent lorsque sa femelle est présente, afin de lui donner davantage d'amour; mais lorsqu'il veut défaire sa roue, il fait un grand bruit du battement de ses ailes pour ne témoigner pas moins de valeur que de beauté, et en tout cela nous voyons une naïve représentation des choses qui se passent ordinairement en la vie humaine.

Véritablement la beauté de cet oiseau mérite d'être admirée, mais les objets qui se présentent tous les jours à nos yeux, nous empêchent de leur donner le juste prix qu'ils méritent; même dans les choses les plus grandes, les hommes de peu d'esprit n'ayant pas accoutumé de s'émerveiller du mérite des choses pour grand qu'il soit, mais de leur rareté comme déjà nous avons dit. Cela même se prouve par l'exemple de cet oiseau, lequel ayant été transporté des Indes en Grèce, où il n'avoit jamais été vu, causa tant d'admiration, que selon le rapport d'Elian, celui qui le fit voir la première fois, gagna beaucoup d'argent à le montrer. Le

même auteur dit encore qu'un homme de grande qualité donna mille drachmes, qui est une grosse somme d'argent, pour en avoir une paire, mâle et femelle, afin d'en tirer de la race. Et Alexandre le grand défendit expressément que personne ne fût si osé que de tuer aucun de ces oiseaux, estimant comme chose sacrée une beauté si rare et si extraordinaire. Or, étant certain que plus les choses sont excellentes, plus elles font évidemment paroître l'excellence de ce souverain ouvrier qui les a créées, il ne sera pas à mon avis hors de propos de nous arrêter un peu à décrire les conditions et la beauté de cet oiseau.

Je commencerai par l'objet et la fin que s'est proposée celui qui en est le créateur. Il semble que comme dans la composition de ces petits animaux dont nous avons parlé, il nous a voulu faire paroître l'excellence et la délicatesse de son art et de sa sagesse, (laquelle dans de si petits sujets avoit pu former tant de diverses parties), aussi en la beauté de cet oiseau il nous ait voulu faire voir quelques petits échantillons de sa beauté infinie : la raison qui me fait juger de la sorte, c'est que ce plumage si grand (car dans son étendue il n'a pas moins d'une aune et demie de circonférence), ne sert ni pour couvrir le corps de cet oiseau, puisqu'il excède si fort sa mesure, ni pour aider à son vol, puisqu'au contraire il lui sert d'empêchement par sa pesanteur démesurée. Puis donc qu'il faut désigner le dessein et la fin de cet ouvrage, je n'en vois point d'autre que celle que je viens de dire : parce que comme il n'y a rien que Dieu désire de l'homme à

l'égal

l'égal de son amour, et qu'il n'y a rien si capable de donner de l'amour à nos cœurs que sa beauté; il s'ensuit de là, qu'il a créé une infinité de belles choses, afin que nous pussions par ce moyen, comme dit le Sage, remarquer la beauté de l'ouvrier qui les a faites. Et afin qu'il n'y eût aucune espèce des choses, qui fût privée de quelque ombre, ou de quelque image de cette beauté très-parfaite; il a même créé divers oiseaux peints et émaillés de diverses couleurs, et entre tous, celui-ci tient certainement le premier lieu, et c'est ce qui nous fait avancer qu'il avoit été créé pour cette seule fin.

Pour mieux faire entendre ce que nous avons à dire sur ce sujet, à ceux qui n'ont pas de connoissance de la philosophie, il faut présupposer deux opinions qui servent pour cela. La première est que toutes les choses corporelles sont composées de matière et de forme qui sont leurs parties essentielles; la matière est le sujet qui reçoit la forme; mais la forme est le principe et la cause de tous les accidens et de toutes les propriétés et opérations qui sont en chaque chose. Dans les créatures animées, l'âme est la forme, et le corps, la matière; aussi voyons-nous que dans l'homme l'âme est la cause de toutes les opérations et de toutes les propriétes qu'il y a en lui; de sorte que dès qu'elle vient à manquer, tout manque. La seconde opinion est que c'est cette âme qui digère tous les vivres que les animaux mangent, et qui les convertit en substance; mais elle se sert des excrémens de ces vivres, (qui sont comme les restes), pour produire dans les oiseaux

les plumages, et dans les autres animaux les poils ou les laines dont ils sont revêtus. La même chose est cause en l'homme de la production de ses cheveux, de ses ongles, du poil de sa barbe, et selon que ces excrémens sont en plus grande ou plus petite quantité, aussi le sont les poils qui en sont engendrés. C'est pour cette raison que saint Jean d'Egypte avoit peu de poil à la barbe, parce que son abstinence étant extrême, il ne restoit presque rien de ce qu'il mangeoit pour se convertir en poil.

Pour revenir à notre propos, je dis que l'âme du paon est sa forme, et c'est elle qui, par sa vertu, (aidée néanmoins des instrumens qui lui sont propres), convertit le manger de cet animal en sa chair et en sa substance; et ce qui reste de ce manger, qui sont les excrémens et les superfluités dont j'ai parlé, est converti en ce beau plumage que nous voyons, surtout au cou et à la queue. Mais ce qu'il y a en ceci de merveilleux, c'est que l'âme fait si à propos le département de ces excrémens, que quoiqu'ils soient d'une même substance, elle fait qu'ils prennent tant de diverses couleurs et de figures en plusieurs endroits des plumes, non pas en confusion, (comme celles que nous voyons au marbre et au jaspe,) mais avec tant d'ordre et de proportion, pour ajuster ces belles figures et ces peintures émaillées de si belles et si vives couleurs, qu'il y a de quoi faire émerveiller tous ceux qui les voient. Il faut aussi remarquer en ceci la ressemblance que toutes les plumes de la queue ont entr'elles, et par là nous verrons que ces couleurs ne

sont pas ainsi départies au hasard, mais qu'elles ont une cause fixe et permanente qui les distribue avec cette conformité et égalité, afin qu'il en résulte ces belles figures.

Mais sans nous arrêter à ces petits rameaux, ou cheveux, qui accompagnent la tige des plumes de la queue jusqu'au bout, qui sont tous variés de fort belles couleurs, parlons de cet œil qui est au bout de chacune de ces plumes. Il est composé d'une si grande diversité de couleurs, si unies et si agréables, qu'entre toutes les teintures que les hommes ont jamais inventées, il n'y en a point qui puisse égaler l'éclat de celles-ci : car nous voyons au milieu de cet œil un petit ovale d'un vert très-clair ; au dedans est enclos un autre plus petit ovale d'une couleur brune, aussi très-pure, et ces deux petites figures sont environnées de plusieurs autres cercles très-beaux, et qui ont beaucoup de rapport aux couleurs et figures de l'arc-en-ciel ; à cela succède le tour de tout le plumage, embelli d'une très-agréable diversité de fort belles couleurs. Mais dans ce petit œil, ou figure ovale, dont nous avons parlé, il y a une autre chose qui n'est pas moins admirable, qui est que les petits cheveux ou filamens dont cette figure est composée, sont tellement joints et collés les uns avec les autres, et si égaux et semblables en leur proportion et disposition, qu'il ne semble pas que cette petite figure soit composée de divers filamens, mais que c'est comme une petite pièce de soie continuée qui a été posée là à dessein.

Mais que dirai-je de la beauté du cou, qui monte

depuis l'estomac jusqu'à la tête, et de ce beau vert qui surpasse l'éclat de toutes les verdures qui sont au monde? Ce que j'y remarque de plus merveilleux, c'est que toutes ces petites plumes dont ce cou est revêtu sont si égales et si proportionnées les unes aux autres, qu'on n'y sauroit remarquer la moindre inégalité, ni le moindre désordre pour être les unes plus grandes ou plus petites que les autres, d'où il arrive que l'on prendroit plutôt cette verdure pour une pièce d'étoffe de soie verte, que pour un assemblage et un arrangement de toutes ces petites plumes qui la composent. Il ne manquoit plus à ceci qu'une couronne pour orner la tête de ce petit roi des oiseaux; mais au lieu de cela, il a eu trois petites plumes qui font une espèce de diadême, et l'accomplissement de la beauté de celui-ci. Or ces trois petites plumes, qui ont tant de grâce, ne servant qu'à l'embellissement, il paroît que le Créateur a voulu à dessein s'appliquer à faire une beauté accomplie en cet oiseau si parfaitement beau. Celui qui voudra bien considérer une de ses plumes, comprendra bien mieux par la vue que par mes paroles la vérité de ce que j'en ai dit; mais encore ne dois-je pas omettre que la beauté ni les couleurs de ce plumage ne sont pas de la condition de celles des fleurs qui se flétrissent en un moment; au contraire, elle est stable et de durée, de sorte que l'on s'en peut servir à plusieurs usages; aussi y sont-elles employées.

Mais c'est assez parlé de la beauté de l'oiseau, il faut venir à ses propriétés; il me suffira néanmoins d'en dire une seule, qui est qu'il se plaît infiniment à

vivre dans la compagnie de sa femelle, tellement que s'il peut trouver ses œufs, sur lesquels elle se veut arrêter pour couver, il les lui casse, afin de ne demeurer point privé de sa compagnie. Mais aussi la divine providence, qui sait pourvoir à toutes choses, y a apporté le remède convenable. Et en ceci nous devons remarquer qu'elle a permis qu'en certaines choses il y eût quelques espèces de nécessités, afin que par les remèdes qu'elle y savoit donner, nous pussions plus clairement apercevoir les soins de sa providence, comme nous voyons en ce sujet. Car la femelle cherche un lieu fort secret pour y faire ses œufs, afin que le mâle ne les puisse point découvrir : encore pour le mieux tromper, elle se sert d'un merveilleux artifice; c'est que quand elle veut sortir de son nid pour aller paître, elle fait alors un grand vol et s'éloigne le plus qu'elle peut du nid, ce qu'elle fait sans aucun bruit; mais lorsqu'elle veut retourner à ses petits, elle se met à criailler, afin que le mâle croie que son nid est là d'où il l'a vue partir; ainsi elle le trompe, et sauve par ce moyen leur commune production. Après cela, qui est-ce qui pourra s'empêcher de voir et d'admirer les adresses que ce Maître souverain de toutes choses a trouvées pour nous faire reconnoître et adorer sa sagesse et sa providence, et pour nous obliger de recourir à lui en toutes nos nécessités, nous confiant que son secours ne manquera pas à l'homme, puisqu'il ne le dénie pas aux choses qu'il a créées pour le service de l'homme.

Mais pour revenir à la beauté de cet oiseau, j'ai dit

que le Créateur l'avoit sans doute fait si parfaitement beau, pour élever par là nos esprits à la contemplation de la beauté de celui qui l'avoit formé pour cette fin; j'ai dit aussi que la principale chose que Dieu demande à l'homme, c'est l'amour; et que la beauté est ce qui produit principalement l'amour, non-seulement la beauté corporelle, mais beaucoup plus la spirituelle, qui est celle des anges et des esprits qui sont en grâce. Car tout ainsi que la volonté se meut par la représentation du bien, ansi fait l'amour par celle de la beauté : c'est pourquoi le Créateur, qui désire si fort l'amour de ses créatures, a voulu que dans toutes celles qui sont au monde, commençant depuis le plus haut des cieux jusqu'aux plus profondes abîmes de la terre, il y eût quelques traces ou quelques ombres de sa beauté infinie. Nous la voyons premièrement reluire dans le ciel, semé d'étoiles dans une nuit sereine. Là, nous voyons toute cette grande voûte d'azur briller d'une infinité de lumières, plus claires et plus éclatantes que tous les plus fins diamans, et en si grand nombre qu'il n'y a que celui-là seul qui les a créées qui les puisse compter. Cette beauté ne brille pas moins dans ces deux principales et plus grandes étoiles, le soleil et la lune, dont nous avons déjà expliqué la vertu et la beauté. Elle paroît encore dans la verdure des campagnes, dans la fraîcheur des fontaines, dans la variété des fleurs, dont les prés sont émaillés, en quoi vous ne sauriez dire ce qu'il y a de plus merveilleux, ou la diversité des couleurs, ou l'artifice admirable et exquis avec lequel

elles ont été faites. Que dirai-je encore de la beauté des perles et des pierres précieuses, de tant de couleurs, de tant de propriétés et de si grand prix? Que dirai-je des métaux, et surtout de l'or et de l'argent, si estimés parmi toutes les nations, même les plus barbares, à cause de leur éclat et de leur beauté? Peut-on assez exalter la beauté des corps humains, et surtout ceux dont parle l'Ecriture, comme de Joseph, d'Absalon, de Thamar, Judith et Esther, car je n'ai que faire ici des histoires profanes? Par là nous voyons que le Créateur a voulu que dans toutes les espèces de ses créatures il y eût quelque étincelle de sa beauté, puisque même il en a laissé des marques dans l'or et l'argent, qui ne se trouvent que dans les entrailles de la terre. Mais que pourrois-je dire de la beauté des âmes qui sont en grâce. Qui pourroit expliquer celle de ces esprits sublimes, dans lesquels la beauté de leur Créateur est si vivement représentée, que la seule vue, et l'éclat d'un seul, fit tomber par terre d'étonnement le prophète Daniel? et nous savons que leur nombre est plus grand que celui des étoiles.

Or sans doute les beautés que nous voyons, et celles que nous ne voyons pas, sont dans une manière infiniment plus excellente dans leur Créateur; et tout ainsi que le maître possède plus parfaitement la science qu'il enseigne à ses disciples, que ceux à qui elle est enseignée. Ainsi celui qui a donné sa beauté à toutes les créatures visibles et invisibles, doit nécessairement la posséder beaucoup plus parfaitement, puisqu'il ne la leur auroit pas donnée s'il ne l'avoit pas auparavant.

Par ces raisons, nous pouvons en quelque façon former une idée du bonheur de ceux qui voient toutes ces beautés en Dieu, avec une infinité d'autres qui lui sont propres, et qui n'ont été communiquées à aucune de ses créatures? Que si l'apôtre saint Pierre fut tellement transporté hors de soi-même, lorsqu'il vit une seule petite étincelle de cette beauté en la Transfiguration du Sauveur, que comme énivré par la grandeur de cette joie excessive il ne savoit ce qu'il disoit, quels seront les sentimens de ces âmes bienheureuses dans la pleine jouissance de leur Seigneur, et lorsqu'elles puiseront dans cette source abondante de joies et de plaisirs? Que si la beauté d'une créature mortelle, (qui n'est qu'une peau blanchie et rougie, qui paroît au dehors,) a bien quelquefois la puissance de pervertir le sens d'un homme, et même de lui faire perdre la vie, que devons-nous croire que fera dans les âmes glorieuses la vue de cette beauté infinie, de laquelle ils jouiront tous? Heureux certes ceux qui y pourront parvenir, puisqu'ils posséderont de si grands biens, que ni les yeux n'ont pu voir, ni les oreilles ouïr, ni l'entendement humain comprendre leur excellence!

CHAPITRE XXIII.

Préface sur la composition des parties principales du petit monde, qui est l'homme.

Ayant traité comme j'ai fait de ce grand monde et de ses principales parties, il faut traiter ensuite de la composition du petit monde et de ses parties aussi, c'est-à-dire, de l'homme; ceci ne servira pas moins pour nous mener à la connoissance de Dieu, que ce que nous avons ci-devant expliqué. Avant que de nous engager en cette matière, nous devons premièrement poser pour fondement, que le principe de tous nos biens c'est cette connoissance; et comme il y a plusieurs choses de lui, et en lui, que nous pouvons connoître, celle qui importe le plus à notre salut et à notre consolation, c'est la connoissance de sa providence, car c'est elle qui, (comme nous avons déjà dit,) comprend en soi les trois excellentes perfections qui sont en sa divine essence, bonté, sagesse et toute-puissance. Que si les choses que nous venons de traiter, touchant la fabrique et disposition de ce grand monde, nous donnent des témoignages bien évidens de cette providence, et des perfections divines qui l'accompagnent, ce que nous allons dire de la composition et de l'ordre qu'il y a dans ce petit monde, qui est l'homme, ne nous en éclaircira pas moins. C'est ce qui a donné sujet à Théodoret, en douze sermons qu'il a faits de la provi-

dence, de tirer presque tous ses argumens de l'artifice admirable qui se remarque en la composition de nos corps; et la raison pour laquelle l'homme est appelé le petit monde, est que tout ce qui se trouve dans le grand monde se trouve aussi en lui, bien que dans une plus petite étendue; car on y remarque un être comme dans les mixtes, une vie comme dans les plantes, un sentiment comme dans les animaux, et enfin une intelligence et un libre arbitre comme dans les anges. C'est pour cela que saint Grégoire l'a appelé, toute créature, ou créature universelle, parce qu'on trouve en lui la nature et les propriétés de toutes les créatures. Ce fut aussi sans doute pour le même sujet que Dieu le créa au sixième jour, après la création de toutes les autres créatures, ayant voulu faire en lui un abrégé de tout ce qu'il venoit de faire, comme font ceux qui rendent ou reçoivent des comptes par écrit, lesquels, à la fin et dans la clôture, tirent dans une ligne l'extrait et le sommaire de tout ce qui étoit contenu en plusieurs feuilles. Il semble que Dieu, en quelque façon, a voulu faire la même chose en la création de l'homme, ayant fait en lui comme un extrait et une récapitulation de tout ce qu'il avoit créé auparavant. Il arrive de cela que nous connoissons avec beaucoup plus de facilité, dans cet abrégé, les perfections divines, que si nous avions à étendre notre vue par tout le monde. Et tout ainsi que les cosmographes ont accoutumé de faire une carte dans laquelle ils dépeignent toutes les principales parties et nations du monde, afin que d'un coup d'œil on voie tracé ce que l'on ne

sauroit voir de plusieurs années dans toute son étendue; ainsi nous pouvons dire que l'homme est une petite carte que ce souverain ouvrier a tracée de sa main pour nous faire voir non pas en peinture, ni figurativement, mais réellement et en effet tout ce qui est contenu dans le monde : et cette carte étant petite, comme elle est exposée à nos yeux et toujours avec nous, et par ce moyen plus connoissable, elle nous fait aussi d'autant plus évidemment paroître l'excellence du Créateur.

Nous avons ci-devant mis entre les merveilles des œuvres de Dieu, la vertu qu'il avoit mise dans les semences des plantes ; car n'est-ce pas une chose digne d'admiration, qu'une petite graine d'orange ait la propriété de produire un oranger; et qu'un petit pignon ait celle de produire un grand pin? Cela néanmoins sera fort peu de chose en comparaison de la vertu qu'il a mise dans la matière dont se forme un corps humain; parce que d'une de ces semences il ne se fait rien davantage qu'une racine, un tronc et des branches d'un arbre, avec quelques feuilles et quelques fruits. Mais de la matière qui compose le corps de l'homme, (bien que ce ne soit qu'une simple substance) il se forme une très-grande diversité de membres, d'os, de veines, d'artères, de nerfs et d'une infinité d'autres organes; et tout cela se trouve si commode pour l'usage de la vie humaine, que si quelque esprit avoit pu atteindre à la connoissance du détail de ce que la providence a fait en cela, il seroit mille fois confondu d'étonnement et d'admiration, de la sagesse et de la providence du

Créateur, qui a pu et su d'une matière si simple, former tant de choses différentes, n'y en ayant aucune qui ne nous crie à haute voix : qui a pu faire ceci, sinon Dieu? Qui a pu, dans les entrailles d'une femme, sans que de sa part elle y ait contribué en quoi que ce soit, édifier une maison pour l'âme, composée de tant de chambres et d'antichambres, de tant de salles et de cabinets, de tant de boutiques et d'offices, sinon Dieu? car tout ceci nous montre évidemment qu'un si parfait ouvrage ne peut avoir été fait que par une sagesse infinie, qui ne peut ni faillir, ni manquer en ses entreprises. Cela même nous est encore prouvé par cette démonstration des médecins, qui nous font voir que dans tout le corps d'un homme il y a plus de trois cents os, grands ou petits; de sorte que de chaque côté il y en a plus de cent cinquante, chacun desquels contient dix propriétés : à savoir telle figure, telle situation, telle connexion, telle dureté, telle polissure et autres semblables; de sorte que multipliant ces dix propriétés, et les attribuant à chacun des cent cinquante os, il se fera un assemblage de quinze cents propriétés dans les os d'un des côtés, et autant dans l'autre.

Dans ces mêmes os, il y a trois merveilles de Dieu à considérer : la première est l'emboîture et l'enlacement des os les uns avec les autres par le moyen de leurs cordes et de leurs ligamens, faits dans la perfection que nous avons déjà remarquée. La seconde est la ressemblance et conformité qu'il y a entre les os d'un des côtés, avec ceux de l'autre, non-seulement

en ce qui est de l'extérieur, mais aussi en ce qui regarde les propriétés dont nous avons parlé; de sorte que, par exemple, à mesure que les os d'une main croissent, ceux de l'autre croissent dans la même proportion et avec les mêmes propriétés, sans qu'il y ait nulle disproportion d'une partie à l'autre; il faut entendre la même chose des côtes, des os des bras et des cuisses, d'un et d'autre côté. La troisième merveille et celle qui me surprend beaucoup plus que toutes les autres, c'est la façon et les propriétés qu'a chacun de ces os, pour le lieu où il est situé, et pour l'office qu'il exerce. Il faut éclaircir un peu ceci par un exemple des choses artificielles, afin que nous puissions parvenir plus facilement à la connoissance des œuvres de la nature par celles de l'art, qui la veut toujours imiter. Nous voyons donc que dans la boutique d'un charpentier, il y a une scie pour scier, une hache pour couper, un rabot pour aplanir, un compas pour mesurer, et autres semblables instrumens. Nous voyons encore combien tous ces instrumens sont bien ajustés, chacun pour servir à la fonction à laquelle il est destiné. Or, nous voyons que la même chose est faite avec bien plus de perfection dans ces trois cents os de notre corps, chacun desquels est accompagné de ces dix propriétés dont nous avons parlé, avec tant de proportion, et se trouve tellement ajusté aux lieux qu'il occupe, que tous les esprits, soit humains, soit angéliques, ne les sauroient former avec plus de perfection; et si le Créateur même (par manière de dire) avoit travaillé mille ans à la fabrique de chacun de ces os, il ne les auroit pas faits d'autre sorte.

Mais ce n'est pas à ceci que se termine la merveille ; parce que tout ce que nous avons dit de la proportion et ressemblance qui est entre les os, des deux côtés, se trouve de même dans les tendons, dans les ligamens et dans les emboîtures des os, dans les muscles, dans les nerfs, dans les veines et dans les artères, d'un et d'autre côté. Or, ce sont là autant d'instrumens nécessaires pour la conservation de notre vie ; et ils sont tellement ajustés aux choses auxquelles ils sont destinés, que ni un anneau n'est pas si proportionné au doigt, ni un fourreau à l'épée, que chacun de ces instrumens l'est à l'office qu'il exerce. Qu'est-ce donc qui nous pourra mieux faire connoître la sagesse de ce souverain ouvrier, qui a su faire avec une si admirable perfection un si grand nombre d'instrumens, si proportionnés à chacun de leurs offices, qu'il n'a pas même varié dans la disposition d'un cheveu, ni manqué en rien de ce qui étoit convenable à sa fin ?

Par ce bel ordre nous pouvons juger quelle doit avoir été la folie d'Epicure, qui a osé soutenir que nos corps avoient été faits au hasard. Les choses qui se font de la sorte, réussissent très-rarement, et pour le plus, quand cela pourroit réussir, ce seroit en trois ou quatre : mais d'aller droit en tant de mille millions de parties, et avec tant de perfection, que la moindre surpasse tous les entendemens humains, il faut qu'une puissance et une sagesse souveraine y mette la main. Et sur cela, je voudrois bien demander, si ce ne seroit pas une folie extrême, de dire qu'en jetant une masse de fer dans une forge, il en seroit sorti par ha-

sard un horloge avec toutes ses roues bien ajustées, ou un harnois d'armes complètes? Or, sans doute, la folie seroit bien plus grande de celui qui s'imagineroit que le corps humain auroit été fait par hasard, de cette matière dont il est composé dans le corps de la mère, soit que l'on considère le nombre beaucoup plus grand des os et des autres parties dont il est composé, soit la perfection beaucoup plus grande qu'elle n'est dans un harnois, ou dans un horloge. Car si ce merveilleux artifice se rencontroit seulement en cent ou deux cents parties de notre corps, la chose seroit moins admirable; mais que cela se trouve en un si grand nombre de parties, et toutes si parfaitement disposées et ordonnées pour leurs fins, c'est sans doute ce qui surpasse toute sorte d'admiration, et ce qui nous fait voir aussi plus manifestement la sagesse et la toute-puissance de celui qui a pu donner une si grande efficace à la vertu qui a formé nos corps.

§ 1.

C'est aussi pour cette raison, que les anatomistes disent, que la connoissance de leur art est un guide très-assuré pour nous conduire à la connoissance de notre Créateur, et des principales perfections qui sont en lui, lesquelles nous tâchons de représenter par le moyen de ses créatures. C'est pourquoi il y en a qui appellent fort à propos cette science et la composition de nos corps, le livre de Dieu; parce que dans la moindre de ses parties on y peut voir et lire l'artifice admirable et la sagesse infinie du Créateur. Et quoique

la composition et les parties du grand monde nous aident à acquérir cette même connoissance, ainsi que nous avons fait voir, nous ne les apercevons néanmoins que par des choses extraordinaires, et qui arrivent rarement; au lieu que dans le petit monde qui est l'homme, et surtout dans son logis qui est son corps, nous voyons ceci beaucoup plus à découvert, n'y ayant point de si petite partie, ni de veine, ni d'artère, ni de petit os, qui ne nous parle à haute voix de la subtilité merveilleuse et de l'adresse de celui qui l'a composé.

Si dans ces petites parcelles nous observons tant de merveilles, que pourrons-nous dire des parties principales et plus excellentes? Que ne disent point les anatomistes de la composition de nos yeux? Que ne disent-ils point du crâne, des ossemens, des cavités et de la disposition de notre cerveau? Que ne disent-ils point de l'artifice de nos mains, que nous pouvons appeler les ouvrières d'un autre nouveau monde artificiel, dans lequel il se trouve presque la même multitude et la même variété de choses, que dans le monde naturel que Dieu a créé? C'est pour cela que je tiens heureux ceux qui se sont adonnés à cette partie de la philosophie qui traite de la composition de nos corps; parce que s'ils veulent tant soit peu s'élever à Dieu, et considérer en ses ouvrages sa sagesse et sa toute-puissance, il est impossible qu'ils ne demeurent mille fois confondus d'étonnement, de voir tant de délicatesse, tant de providence et tant de merveille. David a dit (*Ps.* 106), que ceux qui vont en mer sur leurs navires, voient la grandeur des œuvres de Dieu, et

les

les merveilles qu'il fait dans les abîmes. Et je dis de même, que ceux qui entrant en eux-mêmes, y savent contempler ce que Dieu a fait en eux, y peuvent découvrir pour le moins autant de merveilles, considérant les instrumens et les moyens admirables qu'il a donnés à l'homme pour la conservation de sa vie. Cela même a été fait avec tant de perfection, que comme il n'y a rien de superflu, il n'y manque aussi rien du nécessaire.

Il n'est pas moins admirable de voir la situation et l'ordre dans lequel toutes les parties du corps humain sont disposées; c'est encore dans une telle perfection, qu'il n'y en a point, ni personne ne sauroit s'en imaginer d'autre ou plus beau, ou plus accompli, ou plus convenable et mieux proportionné à la fin et aux fonctions pour lesquelles il a été composé. Les anciens ont dit de l'éloquence de Platon, que si quelqu'un, pour élégant qu'il pût être, avoit tiré de sa place une seule de ces paroles, pour y en substituer une autre, quelque soin et quelque étude qu'il y pût apporter, il diminueroit sans doute beaucoup de son élégance; et que si on en faisoit autant des oraisons d'un grand orateur du même temps, nommé Lisias, on ne diminueroit pas moins de la force et de la beauté de ses discours: ayant voulu par là louer autant l'élégance de l'un, que la propriété et la justesse des paroles de l'autre. Nous pouvons aussi dire, à ce propos, (quoique la comparaison soit infiniment disproportionnée, s'agissant en l'un de l'entendement divin, et en l'autre de l'humain) que si tous les plus sages ou les plus sa-

vans hommes du monde vouloient former la plus petite partie, ou le plus petit membre, ou sens du corps humain, pour le faire d'une autre façon qu'il n'est, ou l'asseoir en un autre lieu, non-seulement ils le priveroient de tout l'usage auquel il est destiné, mais aussi de toute sa grâce et de toute sa beauté. C'est ce qui a fait dire à Galien disputant contre ce brutal et insensé philosophe Epicure, (lequel après avoir nié la providence divine, soutenoit que nos corps avoient été composés au hasard et sans dessein, comme nous avons dit), qu'il lui donneroit volontiers cent années de temps pour changer la forme ou l'assiette de quelqu'une des parties de notre corps, et la mettre en quelque autre forme, ou en quelque autre disposition, et pour lors il verroit s'il a été possible de les mieux placer ni ordonner qu'elles ne l'ont été. Salomon admirant ceci, et voyant combien l'entendement humain étoit bas, incapable de connoître la subtilité de l'artifice divin, a dit dans ses livres : Tout ainsi que tu ne saurois connoître le chemin de l'air, ni de quelle façon se forment les membres de l'enfant dans le ventre de la femme enceinte, aussi ne peux-tu pas connoître les œuvres de Dieu, qui est l'auteur de toutes choses.

Le saint roi David connut fort bien cet artifice, non par aucune étude de la philosophie humaine, à laquelle il ne s'occupa jamais ; mais par une spéciale révélation de Dieu, qui lui fit dire dans le psaume 138, où il traite seulement de la divine sagesse, « que toutes les choses, ou passées ou futures, lui sont pré-

» sentes, et que les ténèbres devant lui sont plus clai-
» res que la lumière. Il ajoute, lorsqu'il vient à par-
» ler de la structure de nos corps : Je vous louerai,
» (dit-il) Seigneur, parce que vous avez terriblement
» manifesté et clairement découvert la grandeur de
» votre sagesse en la fabrique de mon corps : vos œu-
» vres sont toutes pleines de merveilles, et mon âme
» le reconnoît fort bien. Il n'y eut pas un seul de mes
» os qui demeura caché à vos yeux, lorsque mon corps
» se formoit dans le ventre de ma mère, et que par
» un merveilleux artifice ils se lioient et se joignoient
» ensemble. Quoique je fusse encore imparfait, et
» que je ne fusse pas achevé d'être organisé, vos yeux
» me voyoient déjà, et tous mes membres étoient
» écrits au livre de votre sagesse; encore que chaque
» jour et que peu à peu ils fussent formés, il n'y en
» avoit aucun que vous n'eussiez bien connu avant
» même qu'il fût fait. Combien, Seigneur, sont pré-
» cieuses pour moi vos pensées et vos conseils, et com-
» bien en est grand le nombre ! si je voulois en tenir
» compte, je trouverois qu'ils surpassent de bien loin
» les sables de la mer. » Par ces paroles le Prophète nous montre bien clairement la sagesse de Dieu, qui paroît dans la fabrique et dans la composition admirable de nos corps; mais entre les autres paroles, celle-ci est fort remarquable : *Vous vous êtes terriblement manifesté*, parce que cette parole, *terriblement*, semble être plus propre pour expliquer les œuvres de la justice divine que celles de sa sagesse, desquelles le Prophète parle en cet endroit; mais la raison de ceci

est sans doute, qu'après avoir bien considéré la profondeur de la sagesse divine, qui se découvroit dans un ouvrage composé de tant de diverses pièces, et la grandeur de la puissance qui d'une matière si simple avoit pu former tant de membres et d'organes différens, le Prophète demeuroit tellement surpris de crainte et d'étonnement de la majesté et de la grandeur de Dieu, qui paroissoit en cet ouvrage, qu'il fut contraint de s'expliquer par cette parole, *terriblement*. En cela il semble qu'il lui soit arrivé ce qui arrive d'ordinaire à ceux qui se trouvent dans quelque grand danger, ou qui sont montés au sommet de quelque haute tour; s'ils viennent à regarder en bas, voyant cette profondeur si effroyable, la tête semble leur tourner, tellement qu'étant en un lieu bien assuré, ils ne laissent pas de craindre : c'étoit de cette sorte de crainte que le saint Prophète étoit pénétré, connoissant par la grandeur de cet ouvrage, celle de l'ouvrier qui l'avoit formé.

Mais quelle merveille qu'un prophète, rempli de Dieu et de son esprit, soit entré en une si profonde admiration de cet ouvrage, et lui en ait donné tant de gloire et de louange, puisque nous en avons presque vu faire autant à un philosophe païen? Car Galien, prince de la médecine, qui a écrit dix-huit livres de l'admirable composition du corps humain, voyant combien clairement on pouvoit en elle remarquer la sagesse de Dieu, n'a pas fait difficulté de dire : « que » ses écrits étoient un hymne qu'il composoit à l'hon- » neur et à la gloire de Dieu, de qui, dit-il, l'honneur

» ne consiste pas à lui offrir de l'encens ou autres cho-
» ses aromatiques, ni à lui offrir des sacrifices de cent
» bœufs ; mais à bien reconnoître et admirer la subtilité et l'artifice merveilleux de cet excellent ouvrage, afin de nous élever à la grandeur de la sagesse qui l'a pu si bien désigner, à la puissance qui l'a pu exécuter, et à la bonté qui a pourvu si abondamment à tout ce qui étoit nécessaire aux créatures, qu'elles n'ont besoin d'aucune autre chose. » Tout ce que je viens d'alléguer est de Galien, lequel enseigné et convaincu par la composition admirable de cet excellent ouvrage, éleva son esprit à une si haute théologie. Car, en effet, n'est-ce pas dire la même chose que Dieu avoit dite par son prophète Osée : « J'aime mieux la connoissance de Dieu que le sacrifice » ; parce que cette connoissance, ainsi que nous avons déjà dit, est le principe et le fondement de toutes les vertus ?

Puisque cette matière est si utile pour élever nos esprits à la connoissance de notre Créateur, il ne sera pas hors de propos, dans cette seconde partie, de parler un peu de cet excellent ouvrage, pour voir si par son moyen nous pourrons découvrir quelque chose de ce que ce philosophe païen voyoit si clairement. Nous ne traiterons pas à la vérité fort au long cette matière, parce que ce seroit nous engager en une chose infinie, et éloignée même de notre profession ; il nous suffira de parler des choses plus communes et plus faciles à comprendre, et dans lesquelles se découvre plus clairement la sagesse de ce divin artifice.

CHAPITRE XXIV.

De la fabrique du corps humain touchant les os.

Il semble que pour garder l'ordre en ceci, il seroit à propos de traiter premièrement de la composition et situation du corps humain, (qui consiste en l'assiette et en l'ordre des os dont il est composé); mais en cette matière il y a tant de subtilité, tant de choses dont le secret est difficile à expliquer, et tant de merveilles, que ni je ne les saurois exprimer, ni mes lecteurs les comprendre. Aussi ceux-là même qui à dessein ont employé leurs esprits à l'étude de cette connoissance, ne se contentent pas de celle qu'ils peuvent tirer des préceptes de leur art, il faut avec cela qu'ils aient recours aux figures, et aux images qui leur représentent ce bel ordre. Encore cela même n'a pas été suffisant pour les bien éclaircir; il a fallu passer jusqu'à faire des anatomies de corps humains nouvellement morts, afin que non-seulement l'entendement fût imbu, mais aussi que les yeux fussent témoins, et juges de cette doctrine. Et sur cela, nous devons remarquer que les anciens médecins ont eu en grande horreur l'expérience qui se faisoit de leur art sur les corps humains; aussi la faisoient-ils sur les corps des animaux qui y avoient plus de rapport et de ressemblance. Or, afin que la vanité et l'orgueil des hommes et des femmes plus superbes soient confondus, et que les uns et les autres re-

connoissent d'où ils tirent toute la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, il faut qu'ils sachent que les corps des animaux qui ont été trouvés plus semblables aux nôtres, (j'ai presque honte de le dire) sont ceux des guenons et des pourceaux. Et de fait, Galien qui a traité cette matière divinement et plus amplement que tous les autres, n'a eu de guide pour se conduire en cela que les entrailles des guenons. Il est vrai aussi qu'aujourd'hui il est repris en beaucoup de choses par les nouveaux anatomistes; lesquels ont reconnu par expérience qu'il y avoit quelques différences entre nos corps et ceux de ces animaux-là.

Cette matière étant si diverse et si subtile qu'elle est, je ne dois pas entreprendre d'en parler, n'y ayant pas un seul os, soit petit ou grand, qui ne nous indique la sagesse et la providence du Créateur, qui les a formés. Je veux donc m'arrêter seulement à dire, que cette disposition, et cette construction de nos corps, est un ouvrage composé de plusieurs pièces; lesquelles semblent être comme des goins, afin que l'homme puisse par ce moyen s'aider de tous ses membres, et les manier sans aucune difficulté. Mais on ne doit pas s'imaginer que ces pièces soient en petit nombre, puisque déjà nous avons expliqué combien ce nombre étoit grand, et que nous avons remarqué comme ils étoient joints et enlacés les uns avec les autres par des emboîtures si justes, si proportionnées et si parfaitement compassées, qu'il n'y a point d'artisans au monde qui les pussent faire avec tant de justesse et de proportion.

Afin même que ces os ne pussent point sortir de leur

assiette, le Créateur les a liés avec des cordes si fortes, et avec des ligamens si fermes autour de leurs jointures, qu'il n'est pas possible qu'un de ces os se désunisse de l'autre sans quelque grande violence; il est sans doute que toutes ces emboîtures, avec leurs ligamens, aussi-bien que la forme des os mêmes, si bien proportionnés et ajustés entre eux, pour la consistance et pour le soutien du corps humain, sont des voix qui nous annoncent la sagesse de ce souverain ouvrier, lequel sans compas, sans règle et sans aucun autre instrument, a formé tout cela dans les entrailles d'une femme.

Que s'il y a quelque exemple par lequel nous puissions comprendre quelque chose de ce merveilleux artifice, c'est à mon avis celui dont nous nous sommes déjà servis, la fabrique d'une armure complète, laquelle s'ajuste aux membres du corps humain, et le couvre depuis les pieds jusqu'à la tête : elle est composée de diverses pièces jointes ensemble par leurs courroies qui sont leurs jointures ou ligamens, afin que l'homme quoiqu'armé de toutes pièces, se puisse baisser, se dresser, manier et ployer ses bras, pour se servir de la lance ou de l'épée selon l'occasion. En cela l'art imite la nature autant qu'il lui est possible, car il ne le peut pas faire en tout. Nous remarquons cela facilement, lorsque nous considérons avec combien de peine un homme armé se sert de ses membres, et combien au contraire se meuvent et se manient avec aisance ceux du corps humain, comme nous pouvons observer en ceux qui courent, qui dan-

sent, ou voltigent, quoique le nombre des os et des jointures de notre corps soit de beaucoup plus grand que ne sont les pièces de l'armure, quelles qu'elles puissent être.

Nous pouvons encore comparer la structure de notre corps à celle d'une maison haute, élevée sur deux colonnes; car nos jambes nous tiennent lieu de colonnes qui soutiennent tout l'édifice, et les pieds sont les bases où les colonnes sont assises; le reste est l'édifice de la maison, qui est lié par les os de l'épine du dos, montant le long des épaules jusqu'au derrière de la tête; tout cela composé de diverses pièces, comme une chaîne de divers chaînons, avec une admirable liaison. De la même épine du dos procèdent les petites côtes, comme nous voyons qu'au haut des édifices il y a une poutre principale qui passe de mur en mur, à laquelle sont liés les petits soliveaux, pour soutenir les tables, ou latefeuilles, sur lesquelles se pose la couverture de l'édifice. Sur cette structure et disposition des os, le Créateur a étendu la chair et la peau pour l'embellissement du corps humain, comme nous voyons qu'après avoir élevé les murailles d'une maison l'on a coutume de l'enduire et de la blanchir afin qu'elle paroisse plus belle : car celui qui a conduit tout cet ouvrage a été si admirable en sagesse, qu'il a su joindre ensemble les deux choses les plus parfaites et les plus difficiles à unir, c'est à savoir l'utile et le beau, et cela avec tant d'industrie et de perfection, que le plus beau est aussi le plus utile. Nous pouvons remarquer ceci dans la disposition et dans la situation de tous les

sens et de toutes les parties du visage, lesquelles ni pour l'exercice de leurs fonctions, ni pour la beauté, ne pouvoient avoir une forme ni une situation plus avantageuse. Cette même assiette, et cette disposition des os, ne sert pas seulement pour affermir et soutenir le corps, elle sert aussi pour défendre le foible du fort, comme nous verrons ci-après, ce qui est encore un autre effet de la providence de ce souverain Ouvrier, lequel nous a voulu enseigner par là que ceux qui sont puissans dans la république ne doivent pas être les oppresseurs, mais les protecteurs des foibles et impuissans; et ceci suffira touchant la structure et la composition de nos corps. Nous allons maintenant parler de la manière dont ils se conservent et se nourrissent.

CHAPITRE XXV.

Quelques avis généraux qu'il faut mettre en avant pour traiter de la première faculté de notre âme, qui regarde la nourriture et l'entretien du corps.

Avant que nous commencions à traiter de la faculté de l'âme végétative, il faut présupposer quelques avis et quelques préceptes généraux qui servent pour l'intelligence de cette faculté. Il faut donc savoir que dans notre âme il y a trois puissances ou facultés, dont la première est la végétative, qui sert à nourrir et entretenir le corps; l'autre est appelée sensitive, et celle-ci

nousdonne le sentiment et le mouvement; la troisième est l'intellectuelle, qui nous distingue d'avec les bêtes et nous rend semblables aux anges. Ces trois différentes qualités ont été données par le Créateur à une simple substance, qui est notre âme; et en cela il fait un aussi grand miracle que s'il avoit fait une créature qui fût tout ensemble ange et cheval, puisque notre âme fait en nous les fonctions de ces deux créatures si différentes, ayant l'intelligence comme les anges, et la faculté d'engendrer comme les chevaux. C'est pour cela que certains philosophes n'ont pu demeurer d'accord de cette vérité; ils ont soutenu, tout au contraire, que ces trois facultés étoient trois âmes, lesquelles ils logeoient en diverses parties de notre corps; savoir, la végétative au foie, la sensitive au cœur, et l'intellectuelle au cerveau: et c'étoit cette dernière que Platon appeloit l'homme, ne pouvant consentir qu'une chose aussi vile, comme étoit notre corps, fît partie de l'essence de l'homme, mais seulement que ce fût le logis où l'âme habitoit, ou la lampe où se mettoit la mêche allumée de notre entendement.

Suivant notre division, nous traiterons, en premier lieu, de la faculté de l'âme végétative, que nous avons commune avec les brutes, lesquelles vivent et se nourrissent aussi-bien que nous; ensuite nous parlerons des autres deux facultés, sensitive et intellectuelle, et c'est ce que nous supposons en premier lieu.

En second lieu, nous supposons ce que tout le monde sait, que pour conserver la vie il faut un aliment ordinaire; et la raison de ceci est que la chaleur de nos

corps, par le moyen de laquelle nous vivons, est aussi-bien la cause de notre mort que de notre vie, parce que son activité consume la substance et les chairs de l'homme, ce que nous voyons arriver tous les jours aux personnes malades, qui, par dégoût ou par régime, s'abstenant de manger, deviennent, par succession de temps, maigres et débiles. Nous pouvons apercevoir un exemple de ceci dans les lampes qu'on veut tenir toujours allumées, l'huile qui entretient la lumière se consumant petit à petit par l'ardeur de la flamme; c'est pourquoi il la faut toujours nourrir, afin de réparer sans cesse ce qui sans cesse se va consumant. La chaleur naturelle fait dans nos corps la même chose que la lampe fait dans la lampe, car elle consume sans cesse notre humide radical, de sorte qu'il nous faut continuellement réparer par le manger, ce qui se détruit et se consume continuellement : sur quoi il faut noter que le corps tire ce qu'il y a de plus gras et huileux dans ce manger, pour se nourrir; de sorte que si vous mangez une poire, la nature prendra la partie la plus huileuse pour réparer ce qu'elle a perdu; mais d'autant que ce qui se prend pour réparer n'est jamais si parfait que ce qui s'est perdu, il arrive de là que l'humide radical perd peu à peu sa force et sa vertu, et lorsqu'il est entièrement détruit, la vie se perd avec lui, si quelque maladie ou quelque violence ne lui avance plutôt sa fin.

La troisième chose que nous devons présupposer, c'est que puisque tout le corps doit être maintenu et nourri avec toutes ses parties, et que la nourriture

doit être départie partout, il faut aussi qu'il y ait partout des passages et des voies par où la nourriture, les esprits et la chaleur aient à se répandre dans toutes les parties. C'est pourquoi le Créateur, en le composant, l'a rempli de veines, d'artères et de nerfs, les uns plus grands, les autres plus petits, pour servir à cet effet; de sorte que nous pouvons dire que le corps est comme une ville partagée en diverses rues et ruettes pour le passage et pour la commodité de ses habitans. Encore ne sais-je point si un rets fort délié ne seroit point une comparaison plus expresse; car, en effet, notre corps est tout entrelacé et rempli non-seulement d'une sorte de rets, mais de quatre différentes espèces, comme nous expliquerons ci-après. Cela paroît plus clairement dans les feuilles des arbres, surtout lorsqu'elles sont grandes; car nous y voyons de petits filamens, les uns plus grandelets, et les autres déliés comme des cheveux; et par ce différent tissu, la feuille prend sa nourriture. Mais le Créateur ne s'est pas contenté de cela, il a encore voulu que tout le corps fût, pour user du terme des médecins, transpirable, c'est-à-dire tout plein de pores, afin qu'il y eût communication entre les membres.

La quatrième est que ce très-saint et très-sage Ouvrier a mis trois facultés nécessaires dans tous les membres pour leur nourriture, qui sont l'attractive, la conversive et l'expultrice, car chaque membre attire des veines (qui sont destinées pour porter la nourriture,) ce qui est nécessaire pour sa subsistance; il le convertit après en substance, et s'il y a quelque su-

perfluité qui ne lui soit pas convenable, il la rejète. Entre ces trois facultés, celle qui est la plus admirable, c'est sans doute la première, que nous avons nommée attractive. Car les quatre humeurs dont nous sommes composés, qui sont le sang, la pituite, la bile et la mélancolie, étant mêlées dans la masse de notre sang, chaque membre, (comme s'il étoit pourvu de jugement et de connoissance,) attire à soi ce qui est convenable à sa nature, sans toucher au reste : de sorte que l'os qui est dur et solide se nourrit néanmoins et croît comme les autres membres, (comme nous voyons dans les os des enfans qui croissent avec l'âge,) prend de la masse du sang le froid et le sec, l'un et l'autre ayant plus de rapport et plus de conformité naturelle à sa substance; tous les autres en font de même, chacun à sa manière. Prenons pour exemple de ceci la pierre d'aimant, laquelle ayant autour de soi plusieurs métaux, n'attire néanmoins que le fer, laissant les autres à part. Or celui qui a donné une telle vertu à cette pierre, a bien pu la donner à nos membres, afin que chacun tirât à soi de cette masse ce qui étoit plus conforme à sa substance. Nous voyons la même chose dans le choix que les animaux font de leurs vivres; car si vous mettez ensemble une pièce de chair, un tas de blé et un autre d'herbe; la brebis courra à l'herbe, le chien à la chair, et la poule au blé : le même qui a donné à ces animaux cette naturelle connoissance de la nourriture qui leur est convenable, a sans doute pu donner aux membres le même instinct, afin que chacun tirât de la masse du sang ce qui lui étoit propre.

En cinquième lieu, il faut supposer que dans nos corps il y a une fraternité que l'Apôtre nous recommande en tant de lieux : car nous voyons que tous les membres et les sens s'entr'aident les uns les autres pour leur bien commun, c'est-à-dire, pour la conservation du tout, et cela dans un si bel ordre, que les moins nobles servent aux plus nobles. Ainsi la première digestion des vivres, qui se fait sous la dent, sert à la seconde qui se fait dans l'estomac, et celle-ci à celle des intestins; des intestins elle passe au foie, du foie au cœur et à tout le corps; et enfin, du cœur elle monte au cerveau, qui est le plus noble de tous les membres, et dans lequel réside le sénat et les consuls, c'est-à-dire, les sens extérieurs et intérieurs : aussi est-ce lui qui communique le sentiment à tous les membres. Et par cet exemple nous pouvons voir comme la prééminence et la dignité des grands se doit employer à l'utilité et à la conduite de leurs inférieurs.

Il faut remarquer encore en ceci une autre sorte de providence du Créateur, lequel ne souffre pas que dans cette maison qui est à lui, c'est-à-dire notre corps, il y ait rien de défectueux, ni de superflu, comme il n'a pas permis que dans le monde il y eût rien de vide, ni que les morceaux de pain qui avoient resté du miracle des cinq pains, demeurassent inutiles. Il a donc disposé de telle sorte le gouvernement et la conduite de nos corps, que ce qui dans une partie excédoit comme superflu, se trouvoit nécessaire en l'autre. Cela se voit dans l'humeur mélancolique, laquelle gâte véritablement le foie, mais elle sert de nourriture à la

rate, qui est un membre moins noble. Nous en voyons autant dans les maisons des riches, où les valets se nourrissent de ce qui reste de la table des maîtres ; et cela se peut voir encore dans toutes les autres superfluités que rejètent le foie et l'estomac.

Outre ce que nous avons dit, il faut encore observer une autre chose, laquelle ne nous découvre pas moins les conseils et les desseins de la Providence, qui est, (comme dit Aristote,) que la nature, c'est-à-dire l'auteur de la nature, ne fait pas ses opérations semblables à un couteau qu'il y avoit en l'île de Delphes, lequel servoit à une infinité d'usages; car chaque partie a son objet propre et particulier. Les yeux sont seulement pour voir, les oreilles pour ouïr, les narines pour sentir, et ainsi des autres : et en cela nous pouvons remarquer la splendeur royale de la maison de notre corps, que le Créateur a édifiée pour la demeure de notre âme, comme une chose créée à son image. Nous voyons que dans les maisons d'un pauvre gentilhomme, ou d'un homme de condition médiocre, il n'y a souvent qu'un ou deux valets qui exercent tous les offices de la maison; mais dans les palais des rois on y voit grand nombre d'offices, et d'officiers qui ont chacun leur emploi particulier; parce que les rois étant riches et puissans comme ils sont, leurs revenus sont suffisans pour entretenir ce grand nombre de domestiques. Or, certainement il ny a jamais eu rien dans le monde qui sentît si fort la dignité royale, (non pas même celle de Salomon, qui causa tant d'étonnement à la reine de Saba,) ni aucun prince qui ait eu tant d'officiers

d'officiers qu'il y en a dans le palais royal de notre corps, dans lequel, quoique les offices et les fonctions soient presque sans nombre, il ne se trouvera pas néanmoins un seul officier qui exerce deux offices, chacun étant destiné à celui qui lui est propre et particulier : que si quelqu'un semble en avoir plus d'un, c'est à cause de la diversité des parties qui sont en lui. Cela ne se remarque pas seulement dans les cinq sens intérieurs, mais beaucoup mieux encore dans les membres extérieurs; de sorte que l'estomac a été fait seulement pour cuire le manger, les boyaux pour le recevoir et rejeter le superflu, le foie pour cuire la masse du sang, le cœur pour faire les esprits vitaux, les ventricules du cerveau pour travailler aux esprits animaux, les veines pour distribuer le sang, les artères pour porter les esprits vitaux, et les nerfs pour départir les animaux, et ainsi du reste. Si tout ce bel ordre sert à nous faire connoître les soins de la providence divine, il ne sert pas moins pour établir les fondemens de la médecine; parce que sur la connoissance de la qualité et condition des parties du corps et de la dépendance qu'elles ont les unes des autres, les médecins connoissent les parties où il faut appliquer des remèdes, en quelle veine ils doivent ordonner les saignées, où ils doivent mettre le feu de leurs cautères : et de fait nous avons vu guérir une violente sciatique qui avoit son siége dans la jointure des os de la cuisse, par un cautère fait à l'oreille, à cause du rapport et de la dépendance que la partie inférieure avoit de la supérieure.

Ayant ainsi posé ces fondemens et ces préceptes généraux, nous allons parler de l'usage et de l'office des principales parties de notre corps, afin de montrer combien elles servent parfaitement à la faculté de l'âme végétative, qui est l'entretien de notre vie; et dans la proportion et convenance que toutes ces parties ont pour cette fin, nous verrons clairement l'artifice merveilleux et la sagesse avec laquelle la providence divine a établi ce bel ordre.

CHAPITRE XXVI.

Des membres nécessaires pour la digestion et purification de l'aliment.

La nourriture étant nécessaire pour la conservation de notre vie, la divine sagesse a établi plusieurs différens officiers pour cette sorte d'alchimie, (si nous pouvons lui donner ce nom) d'autant que pour faire un si grand changement, tel qu'est celui de convertir le pain, ou quelqu'autre aliment en chair humaine, il étoit besoin d'un grand nombre d'officiers, et de plusieurs cuissons et altérations, afin que le manger étant dépouillé de sa propre forme, il fût transmué en notre substance.

Le premier de ces officiers destiné pour faire la première digestion, c'est la bouche; et cette digestion est bien si nécessaire, qu'au dire des médecins, la faute de la première digestion n'est point corrigée par la se-

conde ; car tous les membres ont leurs fonctions limitées, et sont, pour ainsi parler, tellement circonspects entr'eux, que l'un n'usurpe point sur l'office de l'autre. Les instrumens dont la bouche se sert, pour faire cette première digestion, sont les dents, et c'est en leur composition que l'on commence à découvrir l'artifice admirable de la providence divine. Car celles de devant sont aiguës et tranchantes pour découper le manger, et celles des deux côtés sont plénières comme les meules d'un moulin pour moudre et briser ce que les autres ont découpé. Il y a une autre particularité encore en ceci, très-digne de remarque, et que nous ne devons pas mettre en oubli, qui est, que comme les meuniers piquent souvent leurs pierres, afin qu'elles puissent mieux broyer le grain, le Créateur, pour nous épargner ce soin, a fait nos dents molaires de telle sorte qu'elles ne sont point parfaitement lisses, ni unies, mais avec quelque petite inégalité et âpreté qui est bien si ferme et si solide, qu'encore qu'elles moulent presque sans cesse nos vivres, elles se maintiennent presque toute la vie, sans qu'il soit nécessaire de les repiquer comme les pierres ou meules des moulins : et d'autant qu'il y a quelques vivres fort durs et fort difficiles à rompre, ou à couper, il a fait exprès pour cela les grosses dents, qui sont plus dures et plus fortes que les autres, afin de surmonter cette difficulté ; et cela même désirant une solidité plus grande, il a voulu que chacune de ces grosses dents eût trois racines, dont elles fussent liées dans les gencives, quoique celles de devant, qui travaillent moins, n'en aient

que deux ; afin qu'on voie que la providence divine n'a rien omis, non pas même dans les plus petites choses. La langue a aussi sa part en cette fonction de la digestion; car elle sert comme de pelle de four, tournant le manger dans la bouche d'un côté à l'autre, afin qu'il soit bien moulu et broyé de toutes parts.

De la bouche, le manger descend par la gorge dans un couloir, que nous appellerons dorénavant le gosier, qui attire à soi ce qui est moulu, et le conduit dans l'estomac, cuisinier général de tous les membres. Mais avant que de passer outre, il faut être averti, qu'en la partie de notre bouche plus proche de la gorge, il sort deux canaux, dont l'un est ce gosier que nous avons déjà nommé, par lequel le boire et le manger descendent dans l'estomac, et qui demeure toujours fermé, afin que l'air ni le froid n'y puissent entrer pour empêcher la coction de la digestion : mais il s'ouvre seulement et se dilate, par le manger même, lorsque l'estomac l'attire à soi. Pour l'autre canal, il aboutit au poumon, qui est la partie par où nous respirons et parlons ; et ce canal est toujours ouvert, afin que par ce moyen nous puissions sans cesse respirer. C'est aussi pour cela que le Créateur l'a fait annelé, étant composé de petits cercles comme des anneaux; non pas tout, à la vérité, mais environ les deux tiers, afin qu'il demeure toujours tendu, et ouvert pour la nécessité que nous avons dite. Mais outre cela, à l'embouchure de ce petit canal, il y a une petite languette si déliée et si subtilement posée, que l'air même que nous respirons la peut ouvrir et fermer, comme l'eau

de la marée ferme les chaussées des moulins de mer, lorsqu'elle monte ou qu'elle descend; et cette languette empêche que ni la poussière, ni aucun air malin et corrompu n'entre dans le canal du poumon, dont il pourroit être altéré.

Mais quelqu'un me demandera peut-être, pourquoi est-ce que les deux tiers de ce canal sont annelés, et non pas l'autre, étant au contraire d'une matière molle et flexible : et c'est ici que commence à se manifester l'artifice de la providence, qui n'a rien oublié. Car si tout ce canal avoit été annelé et tendu sans se pouvoir plier ou s'étendre, les hommes avec un morceau un peu grand se fussent étouffés. Au lieu que la troisième partie étant molle et maniable du côté de l'embouchure du canal dont nous avons parlé, il se dilate et s'ouvre pour donner passage au morceau sans aucun danger pour la personne.

Nous avons encore à observer en ceci un autre effet de la providence plus admirable. Car si quelqu'un me dit, que le canal qui va au poumon ayant à demeurer ouvert, il se pourra faire que le manger où le boire y entreront, qui étoufferont la personne, (et de fait nous remarquons par expérience, que si une seule goutte d'eau s'y glisse, nous sommes pressés à tel point de la toux, que nous n'avons point de repos qu'après avoir mis dehors ce qui y est entré;) quel remède y aura-t-il donc à cet inconvénient? Cette sagesse infinie l'a bien su trouver.

Et nous, pour le bien concevoir, nous devons savoir que ce canal est attaché au gosier par la partie d'en

haut. D'où il arrive que lorsque l'estomac attire à soi le morceau déjà mâché, et qu'il descend en bas, le canal par où il passe s'abaisse aussi, et que plus celui-ci s'abaisse, et plus se hausse au contraire celui du poumon; comme nous voyons qu'il arrive de deux seaux de puits attachés à une même corde, dont l'un s'abaisse d'autant que l'autre s'élève en haut : ainsi ce canal du poumon se levant en haut, il ne peut rien entrer dedans de ce que nous buvons, ni de ce que nous mangeons. Le lecteur pourra faire sur soi-même cette expérience, en lisant ceci, s'il met la main sur cette petite noix que nous avons à la gorge, et qu'il tire après à soi sa salive; car il sentira comme cet os se lève en haut, avec le canal auquel il est attaché. Voilà une des œuvres singulières et admirables de ce souverain ouvrier, qui trouve pour faire réussir ses desseins, des moyens auxquels nos esprits n'auroient jamais pensé. Car il a disposé ces deux petits canaux de telle sorte, que l'un obéit en même temps à deux divers ordres, puisqu'en tirant en bas le morceau, il fait que l'embouchure de l'autre canal du poumon s'élève en haut, de sorte que par ce moyen, ni ce qui se boit, ni ce qui se mange n'y peut entrer pour étouffer la personne. A quoi sert encore de beaucoup cette languette dont nous avons parlé, qui est à l'embouchure de ce canal, laquelle empêche que rien n'y entre.

Mais venons maintenant à l'estomac, lequel n'a pas plutôt reçu la viande, qu'il commence à l'altérer et à lui donner une autre forme, ce qui est le commence-

ment de la seconde digestion ; et d'autant qu'elle ne se peut faire sans chaleur et sans feu, le cœur premièrement qui est son voisin, et qui est très-chaud, lui communique une partie de sa chaleur, le foie son autre voisin, qui est aussi de tempérament chaud, lui en fournit de son côté, et ce qui est plus admirable, la bile qui est un feu ardent, y contribue de sa part. Car par le moyen d'une petite veine attachée à la vessie, où la bile est enfermée, cette humeur ignée va échauffer l'estomac, qui est enfermé de deux tuniques, et cela se fait de cette sorte : la bile passe par cette veine, entre l'une et l'autre tunique, et comme un tison allumé, se met au-dessous de l'estomac pour lui donner chaleur et le faire bouillir comme un pot. Et qui est-ce après ceci qui n'adorera point l'auteur d'une si admirable providence ? Tous les autres membres aussi, comme s'ils étoient pourvus de sens pour connoître que l'estomac mange pour tous, contribuent chacun de leur part à cette coction par leur chaleur propre. C'est pour cette raison qu'après le repas nous sentons du froid aux pieds et aux mains, parce que la chaleur de ces membres va aider à la digestion des vivres qui les doivent nourrir; et ceci se fait par le moyen d'une faculté que les médecins appellent vertu régitive, ou régissante de tout le corps, laquelle fait l'office comme de maître d'hôtel dans le palais royal, où notre âme fait sa demeure : et cette vertu fait les applications et le département de toutes les opérations qui sont nécessaires pour la conservation de notre vie.

Les vivres ayant passé par ce second ventricule de

l'estomac, ils descendent incontinent aux intestins, qui sont les boyaux; de ceux-ci, il sort un grand nombre de veines fort déliées, lesquelles se séparent en plusieurs rameaux, et enfin aboutissent à un grand vaisseau, qui est la veine appelée porte, laquelle vient à donner dans la partie basse du foie, de sorte qu'elle a la propre figure d'un arbre : ils diffèrent seulement en ceci, que dans l'arbre l'humeur monte de la racine et du tronc aux branches, au lieu qu'ici tout au contraire la liqueur des vivres monte des branches au tronc; et ces branches sont d'autant plus déliées qu'elles sont plus proches des intestins. Cela se fait afin qu'il ne passe rien par ces petites veines qui ne soit fort délié et fort liquide, pour aller au foie, où se fait la troisième digestion; à quoi nous sert aussi le boire, pour rendre le manger plus liquide, afin qu'il puisse glisser plus facilement par ces petites veines si déliées.

§ 1.

Pour revenir à mon propos, il faut savoir que par ces veines si déliées qui procèdent des intestins, et principalement de celles qui sont plus proches de l'estomac, le foie en attire à soi la viande cuite et digérée, laissant aux intestins ce qu'il y a de plus crasse et de moins pur, pour leur nourriture; parce que, comme nous avons dit, il ne se perd rien en cette maison de Dieu, de sorte que ce qui demeure superflu à l'une des parties, devient nécessaire à l'autre. Et afin que cela puisse mieux réussir, ce souverain ouvrier a disposé de telle sorte nos intestins, et par tant

de tours et de révolutions, (car ils ont plus de soixante palmes de longueur) que le foie durant ce long cours, a le temps qu'il lui faut pour attirer à soi tout l'aliment qui lui est utile: et cela même n'est pas peu important à la vie politique de l'homme; car s'il n'avoit qu'un seul intestin droit et court, il en arriveroit ces deux inconvéniens, l'un que le foie n'auroit pas le temps de se nourrir, ce qui feroit que l'homme seroit toujours famélique, et l'autre qu'il auroit besoin à tous momens de se décharger le ventre; à quoi le Créateur a pourvu par ce moyen.

Après que les intestins ont fait cet office, les excrémens inutiles se vident par leur conduit, qui est situé dans la plus secrète partie de notre corps. Cicéron a fort estimé ce soin de la providence, disant que comme ceux qui bâtissent une maison, prennent grand soin de cacher dans les endroits les plus retirés, les lieux destinés à cet usage, afin que les sens ne soient point offensés de la vue d'une chose si sale et de si mauvaise odeur; ainsi ce souverain artisan de la maison de nos âmes a éloigné de notre vue ce qui nous pouvoit causer de l'aversion et de la mauvaise odeur, s'il avoit été mis en quelqu'autre place. Mais Théodoret s'est emporté sur ce sujet dans une sainte exclamation, donnant gloire et louange à Dieu, d'avoir eu tant d'égard de ce qui regardoit la bienséance de nos corps, que lui qui est la source de toute la pureté, n'a pas dédaigné d'abaisser ses yeux divins sur nos ordures, et de mettre ses mains sacrées à ce que nous estimons indigne de notre vue, afin de nous faire voir en toutes choses combien il est admirable.

Mais nous ne devons pas non plus, avant que de quitter ce sujet, passer sous silence le soin qu'a pris de nos boyaux le même auteur de nos êtres ; car comme ils sont d'une substance molle et délicate, quoique fort utile, et conforme à leur fonction, il ne les a pas méprisés pour cela; au contraire il les a revêtus d'une toile fort délicate et remplie de graisse, où ils reposent comme sur un coussin, en étant enveloppés et couverts pour être mieux conservés.

Il faut reprendre le discours du foie, où se fait la troisième digestion. Il tire à soi comme nous avons dit, par ses petites veines déliées, ce qu'il y a de plus liquide dans l'aliment, et le met en réserve dans ces petits trous, ou pores, dont il est rempli, le convertissant de blanc qu'il étoit, en couleur de sang, qui est sa couleur propre. Et comme il ne se contente pas des premières purgations, qui ont séparé le pur de l'impur, il en fait encore une autre plus parfaite, recuisant de nouveau par sa chaleur naturelle les viandes qu'il reçoit, et rejetant encore ce qu'il y a de moins pur; comme nous voyons qu'il arrive dans un pot bouillant rempli de viande. Mais les viandes qu'il attire étant composées des quatre humeurs qui sont: flegme, sang, bile et mélancolie, ce qu'il y a de superflu de l'humeur mélancolique est donné à la rate, laquelle l'attire à soi par des conduits qui lui donnent communication au foie, dont elle se nourrit. Le superflu de la bile s'en va à la vessie du fiel, qui est attachée au foie même, ayant pour ce même effet ses veines et ses voies, lesquelles venant à se boucher par

quelque indisposition, l'humeur bilieuse se répand par tout le corps, ce qui cause la maladie hystérique, ou de jaunisse. Mais comme l'on dit que dans les maisons des sages il n'y a rien d'inutile, ces deux excrémens de bile et de mélancolie sont encore de quelque usage, après avoir été rejetés pour d'autres effets; d'autant que la bile a certaines voies par lesquelles elle descend dans les intestins, et les irritant par la vivacité de sa chaleur et de son activité, elle fait couler en bas les excrémens, afin d'en décharger le ventre : car de soi les intestins n'ont ni force, ni vertu pour faire cette expulsion. Mais la mélancolie qui est dans la rate, aiguise notre appétit, et nous sollicite à manger; de sorte que la nature se laisseroit défaillir si elle n'avoit un solliciteur qui l'excitât à prendre la nourriture qui lui est nécessaire. Cela se fait lorsque la mélancolie se soulevant et s'aigrissant, elle fait une petite irritation dans l'estomac, qui cause l'appétit. En cela nous devons remarquer deux sortes de merveilles : l'une, que la bile descend en bas, quoique naturellement elle doive monter en haut, comme étant de nature de feu; et l'autre, que la mélancolie monte en haut, encore qu'elle dût descendre naturellement en bas, pour être de la condition de la terre. Avicenne, grand philosophe, quoique mahométan, touché de la grandeur d'une chose si admirable, ne put s'empêcher de glorifier la providence divine, laquelle pour l'entretien de notre vie avoit voulu faire ces deux grands miracles, tels que sont ceux d'abaisser le feu, et d'élever la terre. Que si un Maure infidèle a pu porter jusque

là son esprit, que devra faire un chrétien, non-seulement pour cette merveille, mais pour une infinité d'autres qui ne sont pas moindres?

Il nous reste encore un autre excrément, outre les deux dont nous venons de parler, qui est l'humidité superflue de ce qui se boit. Nous avons dit qu'elle sert principalement à faire passer l'aliment et le sang avec plus de facilité par toutes les veines du corps, y en ayant plusieurs qui sont très-déliées. Il faut donc savoir qu'après avoir fait cet office, elles rejètent cette humeur comme inutile et onéreuse aux membres, et s'en déchargent en partie par la sueur, qui est excitée par l'exercice. Et le reste s'en retourne par les mêmes voies, au tronc de la grande veine qui procède du foie, comme elle en étoit sortie; les veines étant au-dessous, qui ont de certaines concavités, où l'urine s'arrête, elles l'attirent à elles par une veine, qui est seulement faite pour cela; mais d'autant que ces concavités ne sont pas assez amples pour contenir une si grande quantité d'humeur, le Créateur a fait exprès la vessie, qui est le réceptacle où s'assemble toute cette humeur. La manière dont cette urine entre en ce réservoir, est bien si admirable, que c'est en cela que Galien, philosophe païen, nous invite à considérer l'adresse de la providence; car de ces deux rognons, il sort deux canaux que l'on nomme uretaires, lesquels vont aboutir l'un d'un côté, l'autre de l'autre dans ce réservoir, et étant comme ils sont très-subtils et très-délicats, ils causent des douleurs extrêmes à ceux qui sont atteints de la gravelle; car

c'est par eux-mêmes que les pierres descendent dans la vessie, de sorte que les douleurs de ceux qui sont atteints de ce mal, ont grand rapport à celles d'un accouchement. Mais considérons un peu la porte par où entre aussi-bien la pierre que l'humeur. Pour cela il faut savoir, que la vessie a deux tuniques, l'une jointe à l'autre, et que ces deux veines que nous venons d'appeler uretaires, vont aboutir chacune de son côté à la première de ces tuniques, par une petite embouchure qu'elles ont pour cela dans la tunique intérieure; il y a une autre embouchure, non pas vis-à-vis de la première, mais un peu plus bas, et par ces veines dont nous avons parlé, après avoir fait quelques détours, l'urine passe entre les deux tuniques, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à l'embouchure de la tunique intérieure, par laquelle elle entre dans la vessie, où étant une fois entrée, elle ne peut plus tourner en arrière à cause de l'étroite liaison des deux tuniques. Tellement que l'urine étant entrée par le premier conduit de la première tunique, et s'acheminant entre les deux au second conduit de la seconde, qui est un peu opposé, comme nous venons de dire, au premier, étant entrée par celui-ci dans la vessie, elle ne peut plus sortir, à cause que cette seconde petite embouchure, ou conduit, est couverte par la première tunique; laquelle est si étroitement collée à la seconde, et bouche si étroitement l'embouchure, que ni l'urine ne peut plus retourner en arrière, ni même l'air entrer dedans. Nous pouvons voir tous les jours ceci par expérience, lorsque les enfans remplissent de

vent la vessie de quelque animal; après avoir fermé l'embouchure par où ils ont soufflé, elle demeure toujours remplie d'air, sans qu'il en puisse sortir la moindre partie. Ceux qui connoissent ceci, demandent à ceux qui l'ignorent : par où est-ce que l'urine, ou la pierre, lorsque vous les avez en la vessie, peuvent y être entrées, puisqu'elle est de tous côtés si bien bouchée, qu'il n'y peut entrer ni sortir un seul souffle de vent? La cause en est celle que nous avons déjà dite, et qui nous découvre l'adresse admirable de cette sagesse infinie, qui a su disposer les choses dans un ordre si excellent. Et nous voyons en ceci même, que comme elle a donné cette longue étendue d'intestins à l'homme, pour retenir l'excrément des viandes digérées, afin qu'il n'allât pas à tous momens décharger son ventre; il a de même destiné ce réservoir, afin qu'il ne fût pas obligé d'uriner incessamment; car à l'embouchure ou orifice de ce réservoir, le Créateur a posé un fermoir, qui est un petit muscle, lequel tient cette porte bouchée, comme si avec deux doigts vous bouchiez le cou d'une bouteille de cuir, afin que ce qui seroit dedans n'en pût sortir. Et certainement la providence divine ne se fait pas moins connoître en ceci qu'en ce que nous venons de dire; car elle a tellement assujéti ce petit muscle aux mouvemens de notre volonté, qu'aussitôt qu'elle désire qu'il s'ouvre pour vider l'humeur, il lui obéit; et lorsqu'elle veut la retenir, il en fait de même. Et pour tout cela soit loué et béni à jamais l'auteur et l'ouvrier de tant de merveilles.

§ 2.

De l'office du foie.

Il faut reprendre le discours du sang déjà purifié de tous ses excrémens et de la dispensation du foie qui l'a engendré. Pour cela nous devons poser pour fondement, que le foie est comme le dépensier de la maison de quelque grand prince, qui donne les portions ou rations à tous ceux de la maison : de sorte que comme l'estomac est le cuisinier, le foie est aussi le dépensier et l'économe. Il fait donc de toute la masse du sang deux parties principales, dont l'une est pour l'entretien de tous les membres et de tous les os; et la distribution de ce sang se fait par toutes les veines du corps qui ont leurs racines, ou, pour mieux dire, leurs sources au foie : de lui-même il naît un tronc, qui est une grande veine appelée la veine cave, laquelle semblable à un arbre, répand ses rameaux, qui sont plusieurs veines, les unes plus grandes, les autres plus petites, comme nous pouvons voir non-seulement dans les arbres, mais encore dans leurs feuilles. Ces veines répandues par tout le corps portent le sang mêlé avec les autres humeurs, et le partagent à tous les membres, sans qu'il y ait aucune partie ni haute ni basse qui soit privée de sa portion. Et les membres par cette vertu attractive, dont nous avons parlé, l'attirent à eux, chacun prenant pour soi dans cette masse ce qui est conforme à sa nature : tellement que les os qui sont durs tirent à eux l'humeur qui est froide et sèche, parce que ces deux humeurs sont conformes à la

nature solide et dure dont ils sont composés. De là il arrive une autre merveille, qui est que le sang, bien que ce soit un corps pesant et qui tend naturellement en bas, ne laisse pas néanmoins de monter du foie à la tête, pour la nourrir avec tous les os dont elle est composée; de cette masse il reste encore quelques superfluités et quelques excrémens, que le Créateur n'a pas voulu laisser inutiles, non plus que les autres; car c'est de cette matière que sont faits les cheveux et la barbe.

C'est donc en ceci que la plus grande partie du sang est employée; mais une partie aussi s'en va droit au cœur, lequel ayant deux ventricules, ou cavités distinctes, il reçoit le sang dans la première, et là, par le moyen de sa grande chaleur, il le raffine et le purifie, renvoyant, par le canal du poumon, tout ce qu'il a de fumeux. Cela étant fait, il passe de ce premier ventricule au second, où il s'affine encore davantage, si bien que de sang veinal, il devient artériel, qui est un sang très-pur et très-chaud, lequel sert pour la génération des esprits qu'on appelle vitaux, parce que ce sont eux qui donnent la vie et la chaleur aux membres. De cette sorte, la providence divine a disposé toutes choses avec douceur, ayant donné ordre que les choses plus grossières et moins parfaites se perfectionnent et subtilisent de telle sorte, et pour ainsi parler, se spiritualisent à tel point, qu'elles puissent atteindre à un plus haut degré de vertu, pour être aussi employées à des offices plus relevés et plus importans, comme nous ferons bientôt voir. Aussi a-t-elle

pour

pour cet effet disposé les vases avec des propriétés et des vertus spéciales, afin que cela se puisse faire convenablement. Nous en voyons tous les jours l'expérience dans ces deux ventricules du cœur et en tout ce qui procède de lui; et cela bien considéré nous oblige de nous écrier souvent avec le prophète royal: *Seigneur, que vos œuvres sont hautes et relevées! Elles sont faites avec une souveraine sagesse, et toute la terre est remplie de vos richesses et de vos merveilles.*

Car après ceci viennent immédiatement les artères, qui procèdent du même cœur (c'est par elles que le sang qu'on appelle artériel et les esprits vitaux sont portés par tout le corps), comme les veines procèdent du foie, qui conduisent le sang alimenteux, par lequel nous sommes nourris; de sorte que ces artères se répandent par tout le corps, comme font les veines mêmes; mais cela se fait avec tel ordre, que les artères sont toujours sous les veines; et cela a été ainsi disposé par le grand maître, soit afin que les artères, qui sont d'une dignité plus relevée, aient ce couvert pour être mieux conservées, soit pour ce qu'étant sous les veines, elles entretiennent la chaleur du sang, lequel autrement se gèleroit et cailleroit, d'autant que le sang artériel qui procède du cœur est très-chaud, comme l'est aussi la source d'où il prend son origine; et parce que ce sang est fort vif et fort actif, le Créateur a renforcé ces artères de deux tuniques si fortes qu'elles semblent être de parchemin, afin qu'il ne pût pas sortir de ses vases. Ce même sang artériel sort par le

tronc d'une grande artère qui vient du cœur ; et ce tronc se divise en deux bras, qui vont ensuite se répandre par tout le corps, ainsi que les veines, jusqu'à devenir d'autres veines fort subtiles et fort déliées; mais l'un de ces bras descend aux membres qui sont situés au-dessous du cœur, et passe jusqu'aux pieds, comme l'autre monte à ceux qui sont au-dessus et va jusqu'à la tête, non-seulement pour donner chaleur et vie à ces parties hautes, mais aussi afin que de là s'engendrent les esprits qui sont appelés animaux, desquels nous parlerons bientôt.

§ 3.

Du cœur.

Comme ce sang s'engendre dans le cœur, il nous faut un peu parler de cette noble partie. Le cœur est assis comme un roi au milieu de notre poitrine, et environné des autres membres et des parties principales qui servent au gouvernement du corps. Il est très-chaud, parce qu'il étoit nécessaire que celui qui avoit à communiquer la chaleur et la vie à tous les membres, fût de ce tempérament. Cette chaleur est bien si grande, que si incontinent après avoir tué quelque grand animal, comme un bœuf, vous mettiez la main dans son cœur, vous ne l'y sauriez endurer. Il contient, comme j'ai dit, deux ventricules, l'un au côté droit, l'autre au gauche, séparés par une petite membrane, comme par un mur, qui est de la même substance que le cœur, c'est-à-dire, d'une chair ferme et dure; et le Créateur l'a faite de la sorte, afin que

le sang qui y est contenu et qui s'est engendré dans le cœur, étant vif et chaud au point qu'il est, ne se répandît point au travers des murailles qui le renferment. Le sang passe du premier de ces ventricules au second, pour se raffiner davantage, comme il a été dit; et en ceci se découvre un nouvel artifice de la providence divine : ce sont les petits conduits par où l'un et l'autre sang fait ses entrées et ses sorties, le Créateur y ayant mis deux petites espèces de pont-levis, qui sont deux petites toiles fort déliées, semblables aux écluses dont on se sert aux moulins de mer, lesquelles s'ouvrent et se ferment selon le montant ou le descendant des marées; d'autant que le sang en fait ici de même, les ouvrant et fermant à mesure qu'il entre, afin qu'étant une fois dedans il ne puisse plus sortir.

§ 4.

Des poumons.

Le cœur étant très-chaud, comme nous venons de dire, ce très-sage et très-puissant maître et auteur de toutes choses lui a donné, comme au roi de tous les membres, un officier exprès pour le rafraîchir, par un éventail continuel, qui empêche que sa chaleur démesurée ne l'étouffe. Cet officier exerce sans cesse sa fonction, soit que nous dormions ou que nous veillions, parce que nous respirons en tout temps. C'est pour ce sujet que le Créateur a formé la substance du poumon spongieuse, afin que plus facilement il se puisse mouvoir, s'étendre et se resserrer; de sorte que ce mem-

bre, comme des soufflets de forgeron, se dilate et se resserre continuellement : et en se dilatant, il reçoit l'air frais pour donner rafraîchissement au cœur, comme en se resserrant il tire l'air chaud qui en procède. En reconnoissance de ce service continuel, le cœur le nourrit aussi des viandes royales de sa table, parce que tous les autres membres recevant leur aliment du sang des veines, qui est comme le pain du commun, lui seul en a de la table du maître, étant nourri du sang artériel qui se cuit dans le cœur même et qui est très-pur et très-subtil.

L'usage du poumon s'étend encore à former la voix, parce que l'air qu'il exhale, sortant avec quelque sorte de véhémence et touchant au gosier, ou à cette petite campanelle ou languette qui est à son entrée, la voix se forme par ce petit attouchement. De sorte que si cette languette est bouchée par quelque humeur crasse et grossière, à peine pouvons-nous ouïr la voix de ceux qui ont cet empêchement, et beaucoup moins de ceux qui l'ont en quelque façon gâtée : mais il faut ici noter que la bouche du canal du poumon n'est ni large ni ronde, au contraire, qu'elle est fendue comme l'ouverture d'un sifflet. Cela sert infiniment pour former la voix; car c'est de la même sorte que sont faites les flûtes et les flageolets, parce que l'air qui entre dedans, coulant doucement par ce petit conduit, la voix par ce moyen se forme. Nous voyons en ceci la conformité de l'art avec la nature que Dieu a créée, quoique la nature ait précédé l'art.

Mais ce qui est digne en ceci de grande considéra-

tion, c'est de voir que la toute-puissance et la sagesse de la providence ait pu former une espèce de sifflet de chair pour nous faire chanter; car de faire une flûte, un sifflet, ou une trompette, soit de bois ou de quelque métal, ce ne seroit pas grande chose, la dureté de la matière contribuant beaucoup pour la résonnance de la voix : mais de faire cela de chair, comme est le canal du poumon, et que là-dedans il se forme des voix, soit d'hommes, soit de femmes, si douces et si agréables, qu'elles semblent plutôt des voix d'anges que des voix humaines; qu'elles soient variées de tant de sons, sans qu'il soit besoin des trous que nous voyons dans les flûtes pour faire cette variété; c'est en effet une chose qui manifeste le pouvoir et la sagesse de ce souverain ouvrier, qui a su tourner si adroitement la chair de ce petit canal, qu'il en a pu former une voix plus douce mille fois que celle de tous les instrumens que l'industrie humaine a jamais inventés. Il n'y a pas peu de sujet aussi d'admirer combien cette variété de tons et de sons contribue à la perfection de la musique concertée et des orgues qui sont dans nos églises, y ayant certains petits canaux déliés qui imitent les sifflets; d'autres qui semblent à des voix pleines, si fortes et si résonnantes, qu'elles font trembler les églises, et sans cela nous ne saurions avoir de musique parfaite. Mais ce n'est pas pour le seul plaisir de l'oreille que le Créateur a voulu nous donner tous ces sons; c'est principalement pour exciter la dévotion de ses fidèles, afin que célébrant avec cette mélodie les divins offices, et lui chantant des louanges, nos cœurs s'élèvent vers lui avec plus de ferveur.

Nous devons encore remarquer que quand la voix qui sort du poumon est aidée du secours de la langue, c'est lorsque nous venons à articuler et à distinguer la même voix d'où se forme la parole; cet instrument, par lequel tantôt nous touchons les dents, et tantôt l'intérieur du palais de la bouche, nous servant à cet effet. Et en cela nous voyons encore une fois comme l'art imite la nature en la composition des instrumens qu'il a inventés. Et cela est encore plus évident dans les flûtes et dans les orgues; car, par exemple, dans les orgues il y a certains soufflets qui envoient l'air dans les tuyaux, et l'organiste qui vient après cela à toucher certaines petites marches, en fait sortir divers sons. C'est ainsi que le poumon s'ouvrant et se serrant, fait l'office des soufflets; car en se resserrant il envoie par le canal qui lui est propre, ce vent qui sort de lui même; et la langue touchant ensuite dans les parties de la bouche que nous venons de dire, comme à des marches, la voix est articulée; et de là sont formées diverses paroles par lesquelles l'homme (comme animal politique) traite de ses affaires, et explique ses pensées et ses conceptions aux autres hommes. Nous pouvons tirer d'une flûte le même exemple, par le tuyau de laquelle, comme par le tuyau de notre poumon, le vent passe, et l'attouchement des divers trous qui sont sur ce tuyau se rapporte à l'attouchement de la langue, aux diverses parties qui sont dans l'intérieur de notre bouche; et tout ainsi que la flûte rend divers sons à mesure que l'on touche divers trous, aussi la langue en touchant diverses

parties de notre bouche forme diverses paroles. C'est de cette sorte que le Créateur nous a donné la faculté de communiquer et de traiter avec les autres hommes ; et comme c'est une faculté concédée proprement à l'homme, entre tous les animaux, aussi est-ce un singulier bénéfice du Créateur, dont il a privé ceux qui sont muets. En ceci même paroît bien hautement la grandeur de la providence divine, laquelle de ce souffle chaud, que le cœur chasse hors de soi comme chose dommageable, sait tirer une chose aussi utile et aussi profitable comme est la voix et la parole de l'homme; car il n'y a rien entre toutes ses œuvres, pour vil et méprisé qu'il soit, qui étant devenu inutile pour une chose, ne soit utile pour une autre, ainsi qu'il a été dit.

Le poumon a bien encore une autre faculté, qui est de préparer l'air qu'il reçoit et de le rendre propre à engendrer ces esprits vitaux dont nous avons parlé. Ils se forment des vapeurs du sang artériel, jointes avec une partie de cet air, lequel se répandant dans toutes les sinuosités et dans la substance du poumon, reçoit de lui la vertu de faire ces esprits. Or ces mêmes esprits, outre la vie qu'ils nous donnent, font encore une autre fonction non moins importante, qui est de devenir matière pour la génération d'autres esprits plus nobles, comme sont ceux que nous appelons animaux, lesquels nous font sentir et mouvoir, comme nous dirons bientôt.

§ 5.

Considération sur tout ce que nous venons de dire.

Il ne sera pas, à mon avis, hors de propos de nous arrêter maintenant à raisonner sur les choses que nous venons de traiter, et nous y verrons comme la sagesse divine dispose toutes choses, ainsi que nous avons dit ci-devant, avec douceur, procédant par les causes à leurs effets, et proportionnant les mêmes causes à la dignité des effets qu'elles veulent produire ; de sorte que, d'autant que la forme qu'elle veut introduire est plus noble, elle dispose aussi d'autant plus la matière qui la doit recevoir, afin qu'entre les causes et leurs effets il n'y ait point de disproportion, ni entre la matière et la forme qui en doivent procéder.

Pour examiner ceci plus distinctement, commençons par la première cause de notre nourriture. Nous voyons que la viande se mâche dans la bouche, et est disposée par ce moyen pour passer toute broyée et moulue à l'estomac. Là elle prend une autre forme, que les médecins appellent chyle, avec lequel, déchargée et nettoyée des excrémens qui se déchargent par les intestins, elle prend une autre disposition pour aller au foie, où elle reçoit une autre forme encore plus parfaite, qui est celle du sang. Celle-ci étant de nouveau repurgée, et la bile avec la mélancolie rejetées, avec la superfluité des liqueurs que nous avons bues, elle est disposée pour passer au ventricule droit du cœur. Là elle reçoit une nouvelle purification pour

entrer dans le ventricule gauche, dans lequel se forment les esprits vitaux, lesquels ayant encore reçu en cet endroit une nouvelle disposition ou préparation, ils deviennent matière propre à engendrer les autres esprits plus nobles, qui sont ceux que nous venons d'appeler animaux.

Par toutes ces observations, le lecteur prudent et intelligent pourra facilement concevoir ce que nous venons de dire, et remarquer l'ordre que la providence divine sait garder en la production des choses, faisant que la matière soit disposée suivant la dignité de la forme qu'elle doit recevoir, de telle sorte que la forme étant plus noble, la disposition pour la recevoir le soit aussi. Si nous appliquons ce même ordre aux choses spirituelles, nous jugerons bien que, selon l'état ou le degré de grâce auquel nous voulons nous élever, nous devons aussi de notre part, apporter des dispositions qui y soient proportionnées. Suivant cela, le pénitent qui veut atteindre au fruit et à l'effet d'une véritable confession, doit s'y élever par une vive douleur et repentance de ses péchés, et un très-sérieux examen de sa conscience. De même, pour recevoir le fruit du Sacrement de l'autel, il faut y apporter une plus parfaite disposition, d'autant que ce sacrement étant plus relevé et plus divin que l'autre, il requiert aussi une dévotion actuelle; c'est-à-dire, que l'homme ne soit pas seulement libre du péché, mais aussi de toutes les pensées qui peuvent ou distraire, ou diminuer sa dévotion; et ce n'est pas seulement en la réception des sacremens que les dispositions et prépara-

tions doivent précéder, mais aussi dans tous les autres dons et grâces spirituelles. C'est pourquoi ceux qui désirent jouir de la douceur et suavité des consolations du Saint-Esprit, doivent se dégager de tous les plaisirs et consolations du monde, à l'exemple de David, qui disoit : *Mon âme s'est dégagée de toutes les consolations de la terre; j'ai mis tout mon souvenir en Dieu, et c'est en lui seul que j'ai mis mon contentement.*

Celui aussi qui aspirera à la perfection de l'amour de Dieu, doit éloigner de soi tous les amours déréglés du monde, et s'il veut s'unir si étroitement avec Dieu, qu'il ne soit plus qu'un même esprit avec lui, (c'est-à-dire, devenir un homme tout-à-fait spirituel et divin,) il doit mortifier, autant qu'il lui sera possible, tout ce qu'il y aura en lui de charnel et de terrestre, s'il fait tant soit peu d'empêchement à ce qu'il y a de divin. Que s'il veut devenir semblable à ce Seigneur, qui est l'unique et souverain bien, par la raison qu'il est bien, il doit s'éloigner de toutes les choses mauvaises; et par celle qu'il est bien souverain, il ne doit pas s'occuper à des choses basses, quoiqu'elles ne soient pas mauvaises : mais par celle qu'il est unique, il ne doit pas s'engager en beaucoup de choses, encore qu'elles soient bonnes, si elles sont en trop grand nombre, et telles que par leur multitude elles viennent à distraire l'esprit de la dévotion. Que si pour parvenir à ce degré, il veut se donner entièrement à la vie contemplative et avoir l'imagination tranquille lorsqu'il pense à Dieu, et libre de toutes autres pen-

sées, il faut, selon le précepte des saints, qu'il devienne sourd, aveugle et muet pour les choses du monde; car, par ce moyen, la maison de son âme en sera plus nette, plus tranquille et moins troublée du bruit de ses pensées; car, s'il fait autrement, il n'en pourra pas éviter les confusions ni le tumulte. Enfin, pour dire tout en un mot, celui qui veut sincèrement trouver Dieu, qu'il sache qu'il le doit chercher sincèrement, et celui qui en veut recevoir les grands dons doit aussi proportionner son travail, sa diligence et sa vigilance à la dignité des mêmes dons; comme celui qui veut être grand docteur, doit employer beaucoup de soin et de diligence en ses études. Salomon nous donne sur ceci un beau précepte, lorsqu'il dit : Que si nous désirons acquérir la véritable sagesse, nous y devons travailler avec autant d'ardeur que les hommes travaillent à s'acquérir du bien, et avec autant d'attache qu'en ont ceux qui cherchent des trésors cachés sous la terre. Et à ce propos, Moïse a dit : Que nous trouverons Dieu si nous le cherchons de tout notre cœur et de toute l'affection de nos âmes.

C'est en effet la voie ordinaire par laquelle notre grand Dieu communique ses grâces et ses dons à ses créatures, les disposant avant toutes choses et les préparant pour les recevoir. Il est vrai que comme il n'est pas un agent naturel, il n'est pas sujet aussi à la nécessité de ces lois qu'il observe ordinairement; car souvent il fait de très-grandes grâces, sans qu'aucune disposition ait précédé, même sans avoir gardé aucune mesure de temps; mais c'est pour une plus

haute manifestation de sa libéralité et de sa magnificence. Nous en voyons des exemples en la vocation de saint Paul, de saint Matthieu, de saint Jean et de saint Jacques, lesquels en tendant leurs rets, furent appelés à l'apostolat. Et ceci suffira pour ce que nous avions à dire de l'âme végétative, qui sert à la subsistance de la vie.

CHAPITRE XXVII.

Introduction pour traiter de l'âme sensitive et des esprits animaux.

Au commencement de ce traité de la composition et fabrique de nos corps, il a été dit que les philosophes naturels faisoient trois différences d'âmes : l'une appelée végétative, qui est pour les plantes; l'autre sensitive, pour les brutes; et la troisième intellectuelle, pour les hommes; de telle sorte néanmoins que quoique notre âme soit une substance simple et spirituelle, elle possède ensemble toutes ces trois facultés, car c'est elle qui, par le moyen des instrumens dont nous avons parlé, nourrit nos corps elle-même, qui est la cause de tous nos sens et de tous nos mouvemens, et qui l'est pareillement de tous les discours de notre entendement. Puisque nous avons parlé jusques ici de la plus basse de ces facultés, qui est la végétative attribuée aux plantes, il faut maintenant nous élever à la sensitive, qui nous donne la vie comme aux brutes :

en quoi la sagesse divine se manifeste d'autant plus, que cette faculté est plus noble que la précédente.

Pour mieux connoître ceci, nous devons savoir que tout ce que nous avons dit de l'âme végétative ne sert seulement que pour maintenir la vie de nos corps; mais d'autant que l'homme n'eût su avec cela seul se mouvoir d'un lieu à l'autre, ni voir la beauté et la diversité des choses créées, (sans la connoissance desquelles il ne pouvoit naturellement parvenir à celle du Créateur, ce qui rendoit tout l'ouvrage imparfait), ce grand Auteur de l'univers n'a pas voulu en ceci se montrer moins libéral envers les hommes qu'il n'avoit fait en tout le reste. Au contraire, il a créé exprès en leur faveur un troisième principe, outre le foie et le cœur, dans lequel, comme dans un fourneau, se forment les esprits, par le moyen desquels nous voyons, nous entendons, nous goûtons, nous touchons et nous nous mouvons. Pour cette raison, les Latins les ont appelés animaux, et d'eux sont engendrés les esprits de la vie, que nous avons dit être formés au cœur. Ce troisième principe, dont nous parlons maintenant, est appelé le cerveau, et a son siége en la plus haute partie de notre corps, non pas tant pour être en cet endroit-là en plus grande assurance, mais pour être plus proche des yeux, lesquels ne pouvoient être mis en aucune partie plus commode pour être, comme ils sont, les sentinelles de la citadelle de notre corps; aussi le Créateur a fort bien pourvu au défaut et à la foiblesse de leur situation, qui est tout à découvert, les ayant couverts de poil, de cuir et d'une espèce de

casque pour empêcher qu'ils ne soient pas facilement offensés. Ils sont, outre cela, couverts de deux toiles; la plus épaisse appelée dure-mère, et la plus subtile, pie-mère, lesquelles enveloppent le cerveau et ses sources et saillies avec tous ses nerfs. Et parce que j'ai parlé de saillies, il faut savoir que le cerveau a une descente ou issue en forme de queue, dite communément la moëlle de l'épine du dos, qui sort de la plus basse partie de derrière le cerveau, et coulant par le plus grand conduit qui se fait en l'os du derrière de la tête, descend par l'épine jusqu'au bout du grand os, devenant toujours sur la fin de plus en plus déliée.

Mais d'autant que nous devons ici parler de ces esprits animaux qui sont engendrés dans le cerveau, et que nous avons achevé de parler des vitaux qui sont formés au cœur, il est à propos de donner la raison pour laquelle tous les philosophes médecins établissent cette sorte d'esprits. Nous devons ici nous remettre en mémoire ce que nous avons déjà mis en avant, qui est que le Créateur ordonne et dispose toutes les choses doucement, proportionnant les causes à la dignité de leurs effets, et disposant la matière selon la condition de la forme qu'elle doit recevoir, comme nous avons montré ci-dessus. Le même Créateur garde la même proportion entre l'instrument et le principal agent qui doit s'en servir, comme nous l'allons bientôt expliquer. Suivant cela, nous donnons à un enfant une fort petite épée, une plus grande à un homme fait, mais une autre encore plus grande à un géant. De même pour faire un ouvrage fort subtil et fort dé-

licat, il faut se servir d'instrumens subtils et délicats, et pour un grossier, il suffit d'avoir des instrumens grossiers. Si nous rapportons ceci aux causes naturelles, nous verrons que les intelligences, lesquelles par le mouvement des cieux gouvernent tout ce bas monde, étant des substances très-nobles et incorruptibles, se servent aussi d'instrumens très-nobles et incorruptibles, qui sont ces mêmes corps célestes, avec toutes leurs étoiles et planètes, dont les influences gouvernent l'univers. Pour appliquer ceci au sujet que nous traitons, il est vrai de dire que l'âme qui est dans notre corps est le premier principe et la cause de la vie que nous possédons, et des sentimens et mouvemens que nous avons; et cela se voit manifestement, en ce que l'âme venant à défaillir, tous ces mouvemens et sentimens cessent, quoique néanmoins les membres dont elle se servoit pour cela subsistent, puisque nous voyons subsister, au moins apparemment, la figure et la matière de la vue, de l'ouïe et de tous les autres sens et organes, sans faire leurs fonctions.

Or notre âme étant esprit, comme sont les anges, il étoit nécessaire que les instrumens plus proches et immédiats dont elle se sert fussent proportionnés et égaux à elle, c'est-à-dire, ou qu'ils fussent purement spirituels, ou pour le moins fort approchans de cette condition et de cette noblesse; tels que sont les esprits dont l'âme se sert pour nous donner la vie, mais principalement les esprits animaux, qui sont comme des rayons de lumière, par le moyen desquels nous avons sentiment et mouvement : autrement il y auroit

une grande disproportion, qu'une substance purement spirituelle, comme est l'âme, eût pour instrument proche et immédiat une pièce de chair, ou quelque grand os. Voilà quelle est la raison pour laquelle nous avons établi cette sorte d'esprits, comme étant plus proches et ayant plus de proportion à la dignité et à la nature de notre âme, laquelle, comme nous avons dit, est une substance spirituelle.

§ 1.

De la dignité et efficace des esprits et de toutes les choses spirituelles.

Mais il faut ici noter que notre connoissance procédant des sentimens extérieurs, c'est-à-dire, des choses corporelles que nous voyons, touchons, entendons, au lieu que nous ne voyons, ni ne goûtons ni ne touchons les spirituelles ; il arrive de là que plusieurs, (surtout les ignorans,) ou ne croient point qu'il y ait du tout de choses spirituelles, ou pour le moins ils ne connoissent ni leur vertu, ni l'efficace qu'elles ont pour opérer. Telle étoit jadis cette secte des Sadducéens, dont il est fait mention dans les actes des apôtres, qui étoient tellement grossiers qu'ils ne pouvoient croire qu'il y eût ni des anges, ni des esprits; et aujourd'hui même, il y en a, lesquels bien que persuadés de cette vérité, ne peuvent concevoir comment les choses qui n'ont point de corps peuvent avoir un être ; c'est aussi ce qui les empêche de reconnoître la dignité, l'excellence et la vertu de leurs

âmes,

âmes, s'imaginant que ce n'est qu'un souffle de vent, ou quelque chose de semblable. C'est pour l'instruction de ces gens-là que je veux maintenant travailler, et leur découvrir peu à peu la dignité et l'efficace de ces esprits, afin de les élever à la connoissance de celle de leurs âmes.

Pour mieux comprendre ceci, il faut savoir que tout ce qu'il y a de corporel en ce monde, est composé des quatre élémens, quoique cela ne paroisse pas à cause de la diversité de leur mélange et de leur composition; entre ces élémens, le plus bas, le plus grossier et le plus matériel, c'est la terre, la considérant en soi. Celui qui vient après, est l'eau, qui fait fructifier la terre, laquelle de sa nature étant sèche comme de la chaux, demeureroit entièrement aride et stérile. L'air qui est le troisième en dignité, vient après; c'est par lui que nous vivons et que nous respirons, et c'est aussi lui-même qui conduit les eaux de la mer à la terre, et qui nous fait tous les autres biens dont nous avons déjà parlé: mais je n'ai rien à dire de l'efficace et de la subtilité du feu, parce que nous en faisons tous et en tout temps l'expérience.

Il faut maintenant savoir, que toutes les choses corporelles étant composées de ces quatre élémens, sont d'autant plus nobles, et ont d'autant plus de vertu et d'efficace dans leurs opérations, qu'elles participent moins de la matière de la terre et de sa pesanteur. Tirons notre premier exemple de ces mêmes élémens: la terre de soi n'a aucune vertu pour agir en quelque manière que ce soit; elle n'est que pour pâtir, et

pour recevoir comme par aumône ce que lui donnent, ou les autres élémens, ou les causes naturelles; de sorte qu'elle ne seroit pas capable de porter nos corps, si elle ne recevoit la dureté qui est en elle, par le bénéfice des autres élémens. Les autres trois élémens viennent ensuite, entre lesquels les plus élevés sont plus spirituels et plus actifs, comme l'eau et l'air; mais beaucoup plus le feu, qui est le moins matériel et le plus actif de tous.

Ceci se peut encore observer dans les eaux, que nous voulons quelquefois peser; car nous rejetons les plus pesantes, comme plus terrestres, et faisons choix des plus légères, pour boire. Nous en faisons autant des vins, dont les plus troubles et plus épais sont moins estimés que les clairs et délicats. Cela s'observe encore dans les viandes, et spécialement au pain; car celui qui se tire de la fleur de la farine, comme plus léger, est pour la table des maîtres, au lieu que le pain grossier est pour les valets; il en est autant des métaux, et c'est pour cela que les forgerons purgent leur fer à la forge, rejetant ce qu'il y a de plus terrestre, pour se servir de celui qui est raffiné et purgé des excrémens qu'il a tirés de la terre. Cela est encore manifeste dans les pierres précieuses, entre lesquelles les plus pures et plus transparantes, et qui ont par ce moyen moins du terrestre, sont celles que nous estimons davantage et que nous enchâssons avec soin dans l'or et l'émail, pour les porter au doigt, ou aux oreilles, laissant les plus grossières pour les édifices. Mais le plus fort argument que nous avons en tout ceci,

c'est celui que nous tirons de la lumière qui nous vient du ciel; c'est en effet ce qu'il y a de plus pur et de plus spirituel entre toutes les choses corporelles, puisque nous voyons qu'elle passe au travers d'un verre qui n'est pénétrable ni par l'air, ni par le feu; et néanmoins sa vertu est si admirable et de telle efficace, que c'est par elle que les cieux opèrent tout ce qui se fait en la mer, sur la terre et sous la terre, où par sa vertu l'or, l'argent et tous les autres métaux sont engendrés.

Il faut dire encore, que ce n'est pas seulement pour profiter, mais aussi pour nuire, que les choses sont d'autant plus puissantes qu'elles sont plus spirituelles, c'est-à-dire, moins matérielles et visibles. Nous avons pour un malheureux exemple de cette vérité, les catarrhes qui eurent cours en l'année mil cinq cent quatre-vingts par toute l'Europe. Car bien que le ciel et l'air, au moins en apparence, fût aussi serein et aussi pur qu'à l'ordinaire, néanmoins une mauvaise qualité qui s'y rencontra, laquelle ne se pouvoit ni voir, ni apercevoir, causa une infinité de morts dans toutes les nations; on en peut dire autant de l'air qui est corrompu par la peste; car bien que ce soit une qualité que nous ne puissions ni voir, ni toucher, elle ne laisse pas de causer une calamité générale à tout le genre humain. Que si nous voulons aller plus avant, et passer aux substances purement spirituelles, comme sont les anges et les démons, on verra clairement combien les uns sont puissans pour nous aider, et les autres pour nous nuire; puisqu'un seul d'entr'eux,

(ou bon ou mauvais) eut le pouvoir en une seule nuit de tuer cent quatre-vingt cinq mille hommes de l'armée des Assyriens, qui étoit au siége de Jérusalem.

Tout ce que nous venons de dire nous sert pour mieux comprendre, (procédant par ces degrés de supériorité qu'il y a dans toutes les choses) que plus elles sont pesantes et matérielles, plus elles participent de la terre, et elles en sont d'autant plus viles et moins efficaces; comme au contraire plus elles s'approchent de la condition des choses spirituelles, plus aussi elles sont nobles et capables d'opérer. Par là nous pouvons en quelque façon reconnoître la dignité de nos âmes, lesquelles sont substances purement spirituelles comme les anges; et nous ne devons plus nous étonner si elles font une si grande diversité d'offices et de fonctions en nos corps, comme nous dirons ci-après; parce que tout ce que Dieu fait et opère dans le grand monde, notre âme le fait dans le petit monde qui est l'homme, et ses instrumens sont nos esprits, autant les vitaux que les animaux, d'autant que pour être plus spirituels, ils lui sont plus semblables.

CHAPITRE XXVIII.

Des esprits animaux qui s'engendrent à la tête.

Pour bien entendre ce que nous avons à dire de ces esprits animaux, il faut savoir, que comme les vitaux s'engendrent au cœur, aussi ces esprits animaux s'engendrent au cerveau, qui a son siége à la tête, laquelle, comme la plus noble partie de nos corps, sert aussi pour former ces esprits si nobles, qu'ils élèvent notre vie au-dessus de celle des bêtes, lesquelles vivent aussi-bien que nous. Or, tout ainsi que dans le cœur il y a deux cavités ou ventricules où se forment les esprits vitaux, aussi en la tête il y en a deux autres où se forment les esprits animaux : mais la manière dont ils se forment est bien si excellente, qu'elle surpasse tous les entendemens humains, et c'est de là que procède la foiblesse et la maigreur de ceux qui s'adonnent entièrement à la spéculation des sciences, ou à la contemplation des choses divines ; d'autant que les esprits vitaux, qui sont comme les serviteurs des autres (leur étant de beaucoup inférieurs) servent de matière pour former les animaux, qui sont leurs supérieurs, lesquels par leur chaleur et par le travail de l'exercice intérieur, se dissipent et se résolvent. De là vient que le corps demeure infiniment dénué des esprits vitaux qui lui donnent chaleur et vie, et de là même s'ensuit la foiblesse et débilité de ses parties. C'est encore de

la même cause que s'engendrent les flegmes et les autres superfluités indigestes, qui causent à la fin plusieurs maladies.

Mais il faut remarquer qu'entre ces esprits, il y en a qui sont pour donner le mouvement aux membres, et d'autres pour donner le sentiment, et c'est pour cela que le Créateur leur a donné pour se répandre par tout le corps, des conduits qui sont deux sortes de nerfs différens, les uns pour porter les esprits qui causent le mouvement, et les autres pour conduire ceux du sentiment; cette différence est aisée à remarquer dans les paralytiques, lesquels, pour avoir les nerfs qui causent le mouvement, bouchés, ne peuvent mouvoir la partie du corps atteinte de paralysie, quoiqu'ils sentent lorsqu'on les touche, ou qu'on les pique; parce que les nerfs qui causent le sentiment ne sont pas bouchés. Ceci a été un grand sujet d'étonnement et d'admiration tout ensemble pour Cicéron au second livre de la nature des dieux, ne pouvant assez admirer la sagesse et l'industrie du Créateur, lequel a parsemé tout notre corps d'une diversité presque infinie de conduits et de canaux, qui se répandent comme des rameaux par toutes ses parties; telles sont les veines qui leur portent le sang, et les artères qui portent les esprits de la vie; une espèce de nerfs qui cause le mouvement, et une autre qui cause le sentiment. Enfin quel rets pourroit-on fabriquer dans le monde, composé de tant de mailles tissues les unes sur les autres, que nous en voyons de parsemées et répandues par tout notre corps?

Mais d'autant que le lieu où se forment ces esprits animaux est la masse de la cervelle, cette même masse prend son cours par toute l'épine du dos, entourée d'os fort durs pour sa défense, comme celle de la tête est défendue par le crâne; elle est outre cela enveloppée de ses deux tuniques, comme la cervelle, lesquelles nous avons appelées pie-mère et dure-mère. Le Créateur ayant voulu qu'une chose si délicate et si précieuse fût non-seulement défendue par les os, mais aussi couverte et conservée par ces deux tuniques. Je l'appelle précieuse, parce que de cette masse blanche qui descend par ce canal, appelée la moëlle de l'épine du dos, il naît vingt-quatre paires de nerfs, dont douze servent pour envoyer les esprits animaux aux parties de notre corps, qui montent de la ceinture en haut, et douze autres, pour celles qui descendent depuis la même ceinture jusqu'aux pieds, et néanmoins tellement départis et avec un tel ordre, que les douze servent à un côté du corps, et les douze autres pour l'autre. Et afin que rien ne manquât à un si parfait ouvrage, ce souverain ouvrier a voulu que dans tous ces os de l'épine, il y eût de certains conduits fort subtils, par lesquels ces nerfs eussent leurs issues pour aller faire leurs offices. Il a bien fait encore en cela une autre chose plus subtile et plus délicate, qui est une petite toile très-fine, laquelle sépare les deux parties de cette moëlle de l'épine, d'un des côtés de laquelle procèdent les nerfs d'un des côtés de notre corps, et de l'autre ceux de l'autre, sans que les nerfs d'un côté incommodent la masse ou la moëlle d'où procèdent

ceux de l'autre. Et qui est-ce, voyant ceci, qui pourra s'empêcher de publier la gloire et les louanges de ce grand et admirable ouvrier, lequel de cette simple substance dont nos corps sont composés, a su faire une si grande diversité de parties? Les unes dures, les autres molles, mais toutes ajustées et proportionnées dans la dernière perfection, pour servir aux offices à quoi elles ont été destinées.

Que si quelqu'un veut savoir quels sont ces esprits qui ont tant de puissance, je dis que ce sont comme des éclairs d'une lumière très-pure, qui courent par les pores des nerfs, et qui par leur moyen sont distribués par tout le corps. Un argument de cette vérité se peut tirer de ce que ceux qui sont frappés d'un bâton sur la tête, dont le coup resserre et restreint les nerfs, ont accoutumé de dire qu'ils ont les yeux éblouis, et qu'ils en ont perdu la lumière. Or, cette lumière n'est autre chose que les mêmes esprits, lesquels comme très-subtils qu'ils sont, rejaillissent dehors par cette partie la plus transparente de nos corps : et en cela nous voyons la proportion et l'ordre admirable que le Créateur a observés en toutes ses œuvres. D'autant que comme les cieux sont cause de tout ce qu'il y a de mouvemens et d'altérations en ce monde inférieur, par le moyen de la lumière du soleil et des planètes, aussi le cerveau qui est la partie de notre corps la plus élevée, et comme le ciel de ce petit monde, est la cause, par le moyen des rayons de cette lumière, de tous les mouvemens et sentimens de notre corps; et de cette sorte, ce souverain auteur de toutes choses,

lequel, comme nous avons dit, dispose tout par ordre et avec douceur, a voulu au moins en ceci égaler et proportionner la conduite de ce petit monde à celle du grand.

CHAPITRE XXIX.

Des sens intérieurs qui sont en la tête.

Puisque nous avons avancé que les esprits animaux sont cause, non-seulement du mouvement, mais aussi du sentiment, il est nécessaire de traiter en cet endroit des sens, dont les uns sont particuliers, les autres communs et généraux ; les uns extérieurs qui se voient au dehors, les autres intérieurs que l'on ne sauroit voir. Mais d'autant que la vertu des extérieurs dépend des intérieurs, nous parlerons de ceux-ci premièrement. Les extérieurs et particuliers, sont les cinq que nous connoissons, lesquels se vont tous ramasser en un sens commun que nous avons en la première partie du cerveau, et c'est de là que naissent les nerfs par lesquels passent les esprits qui donnent la vertu de sentir à ces cinq sens ; lesquels aussi par ces mêmes nerfs envoient au sens commun, les images et les espèces des choses qu'ils ont senties. Par là ils lui donnent des nouvelles de tout ce qu'ils ont perçu, et payent de cette monnoie le bienfait qu'ils ont reçu de lui ; rendant comme des serviteurs et des messagers fidèles ce qu'ils doivent à leur maître, en lui faisant savoir tout ce qui

se passe au dehors; et ceci, comme disent les philosophes, est le principe de toute notre connoissance, laquelle commence par ces sens intérieurs.

Après ce sens commun, et un peu au delà, il y a une autre petite cavité, ou ventricule, que nous appelons le siége de l'imagination; c'est elle qui reçoit toutes les images des choses, et qui les retient et conserve fidèlement : car le sens commun étant situé dans une partie du cerveau, fort tendre et fort délicate, est par conséquent fort disposé à recevoir l'impression des images, mais non pas à les retenir et conserver à cause de sa mollesse. C'est ainsi pour cette raison que le Créateur a formé un autre ventricule dans une partie du cerveau plus solide et plus dure, qui vient à la suite de l'autre, afin de recevoir toutes les images que les sens ont apportées et les garder, et pour cette raison cette faculté est appelée imaginative : par elle, qui est tout-à-fait organique et corporelle, notre adversaire nous fait souvent une cruelle guerre, nous dépeignant les choses tantôt parfaitement belles, et tantôt aussi infiniment laides et désagréables, selon qu'il plaît à sa malice; de quoi nous voyons un grand exemple en Amon fils de David, en ce qui se passa entre lui et sa sœur Tamar.

Ensuite de cette puissance, il y a dans le cerveau même un autre ventricule, lequel dans les brutes s'appelle le siége de l'estimative, et dans les hommes, cogitative, parce que cette faculté est en nous plus excellente; c'est une puissance plus spirituelle que les précédentes, et par la vertu de laquelle on peut

concevoir des choses qui n'ont ni figure, ni corps. Par son moyen, la brebis voyant le loup, conçoit la haine; et tout au contraire, elle conçoit amitié, voyant le mâtin. Ainsi font les oiseaux foibles et désarmés, quand ils voient les oiseaux de rapine; d'autant que l'amitié ou l'inimitié n'ont ni corps ni figure, et le Créateur a imprimé à tous les oiseaux et autres animaux cette faculté pour leur conservation et pour leur défense.

Enfin dans la partie de derrière du cerveau, qui est la plus près du cou, il a établi le siége de la mémoire, qui est une faculté beaucoup plus propre à l'homme, qu'à la bête; quoiqu'il y en ait quelques-unes qu'il en a faites participantes en quelque façon. Nous en voyons l'effet dans les chiens, qui serrent le pain, et de là à quelque temps le vont chercher, se souvenant fort bien où ils l'ont mis. Le renard en fait de même; car après s'être bien rassasié du sang des poules qu'il a tuées, il fait une fosse en terre, où il les cache, et les va au besoin deterrer pour les manger. On dit aussi que le lion garde la mémoire du bien qu'on lui a fait, et qu'il en témoigne sa reconnoissance, comme au contraire il se sait bien venger des injures qu'il a reçues. Mais dans l'homme cette faculté est beaucoup plus parfaite et plus universelle, comme nous ferons bientôt voir, après que nous aurons donné un exemple palpable, pour faire bien entendre l'origine de la connoissance de ces quatre sens intérieurs. Je dis que tout ainsi que le Créateur a mis dans la langue la faculté de goûter la saveur des viandes, et de faire la distinc-

tion du doux à l'amer, ce que toutes les autres parties de notre corps ne sauroient faire, aussi le même ouvrier par sa toute-puissance a pu imprimer, et de fait a imprimé ces facultés dont nous venons de parler, seulement dans ces quatre parties de notre cerveau, et non dans les autres. Mais il faut revenir à la mémoire, laquelle n'est pas seulement un bienfait singulier du Créateur, mais aussi un miracle signalé de la nature : je l'appelle bienfait, parce que c'est le dépositaire de toutes les sciences, d'autant que nous ne savons que ce dont nous nous souvenons. C'est elle qui est la fidèle compagne et l'aide de la prudence, laquelle par le souvenir des choses passées, prévoit le succès et l'événement des présentes et de celles qui sont à venir; c'est elle qui conserve toutes les expériences, lesquelles ne servent pas moins aux sciences, qu'à la prudence. Elle est la mère de l'éloquence; car elle nous enseigne à parler, gardant dans son trésor les noms des choses, et les paroles avec lesquelles nous expliquons et donnons à entendre nos conceptions. De là vient que les maîtres de l'éloquence, qui sont les rhétoriciens, mettent la mémoire pour la cinquième partie des choses nécessaires à leur art. Elle-même nous rend habiles, et propres à exercer tous les arts et capables de toutes les sciences, conservant en soi toutes les règles et les préceptes qui sont nécessaires pour les acquérir. Car en effet, sans son secours, la lecture des livres, ou la fréquentation des écoles, ne seroit qu'un travail inutile, et sans ces disciplines, que seroit la vie humaine, qu'une

vie de barbares ou de bêtes brutes ? Mais surtout, elle sert pour rendre les hommes agréables à Dieu, leur remettant devant les yeux les bienfaits qu'ils ont reçus de sa libéralité, pour lui en rendre grâces. Et par tous ces signalés avantages, nous pouvons juger combien nous sommes redevables à ce souverain Créateur pour un bienfait si remarquable.

Mais le miracle de cette puissance n'est pas moindre que celui du bienfait. A la vérité, ce ne seroit pas une fort grande merveille de voir que des hommes se ressouvinssent d'une histoire dont les événemens sont enchaînés les uns dans les autres par une certaine liaison et dépendance qui les unit. Mais de voir qu'un petit enfant apprendra par cœur cent mots grecs et latins, dont il n'entendra point la signification, qui n'auront aucune dépendance les uns des autres, et que les répétant cinq ou six fois, ils s'imprimeront de telle sorte en sa mémoire, qu'ils s'y conserveront peut-être jusqu'à une extrême vieillesse ; de voir que lorsqu'il les voudra répéter, ils sortiront de ce magasin, et que la mémoire toutes les fois qu'on lui demandera ce dépôt, le rendra avec une fidélité si exacte : n'est-ce pas en effet une chose digne d'une grande admiration ? Que dirai-je encore de ceux qui ont la connoissance des quatre langues, grecque, latine, hébraïque et chaldéenne, étant nécessaire que ceux qui les entendent aient dans leur mémoire une infinité de mots différens, dont ces langues sont composées, pour s'en servir toutes les fois qu'ils voudront parler en l'une ou en l'autre ? Que dirons-nous encore de

quelques mémoires admirables? Telle fut celle du bienheureux pontife saint Antonin, de qui on a écrit, qu'à l'âge de quinze ans il avoit appris par cœur dans l'espace d'un an et conservé dans sa mémoire tout le décret? Que dirons-nous encore de celle de Mithridate, roi de Pont, lequel, ainsi que l'histoire rapporte, savoit vingt-deux langues? Qui est-ce qui a été si puissant que d'imprimer dans cette petite cellule de notre cerveau une telle faculté, une telle capacité et une si grande étendue, pour contenir une si grande quantité de paroles différentes et si distinctement, qu'il n'y ait aucune confusion? Qui peut avoir eu ce grand pouvoir, sinon ce Seigneur, lequel en ceci comme en une infinité d'autres choses, nous a voulu donner des marques de son pouvoir et de sa magnificence? Et avec cela, les hommes sont si aveugles et si malheureux, qu'ils ne savent ni considérer la grandeur de ce miracle, ni rendre grâces à leur Créateur d'un bienfait si considérable.

CHAPITRE XXX.

Des cinq sens extérieurs, et premièrement de celui de la vue.

David avoit certainement grande raison de s'écrier et de confesser si souvent que Dieu étoit admirable en toutes ses œuvres, pour petites qu'elles fussent. Je dis ceci, parce que ne faisant que sortir d'une merveille,

nous entrons dans une autre non moindre, qui est la composition de nos yeux. Les philosophes naturels reconnoissent que c'est la partie la plus subtile, la plus industrieuse, et la plus admirable qui soit dans tous nos corps, et en laquelle nous n'avons pas moins sujet de ressentir la grâce du bienfait, que d'admirer l'industrie de l'ouvrier ; car en effet, que peut-on voir de plus misérable qu'un homme sans vue? Aussi le saint homme Tobie qui en souffroit si patiemment la privation, étant salué par l'Ange qui lui souhaitoit joie de la part de Dieu, il lui répondit : Quelle joie puis-je avoir, vivant comme je fais en ténèbres, et n'y pouvant voir la lumière du ciel?

Ayant donc parlé des parties de notre corps, qui sont cachées sous le voile de notre chair, il est maintenant à propos de parler des sens et des membres extérieurs de notre même corps, qui gardent les dehors de notre maison, et sont exposés à la vue de tous; mais nous commencerons par le plus excellent, qui est celui des yeux. Aussi l'artifice dont ils sont composés surpasse sans doute celui de tous les autres membres et de tous les autres sens.

La première chose que nous devons admirer en eux, ce sont les espèces, et les images des choses qui sont requises pour être vues ; et pour entendre ceci, il faut savoir que toutes les choses visibles, qui sont celles qui ont couleur ou lumière, produisent par soi-même dans l'air leurs images et leurs figures, que les philosophes nomment espèces, lesquelles représentent fort au vif les mêmes choses dont elles sont les images : la

raison de ceci est, que selon les règles de la philosophie, les causes qui produisent quelque effet doivent se toucher les unes les autres, ou par leur propre substance, ou par quelqu'autre vertu ou quelque influence qui en découle. Et puisque nous traitons de cet effet, qui est de voir les choses lesquelles sont éloignées de nous, il est nécessaire qu'elles se touchent et se joignent par un tiers; c'est pour cela que le Créateur a fait une chose très-digne d'admiration, qui est que toutes les choses visibles eussent à produire en l'air ces images et ces espèces qui se présentent à nos yeux, et qu'elles représentassent les mêmes choses qui doivent être vues. Cela se peut remarquer dans un miroir, lequel recevant en soi ces espèces et images, qui ne peuvent passer plus avant à cause que le miroir n'est pas transparent, elles sont contraintes de s'arrêter, et ainsi représentent très-parfaitement tout ce qui est exposé à sa glace : par ce moyen nous y voyons des montagnes, des vallées, des champs, des arbres, même des armées entières, et généralement tout ce qui se met au devant, et s'il y avoit en l'air mille miroirs, ils représenteroient tous la même chose. Cela n'a pas lieu seulement en l'air, au ciel nous pouvons faire la même remarque; car il seroit impossible que nous vissions les étoiles, étant si éloignées qu'elles sont de notre vue, si elles n'imprimoient dans nos yeux leurs images et leurs espèces, par le moyen desquelles nous les voyons. Or, que peut-il y avoir au monde de plus admirable, que de voir, comme nous faisons chaque jour, que les peintres, pour faire un seul

seul portrait, soient obligés d'employer un long temps et une infinité de couleurs, encore ne le sauroient-ils rendre parfaitement semblable à son original, et que sans ni pinceau, ni temps, ni couleurs, chacune de ces choses visibles ait le pouvoir de produire une infinité d'images dans tous les corps transparens, tels que sont l'air et le ciel? Qui est-ce qui n'aperçoit point ici la toute-puissance de celui qui a donné cette vertu à toutes les choses visibles, pour être vues avec tant d'aisance?

Mais pour parler de l'organe de la vue, il faut savoir que de la partie de devant du cerveau, où nous avons dit que le sens commun avoit son siége, il procède deux nerfs, l'un d'un côté, l'autre d'un autre, par lesquels ces esprits que nous appelons animaux descendent jusqu'aux yeux. Ce sont eux qui leur donnent la faculté de voir, étant les premiers informés par ces espèces et images, des choses dont nous avons parlé. Mais il se dit tant de choses de la délicatesse et subtilité qu'il y a dans la composition des yeux, que je confesse de ne les avoir jamais pu comprendre, de sorte que je suis encore moins capable de les écrire; mais ce que j'admire principalement en eux, c'est de voir que tant de parties et si délicates ayant à concourir en la fabrique de l'œil, néanmoins ce souverain ouvrier ait bien été assez adroit et assez puissant pour les faire entrer toutes dans une si petite tête que celle d'une fourmi; car en effet n'est-ce pas quelque chose de plus merveilleux de les avoir placées dans un si petit

espace, que de les avoir mises dans la tête d'un homme ou d'un éléphant ?

Mais passant sous silence une infinité de choses admirables pour leur délicatesse, je dirai seulement que dans la composition de l'œil, il entre trois sortes d'humeurs, lesquelles sont divisées entr'elles par trois sortes de toiles très-déliées. La première s'appelle cristalline, parce qu'elle est solide et transparente comme le cristal; la seconde est une certaine humeur rougeâtre, qui sert de couverture à la cristalline, et la troisième une humeur de couleur d'azur ; cette dernière sert à recueillir et rassembler dans la paupière de l'œil, ces espèces et ces images dont nous avons parlé, d'autant qu'elle demeureroit offensée par la trop grande clarté dont elles sont accompagnées, comme nous voyons qu'elle l'est lorsque nous regardons attentivement le soleil.

C'est donc par ces verrières des humeurs que nous venons de remarquer (si toutefois nous osons leur donner ce nom), que passent au sens commun les espèces et les images des choses, par les deux nerfs qui en procèdent, comme il a été dit; de sorte que c'est par eux que descendent les esprits animaux qui nous font voir, et par eux-mêmes que les images des choses montent au ventricule du sens commun, pour passer après à tous les autres sens intérieurs; ainsi nous pouvons dire, que tout ce monde visible, dans toute son étendue, entre dans notre âme par la porte des yeux. Et c'est pour cette raison, comme dit Aristote, que ce sens est si fort estimé, d'autant que

l'homme, qui est un animal raisonnable, désire naturellement d'apprendre; et ce sens de la vue lui découvrant une infinie diversité de choses, il s'ensuit de là qu'il lui doit être infiniment précieux: mais il le doit bien être davantage de ce qu'il nous fait voir les merveilles des ouvrages de notre grand Dieu, et qu'il élève par là nos esprits à sa connoissance. Celui de David étoit touché de ce sentiment, lorsqu'il disoit : *Je verrai, Seigneur, les cieux qui sont les ouvrages de vos mains, la lune et les étoiles que vous avez formées.* Ce saint homme employoit bien mieux l'usage de sa vue, que ne font ceux qui s'en servent pour offenser celui qui la leur a donnée, se servant pour commettre le péché de ce qui devroit être employé à la louange de la divine Majesté, et payant d'ingratitude celui-là même qui leur a donné le bien, et un bien de cette nature. Car il est tel que si un homme l'avoit perdu, que ne feroit-il point pour y trouver remède? Quelles grâces ne rendroit-il point à celui qui le lui rendroit ? Quoique cela soit si véritable; quoique les hommes ne puissent douter que c'est Dieu seul qui leur a donné la vue, que c'est lui-même qui la leur conserve, ils ne pensent point néanmoins à lui rendre grâces d'un bienfait si considérable.

Passons maintenant du sens de la vue à celui de l'ouïe, qui est aussi très-noble, et qui ne sert pas moins que l'autre à l'acquisition des sciences; de quoi nous avons un exemple signalé en la personne de Didimus, lequel bien qu'aveugle de naissance, ne laissa pas néanmoins d'être grand théologien. La cause de ce

sens procède encore de deux autres nerfs qui viennent du sens commun, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, lesquels portent les esprits animaux, dont la vertu nous fait ouïr. Mais au dedans des oreilles, il y a une petite vessie pleine d'air, que les médecins appellent miringue, qui est comme un petit tambour : le son de la voix, ou de quelqu'autre instrument, venant à toucher ce petit organe, l'ouïe est excitée par ce moyen; mais s'il se rompt par quelque accident, et si l'air qui est enfermé dedans en sort, aussitôt l'ouïe se perd. C'est aussi pour cette raison que le Créateur a formé les oreilles, comme les paupières aux yeux pour la conservation de ce sens.

Le sens de l'odorat procède de la même cause; car deux nerfs qui descendent du sens commun aux narines, forment l'odorat. Au dedans des narines, il y a deux petites pièces de chair spongieuses, enveloppées dans des toiles fort déliées, où ces deux nerfs viennent aboutir; et l'air qui porte avec soi les espèces des choses odorantes y arrivant, l'odorat se forme; mais il y a aussi une garde pour ce sens comme pour les autres. Ce sont les narines qui ne contribuent pas peu à la beauté du visage; car que sembleroit un homme sans nez? Et en cela nous devons admirer l'infinie sagesse du Créateur, qui a su joindre si adroitement dans la composition de nos sens et de nos membres, deux choses si difficiles à unir ensemble, comme sont l'utilité et la beauté, ayant disposé les choses de telle sorte, que ce qui est le plus utile pour la vie soit aussi le plus beau pour la vue.

Les narines nous servent bien encore à un autre usage très-important, car, par le moyen des deux conduits qui en découlent, le flegme formé dans le cerveau se décharge aussi-bien que par la bouche, les vapeurs de notre corps s'élevant au plus haut de la tête, comme celles de la terre s'élèvent à la plus haute partie de l'air. Le Créateur a voulu que ces deux conduits servissent pour vider ses mauvaises humeurs. Mais il y a encore en ceci une chose bien plus admirable, qui est que dans la plus basse partie de la tête il y a un petit réduit que la nature a formé, lequel a une cavité large et ronde, et aboutit à un petit canal étroit. Dans ce réduit, les flegmes qui distillent de la tête se rassemblent, et par ce petit canal ils viennent aboutir à ces deux conduits; de sorte que comme dans les cours des grandes maisons il y a des égoûts par où les eaux découlent lorsqu'il pleut, aussi le Créateur, dans la maison de notre corps, a fait cet égoût pour la décharge des flegmes, afin que nous n'en soyons point incommodés; et par là nous pouvons remarquer que le Créateur n'a rien omis de ce qui pouvoit servir à la conservation de notre santé et de notre vie.

Nous descendons de là un peu plus bas, au sens du goût; c'est celui par lequel nous goûtons les saveurs et distinguons le doux de l'amer. Deux petits nerfs qui sont au milieu de la langue, et qui se répandent comme de petits rameaux par toute son étendue, sont encore la cause de ce sens. Le créateur l'a faite humide, pleine de pores et vide de toute sorte de saveur. Elle est pleine de pores, afin que les espèces des saveurs

la puissent pénétrer, et toucher les deux nerfs dont nous avons parlé, qui sont la cause de ce goût. Il falloit aussi qu'elle fût humide, pour humecter les viandes, parce qu'on n'auroit su connoître leur saveur sans l'humidité de la salive. Il n'étoit pas moins nécessaire qu'elle fût insipide, (aussi-bien que l'organe de l'ouïe est sans aucun son,) afin qu'elle pût mieux distinguer toutes les différences des saveurs, d'autant que si elle en avoit quelqu'une en soi, elle sentiroit celle-là seule et non les autres. Nous voyons l'expérience de ceci en ceux qui sont travaillés de fièvres bilieuses, à qui toutes choses sont amères, à cause de l'humeur bilieuse, laquelle de soi est amère, dont la langue est affectée : mais il faut ici remarquer une différence qu'il y a entre ce sens et les autres, qui est que les espèces des choses que l'on peut voir, ouïr ou sentir, doivent passer par quelque corps transparent, ce qui n'a pas lieu en ce sens du goût dont nous parlons, ni en celui de l'attouchement, dont nous allons parler, parce que les choses que nous goûtons ou touchons doivent être jointes à notre chair; de sorte que la chose savoureuse doit toucher immédiatement notre langue pour sentir sa saveur. Et en cela nous pouvons et devons considérer combien ce plaisir est court, puisqu'à peine il a quatre momens de durée et quatre doigts d'étendue, et quoiqu'il soit de si petite durée, combien voyons-nous consommer de richesses et de biens pour satisfaire à ce déshonnête plaisir? C'est ce qui a fait dire à Sénèque, criant contre les vices de son temps : O dieux ! combien de sortes d'offices et d'officiers sont tous les jours occupés pour remplir un seul ventre !

Le dernier des sens est celui de l'attouchement, par lequel nous sentons les quatre premières qualités des élémens, qui sont le froid, le chaud, le sec et l'humide. Il nous fait aussi sentir le dur et le mou, l'uni ou l'âpre; mais il n'a point de lieu particulièrement assigné dans tout notre corps, parce qu'il s'étend partout généralement; ce qui étoit nécessaire, afin que l'animal sentît ce qui lui étoit utile ou dommageable, et ainsi qu'il recherchât l'un et s'abstînt de l'autre. La cause de ce sens est une sorte de nerfs qui se répandent par tout le corps, comme il y en a d'autres qui causent le mouvement, ainsi que nous avons dit.

CHAPITRE XXXI.

Ce que nous a enseigné Cicéron touchant les sens extérieurs de notre corps.

Pour conclusion de cette matière, je veux rapporter ce que Cicéron a dit de la proportion et de la beauté des sens, et des parties extérieures de notre corps, pour prouver qu'il a été composé par une souveraine sagesse et providence, pour l'usage et pour l'utilité de notre vie. Il dit donc, dans son second livre de la nature des dieux : « Que cette divine providence a » élevé les hommes de terre, et qu'elle les a faits » hauts et droits, afin que tournant les yeux vers le ciel, » ils pussent reconnoître la divinité, parce que les hom- » mes n'ont pas été faits pour demeurer toujours sur la

» terre, mais pour contempler les choses célestes, et
» qui sont au-dessus d'eux, dont la vue et la contem-
» plation n'appartient à aucun autre animal qu'à
» l'homme seul. La même providence n'a pas placé
» avec moins de merveille les sens, (qui sont les mes-
» sagers et les interprètes des choses,) dans la tête,
» comme dans une haute tour pour l'usage nécessaire
» de la vie; car nous voyons les yeux, (comme les
» sentinelles de notre corps,) logés dans la plus haute
» partie, afin qu'ils puissent mieux exercer leur fonc-
» tion, voyant de là toutes les différences des choses.

» Les oreilles par où nous recevons les sons n'ont
» pas été moins à propos situées dans cette haute par-
» tie, parce que le son monte toujours en haut. Pour
» la même raison, le sens de l'odorat a été mis aussi
» en haut, d'autant que les vapeurs qui portent avec
» soi les espèces des choses odorantes montent natu-
» rellement en haut. Il n'y a pas eu moins de raison à
» mettre ce sens près de la bouche, l'odorat ayant
» grande part à ce que l'on boit ou que l'on mange,
» pour juger s'il est bon ou mauvais; mais le senti-
» ment du goût pouvoit-il être mieux placé, (puis-
» qu'il devoit sentir la différence des vivres servant à
» notre nourriture,) que dans cette partie de notre
» bouche, par laquelle doit nécessairement passer tout
» ce que nous buvons ou que nous mangeons?

» Pour le sens du tact ou de l'attouchement, il s'est
» étendu également par tout le corps, afin que nous
» puissions sentir tous les coups, les grands froids, les
» grandes chaleurs et les autres injures qui nous pou-

» voient nuire. Mais ici nous devons remarquer que » tout ainsi que les personnes mieux sensées apportent plus de soin à la conservation des choses précieuses que des viles, ainsi ce divin Ouvrier a pris » beaucoup plus de soin de la conservation de la vue » que de tous les autres sens, parce qu'il est beaucoup » plus précieux. Car il a premièrement revêtu les » yeux de toiles fort déliées et fort transparentes, afin » que nous puissions voir au travers; mais il les a aussi » faites assez fortes pour être de durée. Il a fait les » yeux mobiles de tous côtés, pour leur donner moyen » de se détourner de ce qui les pouvoit offenser, et se » tourner facilement vers les objets agréables. La pointe » de la vue située en la prunelle de l'œil, qui est la » partie par laquelle nous voyons, est fort petite, afin » qu'il y ait moins de prise pour la blesser, et les paupières, qui servent de couverture aux yeux, ont été » faites fort légères pour ne point offenser cette prunelle, et fort faciles aussi à s'ouvrir et à se fermer, » afin qu'il n'entrât rien dans les yeux qui leur fût contraire. Ces mêmes paupières sont encore armées de » poils en forme de palissade, afin que les yeux même » étant ouverts se pussent défendre, et repousser les » choses qui les pouvoient incommoder. C'est de cette » sorte que les yeux sont enclos et renfermés, ayant » encore pour plus grande sûreté, dans la partie supérieure, un autre rang de poils, qui sont les sourcils, pour empêcher que la sueur qui coule de la » tête et du front ne tombe sur eux; mais dans la partie inférieure, ils sont fortifiés des mâchoires et des

» joues, qui sont comme un boulevard pour les défen-
» dre, et le nez est disposé de telle sorte, qu'il leur
» sert de mur et de rempart.

» Les oreilles aussi sont toujours ouvertes, parce
» que nous en avons incessamment besoin, même du-
» rant le sommeil, afin que nous nous réveillions par
» le son qui est propre à ce sens-ci. La voie que tient
» le son pour entrer dans l'oreille, a plusieurs détours,
» d'autant que si l'oreille étoit toute droite, les choses
» nuisibles y pourroient entrer. Mais il y a encore un
» autre remède contre les petits animaux qui vou-
» droient pénétrer en cette partie, qui est cette cire,
» laquelle comme une espèce de glu les embarrasse et
» les arrête; les oreilles mêmes posées à la porte de ce
» sens, sont pour lui servir de garde et de couverture,
» et pour empêcher que la voix ne se dissipe avant que
» d'entrer dedans. Ses entrées sont dures comme une
» corne, et faites à plusieurs plis et replis, parce que
» le son, par ce moyen, prend des forces et se fait
» plus grand. De même les narines, qui doivent être
» toujours ouvertes, ont l'entrée fort étroite, afin que
» rien n'y entre dont elles puissent être offensées; elles
» ont aussi un peu d'humeur qui leur sert à chasser la
» poussière et les autres incommodités semblables.
» Mais le sens du goût ne sauroit être mieux gardé,
» étant situé dans la bouche, non-seulement pour y
» exercer plus commodément son office, mais aussi
» pour y être avec plus d'assurance.

» Il faut remarquer encore que tous ces sens sont
» beaucoup plus parfaits dans les hommes que dans les

» brutes; car, en premier lieu, les yeux entendent » plusieurs choses par le seul mouvement du corps, ou » par les gestes des personnes, et jugent de la beauté, » de l'ordre et de la décence des couleurs, des figu- » res et de plusieurs autres choses plus relevées. Ils » sont capables même de connoître quelque chose des » vices ou des vertus des personnes, remarquant fort » bien, quand l'homme est en colère ou tranquille, » joyeux ou triste, et ne distinguant pas moins le fort » du foible, et le hardi du lâche. L'ouïe a aussi une » merveilleuse propriété de juger, car c'est par elle » que nous entendons et que nous faisons distinction » tant des voix que des instrumens de musique, de la » diversité des tons et des intervalles des concerts; que » nous remarquons la différence des mêmes voix, les » unes étant douces, les autres aigres; les unes aiguës, » les autres graves; d'autres flexibles, et les autres du- » res, lesquelles différences ne sont reconnues que des » hommes. Le sens de l'odorat, celui du goût, et de » l'attouchement, ont aussi la faculté de juger des cho- » ses qui leur conviennent; et c'est en partie la cause » pour laquelle plusieurs sortes de plaisirs ont été in- » ventés, afin de les contenter. Le nombre en est plus » grand que je ne désirerois, car c'est pour cela qu'on » a trouvé tant de parfums, tant de sauces et de ra- » goûts, et tant de sortes de meubles et d'habits somp- » tueux. » Tout ceci est de Cicéron; et en cela nous voyons clairement l'extrême sagesse et le conseil admirable de celui qui a si parfaitement composé tous nos sens pour l'exercice des fonctions nécessaires à l'usage

de nos vies, sans oublier aucune chose, pour petite qu'elle fût, puisqu'elle s'est même occupée de cette cire qu'elle a mise dans nos oreilles, pour faire l'office que nous avons remarqué. Que ne devons-nous point attendre dans les grandes choses, des soins de celui qui dans les plus petites en a pris de si grands ?

CHAPITRE XXXII.

De la convenance et proportion des autres parties extérieures de notre corps.

L'excellence de la divine providence ne paroît pas moins en la composition et au bel ordre des autres parties du corps, qu'en celui que nous avons remarqué dans les cinq sens dont nous venons de parler ; car, en premier lieu, le Créateur a couvert le corps depuis la tête jusqu'aux pieds de son vêtement avec sa doublure. La première peau est ce vêtement ; elle est fort délicate et presque insensible, comme nous pouvons remarquer en ceux qui sont galeux, lesquels se déchirent sans douleur ; mais sous cette peau il y en a une autre beaucoup plus forte, et en quelques endroits assez épaisse, comme à la tête, ce qui a été ainsi ordonné pour la défense de cette partie. Elle est de la même épaisseur sous les pieds, pour la commodité de ceux qui vont déchaussés, et au visage beaucoup plus déliée. Mais cette providence si sage ne s'est pas contentée de nous donner ces vêtemens de peaux ; elle y a

aussi ajouté beaucoup de graisse, qui est comme une espèce de matelas, qui couvre et enveloppe toutes les chairs de notre corps; ce qui se voit en quelques animaux, en qui cette graisse abonde, et même dans des corps humains, s'ils ne sont fort atténués.

Pour traiter en particulier de tous les membres, je commencerai par la tête, où les cheveux se présentent les premiers pour lui servir de défense et de couverture, et aux femmes, outre cela, d'ornement. Aussi trouvons-nous que l'Apôtre a dit: Que les cheveux nous avoient été donnés pour nous couvrir. Mais saurions-nous assez dignement expliquer combien à propos la barbe a été donnée aux hommes, et ôtée aux femmes, qui seroient autant difformes d'en avoir, que les hommes de n'en avoir pas? Mais elle ne sert pas seulement à embellir les hommes; il semble qu'elle leur ajoute encore quelque autorité; surtout elle semble être nécessaire pour mettre de la distinction entre les hommes et les femmes, et pour aider à la conservation de la chasteté de celles-ci; car, en effet, à combien de méchancetés et de tromperies n'ouvriroit-on pas la porte, si cette marque étoit ôtée aux hommes!

Ensuite de la barbe, vient le cou, qui est comme une belle colonne, (quoique composée de diverses pièces,) sur laquelle la tête se plie et se tourne comme sur des gonds. Cette colonne ne sert pas seulement pour la beauté, elle a encore deux très-signalés usages, d'autant que deux petits canaux lui sont attachés, par l'un desquels la nourriture qui nous fait vivre a son passage, et par l'autre, l'air par lequel

nous respirons ; plus bas encore est la poitrine, composée d'os fort durs pour la conservation du cœur; et comme le Créateur avoit armé la cervelle d'un têt fort dur qui lui sert comme d'un casque, il a voulu aussi armer la poitrine de ces os durs, comme d'une cuirasse pour la conservation du cœur. En cela nous pouvons faire remarque de ce que nous avons déjà dit, que la Providence prend beaucoup plus de soin des choses, d'autant qu'elles sont plus ou moins importantes, ayant pourvu de ces deux sortes d'armures ces deux parties de notre corps, qui sont sans doute les principales. Mais aux femmes, outre la poitrine qui leur sert de défense, elle a ajouté deux mamelles, qui sont deux fontaines de lait pour la nourriture des enfans qu'elles mettent au monde : elles ont été faites doubles, afin que si elles accouchoient de deux à la fois, elles pussent aussi les nourrir tous deux à la fois : quoique depuis peu de jours une femme mariée ait accouché dans cette ville de Lisbonne de trois enfans, deux mâles et une femelle, qui ont tous trois vécu. Mais ce qui est certainement digne d'une très-grande admiration, c'est que le même sang qui servoit à la nourriture de l'enfant dans le ventre de la mère, accourt incontinent, comme s'il étoit pourvu de quelque connoissance, à ces deux mamelles, non plus sang, mais lait, et aliment très-agréable, cuit et digéré dans le sein de la mère, et proportionné à la délicatesse de l'estomac du nouveau né, qui commence à prendre la nourriture par la bouche, au lieu qu'il la recevoit auparavant par le nombril. Or, la même Providence

qui a mis ces deux fontaines de lait au sein des femmes, les a multipliées aux animaux qui font des productions plus nombreuses, comme les chiens, les chas, les lapins et autres semblables, dont les petits à mesure qu'ils sont nés, et avant même que d'ouvrir les yeux, sans autre guide que celui de leur Créateur, vont s'attacher à ces sources de lait pour en tirer leur nourriture. Mais il faut remarquer qu'au ventre qui est situé sous les mamelles il n'y a pas la même garniture d'os qu'aux autres parties du corps, d'autant que les boyaux qui occupent cet espace, étant composés d'une chair délicate et maniable, si les os qui sont durs les eussent touchés, ils en eussent sans doute souffert du dommage.

Que dirai-je après ceci, des mains, ministres de la raison et de la sagesse? Notre souverain Créateur les a faites un peu concaves pour embrasser et retenir tout ce qu'elles voudroient : il les a allongées en doigts, dont la structure est si merveilleuse, que vous ne sauriez déterminer ce qu'il y a en eux de plus à estimer, ou l'utilité ou la beauté; car leur nombre est parfait, leur ordre très-proportionné dans son inégalité, et très-agréable : leur flexibilité et la forme ronde des ongles durs et fermes ne contribuent pas moins à la beauté qu'à la sûreté des doigts, dont la chair tendre pourroit être offensée par le service qu'ils nous rendent. Mais entre tous les autres, le pouce nous en rend de si considérables, que nous ne saurions assez en admirer l'utilité; car, bien que séparé des autres doigts, il ne laisse pas néanmoins de les assembler

et unir, leur donnant les forces et le moyen de retenir les choses qu'ils ont embrassées, comme leur maître et leur gouverneur.

Descendant plus bas que les mains, nous ne pouvons laisser sous silence la remarque qui a été faite par Théodoret, de la providence du Créateur, qui a voulu prendre soin de nous fournir deux coussins naturels pour nous asseoir, et mettre le reste du corps en repos sans aucune peine. Si cela nous manquoit, l'incommodité de l'homme ne seroit pas petite, d'être obligé de demeurer assis sur des os durs et décharnés : l'usage de ces deux coussins n'est pas moins utile pour ceux qui vont à cheval, qu'il contribue à la grâce du corps étant assis sur la selle ; car nous devons remarquer que dans toutes les parties de notre corps le Créateur a conjoint l'utilité avec la beauté, comme nous avons dit ci-devant. Cela même peut s'observer en la structure de nos pieds, qui viennent à aboutir en des doigts armés d'ongles, sur lesquels les hommes se tiennent debout, quand il est besoin, se guident en haut, même sur une lance, et quelquefois voltigent sur une corde.

CHAPITRE XXXIII.

De la partie affective de l'âme sensitive, c'est-à-dire des passions et affections qui résident en notre cœur.

Ayant parlé des sens intérieurs et extérieurs qui sont propres et dépendans de l'âme sensitive, et qui servent pour connoître les choses profitables ou nuisibles à l'animal, il nous faut ensuite parler de la partie affective, qui appartient à cette même âme sensitive, et dans laquelle résident les affections et passions naturelles, qui nous portent à appeler les choses utiles, et à fuir les dommageables; ce qui n'est pas moins nécessaire à la conservation de notre vie et de tout autre animal. Entre ces affections et passions, il y en a deux principales qui sont comme les racines et le fondement de toutes les autres; savoir, l'amour et la haine : l'amour est l'appétit du bien particulier qui nous apporte de l'utilité, et la haine l'aversion de ce qui nous peut nuire, afin que l'animal recherche le bien convenable à sa conservation, et qu'il fuie le mal qui le pourroit détruire. Sans ces deux affections, l'animal demeureroit ou comme un oiseau sans ailes, ou comme une galère sans rames, et ne seroit pas capable ni de rechercher ce qui lui seroit utile, ni de fuir ce qui lui seroit contraire : c'est pourquoi les philosophes stoïciens (selon que rapporte Sénèque)

les ont fort à propos nommées des tuteurs que la divine providence nous avoit donnés, d'autant que comme un vrai tuteur qui a la charge d'un pupille, lui procure tout le bien qu'il lui est possible, et détourne le mal avec autant de soin, autant en font ces deux affections, lorsqu'elles sont bien conduites.

Mais il faut remarquer que de ces deux affections il en naît plusieurs autres; car le bien que nous désirons lorsqu'il est absent, nous cause le désir, et lorsqu'il est présent, la joie: ainsi le mal que nous avons en horreur étant absent, cause la fuite, c'est-à-dire, le désir de l'éviter, et par sa présence la tristesse. Or ces six passions, qui sont amour, haine, désir, fuite, joie et tristesse, sont appelées par les philosophes la partie concupiscible de notre âme, parce que son office est de désirer avec ardeur ces biens sensibles.

S'il arrive aussi que le bien à quoi nous sommes affectionnés soit difficile à acquérir, le désir d'y atteindre nous cause l'espérance, d'autant que les hommes sont fort enclins à espérer ce qu'ils désirent; que si au contraire les difficultés sont telles, qu'elles surmontent notre espérance, il naît aussitôt un autre effet contraire, qui est le désespoir : d'autres fois si notre désir est violent, il fait naître en notre cœur une autre passion, qui est la hardiesse, pour surmonter toutes les difficultés qui nous éloignent du bien que nous désirons. Telle fut la hardiesse de ces braves soldats de David, qui passèrent au travers du camp des ennemis pour lui aller chercher l'eau qu'il désiroit. Mais si les difficultés sont telles qu'il n'y ait pas moyen

d'entreprendre de les vaincre, il se forme une autre passion contraire, qui est la crainte. Celle-ci n'est pas peu utile à la conservation de l'animal; car elle l'empêche d'entreprendre ce qu'il ne sauroit exécuter; de sorte qu'il cherche son remède ou en se cachant ou en fuyant. Si après tout ceci quelqu'un s'oppose absolument à ce que nous désirons avec ardeur, la colère s'enflamme, qui est aussi nommée la vengeresse des empêchemens qui font obstacle à notre concupiscence; de sorte qu'elle est l'épée qui défend cette passion comme sa sœur. Ces cinq affections ou passions naturelles sont encore nécessaires pour la conservation de notre vie; parce que si notre âme n'avoit que le seul appétit des choses qui conviennent à sa conservation, sans être secondée du courage et de la colère pour surmonter les difficultés dont elles sont souvent accompagnées, elle n'y parviendroit jamais, et manqueroit par conséquent des choses nécessaires à sa vie. C'est pourquoi ce sage et divin gouverneur (qui ne manque jamais) nous a pourvus de ces cinq passions : espérance, désespoir, hardiesse, crainte et colère, lesquelles chacune en sa manière servent ou pour vaincre les difficultés si elles sont capables d'être vaincues, ou pour craindre le péril et la peine, et désespérer entièrement de la victoire si elles ne se peuvent surmonter.

Mais il n'est pas raisonnable de passer outre, sans tirer profit de cet exemple, pour un précepte très-important à la vie spirituelle : je dis donc que ceux qui n'ont que de bons désirs doivent juger que cela ne

suffit pas pour parvenir aux vertus auxquelles ils aspirent. Il faut que ces désirs soient accompagnés d'une grande force pour surmonter les difficultés qui s'opposent d'ordinaire à l'exécution des bons desseins; car personne n'ignore que les vertus ne soient environnées de difficultés, puisque là où il n'y a point de difficulté, il n'y a point aussi de vertu : c'est pourquoi lorsque le désir de la vertu n'est pas secondé de ce courage qui le doit accompagner, les meilleurs desseins demeurent stériles, et ne sauroient produire aucun fruit. Aussi dit-on que l'enfer est tout rempli de bons désirs, et le paradis de bonnes œuvres; il est vrai que lorsque les désirs sont violens, ils attirent avec eux la force et le courage.

§ 1.

Mais pour revenir à mon discours, il faut ici remarquer que ces affections ne servent pas seulement à la conservation de la vie et de l'espèce des hommes; mais qu'elles nous aident aussi beaucoup à l'exercice de quelques vertus; car on dit que la colère excite la justice vindicative, qui est celle qui punit les crimes, d'autant que par la colère et par l'indignation que les juges conçoivent contre les mauvaises actions, ils sont poussés à les punir, encore que la maxime d'Aristote ne laisse pas d'être véritable, que la colère est bonne pour le soldat, non pas pour le capitaine. Il se forme encore deux affections du désir des choses que nous estimons bonnes, lesquelles affections étant bien conduites, nous servent pour acquérir quelques vertus,

et avoir en horreur les vices, qui sont l'amour de l'honneur, et l'aversion et honte du vice, d'autant que ce sage auteur et gouverneur du monde voyant combien les hommes politiques devoient être amateurs de l'honneur, et désirant qu'ils ne le fussent pas moins de la vertu, a mis l'honneur dans la vertu même, afin que pour l'amour de l'un ils s'attachassent à l'autre, puisque sans la vertu il ne peut y avoir de véritable honneur. Et ceci a été comme sucrer ou dorer la vertu, et lui donner quelque attrait pour en rendre les hommes plus amoureux, puisque nous ne saurions appeler une véritable vertu celle qui n'auroit que le seul honneur pour cause et pour principe. C'étoit de ce même principe que procédoient les vertus héroïques des Romains qui ont fait de si grandes et de si belles actions pour le seul respect de l'honneur; c'étoit pour ce même respect que Scipion et quelques autres capitaines des mêmes Romains ont renvoyé les belles dames qui leur étoient présentées, à leurs pères ou à leurs maris, en leur rendant de l'honneur et du respect, bien loin de leur faire quelque outrage ou quelque violence.

Tout ainsi que l'amour de l'honneur fait que nos cœurs sont affectionnés à la vertu, aussi la honte qui est une autre passion, sœur germaine de celle-ci, la retire des vices, à cause du déshonneur qui s'ensuivroit : c'est cette honnête honte que notre même divin et très-sage gouverneur, amateur de toute pureté, a expressément gravée dans le cœur des femmes, et beaucoup plus avant dans celles de la plus

haute naissance, pour leur servir comme d'un mur pour la conservation de leur chasteté ; car il étoit très-à-propos que cette sagesse infinie apportât plus de soin à ce qui importoit le plus, et qui étoit le plus ardemment désiré de la plupart des hommes. C'est pourquoi outre le sceau virginal, elle a voulu encore leur imprimer cette honte et cette pudeur naturelle (qui est comme le frein de ce vice), laquelle n'a pas même été retirée aux femmes peu honnêtes ; ce qui a donné sujet à Ovide de faire dire à une de celles-là, écrivant à un amant qui lui étoit très-cher, qu'elle avoit trois fois eu dessein de lui parler, et qu'autant de fois elle étoit demeurée muette, sa langue s'étant attachée à sa bouche. Mais Virgile, ce prince des poëtes, dépeint la reine Didon avec tant de pudeur et de honte, que dans le dessein qu'elle eut de se marier avec Enée après la mort de son premier mari, il lui fait dire ces paroles : Que la terre s'ouvre plutôt sous moi jusqu'aux abîmes, que le Père éternel d'un coup de foudre m'envoie plutôt à la nuit obscure des enfers, que non pas qu'on me voie violer les lois de la pudeur et de la honte. Pour confirmer encore davantage cette vérité, je veux ajouter ici une chose notable rapportée dans Plutarque. Il dit que dans une certaine ville de Grèce, une humeur mélancolique si étrange régna sur l'esprit des femmes, qu'il s'en tuoit chaque jour un grand nombre sans que l'on pût trouver du remède pour la guérison d'un si grand mal. A la fin, un homme plus expérimenté que les autres, reconnoissant cette inclination naturelle à la pudeur,

que le Créateur a imprimée dans les cœurs des femmes, fit publier un édit par lequel il étoit ordonné que toutes celles qui se tueroient elles-mêmes, seroient enterrées publiquement toutes nues, après avoir été exposées aux yeux des habitans. Cette pudeur naturelle et la crainte de cette peine honteuse fit tel effet sur l'esprit de ces femmes, que ce qui n'avoit pu être réprimé ni par les autres peines, ni par les remèdes, le fut enfin par cette affection naturelle de la honte, qui fit cesser ce mal.

Mais il faut aussi remarquer qu'encore que quelques-unes de ces affections et passions naturelles que nous venons de nommer, portent le titre de vertus ou de vices, elles ne sont ni l'un ni l'autre, mais seulement passions naturelles qui sont indifférentes au bien ou au mal, selon l'usage que nous en faisons bon ou mauvais; parce que lorsque les passions qui résident dans la partie inférieure de notre âme suivent les conseils de la partie supérieure (où est l'entendement et la volonté), embrassant ce que la raison leur propose; alors nous en faisons un bon usage, c'est-à-dire, nous les employons à ce pourquoi elles nous ont été données. Aristote dit que ce mouvement de l'âme est semblable au mouvement des cieux inférieurs, lesquels suivent le mouvement du ciel supérieur, qu'on appelle le premier mobile, qui se meut de l'orient à l'occident, faisant son tour en un jour naturel. Car, tout ainsi que c'est une chose convenable, que les cieux inférieurs suivent le mouvement du ciel supérieur, il est convenable aussi que ces passions de la partie inférieure

de notre âme suivent l'ordre et le mouvement de sa partie supérieure.

Mais quand elles prennent une autre route, c'est-à-dire, lorsque s'éloignant de la raison, elles se meuvent par l'imagination ou par l'appréhension des choses sensuelles, qui est un guide aveugle et fort mal assuré, alors elles se détournent du droit chemin pour suivre ce conducteur aveugle et téméraire; et ce mouvement est comparé par le même philosophe, au mouvement contraire des planètes, lesquelles se meuvent de l'occident à l'orient; et par là il nous enseigne qu'il n'est jamais à propos que les inférieurs se détournent des sentimens de leurs supérieurs.

§ 2.

Pour mieux entendre cet ordre de la monarchie spirituelle, nous devons présupposer que dans le royaume de notre âme la volonté y est comme un roi, lequel commande à tous les membres et à toutes les facultés qui sont en l'homme, et que l'entendement, lorsqu'il n'est point dépravé, est son fidèle conseiller qui lui représente la dignité et l'excellence des choses spirituelles, afin qu'il s'y attache, et la turpitude des vices, afin qu'il les ait en horreur. Il a aussi ses officiers et ses serviteurs qui sont tous les membres du corps, lesquels se meuvent suivant l'empire de la volonté, sans contradiction ni répugnance, et obéissent à tous ses commandemens : dans ce royaume, il y a (comme dans tous les autres), des flatteurs qui donnent au roi de très-pernicieux conseils; et ceux-ci sont

les passions dont nous avons parlé, lesquelles s'attachant aux biens sensuels et délectables, conseillent au roi de s'y attacher aussi, encore que l'entendement y résiste et lui représente que les biens et les plaisirs de ce genre sont dangereux et pernicieux, lorsqu'ils sont contraires à la raison; mais lorsque les passions et les appétits sont véhémens, ils aveuglent la raison, ils dépravent la volonté, et l'entraînent malgré elle. Nous avons un exemple de ceci dans les hydropiques, lesquels connoissant combien le boire leur est nuisible, et étant néanmoins possédés par la violence de leur appétit, laissent emporter leur volonté à son effort; de sorte que leur entendement y donne son approbation, qui ordonne qu'il le faut ainsi faire; ce que les membres exécutent.

Quoique ce soit nous détourner un peu de la matière principale, je ne laisserai pas de dire que la partie de notre âme, où se découvre plus manifestement la malice du péché originel, c'est celle où résident nos appétits et nos passions. Elles étoient dans notre première création soumises et obéissantes aux lois de la raison, par le don de la justice originelle; mais ce don s'étant perdu par le péché, elles se révoltèrent aussitôt contre elle, ce qu'elles nous font bien sentir; et par là il nous est arrivé, tant de la part du diable que de celle du monde, une cruelle guerre; d'autant que notre chair avec tous ces appétits, étant naturellement encline aux mouvemens de la chair, qui sont conformes à la nature, l'ennemi y accourt aussitôt, qui enflamme les passions et les désirs; et par ce moyen les met-

tant en désordre, il fait qu'ils excèdent les limites de la raison. C'est pour cela que dans Job il est dit, parlant de cet ennemi : Que par son souffle il allume le brasier ; et ce brasier ce sont nos passions et nos appétits, lesquels excités par ce souffle, passent par-dessus toutes les bornes de la tempérance. De sorte que comme au commencement du monde il attaqua l'homme par la femme ; c'est-à-dire, la partie forte par la foible (ce que font d'ordinaire ceux qui assiégent une place) ; ce même ennemi continue à nous attaquer par cette plus foible partie de nos âmes, laquelle est naturellement encline aux choses terrestres. Il la tient aussi pour une de ses plus puissantes alliées, et des plus attachées à son parti, désirant toutes les mêmes choses que lui, qui sont ces biens sensuels et terrestres, et lui par ses suggestions et impulsions, enflamme à tel point nos désirs, que les mêmes choses, lesquelles étant désirées et poursuivies avec modération, pourroient servir à la conservation de la vie, (qui est la fin pour laquelle elles nous ont été données), étant désordonnément ambitionnées, deviennent les causes de sa ruine et de sa destruction. Car c'est de là que prend son origine l'appétit désordonné d'honneur, qui cause l'ambition du bien, qui cause l'avarice des plaisirs sensuels, d'où procède la gourmandise avec les autres déshonnêtes plaisirs. De la même source procèdent encore la haine et la colère démesurées contre ceux qui s'opposent à l'acquisition de cette sorte de biens ; l'envie aussi contre ceux que nous voyons en possession des choses que nous avons

désirées. Et enfin tous les autres vices procèdent de ces mêmes racines, allumées et soufflées par le diable.

C'est pourquoi, tout ainsi que les défenseurs d'une place assiégée font tous leurs efforts du côté le plus foible, par où les ennemis veulent entrer; de même le vrai serviteur de Dieu doit croire que la vie chrétienne étant une guerre continuelle, et, comme il est écrit au livre de Job, une perpétuelle milice et tentation sur la terre, qui dure presque toute la vie, sa profession principale doit être celle d'un vrai soldat, qui doit faire tous ses efforts pour résister dans cette partie plus foible des passions et des appétits, afin qu'il ne succombe point; car c'est là où est le plus grand péril.

Il faut remarquer encore à la fin de ce chapitre, que comme les sens extérieurs et intérieurs qui servent à connoître les choses résident en la tête, les uns dedans, les autres dehors, ainsi que nous avons fait voir; aussi ces affections dont nous venons de parler, qui sont destinées pour fuir ou pour désirer les mêmes choses, ont leur siége naturel dans le cœur; de sorte que ces deux principaux offices de l'âme sensitive, dont l'un sert pour la connoissance et l'autre pour l'appétit des choses, ont été tellement disposés par ce souverain ouvrier, qu'il les a établis dans les deux membres les plus importans du corps humain, qui sont la tête et le cœur; car c'est en ce dernier que résident les onze affections ou passions naturelles que nous avons décrites. Nous en faisons chaque jour l'expérience, sentant manifestement que le sang du cœur s'échauffe

par la colère, qu'il se refroidit par la tristesse, et se dilate par la joie; et ces deux dernières affections peuvent croître à tel point, et mettre tellement le cœur hors de son assiette, que la mort s'en ensuive; ce qu'on a vu arriver souvent. Et ceci suffira pour ce que nous avions à dire touchant les facultés de l'âme sensitive, qui est commune à l'homme avec tous les autres animaux.

CHAPITRE XXXIV.

De l'âme intellectuelle et de ses fonctions.

Nous avons jusqu'ici traité seulement des deux plus basses facultés de notre âme, qui sont celles qu'on appelle l'âme végétative, par laquelle nos corps sont nourris et entretenus; et la sensitive, qui est celle d'où procèdent les cinq sens extérieurs de notre corps, et les quatre intérieurs de notre âme. Il faut venir à la plus haute partie de cette âme, qui est celle qu'on appelle intellectuelle, laquelle est une substance toute spirituelle comme les anges; aussi n'est-elle fixée en aucun organe corporel, comme sont tous les autres sens, tant intérieurs qu'extérieurs.

Pour parler de cette âme et de la diversité et multitude de ses fonctions et facultés, il faut nous remettre en mémoire ce que nous avons dit ci-dessus, lorsque nous avons traité de la vertu et de la subtilité des esprits animaux. En cet endroit-là, procédant par le discours,

soit des élémens, soit de toutes les autres choses qui en sont composées, nous avons enfin conclu, que plus les choses s'éloignent de la pesanteur et de la matière de la terre, et plus elles se subtilisent et s'approchent de la condition des choses spirituelles, plus elles sont parfaites et plus elles ont de vertu et d'efficace pour opérer. Suivant ceci, comme notre âme surpasse infiniment toutes les choses terrestres, étant une substance spirituelle, il s'ensuit qu'elle est plus parfaite et qu'elle a plus de pouvoir et d'efficace pour faire ses opérations.

Et pour commencer à traiter de la dignité et des fonctions de cette âme intellectuelle, nous disons en premier lieu, que c'est elle qui fait la différence qu'il y a entre nous et les brutes, et qui nous fait semblables à Dieu et à ses anges; lui-même l'a témoigné, lorsque dans le commencement de la création, il a dit: *Faisons l'homme à notre image et ressemblance:* or, cette ressemblance n'est attribuée à l'homme qu'à raison de cette âme intellectuelle.

En ceci il faut premièrement remarquer avec combien d'autorité le Créateur voulut mettre la main à la création de l'homme; car dans celle de toutes les autres choses il ne faisoit que dire : que ceci soit fait, et aussitôt il étoit fait; de sorte qu'il n'eut qu'à dire : que la lumière soit faite, et aussitôt elle fut faite; que des luminaires soient faits dans le ciel, et aussitôt le soleil donna sa lumière; la lune en fit de même et toutes les étoiles. Mais lorsqu'il voulut faire l'homme, il changea de parole, et dit : *Faisons, etc.* Or ces pa-

roles n'expriment pas une seule personne divine, mais toute la très-sainte Trinité, qui s'occupa à la composition de cette noble créature. Nous découvrons bien en ceci une autre plus auguste marque de cette noblesse, lorsqu'il est dit : *à notre image et ressemblance.* Car il n'appartient qu'à l'homme seul et à l'ange d'être images de Dieu. Toutes les autres créatures, soit le soleil, la lune, les étoiles et tout le reste, ne s'appellent pas images, mais seulement des vestiges ou des crayons de Dieu, pour le peu de rapport qu'elles ont à sa grandeur. Mais pour faire voir combien l'homme et l'ange sont au-dessus de toutes ces créatures, quoique très-hautes et très-relevées, ils sont appelés images de Dieu. Ceci se confirme bien encore par une autre circonstance, qui arriva en la composition de l'homme ; ce fut lorsque Dieu ayant formé son corps de la boue de la terre, il voulut aussi créer l'âme. L'Ecriture dit, Que Dieu souffla en lui l'*Esprit de vie.* Or d'autant que le souffle procède de la partie la plus intérieure de celui qui le pousse, il nous a voulu faire en ceci comprendre que l'âme est une chose divine, comme une chose qui est sortie du sein de la divinité : non que par là nous disions que c'est une partie de cette substance divine (comme quelques hérétiques ont dit) ; mais parce qu'elle participe en plusieurs choses de la condition et des propriétés de Dieu, ainsi que nous verrons bientôt.

Mais il faut bien remarquer ici, que l'une des choses créées, dans laquelle les sages voient avec plus d'admiration éclater la puissance de la divinité, c'est la

vertu qu'elle a mise dans nos âmes. Car encore que la même puissance paroisse bien hautement dans les anges, ce sont néanmoins des substances purement simples et spirituelles; au lieu que notre âme est bien en une partie aussi substance spirituelle, comme les anges; mais dans l'autre, elle est la forme de ce corps matériel, qu'elle soutient et qu'elle fait vivre, comme fait l'âme de quelque brute que ce soit; de sorte qu'à cause de la grande distance qu'il y a des choses qui sont purement matérielles aux spirituelles, et de la grande disproportion qu'il y a des unes aux autres, pour les joindre ensemble, on tient pour une des plus grandes merveilles de Dieu, d'avoir donné une telle faculté à notre âme, que de pouvoir d'une part comprendre les choses divines comme ange, et de l'autre d'engendrer comme un cheval, d'autant que c'est elle qui donne faculté pour cette génération; de sorte que ceci est la même chose que si Dieu avoit fait une créature, qui fût tout ensemble cheval et ange, puisqu'il est vrai que notre âme possède en soi la faculté et la puissance de ces deux créatures si différentes. Et c'est pour cela que saint Augustin a pu dire avec beaucoup de raison, qu'entre toutes les plus grandes merveilles que Dieu a faites pour l'homme, la plus grande a été l'homme même, ainsi que nous avons dit ci-dessus.

CHAPITRE XXXV.

Par combien de raisons il est dit que l'homme est fait à l'image et ressemblance de Dieu.

Il est maintenant à propos d'examiner par combien de raisons il a été dit que l'homme est fait à l'image et ressemblance de Dieu, parce que cela étant bien entendu, il connoîtra la hauteur de sa dignité, et aura honte sans doute d'obscurcir et enlaidir la beauté de cette divine image, en se souillant dans l'ordure des choses charnelles. Il verra aussi par là combien il est redevable au Créateur de lui avoir donné un bien si précieux. Il est donc premièrement dit, que l'homme est l'image de Dieu, parce qu'il a son libre arbitre, comme Dieu et ses anges, n'y ayant aucune des autres créatures qui possède cette liberté; car elles sont toutes des agens naturels, qui ne peuvent s'empêcher de faire ce qui est de leurs facultés. Ainsi le feu ne sauroit s'empêcher de brûler, ni le soleil d'éclairer, etc. Mais l'homme est maître de toutes ses actions; de sorte qu'il peut faire, et ne faire pas ce qu'il lui plaît; et en cela il paroît que l'homme seul dans le monde est maître, et que toutes les autres créatures sont servantes et esclaves, étant lui seul maître de ses actions, ce que les autres ne sont pas.

Mais ce n'est pas la seule liberté de la volonté, c'est aussi la faculté de l'entendement qui met de la différence

rence entre nous et les bêtes, et qui nous rend semblables à Dieu, lequel est aussi une substance intellectuelle, quoiqu'en un degré beaucoup plus éminent. Cette ressemblance d'entendement se voit en la ressemblance des effets qui en procèdent : ce qui a donné sujet de dire, que l'art imite autant qu'il peut la nature, qui est, comme qui diroit en termes plus clairs, que l'homme imite Dieu en la manière d'opérer; de sorte que tout ainsi que l'auteur de la nature dispose en toutes ses œuvres, et proportionne toujours les moyens à la fin où il veut arriver (comme les dents pour rompre et moudre la viande, les mains pour faire, et les pieds pour marcher); ainsi l'art observe la même proportion en toutes ses œuvres, ce que nous pouvons remarquer en la robe qu'il coupe pour nous vêtir, aux chausses et aux souliers qu'il taille pour nous chausser, aux maisons qu'il construit pour nous loger, et aux vaisseaux qu'il bâtit pour naviguer : en quoi nous voyons combien chaque chose est proportionnée pour sa fin.

Il faut aussi remarquer, que comme l'auteur de la nature prend soin dans toutes ses œuvres d'assembler toujours et d'unir l'utilité avec la beauté, (ce que nous voyons qu'il a fort bien observé dans les visages des hommes; c'est-à-dire, dans la situation de toutes les parties qui le composent, lesquelles ne pouvoient être mieux disposées, ni pour la beauté, ni pour l'exécution des fonctions que chacune d'elles exerce, puisque le moindre changement seroit capable d'empêcher l'un et l'autre); aussi l'art en fait de même autant qu'il

peut, tâchant de faire que toutes les choses artificielles soient non-seulement utiles, mais belles aussi et agréables. Nous voyons cela dans tous les meubles des riches et grands seigneurs, lesquels veulent que toutes les choses destinées à leur service soient faites de telle sorte, qu'elles servent non-seulement à la nécessité, mais aussi à l'ornement et à la beauté.

Disons encore que, comme les ouvrages de la nature sont presque infinis, ceux de l'art le sont aussi en leur manière. Cela se pourra facilement remarquer par ceux qui se promèneront à Paris, à Lisbonne ou à Venise, d'autant que dans toutes les rues de ces grandes villes ils ne verront presque que des boutiques d'une infinité d'artisans, remplies de différens ouvrages; que s'ils vont du côté de leurs ports, ils verront le trafic de la mer, et une très-grande diversité de navires, grands et petits, avec leurs équipages parfaitement bien faits pour l'usage de la navigation. S'ils entrent de là dans les magasins des munitions et des armes, ils y verront une telle diversité d'armes, les unes défensives, les autres offensives; les unes pour combattre de loin, les autres de près, qu'ils ne pourront assez admirer comment un animal raisonnable, que la nature a créé nu et désarmé pour la paix, pour la société, et pour mieux mener une vie politique entre les hommes, a pu inventer en son esprit tant de divers instrumens d'artillerie pour la destruction du genre humain. S'ils passent de là aux librairies et aux lieux où se font les leçons publiques, ils y trouveront mille sortes de différens livres traitant des arts et des

sciences naturelles et surnaturelles, que l'esprit humain a inventées. S'ils vont encore en un jour de grande fête dans quelque église cathédrale, superbement bâtie et également ornée, n'auront-ils pas de quoi contenter leurs yeux, tant par la beauté de l'édifice que par celle des ornemens? de quoi satisfaire leurs oreilles par la douceur des voix et des instrumens de musique qui y résonnent agréablement. Mais surtout s'ils se rencontrent en quelque grande foire, comme peut être celle de Saint-Germain ou de Médina del Campo, ou quelqu'autre semblable, ils y verront une si grande variété de choses artificielles, qu'il leur semblera que l'art conteste avec la nature, non-seulement en la composition et en la beauté des choses, ainsi que nous avons dit, mais aussi par le nombre et la variété; de sorte que tout ainsi que Dieu a créé ce monde rempli d'œuvres et de choses naturelles, l'art a presque fait un autre monde des choses artificielles.

« Mais il ne s'est servi pour cela que des seules mains, » que le Créateur a faites avec un merveilleux artifi- » ce, afin qu'elles tinssent lieu d'un instrument géné- » ral et très-propre pour l'usage des deux principales » parties de notre âme, qui sont la volonté et la rai- » son; car c'est par elles que la raison fait toutes les » choses que nous avons désignées et plusieurs autres » encore. Et en effet n'est-ce pas, comme dit Cicé- » ron, par leur ministère que les champs se labou- » rent? que les maisons se bâtissent? que les vêtemens » se cousent? et que tous les autres ouvrages, soit de

» fer ou de métal, se travaillent? C'est par elles que
» nous édifions les villes et les cités, les temples et les
» plus belles architectures; c'est par elles encore que
» nous sommes pourvus de fruits en abondance pour
» notre nourriture, puisque c'est par elles que nous
» couvrons les champs de semences, qui nous pro-
» duisent des fruits, les uns pour être mangés frais,
» les autres pour être gardés toute l'année. Elles-
» mêmes nous fournissent d'animaux tant terrestres
» qu'aquatiques ou volatiles, non-seulement par la
» chasse, mais aussi par l'éducation que nous en fai-
» sons en nos maisons : par elles nous domptons les
» animaux les plus farouches, et nous soulageons sur
» eux de la pesanteur des fardeaux, faisant aussi par
» leur moyen nos voyages avec plus de facilité et de
» diligence. C'est par nos mains que nous leur impo-
» sons le joug, et que nous mettons en usage le sens
» très-aigu et très-subtil des éléphans, aussi-bien que
» la sagacité des chiens, pour notre service et utilité;
» par elles encore nous tirons le fer des entrailles de
» la terre, chose très-nécessaire pour la culture des
» champs; nous découvrons les veines cachées de l'a-
» cier, de l'argent et de l'or, dont l'usage ne sert pas
» seulement aux nécessités de la vie, mais aussi à sa
» commodité et à ses ornemens. Elles nous donnent
» moyen de mettre en usage les arbres, tant les frui-
» tiers que les sauvages, partie pour notre chauffage,
» partie pour nos cuisines, et partie aussi pour nos
» bâtimens, qui nous défendent également des froi-
» dures et des chaleurs démesurées. C'est de la même

» matière que nous faisons les navires, par le moyen
» desquels nous tirons des commodités en abondance
» pour toutes les nécessités de la vie. Et le même art
» de la navigation nous rend maîtres des deux choses
» les plus violentes qui soient en la nature, la mer et
» les vents, lesquels nous faisons servir pour nous
» apporter les commodités que nous tirons des mers les
» plus éloignées. Ce sont les mains qui ont étendu notre
» empire sur tous les fruits de la terre, puisque par elles
» nous jouissons de la fertilité des champs et des mon-
» tagnes; par elles les lacs et les ruisseaux sont à nous;
» par elles nous sommes maîtres des moissons et des
» arbres; par elles nous conduisons des ruisseaux ar-
» tificiels, qui rendent fécondes les terres les plus sté-
» riles. Et enfin en nous servant de l'industrie de nos
» mains dans les ouvrages de la nature, nous avons
» fait une autre nouvelle nature. » Tout ceci est de Cicéron; et tout ceci nous fait voir la dignité de notre âme et la ressemblance qu'elle a avec son Créateur, puisqu'en sa manière d'opérer elle lui ressemble si fort. Saint Denis distingue trois choses, tant dans le Créateur qu'en ses créatures, qui sont l'être, le pouvoir et l'œuvre, entre lesquelles il y a tel ordre et telle proportion, que tel qu'est l'être, tel est le pouvoir, et tel qu'est le pouvoir, tel est aussi l'œuvre; c'est pourquoi par l'œuvre nous connoissons le pouvoir, et par le pouvoir, l'être. Or, puisque nous trouvons une si grande conformité entre les œuvres des hommes et celles de Dieu, nous pouvons par là remarquer la ressemblance et le partage qu'il y a entre les hommes et

Dieu, et reconnoître avec combien de raison il est dit, que l'homme a été créé à l'image et ressemblance de Dieu. Ce qui est en effet une dignité incomparable.

§ 1.

C'est encore une propriété singulière de Dieu d'être présent en tous lieux, soit dans le monde ou hors du monde ; et notre âme intellective passe de même, quand il lui plaît, dans tous les lieux du monde. Nous sommes, dit saint Ambroise, maintenant en Italie, et ne laissons pas de porter nos pensées dans l'orient et dans l'occident, de converser avec les Perses et les Africains. Nous traitons là avec nos correspondans, et conversons avec nos amis ; nous cheminons avec ceux qui cheminent ; nous arrivons avec les voyageurs ; nous nous joignons avec les absens, nous parlons avec ceux qui sont séparés de nous ; enfin nous ressuscitons même les morts, nous les embrassons et conversons avec eux, comme s'ils étoient vivans. Nous voyons donc par là que ce n'est pas la partie corporelle qui est en nous, qu'on dit avoir été faite à l'image de Dieu ; mais que c'est celle qui par la subtilité de sa vue voit les choses éloignées, qui passe et pénètre au delà des mers, qui perce et découvre les choses les plus cachées, et qui en un moment parcourt de la pensée et environne toutes les parties du monde ; qui s'élève jusqu'à Dieu, s'unit à Jésus-Christ ; qui descend aux enfers, monte dans le ciel et s'y promène en liberté, comme faisoit celui qui nous a dit : Notre conversation est dans les cieux.

Mais il y a encore une autre chose plus admirable, en quoi notre âme imite la vertu et la puissance de Dieu, et en laquelle sans doute elle surpasse les anges mêmes. Car encore que l'image de Dieu paroisse plus parfaitement en eux, que non pas en nous, puisqu'ils sont des substances purement spirituelles, séparées de toute matière; notre âme néanmoins semble avoir quelque avantage sur eux, en ce qu'étant substance spirituelle, comme ils sont, elle représente encore par une autre voie cette divine image, qui est par la diversité des fonctions qu'elle exerce dans les corps où elle fait sa demeure; de sorte que nous pouvons dire, que tout ce que Dieu fait dans le grand monde, notre âme le fait dans le petit, qui est l'homme. Nous voyons donc dans le grand monde combien il y a de créatures et d'œuvres de la nature. Dieu opère en toutes, les conservant en l'être qu'elles ont, et leur donnant la vertu et la faculté de faire tout ce qu'elles font, d'autant que la première concourt avec toutes les inférieures, lesquelles sans son influence ne pourroient pas agir. De même en est-il de notre âme, laquelle possède une si entière et si absolue juridiction sur le domaine de son corps, qu'il ne s'y fait pas la moindre action dont elle ne soit la cause et le principe. Cela paroît bien évidemment par la cessation de toutes nos opérations, lorsque la mort survient; de sorte que l'âme étant une substance simple et spirituelle, elle est le principe de toutes les fonctions de la vie. C'est elle qui voit par nos yeux, qui entend par nos oreilles, qui sent par nos narines, qui goûte par notre

langue, qui touche par tous nos membres; c'est elle qui cuit le manger dans l'estomac, qui le convertit en sang dans le foie, et le départ dans toutes les veines du corps. C'est elle qui nourrit les esprits vitaux au cœur et les animaux dans le cerveau, et qui distribue les uns par les artères et les autres par les nerfs, à toutes les parties du corps. Elle dépeint dans l'imagination les choses qu'elle a vues; elle se souvient d'une infinité de paroles et de choses par la mémoire; elle discourt et dispute par l'entendement, aime et haït par la volonté. Enfin il n'y a rien dans notre corps, dont elle ne soit le principe et la cause principale; de sorte que ce que les poids sont dans l'horloge, l'âme est la même chose en notre corps. Tellement que comme lorsque vous ôtez les poids, toutes les roues de l'horloge s'arrêtent; aussi l'âme étant tirée de notre corps, toutes les fonctions et tous les ministères de notre vie cessent.

C'est une des choses dont le prophète royal s'étonne le plus, lorsqu'il dit : *Votre sagesse, Seigneur, est merveilleuse, je la connois par ce que je vois en moi, et elle est si haute, que je ne la saurois comprendre* (*Ps.* 138). Sur ces paroles que Théodoret allégue à ce propos, il fait une longue exclamation, disant : « Seigneur, lorsque recueilli en moi-même et libre » de toutes les pensées et de tous les soins extérieurs, » je rentre en moi, et me mets à contempler ma pro- » pre nature, et cette faculté de l'âme raisonnable » que vous m'avez donnée; lorsque je considère les » sciences, dont vous l'avez rendue capable, et les

» arts qu'elle a inventés, dont tout le monde est rempli, et par le moyen desquels la vie est rendue plus agréable et plus commode; lorsque je m'aperçois encore de cette infinité de mots et de paroles qui y sont contenus et très-distinctement conservés, de sorte qu'ils s'y trouvent toujours prêts quand il en est besoin; lorsque je vois aussi, et que je considère comment cette âme gouverne tout le corps, et comment elle-même a commis aux yeux l'office de juger des couleurs, à la langue de connoître la différence des saveurs, et qu'elle l'a faite l'interprète de ses conceptions par le moyen de la parole; qu'elle a donné aux narines la faculté de distinguer les odeurs, et aux oreilles de recevoir les paroles qui viennent du dehors, et qu'elle-même a étendu par tout le corps le sens de l'attouchement qui lui fait sentir tantôt la douleur et tantôt le plaisir et la joie; considérant, dis-je, en moi-même toutes ces choses et une infinité d'autres semblables, et voyant comme plusieurs de ces mêmes choses qui semblent contraires entre elles-mêmes, concourent néanmoins à la composition d'un animal, avec cette admirable union des deux natures, l'une mortelle et l'autre immortelle; étonné d'un si grand miracle, et ne pouvant trouver la raison d'une chose si grande, je confesse que je demeure confus et abattu; et ne me restant qu'à exalter la victoire et la sagesse infinie du Créateur, je m'emporte en des exclamations de gloire et de louange, m'écriant avec ce saint prophète. *Votre sagesse, Seigneur, est certainement admirable; elle paroît*

» *par ce que je découvre en moi ; et elle est si haute* » *que je ne la saurois comprendre.* » Tout ce que je viens de dire, est de Théodoret ; ceci est donc une autre merveilleuse excellence de notre âme, en laquelle, comme j'ai dit, elle imite son Créateur, opérant toutes choses en son corps, ainsi que le Créateur a fait dans ce monde, qui est encore une des raisons pour laquelle il est dit, qu'elle est faite à l'image de Dieu.

§ 2.

Mais que nous veut-on signifier en disant, que non-seulement elle est faite à l'image de Dieu, mais encore à sa ressemblance ? Saint Ambroise et saint Bernard répondent qu'elle est appelée image, à raison de ce qu'elle a reçu de naturel ; et ressemblance, à cause de ce qu'elle a reçu de gratuit : cela veut dire qu'on l'appelle image, à cause des dons et des facultés naturelles qui lui ont été données, pour vivre de cette vie commune et naturelle ; mais qu'elle est ressemblance, à cause des grâces et des vertus surnarelles qu'elle a reçues en sa première création, pour vivre d'une vie surnaturelle, et capable de mériter une vie éternelle. Par là il paroît que l'image qui est le naturel ne se perd jamais, quand même l'âme seroit en enfer ; mais la ressemblance se perd par la perte de la grâce, laquelle se perd par le péché mortel. Or, ce qu'il y a de plus sensible, et de plus à regretter en cela, c'est que l'homme ne perd pas seulement cette ressemblance, mais qu'il en prend une autre

bien contraire, laquelle succède à celle-ci. Le Prophète nous a enseigné quelle elle est, lorsqu'il a dit (*Psal.* 48) : L'homme ayant été constitué par la bonté de Dieu en dignité et en honneur, n'a pas connu l'état dans lequel il avoit été mis, c'est pourquoi il a été comparé, et est devenu semblable aux brutes. Que peut-il y avoir de plus déplorable que cette grande chute, en laquelle nous voyons que l'homme qui dans la pureté de sa vie représentoit la ressemblance de Dieu, vient à changer cette divine ressemblance en celle des bêtes? En quel plus profond abîme pouvoit descendre la misère humaine? L'homme peut juger par là combien est grande la malignité du péché, puisqu'elle est la cause d'un si grand mal.

Ceci suffira pour conclure le traité de l'âme intellectuelle, aussi-bien que tout ce qui concerne les deux mondes, autant le grand que le petit, qui est l'homme. Il est temps maintenant que nous tirions du profit de tout ce que nous avons dit de l'un et de l'autre, et que nous élevions nos esprits par la connoissance des créatures à celle du Créateur.

CHAPITRE XXXVI.

De la providence particulière de Dieu sur les choses humaines.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici sert pour nous faire voir les motifs qui ont porté les philosophes à reconnoître et à confesser une première cause, un premier principe et un premier moteur et gouverneur de tout cet univers, que nous appelons Dieu; cela même nous fait connoître le soin et la providence de ce Seigneur souverain pour toutes les choses qu'il a créées; lorsque nous venons à considérer les aptitudes et les facultés qu'il a données à tous les animaux pour leur conservation, c'est-à-dire, pour se maintenir et se défendre de leurs ennemis, pour se guérir de leurs maladies, et pour élever et nourrir leurs petits. Aucun des plus graves et des plus judicieux de ces philosophes n'a jamais mis en doute cette vérité. Mais comme quelquefois il se rencontre des corps monstrueux, qui ont, ou trop, ou trop peu des membres ordinaires, il y a aussi beaucoup plus grand nombre d'esprits monstrueux, qui avancent des choses non-seulement contraires à la raison, mais encore contraires au commun sentiment de tout le genre humain. Tels ont été ceux qui reconnoissant et avouant la providence de Dieu sur les brutes, pour les raisons que nous avons ci-dessus rapportées, ont bien eu la témérité de dire

qu'elle ne s'étendoit pas sur les hommes ; portés à cela par la confusion et par le désordre qu'il leur sembloit voir dans les choses humaines ; sans considérer que comme les brutes ne sont capables ni de vertu ni de vices, il n'y a point aussi de cause pour laquelle le Créateur change l'ordre ordinaire de la providence qu'il exerce sur elles ; au lieu que l'homme étant capable de l'un et de l'autre, il reçoit aussi de Dieu le traitement que ses œuvres méritent, les bons recevant la récompense, et les méchans la punition, dont les uns et les autres sont dignes. Sénèque si excellent en la philosophie morale, avoit bien compris ce secret de la providence ; aussi nous a-t-il expliqué en peu de paroles, une grande partie de ce que nous enseigne en cela notre religion ; lorsqu'il a dit, parlant de Dieu, « qu'il » nous traite comme nous le traitons, » c'est-à-dire, que ceux qui l'honorent et le révèrent comme leur vrai Seigneur et Père, sont traités de lui comme ses véritables enfans et ses fidèles serviteurs. Que pourroit dire de mieux un philosophe chrétien ? et combien d'excellentes leçons sont comprises en ces deux mots ! Mais il faut ici prendre garde, que quand il est dit que Dieu fait du bien aux bons, et qu'il châtie les méchans, nous n'entendons pas ici sous le mot de biens, les biens temporels, et périssables, lesquels n'ont pas été appelés biens même par les philosophes païens ; ni pour mal la privation de cette sorte de bien, cette privation ne pouvant être appelée mal, puisque tous les serviteurs de Dieu l'ont recherchée, et l'ont embrassée. Ainsi la providence que Dieu exerce sur les bru-

tes, est toujours d'une même manière, mais celle par laquelle il gouverne les hommes, se change selon la diversité de leurs œuvres. Il est vrai que ces philosophes impies ont soulevé contr'eux les autres philosophes, et particulièrement les stoïciens, qui faisoient une profession toute particulière de la vertu; soutenant par des raisons très-graves et très-pertinentes, que notre souverain Seigneur étend sa providence généralement sur toutes les choses humaines; et nous allons en toucher ici quelques-unes.

Car qui est-ce qui ne s'offensera pas d'entendre dire que Dieu prend soin des brutes, et qu'il n'en prend pas des hommes? vu même que nous avons montré, non-seulement que les brutes, mais encore toutes les choses qui sont en ce bas monde, ont été créées pour le service des hommes. Qui est-ce qui oseroit dire qu'un père auroit soin des valets et des esclaves de son fils, et qu'il n'en auroit pas de son propre fils? S'il est du devoir de la prudence et de la bonne conduite d'avoir plus de soin des choses plus considérables que de celles qui le sont moins, et l'homme étant sans comparaison plus excellent que tous les animaux brutes, puisqu'il est fait à l'image et ressemblance de Dieu, quel homme raisonnable pourra concevoir qu'il étende sa providence sur des choses si basses que les brutes, et qu'il ait tant de mépris pour des créatures aussi relevées que les hommes, lesquels il a daigné appeler ses enfans, à cause de la ressemblance et du rapport qu'ils ont à sa divinité? Disons encore que s'il prend soin des brutes, qui ne sont capables ni de reconnoître ses

bienfaits, ni de lui en rendre grâces; combien à plus forte raison en aura-t-il des hommes, qui le reconnoissent, qui l'adorent et le louent pour les biens qu'ils reçoivent de sa libéralité!

Nous voyons tous que l'amour est la cause véritable du soin que les créatures prennent des choses qui leur appartiennent, et que d'autant plus que cet amour est grand, d'autant est plus grand le soin qu'elles en ont; comme nous pouvons remarquer par l'attache et le soin que les brutes apportent à l'éducation de leurs petits qu'elles aiment. Or, s'il est vrai que Dieu a plus d'amour pour l'homme que pour les bêtes, ce qui paroît assez par les signalés avantages qu'il lui a donnés sur elles, et par cette nature excellente qui les surpasse de tant de degrés, sera-t-il bien possible qu'ayant soin de ce qu'il aime le moins, il n'en ait pas de ce qu'il aime le plus? L'expérience nous fait voir que si un homme a planté, ou enté un arbrisseau, il se plait à le voir croître, et à le voir chargé de fruits; comme au contraire il a de la douleur s'il le voit dessécher; et que pour éviter cela, il prend soin de le cultiver et de l'arroser: que si un homme prend ce soin d'un arbrisseau qu'il a planté, combien plus grand sera celui que Dieu prendra de l'homme qu'il a formé!

Mais ce n'est pas le seul amour qui cause ces soins et cette providence, la bonté n'y contribue pas moins. Ainsi nous voyons que les hommes d'excellente et singulière bonté, s'affectionnent infiniment au bien commun, et qu'ils le procurent, et le désirent même à leurs propres dépens. Si donc c'est là le propre de

l'excellente bonté, combien le sera-t-il davantage de cette bonté souveraine et infinie, d'avoir soin de l'homme, vu même qu'il est certain que l'homme étant bien réglé en sa conduite, tout ce monde destiné à sa conduite est bien réglé, comme au contraire lorsqu'il est déréglé, le monde l'est aussi, puisqu'il sert celui qui ne sert pas leur commun maître.

Que s'il est vrai encore que toutes les perfections des créatures (que nous appelons absolument perfections) se trouvent en Dieu d'une manière très-éminente, et si ce soin du bien commun est une de ces perfections, qui osera nier qu'elle ne soit pas en Dieu, étant comme il est, un abîme de toutes les perfections, et l'auteur de tout ce qu'il y en a?

Nous voyons aussi que toutes les causes ont un soin particulier de leurs effets : les pères pour cette raison en ont de leurs enfans, les rois de leurs sujets, et les pères de famille de leurs serviteurs. Quel sera à proportion celui de ce Roi des rois, de ce Père des pères et de cette cause des causes, du plus noble effet qu'il ait produit en ce monde inférieur, qui est l'homme?

En second lieu, si Dieu n'a pas de soin des choses du monde, c'est parce qu'il ne peut pas, ou qu'il ne veut pas, ou qu'il ne sait pas ce qui se passe en ce monde; si l'on dit qu'il ne le sait pas, c'est lui ôter la sagesse; si l'on dit qu'il le sait, et qu'il ne veut pas, c'est lui ôter la bonté, la justice, la charité, la miséricorde et enfin toutes ses perfections, ce qui est un horrible blasphème; mais de dire qu'il ne le peut pas, c'est aussi lui ôter sa puissance qui est infinie : et en effet

effet quelle apparence y a-t-il, que celui qui a pu créer ce monde si grand, si beau, si bien réglé, si constant en la diversité de ses saisons, et dans le mouvement de ses cieux; rempli d'ailleurs de tant de choses nécessaires à l'usage de la vie humaine, ne puisse pas gouverner ce qu'il a fait? Et si lui-même par sa propre volonté a voulu créer ce monde, non pour aucune nécessité qu'il en eût, ni par aucune force ou obligation qui l'y engageât, mais par sa seule bonté, qui lui inspira la volonté de donner l'être à des choses qui n'en avoient point, pourquoi ne voudra-t-il point conserver ce qu'il a bien voulu créer?

Je veux encore joindre à ceci une considération très-digne d'être remarquée, et dont nous faisons chaque jour l'expérience. Il est certain que généralement tous les hommes de quelque nation du monde qu'ils soient, se voyant en quelque grand péril, tout soudain, et sans aucun discours de raison, mais par un seul instinct de nature, lèvent les yeux et les mains au ciel, qui est principalement destiné pour la demeure de ce grand maître de l'univers, comme s'ils lui demandoient secours. Or, il est certain que cette inclination a été gravée par le Créateur dans la nature de l'homme, où elle ne doit ni ne peut être oisive, ni inutile; selon cet axiome si commun des philosophes, que Dieu et la nature ne font rien en vain, il s'ensuit donc qu'il prend soin des choses humaines, puisqu'il a créé cette inclination naturelle dans le cœur humain. Nous ne tirons pas une preuve moins certaine de cette vérité, du consentement universel de toutes les nations, pour bar-

bares qu'elles soient, à rendre quelque culte à la divinité, bien que celle à laquelle ils s'adressent, soit fausse; car il faut croire qu'ils n'honorent pas en vain cette divinité, mais parce qu'ils en attendent quelque faveur; étant certain que s'ils n'en espéroient rien, ils ne l'honoreroient pas, et ne se mettroient pas en peine de lui bâtir des temples, ni de lui faire des sacrifices: et cela est une tacite confession de la providence divine, c'est-à-dire, que Dieu protége ceux qui l'honorent et qui le révèrent. Puisque ceci est commun et généralement pratiqué parmi toutes les nations du monde, il s'ensuit que cette connoissance et cette affection est née avec l'homme même, et qu'elle a été imprimée dans son cœur par l'auteur même de la nature; et tout ainsi qu'il a inséré dans le cœur des enfans une inclination naturelle à chérir et à honorer leurs pères, il en a aussi imprimé une autre dans le cœur de tous les hommes pour honorér Dieu, lequel d'une manière infiniment plus excellente est père universel de tous les hommes. Ceci est bien si clair, par la lumière de la nature, qu'Aristote n'a pas fait difficulté de dire, qu'on ne devoit pas mettre en dispute si la neige étoit blanche, ni si les pères ou les dieux devoient être honorés; mais qu'il falloit donner des yeux à ceux qui nioient la blancheur de la neige, et du fouet à ceux qui se défendoient de rendre respect aux dieux et aux parens.

Par ces raisons, et quelques autres semblables, les plus grands et les plus éclairés philosophes de l'antiquité, comme Platon, et Socrate son maître, et sur-

tout la secte des stoïciens, furent poussés à reconnoître la Providence, dont même un des disciples de cette secte a composé un livre entier, quoiqu'il en fasse mention en plusieurs endroits de ses épîtres; de sorte que dans une qu'il écrit à son ami Lucilius, il lui dit ces belles et remarquables paroles: « Tu as Dieu autour de toi, il est avec toi, il est en toi; un esprit » saint réside dedans nous, qui observe toutes nos » bonnes actions, et qui nous traite comme nous le » traitons. Tiens donc pour certain que sans lui il n'y » a point d'homme qui puisse être vertueux; car qui » est-ce qui pourra, sans son aide, mépriser les biens » de la fortune? c'est lui qui nous donne ses conseils » magnifiques. Il est certain qu'il y a un Dieu qui réside dans l'âme des gens de bien, quoique nous ne » sachions pas quel est ce Dieu. Car il n'y a que Dieu » seul qui peut rendre un esprit modéré, qui passe par-dessus toutes les choses du monde, et les méprise » comme viles et abjectes, et qui se rit de tout ce que » nous craignons, ou que nous désirons. Une chose si » excellente ne se peut faire que par sa faveur; ainsi » la meilleure partie de cet esprit demeure attachée au » lieu d'où elle est descendue: de sorte que comme » les rayons du soleil descendent en terre, sans néanmoins se séparer de leur principe; aussi les grandes » et saintes âmes, envoyées dans le monde, afin que » par elles nous découvrions l'excellence des choses » divines, demeurent ici parmi nous à la vérité, mais » sans se séparer du principe qui les a produites. » En une autre Epître il dit encore: « Tu t'étonnes de ce

» que les hommes vont vers les dieux; mais c'est bien
» une plus grande merveille de ce que les dieux vien-
» nent vers les hommes, et de ce qu'ils viennent à
» faire leur demeure en eux; ce qui est encore bien
» plus proche, n'y ayant point d'âme juste et sainte,
» qui ne soit favorisée de la présence d'un Dieu. » Toutes ces belles paroles ici sont de Sénèque, lequel sans avoir lu l'Evangile, confesse la nécessité de la grâce, (quoiqu'il ne sache ce que c'est que la grâce) et le soin de la divine providence. Ceci nous doit faire bien déplorer l'aveuglement et la folie des pélagiens, lesquels bien qu'ils reçussent et admissent les saintes Ecritures, ne laissoient pas néanmoins d'enseigner, que l'homme par les seules forces de son libre arbitre, et sans le secours de la grâce, pouvoit très-parfaitement observer tous les commandemens de Dieu, et mériter le royaume du ciel.

A un si illustre témoignage de Sénèque, j'en veux ajouter un autre de Cicéron, qui avoue la même chose, lorsqu'il dit: « que les dieux immortels pourvoient
» non-seulement aux nécessités des hommes en géné-
» ral, mais aussi de chacun en particulier. Car si leur
» providence s'étend sur tout le monde, elle s'étend
» aussi sur ses principales parties, comme sur l'Asie,
» l'Afrique et l'Europe, et si elle s'étend sur celles-
» ci, elle ne s'étend pas moins sur les villes qu'elles
» contiennent, comme Athènes, Rome, Sparte, Rho-
» des et les autres; et de là il s'ensuit qu'ils doivent
» prendre le même soin de chacun de leurs habi-
» tans; nous mettons en ce nombre Curius, Fabri-

» cius, Métellus, Marcellus, Caton, Scipion, Lælius » et plusieurs autres grands hommes qui ont été à Rome » et en Grèce, aucun desquels n'est parvenu à ce grand » mérite, où ils s'étoient élevés, sans l'aide et l'assis» tance des dieux. Ç'a été par la force de cette raison » que les poëtes, et particulièrement Homère, ont été » contraints d'assigner de certaines divinités à leurs » héros, pour compagnons, pour aides et défenseurs » de leurs actions et de leurs personnes, comme à Ulys» se, Diomèdes, Agamemnon et Achille ; et par là nous » devons conclure qu'il n'y a jamais eu au monde d'hom» me signalé en vertu et en mérite, qui n'ait reçu quel» que assistance et quelque faveur particulière de la » divinité. » Ceci est de Cicéron, qui ne nous enseigne pas moins que n'a fait Sénèque, la nécessité du secours de Dieu et le soin de sa providence.

§ 1.

Que toutes les choses de ce monde ont été faites pour l'homme.

Le même Cicéron nous prouve fort bien encore la providence, lorsqu'il fait ce beau discours, dans lequel il nous prouve que toutes les choses que nous voyons dans le monde, ont été faites en faveur de l'homme, par la divine providence. Il dit donc : « Si » quelqu'un demandoit pourquoi tant de belles et de » grandes choses ont été faites, et qu'il lui fût répon» du que ç'a été en faveur des arbres et des herbes, » lesquels bien que sans sentiment sont toutefois des

» œuvres de nature, cela certainement seroit une ré
» ponse impertinente. Mais ç'a été peut-être en faveur
» des bêtes? Il n'y a pas plus de raison de dire que les
» dieux aient fait ces mêmes choses pour l'amour des
» bêtes muettes qui n'ont aucune intelligence. Pour-
» quoi dira-t-on donc que le monde a été fait? Nous
» répondons hardiment que ç'a été pour les animaux
» qui ont l'usage de la raison, c'est-à-dire, pour les
» hommes; car ce sont eux seuls qui usent de rai-
» son, et qui vivent sous des lois; de sorte que com-
» me nous disons qu'Athènes et Lacédémone, et tout
» ce qu'il y a dans ces villes-là est pour le service des
» habitans, ainsi pouvons-nous dire, que toutes les
» choses qui sont en cette grande cité du monde sont
» destinées pour l'usage et pour le service de l'hom-
» me. Ces cours réglés du soleil, de la lune et des au-
» tres astres, encore qu'ils servent pour maintenir l'or-
» dre et la conduite du monde, ne laissent pas néan-
» moins d'être exposés pour un très-agréable specta-
» cle aux yeux des hommes, n'y ayant point d'objet
» qui soit ni plus beau ni moins ennuyeux à notre
» vue, ni dont l'industrie contente et satisfasse davan-
» tage nos esprits; car c'est par l'ordre et par le cours
» de ces planètes que nous connoissons la qualité des
» temps et des saisons, et les changemens qui y arri-
» vent. Que si ce sont les hommes seulement qui ont
» ces connoissances, il faut croire que c'est pour eux
» seuls que ces choses ont été faites. Oserions-nous
» bien dire que la terre couverte de moissons, et
» d'une infinité de légumes, produisît tout cela pour

» les bêtes, et non pas pour les hommes? Il est bien
» certain aussi que ni les vignes, ni les oliviers, qui
» produisent des fruits si abondans et si agréables, ne
» s'en chargent pas pour les bêtes, puisqu'elles n'ont
» ni l'industrie de semer, ni de cultiver, ni de cou-
» per, ni de recueillir leurs fruits dans la saison, pour
» les conserver; parce que l'usage et le soin de la con-
» servation de toutes ces choses appartient à l'homme,
» et non pas aux bêtes. De sorte que tout ainsi que les
» cordes d'une viole, ou des autres instrumens de
» musique, ont été faites seulement pour ceux qui sa-
» vent s'en servir, de même toutes les choses dont
» nous avons parlé, sont faites seulement pour ceux
» qui en savent bien user. Nous ne pouvons pas juste-
» ment dire qu'elles ont été faites pour les bêtes, en-
» core que souvent elles dérobent et dissipent quelques-
» uns de ces fruits; comme nous n'aurions pas raison
» de dire que les hommes prissent le soin de ramas-
» ser dedans leurs greniers leur blé et leurs autres pro-
» visions pour les rats et pour les fourmis qui les leur
» dérobent, mais bien pour subvenir à la vie de leurs
» femmes, de leurs enfans et de leur famille. Aussi
» voyons-nous que les bêtes n'ont de jouissance de
» ces choses-là qu'à la dérobée, au lieu que les hom-
» mes la possèdent libre et entière. Qui est-ce donc
» après ceci, qui pourra mettre en doute, qu'une si
» grande diversité et une si grande abondance de
» fruits si agréables au goût, si doux à l'odorat et si
» beaux à la vue, n'aient pas été donnés aux hommes
» par la nature? et comment pourra-t-on dire qu'ils ont

» été faits pour les bêtes, puisqu'il est constant que les » bêtes mêmes ont été faites pour les hommes? Car à » quel autre usage servent les brebis, sinon à porter » la laine dont on fait des draps pour nos vêtemens? » et elles-mêmes comment pourroient-elles vivre, se » conserver et rapporter leurs fruits, si les hommes » n'avoient le soin de leur subsistance? Que dirons- » nous des chiens, et de la fidélité et de l'amour qu'ils » ont pour leurs maîtres, comme au contraire de la » haine qu'ils ont contre les étrangers; de leur saga- » cité incroyable et de leur odorat si subtil à décou- » vrir la chasse; de la légèreté et de l'ardeur avec la- » quelle ils la poursuivent? que veut dire cela, sinon » qu'ils ont été faits pour le plaisir et pour le service » des hommes? Que dirons-nous encore des bœufs? » Leur dos à la vérité nous fait bien voir qu'ils n'ont » pas été faits pour porter la charge, mais leur tête si » commode à porter le joug, leurs forces et leur large » poitrine nous témoignent assez qu'ils ont été faits » pour traîner la charrue, dont il revient tant d'uti- » lité aux hommes; aussi dans cet ancien âge d'or, » que les poëtes ont feint, c'eût été un grand crime » que de tuer un bœuf, et de manger de sa chair. Je » serois trop long si je voulois poursuivre jusqu'au » bout cette matière, et si je voulois raconter l'uti- » lité et la commodité que les hommes retirent du ser- » vice des chevaux, des mulets et des autres animaux » de cette espèce : mais le pourceau sert-il à quel- » qu'autre chose qu'à nous nourrir de sa chair? et » n'est-ce pas pour cela qu'il a été dit que l'âme lui

» avoit été donnée en guise de sel pour en empêcher
» la corruption? Aussi voyons-nous qu'à cause de l'u-
» tilité que nous en retirons, il n'y a point d'animal qui
» soit si fécond que celui-là. Que ne pourrois-je point
» dire de la multitude et délicatesse des poissons; de
» celle des oiseaux, desquels nous recevons tant de
» plaisir, qu'il semble qu'une si curieuse et une si
» grande abondance de friandises ait été ordonnée par
» un Epicure même? Et tout cela demeureroit inutile
» sans l'adresse et l'industrie des hommes. C'est nous
» qui prenons les bêtes sauvages à la chasse, en partie
» pour nous nourrir, et en partie aussi pour nous exer-
» cer et nous rendre plus adroits à la guerre. Nous les
» domptons et les apprivoisons, même les éléphans,
» quoique leurs forces surpassent tant de fois les nô-
» tres; nous faisons même servir plusieurs choses que
» nous retirons des animaux pour la guérison de nos
» plaies ou de nos blessures. A cela encore nous ser-
» vent les herbes, dont nous connoissons la vertu et
» l'efficace par une très-longue expérience. Que si
» nous pouvions parcourir des yeux comme de l'es-
» prit, toutes les terres et toutes les mers, nous ver-
» rions toutes ces grandes et fertiles campagnes rem-
» plies de fruits; nous verrions les montagnes couver-
» tes de pâturages et de verdure pour les troupeaux.
» Nous verrions encore la légèreté incroyable avec la-
» quelle les vaisseaux parcourent les mers; nous ver-
» rions que non-seulement les choses qui sont sur la
» terre, mais aussi que celles qui sont cachées dans
» ses profondes entrailles, sont destinées à notre ser-

» vice; et comme elles sont seulement pour nous, » aussi sommes-nous les seuls qui avons l'industrie » de les mettre au jour, et de les tirer de l'obscurité » où elles étoient ensevelies. » Tout ce que je viens de dire est de Cicéron, lequel nous prouve manifestement par tant d'exemples, que tout ce qu'il y a dans le monde inférieur, aussi-bien que dans le ciel, a été fait seulement pour l'usage et pour le maintien de notre vie; et cela est un argument invincible de la providence de Dieu pour les hommes, puisqu'il a créé tant de choses pour leur usage, pour leur nécessité et pour leurs plaisirs, de quoi les bêtes ne sont point capables.

Nous avons une autre preuve de cette vérité dans le même Cicéron, au livre qu'il a fait sur les lois, où il dit : « Avant toutes choses les hommes doivent tenir » pour certain et indubitable que les dieux sont les » maîtres de toutes choses, et que tout ce qui arrive » dans la vie humaine réussit par leur volonté et par » leur commandement; qu'ils sont attentifs à faire du » bien au genre humain, et qu'ils prennent garde aux » actions de chacun; qu'ils regardent en quoi ils pè- » chent, et avec quel respect et quelle affection ils » traitent les choses qui concernent la religion; enfin » qu'ils remarquent bien exactement la conduite des » bons et des méchans. » Qu'auroit pu dire de plus exprès ce philosophe, s'il eût été éclairé des lumières de la foi?

Mais je tiens encore plus exprès et plus puissant le témoignage de Plutarque, lequel ne reconnoît pas moins l'immortalité des âmes, que la conduite de la

Providence, lorsque dans le livre qu'il a composé du retardement que Dieu apporte quelquefois à la punition des méchans, il dit ces belles paroles : « La même » raison qui prouve et qui confirme l'immortalité de » l'âme, nous prouve aussi la providence divine ; et » nous ne saurions admettre l'un et rejeter l'autre, » parce que si l'âme conserve la vie après la mort du » corps, non-seulement il est convenable, mais né» cessaire aussi qu'elle reçoive ou la punition ou la ré» compense de ses actions, d'autant que tout le temps » qu'elle vit en ce monde, elle combat comme un lut» teur ; de sorte qu'après le combat elle doit être ré» compensée selon son mérite. Mais tandis que nous » sommes nous-mêmes en cette vie, nous ne saurions » rien dire de certain de la manière dont elle sera châ» tiée ou récompensée en l'autre vie, ce secret nous » étant caché. » Voilà les paroles de ce grand philosophe, qui nous font voir bien clairement combien est grande la force et la lumière de la vérité, puisqu'elle n'a pas laissé de pénétrer au travers des épaisses ténèbres du paganisme.

Venons maintenant à Aristote, lequel, comme nous avons déjà vu, ne peut consentir qu'on prenne seulement la peine de contester avec ceux qui mettent en doute si l'on doit respecter les dieux et les parens, la chose étant de soi trop évidente. Le même dans sa politique, après avoir dit que quatre choses étoient nécessaires dans une république bien réglée, savoir, les vivres, les armes, les arts et les finances, ajoute, « qu'il y a encore une chose plus importante et plus

» nécessaire que toutes celles-là, qui est le culte des » dieux qu'on nomme religion. » Et au dixième livre de sa morale il dit encore : « Celui qui se conduit par » la raison et par l'intelligence, qui tâche de rendre » plus parfaite cette partie principale de son âme, et » qui s'applique au bien; il semble que celui-là doit » être très-agréable à Dieu; d'autant que si les dieux » ont soin des choses humaines, comme il y en a de » l'apparence, il est raisonnable qu'une chose si bonne » et si semblable à eux, comme est notre entende- » ment, leur agrée. Et il n'est pas moins raisonnable, » que ceux qui aiment cette partie de leurs âmes, et » qui tâchent de l'orner et de l'embellir par les ver- » tus, soient aussi aimés et chéris des dieux, comme » des personnes qui vivent vertueusement, et qui ont » soin de rendre plus parfait ce qu'ils ont reçu de » leur libéralité. » Toutes ces paroles qui sont d'Aristote, favorisent l'opinion de la providence, puisqu'elles font voir que Dieu est amateur des gens de bien, comme des personnes qui leur ressemblent, soit par la noblesse de l'entendement, soit par la pureté de la vie. Mais l'opinion de ce même philosophe dont nous avons déjà parlé, qui attribue à la religion et au culte des dieux la première place dans une république bien réglée, ne convient pas moins à notre sujet; car pour quelle fin est-ce que les hommes honoreroient les dieux, s'ils n'avoient nul soin ni considération pour eux ?

Mais que dirons-nous, ayant établi ce principe, de l'aveuglement et du malheur des hommes, lesquels

bien qu'assurés par les principes de la foi, qu'il y a une peine et une gloire éternelle préparée pour les bons ou pour les méchans après cette vie, ne sont néanmoins touchés d'aucun respect pour la divinité? Que seroit-ce s'ils n'avoient ni crainte ni espérance de l'un ni de l'autre? Que seroit le monde rempli de cette sorte de gens, sinon une caverne de larrons et de brigands, une étable de pourceaux, ou pour mieux dire, une partie de l'enfer? Et si le monde étoit tel, ne seroit-ce pas une chose bien indigne de cette infinie bonté et de cette sagesse d'avoir créé les cieux si vastes et si beaux, ces lumières si brillantes qui y sont parsemées; de gouverner avec tant d'ordre cette grande machine de l'univers; d'envoyer les pluies dans la saison pour faire si abondamment fructifier la terre; d'avoir donné tant de poissons à la mer, tant d'oiseaux à l'air, et tant d'animaux à la terre, pour le seul usage et service des hommes, qui seroient pires que les bêtes? Que pourroit-on, dis-je encore, s'imaginer de plus indigne de cette sagesse et de cette bonté? Or il est évident que puisqu'Aristote nous exhorte si fort à honorer les dieux, il entend aussi que nous en espérions quelque chose, puisque personne (suivant le dire du Comique) ne veut être homme de bien pour néant.

Mais le même philosophe dans l'abrégé de la philosophie qu'il écrivit pour Alexandre (quoiqu'il y ait quelque doute parmi les docteurs si ces livres sont de lui) parle encore plus clairement de la Providence, et rapporte sur ce sujet une chose mémorable; car il dit:

Qu'une fois le mont Etna vomit une si grande abondance de feu, qu'il s'étendit par toutes les campagnes voisines : les jeunes gens s'enfuyant à grande hâte pour éviter ce péril, et les vieillards à cause de la pesanteur de leur âge n'en pouvant faire de même, il y eut quelques enfans si fidèles et si charitables envers leurs parens, qu'ils se résolurent de les charger sur leurs épaules, et de s'enfuir avec eux. Mais leur fardeau les empêchant de courir assez vite, ils furent bientôt atteints par ces flammes redoutables et hâtives; et alors les dieux touchés de la fidélité de ces pieux enfans à l'égard de leurs pères, firent que la flamme se partagea et s'ouvrit en deux parts pour leur donner un passage assuré. C'est Aristote même qui raconte cette histoire au livre que nous venons d'alléguer; et par là il ne confesse pas seulement la providence divine, mais aussi les miracles qui surpassent toutes les forces de la nature.

§ 2.

Nous ajouterons à cet exemple quelques autres exemples encore que nous ne tirerons pas des auteurs chrétiens, auxquels les infidèles n'ajoutent point de foi, mais d'autres de différente religion ; et parce que c'est du devoir de cette providence, non-seulement de récompenser les gens de bien, mais aussi de punir les méchans, je raconterai quelques châtimens si grands et si épouvantables exercés sur des hommes très-méchans, que la grandeur de ces peines fera assez connoître qu'elles ne peuvent venir que de la part de la providence et de la justice divine. Celui entre ces exem-

ples qui tiendra le premier lieu, sera le cruel et malheureux Hérode. Celui-ci, poussé de la seule ambition de régner, usa de la plus grande cruauté dont il ait jamais été parlé, lorsqu'il répandit le sang de tant de pauvres enfans innocens, n'épargnant pas même celui de son propre fils; sans faire mention des autres inhumanités et tyrannies qu'il exerça durant tout le temps de son abominable vie. Il étoit bien juste que les clameurs de ce sang innocent répandu par sa cruauté, et celui des pères et des mères de ces pauvres enfans, qui crioient vengeance, touchassent enfin les oreilles de ce souverain juge, afin que sans attendre les peines de l'autre vie, il punît, dès celle-ci, des crimes si extraordinaires par des punitions extraordinaires aussi. Josèphe, célèbre historien entre les Juifs, en fait le récit de cette sorte : « L'horrible maladie d'Hérode » devenoit, dit-il, tous les jours plus grande, jusqu'à » venger entièrement les maux qu'il avoit commis; » car au dehors et sur la peau il brûloit à la vérité » d'une chaleur assez tempérée, mais au dedans il » sentoit les ardeurs d'une fournaise embrasée. Il étoit » travaillé d'une faim continuelle et si grande, que » quelque chose qu'il pût manger, il ne pouvoit assouvir cette rage; ses entrailles étoient au dedans » rongées d'ulcères, et de son corps il sortoit une » humeur jaunâtre et puante qui lui descendoit jusqu'aux pieds, et des pieds lui remontoit jusqu'à la » tête; il avoit tous les membres de son corps enflés, » et ses parties honteuses pouries, pleines de vers et » d'abcès qui lui causoient d'épouvantables douleurs.

» Mais entre tous les maux qui l'affligeoient, le plus
» grand étoit la puanteur qui sortoit de son corps, ou
» par la pouriture de ses membres, ou par l'haleine
» de sa bouche empoisonnée; enfin, il étoit accablé
» de tant de douleurs, que les forces naturelles lui
» manquoient pour les supporter. Les devins consul-
» tés sur ses maux, disoient : Que le souverain empe-
» reur du monde les lui avoit envoyés pour la puni-
» tion de ses crimes et de ses méchancetés insignes.
» Mais quoiqu'il fût atteint de tant et de si grands
» maux, il ne perdoit pas pour cela l'espérance de
» vivre; aussi recherchoit-il avec soin tous les moyens
» et tous les remèdes pour guérir. Car ayant passé le
» Jourdain, il s'alloit baigner dans les bains qu'on ap-
» peloit de Calirée, dont les eaux sont salutaires aussi
» à ceux qui en boivent : les médecins furent même
» d'avis de le baigner dans l'huile chaude; mais il ne
» fut pas plutôt mis dans ce bain, que tous ses mem-
» bres sortirent de leurs jointures, et ses yeux de la
» tête. On le tira de là pour le mener à Jéricho, où
» étant arrivé et voyant en pleurs tous ses domesti-
» ques, il commença à désespérer de sa vie. Alors il
» fit distribuer à chacun des cavaliers de sa garde cin-
» quante livres de sa monnoie; et peu de jours après
» il donna à ses autres amis de grandes sommes de
» deniers. A la fin, rempli de rage et de fureur, et
» comme menaçant la mort, il acheva sa vie par une
» méchanceté et une cruauté inouïe; car il envoya
» chercher toutes les personnes les plus qualifiées de
» la Judée, qu'il fit enfermer en un certain lieu; et

» ayant

» ayant fait venir auprès de lui sa sœur Salome avec » son mari Alexandre, il leur dit : Je sais bien que les » Juifs se vont réjouir de ma mort ; mais si vous voulez » exécuter mes ordres, je ferai que mes obsèques se- » ront honorées de plusieurs larmes véritables. Ayez » donc des gens de guerre tout prêts pour égorger dans » le temps que j'expirerai toutes les personnes de con- » dition que je tiens enfermées, afin que toute la pro- » vince malgré elle-même pleure à ma mort. Peu de » temps après, sentant les approches de la mort par » la violence des douleurs, il demanda un couteau » pour peler lui-même une pomme, ainsi qu'il avoit » coutume de le faire, et on le lui donna. Voyant à peu » de temps de là qu'il n'y avoit personne près de lui » pour le retenir, il leva le couteau, et s'en donna » dans le corps ; mais il ne voulut pas que ce peu de » temps qui lui restoit encore se passât sans cruauté ; » car il fit égorger le troisième de ses enfans, après » avoir fait souffrir le même traitement aux deux au- » tres aînés : de cette façon il quitta la vie remplie éga- » lement de douleurs et de cruauté. » Tout ceci est de Josèphe, qui nous vérifie la sentence du Psalmiste, lorsqu'il dit : *Dieu est juste et amateur de justice, et ses yeux observent l'équité.* Nous y pouvons aussi contempler la beauté, aussi-bien que la grandeur de la même justice, qui ne permit pas que ce tyran pardonnât ni à soi, ni à ses propres enfans, lui qui n'avoit pas pardonné à ceux des autres : elle ne voulut pas même que par une mort avancée qu'il avoit voulu se donner de sa main, il sortît de ses tourmens ; mais que ce

fût par cette horrible et longue maladie, dont les douleurs l'obligèrent à chercher les remèdes dans sa mort. Mais cette maladie fut bien si étrange, que les médecins mêmes qui le traitoient ne faisoient point de doute que ce ne fût une punition que le ciel lui envoyoit pour le châtier à cause de ses péchés abominables. Car c'est une règle que nous devons tenir pour certaine et pour générale, que lorsqu'un tyran se trouve surpris de quelques calamités extraordinaires, après avoir commis des cruautés et des méchancetés extraordinaires, il doit y avoir en cela quelque chose de divin, qui nous manifeste la justice et la providence que Dieu exerce sur ces grands coupables. Cela même sert aussi d'un puissant motif à ceux qui pourroient demeurer scandalisés de la longue prospérité de ces impies, de publier et de chanter les louanges du Dieu qui les sait avec le temps si bien venger. Le Prophète a dit à ce propos : *Que le juste se réjouira lorsqu'il verra la vengeance, et qu'il lavera ses mains dans le sang du pécheur;* ce qui signifie que par l'exemple du châtiment et par la crainte de la justice divine, le juste travaillera à justifier et à purifier son âme.

Le même Josèphe rapporte encore un autre châtiment extraordinaire contre un autre Hérode, qui fut celui qui fit trancher la tête à saint Jacques, et qui fit arrêter saint Pierre pour lui en faire autant. Celui-ci étant irrité contre les habitans de Tyr et de Sidon, ils vinrent vers lui pour lui demander pardon en toute humilité, parce qu'ils avoient besoin de son assistance. A leur arrivée, il monta sur un échafaud, et, vêtu de

ses habillemens royaux, il entama un grand discours à ces peuples qui étoient à ses pieds. Eux, à chaque mot, s'écrioient, en le flattant : Ces paroles sont de Dieu, non pas d'un homme; de quoi ce malheureux et insensé prince devint si orgueilleux, qu'au lieu d'en donner la gloire à Dieu, il la prit pour soi, s'estimant très-digne de ces flatteuses louanges. Alors, dit Josèphe, il se trouva frappé de la main d'un ange du Seigneur; de sorte que, rongé et consommé peu à peu par des vers qui lui sortoient de toutes parts, il finit misérablement sa vie. En ceci, nous devons bien considérer qu'encore que ce méchant prince eût fait mourir un apôtre, et qu'il en eût emprisonné un autre, il n'en fut pas puni; mais que pour avoir dérobé et s'être attribué la gloire qui étoit due à son Dieu, il le fut très-rigoureusement; et par là nous pouvons remarquer combien il y a de péril en la vaine gloire, en la présomption et en la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes.

Je veux ajouter à ces exemples-ci d'autres encore, des empereurs romains qui ont persécuté l'Eglise, commençant par Néron. Presque tous ont misérablement fini, comme nous avons fait voir en la première partie de cet ouvrage; mais, entre les autres, celui de Maximin est terrible, la maladie étrange dont il fut atteint ayant été de telle nature que ses propres médecins avouèrent que c'étoit un véritable châtiment de Dieu, qui vouloit punir par là les cruautés et les méchancetés qu'il avoit commises.

Tous ces exemples ont été tirés des auteurs païens,

et nous les avons proposés pour ceux qui n'ont pas de croyance à ceux des chrétiens; mais pour ceux qui sont persuadés de nos vérités, j'en veux raconter un autre du roi Antiochus, que j'ai pris dans la sainte Ecriture. Les cruautés et les inhumanités de ce mauvais prince contre le peuple de Dieu arrivèrent à un tel excès, qu'on ne sauroit les expliquer qu'en disant que presque toutes celles que l'antechrist peut faire contre l'honneur de Jésus-Christ, celui-ci les fit pour abolir le culte du vrai Dieu; ce fut lui qui fit souffrir le martyre à ces braves Machabées, qui étoient sept frères en nombre, et à leur sainte mère; lui qui remplit le saint temple de Dieu d'impudiques et de femmes prostituées; qui lui fit porter le titre de temple de Jupiter, et qui fit mettre la statue de cette idole au même lieu où étoit l'Arche du Testament. Mais, entre les autres massacres qu'il fit faire, celui-ci est horrible, qui fut qu'en trois jours il fit tuer quatre-vingt mille hommes; il en fit quarante mille captifs et en vendit un pareil nombre. La divine providence, qui ne dort jamais, après avoir châtié les péchés de son peuple par la main de ce tyran, le punit aussi lui-même à la fin, selon le mérite de ses méchancetés; car ce qu'il avoit fait en cela n'étoit pas comme ministre de Dieu, mais comme tyran très-cruel et impie; aussi fut-il attaqué par une si horrible maladie, que lui-même reconnut fort bien qu'elle n'étoit ni ordinaire, ni naturelle, mais qu'elle venoit d'en-haut. Il arriva donc, comme il étoit en voyage, que tout-à-coup il fut atteint d'une douleur incroyable dans les entrailles.

Le mal ne s'arrêta pas là, car en un instant il se vit couvert de plaies si étranges, qu'il en sortoit des ruisseaux de vers qui jour et nuit rongeoient ses chairs; l'odeur en étoit bien si mauvaise, que tout le camp qui le suivoit n'en pouvoit supporter la puanteur, ni lui-même la souffrir. Ce malheureux, connoissant enfin que la main de Dieu étoit tombée sur lui, commença, mais trop tard, à s'humilier, à reconnoître la puissance de Dieu, et la grandeur de ses crimes, et vint à faire cette publique confession : « Qu'il étoit juste de » plier et de s'assujettir à Dieu, et que l'homme mor- » tel devoit bien se donner garde de s'égaler à lui. Sa » connoissance ayant fait naître en son cœur le repen- » tir, il promit de rendre la cité de Jérusalem, (qu'il » venoit de faire raser,) égale à celle d'Athènes, et » de donner aux Juifs tous les mêmes priviléges dont » jouissoient les Athéniens; qu'il orneroit le temple » de précieux et riches présens; qu'il augmenteroit le » nombre des vases sacrés, et qu'il ordonneroit que » du revenu de ses tailles et de ses gabelles on paye- » roit tous les frais des sacrifices; mais, par-dessus » tout, qu'il se convertiroit à la foi des Juifs, et » qu'il publieroit partout la grandeur de la puissance » de leur Dieu. »

Toutes ces paroles qui sont de l'Ecriture, servent, à la vérité, à plusieurs autres matières; mais j'ai voulu les employer ici, afin que, par cet exemple, comme par les autres, et par les raisons que nous avons alléguées, les esprits soient pleinement convaincus que ce Juge souverain n'étend pas sa providence

seulement sur les brutes, mais qu'elle est encore plus attentive sur les hommes, comme étant des créatures beaucoup plus parfaites, et qu'elle récompense, chacun selon son mérite, tous généralement en l'autre vie, mais beaucoup aussi en celle-ci, comme les passages que nous venons de rapporter nous le témoignent. C'est de là, sans doute, que les gens de bien retirent une de leurs plus grandes consolations dans leurs travaux, espérant un jour qu'ils en recevront la récompense, comme c'est aussi le plus puissant moyen pour retenir les méchans, sachant qu'une peine éternelle leur est préparée. Ceux ci, à la vérité, (si grande est leur malice,) ne voudroient point que Dieu sût leurs mauvaises actions, ni qu'il voulût ou qu'il pût leur en faire porter la peine, afin que, sans aucun remords de conscience, ils se pussent plonger dans l'ordure de leurs voluptés. C'est pour cela qu'ils se font un Dieu aveugle pour ne point voir, foible pour ne pouvoir, et injuste pour ne point faire de justice. Et ceci, (au moins à l'égard de leur désir,) c'est vouloir qu'il n'y ait point de Dieu, parce qu'un Dieu fait selon leur intention, sans savoir, sans pouvoir et sans justice, ne peut pas être un Dieu. Mais ceux-ci, et tous les autres encore, sont détrompés par cette sentence de Salomon, qui dit, pour conclusion de toute la dispute de son Ecclésiaste : « Ecoutons tous la fin à quoi aboutit cette dispute : » Crains Dieu, et garde ses commandemens, parce » qu'en cela consiste tout l'être de l'homme. Toutes

» les choses qui se font en cette vie seront ramenées » en jugement devant Dieu, soit bonnes, soit mau- » vaises, et il rendra à chacun selon son mérite. » C'est là le devoir de la Providence.

FIN DU TOME PREMIER.

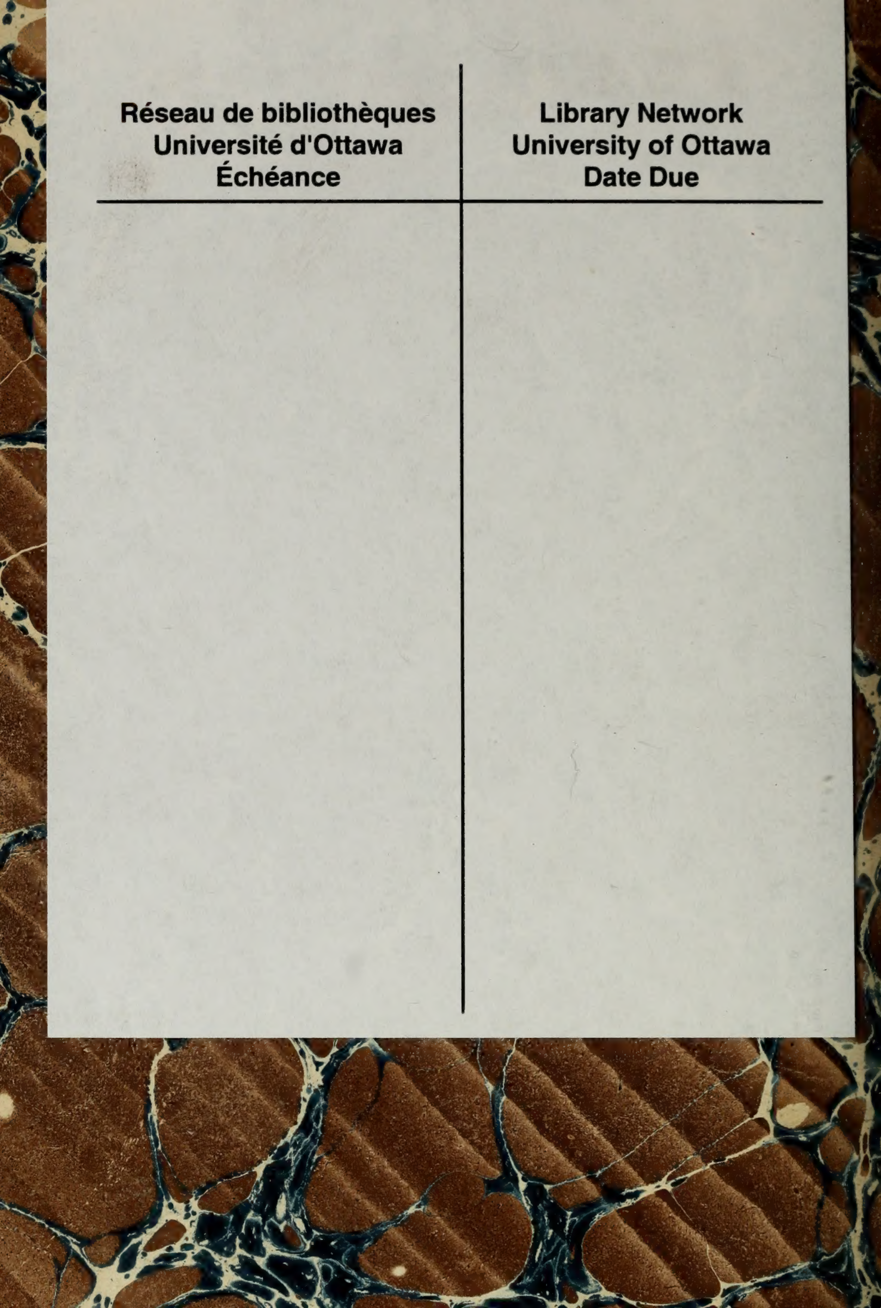
TABLE
DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.




Réseau de bibliothèques
Université d'Ottawa
Échéance
Library Network
University of Ottawa
Date Due


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 07 05 15 7